



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07590804 0

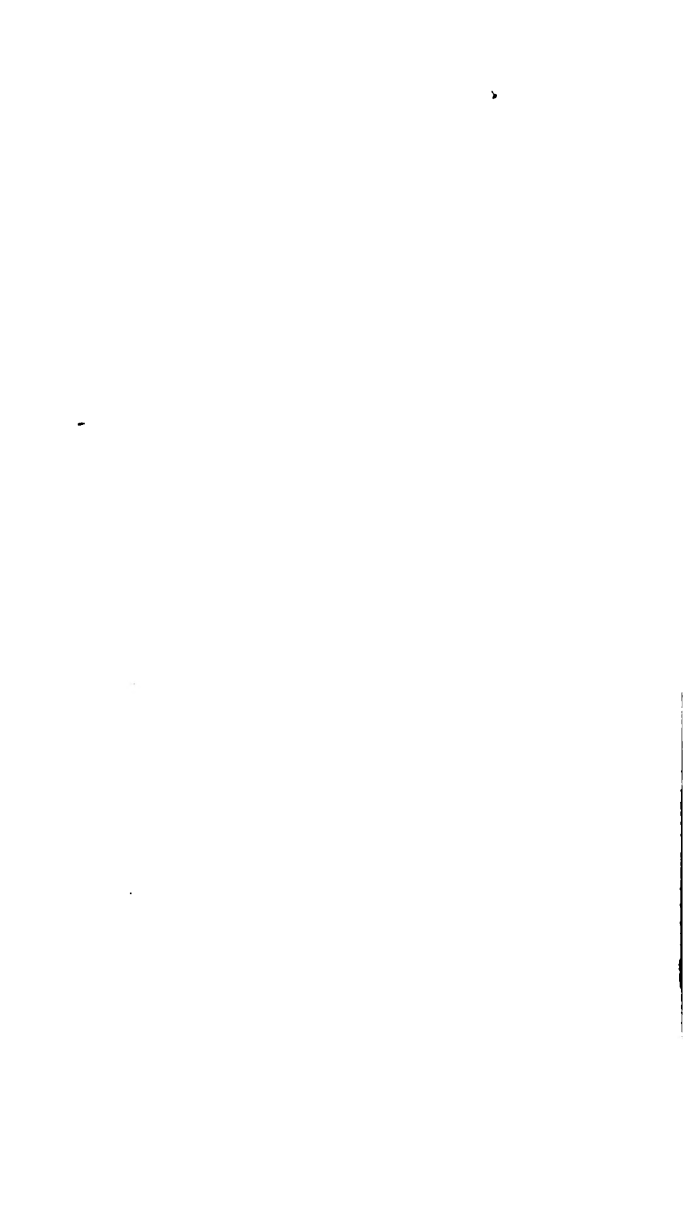
DAF

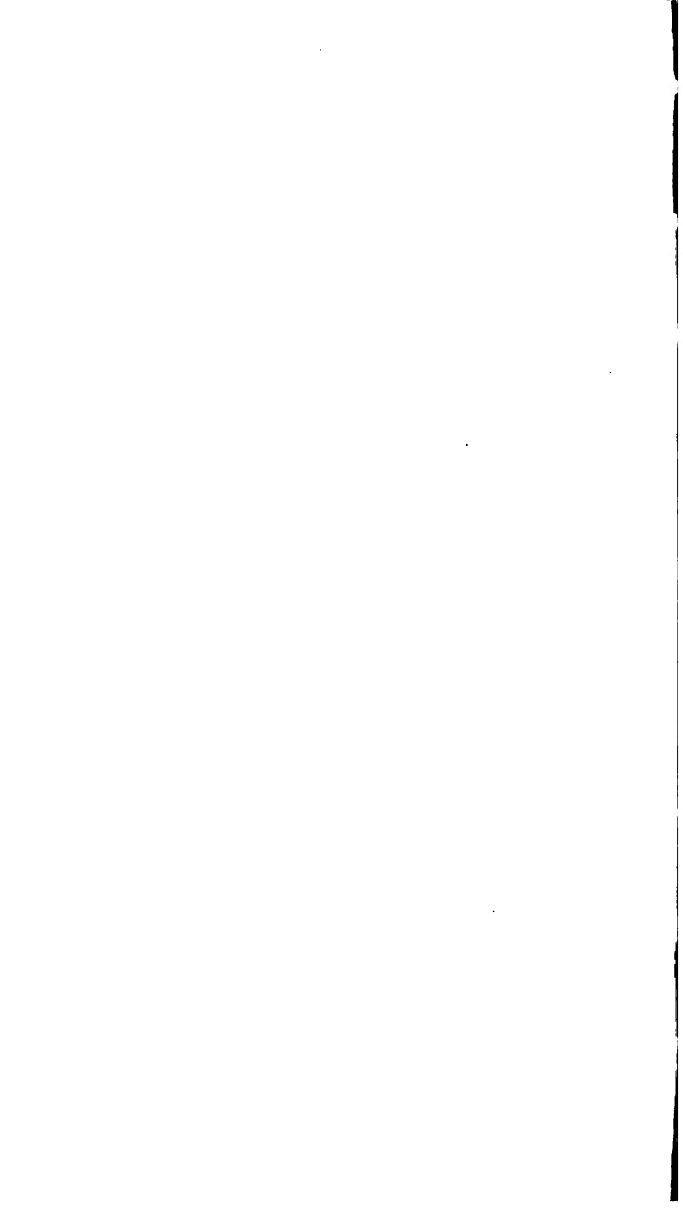
Velly



DAF

Velly





HISTOIRE
DE
FRANCE,

ESTIO 101

IN

ADIMAS

HISTOIRE DE FRANCE,

DEPUIS l'établissement de la Monarchie,
jusqu'au regne de Louis XIV.

Par M. GARNIER, *Professeur Royal, &
de l'Académie Royale des Inscriptions &
Belles-Lettres.*

18
TOME DIX-HUITIÈME.

Le prix, 3 livres relié.



A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue Saint Jean de Beauvais.
DE SAINT, rue du Foin, la première porte co-
chère à droite en entrant par la rue Saint-Jacques.

26
M. DCC. LXVII.

Avec approbation, & privilège du Roi.

NOTICE

TO

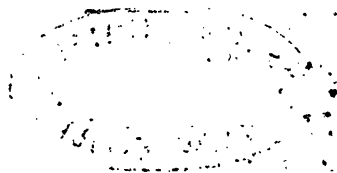
ALL

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE



OF THE

OF THE

OF THE

OF THE



HISTOIRE

DE

FRANCE.

LOUIS XI.



USQU'ICI nous avons vu Louis & Charles , comme deux athletes descendus sur l'arene , se mesurer des yeux , s'attaquer & se suivre , toujours prêts à porter ou à parer de nouveaux coups. Si la fatigue & l'épuisement les ont quelquefois forcés de mettre bas les armes ; ce repos apparent couvroit une haine toujours active : ils étudioient en silence de nouvelles ruses , ou essayoient

ANN. 1472.

Tome XVIII.

A

 ANN. 1472.

des armes d'une meilleure trempe : le plus léger incident les remettoit aux prises plus animées & plus terribles que jamais.

Ceux qui avant nous ont écrit l'histoire de cette fameuse querelle , n'en ont point assigné d'autre cause qu'une forte antipathie entre ces deux princes , fondée sur la différence de leurs caracteres , & puissamment accrue par la nécessité où ils s'étoient trouvés de se voir & de vivre ensemble , lorsque Louis , encore dauphin , se crut obligé de chercher un asyle à la cour du duc de Bourgogne.

Nous n'avons garde de nier que cette antipathie n'ait existé , & qu'elle n'ait beaucoup influé sur la conduite réciproque de Charles & de Louis : c'est même à ce principe de haine , qu'il faut attribuer plusieurs traits atroces qui les déshonorent ; mais ce n'est ni dans cette haine , ni dans la contrariété de leurs caracteres , que l'on doit chercher la vraie cause de la guerre qu'ils se firent sans relâche. Quand ils auroient eu les mêmes goûts , les mêmes inclinations ; quand l'occasion de se voir , & par-là de se mieux connoître , n'auroit point

nourri leur antipathie , jamais ils n'eussent pu vivre en paix. La guerre qu'ils se vouerent l'un à l'autre avoit sa racine dans la constitution , & pour ainsi dire , dans les entrailles de l'état. La mort même de l'un ou de l'autre ne pouvoit l'éteindre ; elle devoit se transmettre à leurs successeurs , jusqu'à ce qu'une révolution anéantît l'une des deux puissances , ou brisât les liens qui les rapprochoient , sans pouvoir les réunir.

La maison de Bourgogne , comme on sait , possédoit , outre plusieurs autres provinces , deux anciennes patries du royaume , le duché de Bourgogne & le comté de Flandres. Les princes de cette opulente maison qui comptoient peu de souverains en Europe aussi puissans qu'eux ; qui pouvoient lever & entretenir des armées de cent mille combattans , n'étoient cependant que des sujets & des vassaux des monarques françois : ils voyoient avec une douleur mêlée d'indignation , des officiers royaux exercer sous leurs yeux , & jusques dans leur cour , la plus auguste fonction de la souveraineté , la justice ; le monarque arbitre de

ANN. 1472.

s'étoit appliquée à la retirer. J'ose-
rois même assurer que si Louis n'eût
alors regné , c'en étoit fait de la
France. Aussi entreprenant que son
rival, mais plus dissimulé , ce prince
couvroit ses vues ambitieuses du voi-
le de la modération ; jamais il n'éta-
la de plus belles maximes , que dans le
tems même où il les violoit plus ou-
vertement : attentif à se parer de tous
les dehors de la justice , sans jamais
songer à être juste , il ne comptoit
pour rien ses promesses , ses sermens ;
trop foible pour résister à la fois à
tous ses ennemis réunis , il mit toute
son adresse à les diviser , à suspen-
dre leurs opérations par de belles pro-
messes , pour fondre sur les plus foi-
bles avec la rapidité du vautour : il
marchoit à son but par les chemins
qui sembloient devoir l'en écarter :
ce qu'il faisoit , ce qu'il disoit , n'é-
toit presque jamais ce qu'il pensoit ,
ce qu'il avoit dessein de faire : pro-
dige de dissimulation , il avoit le
visage calme & serein , l'ame agitée
& sombre , le langage folâtre & ba-
din , le cœur farouche & sangui-
naire : ami du peuple qu'il oppri-
moit , ennemi des grands qu'il trom-

poit, timide & inquiet au sein de la paix, tranquille & brave au milieu ANN. 1472. des hazards de la guerre, humble & modeste dans son extérieur, jaloux à l'excès de son autorité qu'il étendit bien au-delà des bornes où l'avoient portée ses ancêtres : son caractère présente un assemblage bizarre de rares talens pour le gouvernement, de foiblesses ridicules dans la vie privée, des vertus les plus éclatantes & des vices les plus odieux. Tels étoient les deux hommes que la fortune se plut à opposer l'un à l'autre, & qui devoient décider du sort de la monarchie. L'Europe entière prit parti dans leur querelle, & sembloit attendre sa destinée de la décision de ce grand procès : si Charles triomphoit, la France, qui commençoit à donner de la jalousie à tous ses voisins, alloit être démembrée, & tomber dans l'obscurité : si Louis demeuroid vainqueur, la monarchie accrue des dépouilles du rebelle, alloit devenir la première puissance de l'Europe, & le centre des négociations.

La Guienne où le Monarque étoit entré après la mort de son frere

Réduction de
la Guienne.
Manus. de
le Grand.

ANN. 1472.

n'opposa aucune résistance ; les villes s'empressèrent d'envoyer des députés pour faire leurs soumissions & ne demanderent que la conservation de leurs privilèges, grace que Louis étoit bien éloigné de leur refuser ; car il favorisa constamment le gouvernement municipal qu'il regardoit avec raison comme la première cause de l'abaissement des grands. Il confirma les privilèges de Saintes, les prérogatives des maire & jurats de S. Jean d'Angeli, de Libourne, de Bergerac, de Saint-Emilion, & de Périgueux : peut-être même passa-t-il les bornes de la prudence dans l'extenſion qu'il donna aux privilèges de la ville de la Rochelle. Il permit aux habitans de trafiquer librement avec les Anglois & les autres ennemis de l'état, même en tems de guerre : privilège qui tenoit à former un jour une puissance neutre & une république indépendante dans le sein de la monarchie. La ville de Bayonne au contraire demanda d'être irrévocablement unie au domaine de la couronne, & obtint sans peine une faveur qui se concilioit avec les véritables inté-

rets du monarque. Il pardonna aux villes de Montignac & de Pezenas, Ann. 1474 qui s'étoient déclarées en faveur du duc de Guienne, sans être de son apanage, & avoient fermé leurs portes aux troupes du roi. Il rétablit dans la ville de Bordeaux le parlement qu'il avoit transféré à Poitiers, lorsqu'il céda la Guienne à son frere : enfin sentant combien la présence étoit nécessaire ailleurs, il fit une sorte d'accommodement avec le comte d'Armagnac même, à condition qu'il resteroit tranquille dans les terres & les places que lui avoit rendues le duc de Guienne, & qu'il ne formeroit aucune entreprise sur celles qu'on lui dérenoit encore. Après avoir donné ordre aux affaires de Guienne & y avoir établi le sire de Beaujeu, pour gouverneur, il se hâta de marcher en Bretagne, à la tête d'une armée de cinquante mille hommes.

Le duc n'avoit rien épargné pour se mettre en état de défense : aux troupes que lui fournissoit la province il avoit joint un corps de mille arbalétriers Anglois, & s'attendoit à voir au premier moment Edouard.

Ann. 1472.

lui-même ou ses principaux officiers accourit à son secours : cependant lorsqu'il vint à mesurer ses forces avec celles du roi , à comparer le danger présent avec des espérances incertaines ou éloignées , il perdit courage , & envoya demander au monarque une trêve assez courte pendant laquelle on travailleroit à un traité de paix. C'étoit attaquer Louis par son foible , la supériorité qu'il avoit acquise dans l'art des négociations ne lui permettoit pas de se refuser à une demande de cette nature : il ne s'aperçut pas qu'il alloit perdre à négocier le moment d'agir , & que son ennemi ne cherchoit qu'à gagner du tems jusqu'à ce qu'il pût recevoir du secours de ses alliés.

Le duc de
Bourgogne
ravage la Pi-
cardie.

Meyer.

Comines

Le grand.

Chron. scand.

Cabinet sary.

Déjà le redoutable Charles por-
toit la désolation en Picardie : à la
tête d'une armée de quatre-vingt mil-
le hommes il passe la Somme, & vient
investir la ville de Nesle. Cette place
bien fortifiée avoit une garnison de
cinq cens archers, commandée par
un capitaine de réputation appelé
le petit Picard. Un héraut envoyé
pour sommer cette ville de se rendre,
fut massacré, disent les auteurs Fla-

mans , par cette insolente garnison : cependant après quelques jours de siege , le commandant sortit pour demander une capitulation ; le duc qui ne vouloit pas perdre du tems devant une place peu importante , en dicta lui-même les articles. Mais tandis que le commandant faisoit dépouiller ses soldats pour sortir de la ville sans armes ni bagage , les bourgeois irrités de n'avoir point été compris dans le traité , ouvrirent les portes à l'ennemi. Les Bourguignons se jettent dans la place ; égorgent sans distinction tout ce qui se présente ; pénètrent dans les maisons & ne font grace à personne : un grand nombre des habitans s'étant réfugiés dans l'église , y furent impitoyablement égorgés. Charles alla rassasier ses yeux de cet affreux spectacle : quelques francs archers & le commandant lui-même échappés au massacre général , avoient été faits prisonniers , Charles ordonna qu'ils fussent pendus ; ils n'en réserva qu'un petit nombre qui eurent le poing coupé & qu'il renvoya dans cet état au roi ; ensuite il fit mettre le feu à la

ANN. 1472.

ANN. 1472.

ville, en disant froidement : *tel fruit porte l'arbre de la guerre.*

De Nesle il s'avança sous les murs de Roye : la garnison quoique plus nombreuse, effrayée de ce qui venoit de se passer sous ses yeux, n'osa soutenir un siège ; elle rendit armes & bagages : Mondidier ouvrit ses portes.

Témoin de l'effroi que les forces du duc répandoient dans la Province, le connétable chargé de défendre les frontières, pressoit Louis de quitter la Bretagne, en lui marquant que la Picardie ne pouvoit plus être défendue, s'il ne venoit promptement la rassurer par sa présence. Louis ne défera point à cet avis : il sentoit de quelle importance il étoit de contenir le duc de Bretagne, & de l'empêcher de se joindre au duc de Bourgogne : il se contenta de détacher le comte de Dammartin avec un corps d'armée considérable, recommandant surtout à ce général de harceler l'armée Bourguignonne, de lui enlever les vivres, mais de bien se garder de hazarder aucune action décisive. Dammartin hâta sa marche, & se jeta d'abord dans Compiègne que

siège de
Beauvais.
Relation imprimée.

Charles paroïssoit menacer : celui-ci Ann. 1472
 n'osant plus entreprendre le siege d'une place défendue par Dammar-
 tin , prit la route de Normandie , &
 se rabattit tout à coup sur la ville de
 Beauvais qui étoit alors sans garni-
 son. Les faubourgs furent emportés
 d'emblée , & les Bourguignons se re-
 gardoient déjà comme maîtres de la
 ville , lorsqu'ils se trouverent arrêtés
 par la ferme résistance des bour-
 geois , que ni la surprise , ni la su-
 périeurité de l'ennemi , ni l'exemple
 des villes de Picardie , ne purent
 intimider. Les filles , les femmes ,
 partagerent avec leurs peres & leurs
 époux les périls de cette glorieuse
 défense ; elles coururent se ranger sur
 les endroits de la muraille qui étoient
 le plus dégarnis. Une de ces héroï-
 nes arracha un étendard des mains
 de l'ennemi , & le porta en triom-
 phe dans la ville. La principale at-
 taque des assaillans fut dirigée con-
 tre la porte de Bresse ; déjà le canon
 l'avoit fracassée ; la breche étoit ou-
 verte , & rien ne pouvoit plus sau-
 ver la ville , si les bourgeois ne se
 fussent promptement avisés d'entaf-
 ser en cet endroit des fagots & au-

ANN. 1472. tres matieres combustibles qu'ils allumerent ; la flamme suspendit l'impétuosité des assiégeans. L'assaut qui avoit commencé à huit heures du matin duroit encore , lorsqu'au déclin du jour on vit arriver par la porte de Paris la Roche-Tesson & Fontenailles avec deux cens hommes d'armes : ces braves guerriers qui avoient fait ce jour-là quatorze lieues sans prendre haleine , abandonnerent en arrivant leurs chevaux & leurs équipages aux femmes & aux filles qu'ils trouverent dans les rues , & coururent se poster sur la muraille dans les endroits où le combat étoit le plus animé : leur présence ranima le courage des bourgeois ; les assaillans furent repoussés. Le lendemain matin entrèrent par la même porte le Maréchal Joachim de Rouault , de Beuil , Crüssol , Salazar , Torci , d'Estoutéville son frere , Meri de Coué , & Guérin le Groing , avec leurs compagnies d'ordonnance. Les bourgeois qui les regarderent comme des libérateurs descendus du ciel , dresserent sur les places & dans les rues des tables couvertes de rafraichissemens ,

& les accompagnèrent sur les murail-
 les. Quoique Charles se fût présenté Ann. 1472.
 devant Beauvais avec une armée de
 quatre-vingt mille combattans ; il
 n'avoit point investi la place : l'es-
 pérance d'emporter du premier as-
 saut une ville qui n'étoit défendue
 que par des bourgeois & des fem-
 mes, lui avoit fait négliger cette pré-
 caution : il ne connut la faute que
 lorsqu'il n'étoit plus tems de la re-
 parer. Il voulut alors envoyer un dé-
 tachement du côté de la porte de
 Paris par où les secours étoient en-
 trés ; mais comme ce poste seulesoit
 trouvé séparé du reste du camp par
 un ravin profond & un terrain im-
 praticable, ses officiers lui représen-
 tèrent qu'il exposerait le corps qu'il
 y enverroit à une perte certaine :
 contraint de renoncer à ce projet, il
 ne songea plus qu'à foudroyer la vil-
 le, & laissa reposer quelques jours
 son armée pour la mieux préparer
 à un assaut général. Beauvais conti-
 nua de recevoir des secours ; les pa-
 risiens que tout engageoit à secourir
 une ville si voisine, y envoyèrent un
 corps d'arbalétriers commandé par
 le bâtard de Rochefoucault : les vil-

Ann. 1492. les d'Orléans & de Rouen, y firent transporter, sans en être requises, d'amples munitions, comme un gage de l'alliance & de l'amitié qui subsistoient depuis long-tems entre les villes municipales : ainsi les assiégés se trouvoient dans l'abondance pendant que les assiégeans éprouvoient déjà les horreurs de la disette. Le connétable & Dammartin toujours en embuscade coupoit les convois & enlevoit tous les partis qui s'éloignoient du camp. De son côté le maréchal de Rouault visitoit les murailles & distribuoit les postes aux officiers renfermés avec lui dans la ville : la porte de Bresse parut avec raison le côté le plus foible & le plus exposé ; la Roche-Tesson & Fontenailles arrivés les premiers aux secours de la place, s'étoient établis dans ce poste, & ne l'avoient abandonné, ni jour ni nuit. Le maréchal voulut les faire relever par d'autres Officiers, ils s'en plainquirent comme d'un affront, & obtinrent le dangereux honneur de n'être point déplacés. Le jour marqué pour l'assaut arriva ; l'attaque fut vive & opiniâtre, mais la résistance fut si forte,

que Charles après avoir ramené plusieurs fois ses soldats à la charge, fut Ann. 1472. enfin obligé de se retirer. La relation imprimée de ce siège fait montrer la perte des Bourguignons à quinze cens hommes ; Comines ne compte que six-vingt morts & mille blessés : tous les auteurs conviennent que l'armée entière auroit pu être détruite, si dans le désordre où l'a-voient mise ces assauts meurtriers, elle eût eu à soutenir une sortie des assiégés. La précaution que les bourgeois avoient prise de murer leurs portes du côté qui répondoit au camp ennemi fut le salut des Bourguignons ; on n'eût pu faire de sortie que par la porte de Paris, mais cette sortie eût été très-dangereuse pour ceux qui l'auroient tentée, parce qu'étant obligés de faire un long circuit avant que de joindre l'ennemi, ils auroient risqué d'être coupés dans la retraite : cette considération retint alors la garnison, mais le lendemain sur les trois heures du matin, Salazar sortit avec un petit nombre d'hommes déterminés, pénétra dans le camp, égorgea environ deux cens hommes,

ANN. 1472. roula quelques pieces de canon dans les fossés , & mit le feu aux tentes : enfin se voyant poursuivi & presque enveloppé , il songea à la retraite , & dut la vie à la vigueur de son cheval qui tomba mort en entrant dans la place. Charles convaincu par une triste expérience qu'il avoit perdu l'occasion de prendre Beauvais , & pressé d'ailleurs par la famine qui ruinoit son armée , leva le siege & continua sa route en Normandie : il prit d'assaut les villes d'Eu & de Saint-Valery où il mit garnison ; il s'avança du côté d'Arques & de Dieppe , mais il avoit été prévenu par le connétable & par Dammartin qui côtoyoient toujours son armée sans qu'il pût les joindre : il brûla Longueville & tous les lieux voisins ; vint camper sous les murs de Rouen où il s'arrêta quatre jours entiers , non qu'il eût aucune espérance de se rendre maître de cette grande ville , il vouloit uniquement remplir ses engagemens envers le duc de Bretagne , & montrer à cet allié que rien n'avoit pu l'empêcher de se trouver au lieu où devoit se faire la jonction des deux armées. Tandis qu'il

ravageoit la Normandie, les garnisons d'Amiens & de Saint-Quentin portoient le fer & le feu dans l'intérieur de ses provinces : la guerre ne se faisoit pas avec moins d'acharnement en Champagne & en Bourgogne. Le comte de Roussi, fils aîné du connétable, & qui commandoit l'armée du duc en même tems que son pere commandoit celle du roi, portoit la désolation dans les environs de Tonnerre, de Joigny, de Troyes & de Langres, brûloit les villages & les villes dont il pouvoit se rendre maître. Le comte Dauphin d'Auvergne exerçoit au nom du roi les mêmes ravages dans le duché de Bourgogne; on eût dit, observe une ancienne chronique, que les François & les Bourguignons étoient des furieux & des enragés qui songeoient bien moins à faire des conquêtes qu'à s'entredétruire. Le cri de ses Sujets, le ravage de ses provinces, la diserte le dépérissement de son armée, & l'envie de se venger du connétable en saccageant ses places, obligerent enfin Charles à quitter la Normandie pour se rapprocher des bords de la Somme. A peine étoit-il en marche,

Ann. 1472.

Ravages en Normandie, en Champagne & en Bourgogne.
Comines.
Meyer.
Chron. Manuscrit.

Ann. 1472.

que les villes d'Eu & de Saint-Valery, furent reprises : ainsi il ne lui resta de cette grande expédition que le surnom de *terrible* & l'éternel regret d'avoir ruiné par sa faute une des plus belles armées que l'on eût encore vues ; il en fit la revue à Picquigny, & la trouva si exténuée, qu'elle étoit hors d'état de rien entreprendre. Parmi les chefs que la guerre ou les maladies avoient moissonnés, il regretta sur-tout Saint-Pré, Bonyesse, Crequy, Halluin, & le grand bailli de Flandres.

Privilèges accordés à la ville de Beauvais

Histoire de Beauvais.

Relation imprimée.

Manusc. de le Grand.

Œuvres de l'histoire de

M. Duclos.

Chron. fran.

Louis, pour récompenser la valeur & la fidélité des bourgeois de Beauvais, auxquels il attribua en grande partie l'heureux succès de cette campagne, leur donna des privilèges égaux, & peut-être supérieurs à ceux de la noblesse : non-seulement il leur permit de tenir des fiefs & arrière-fiefs, sans payer de finance, il les dispensa encore du service du ban & de l'arrière-ban attaché à ce genre de possessions ; il veut qu'ils restent chez eux en habit de gens de guerre, afin qu'ils soient toujours en état de défendre leur ville, si elle vient à être attaquée une seconde fois : il leur

accorde une exemption générale de toutes sortes d'impôts , excepté ceux qu'ils établiront eux-mêmes pour l'entretien & la réparation de leurs murailles : enfin il leur laisse une entière liberté dans l'élection de leurs officiers municipaux. Comme les femmes ne s'étoient pas moins distinguées que les hommes dans ce siège mémorable , il étendit ses bienfaits sur cette moitié trop négligée du genre humain , & imagina , en faveur des Beauvaisiennes , une récompense d'un genre singulier : il ordonna que , dans une fête qui se célébreroit tous les ans à Beauvais , en l'honneur de sainte Angadresme , dont on avoit porté les reliques sur les murailles , les femmes , soit à la procession , soit à l'offertoire , auroient le pas sur les hommes : qu'elles pourroient porter dans cette cérémonie , & toutes les fois qu'elles le jugeroient à propos , des étoffes de soie , des fourures , & des ceintures d'or , ornemens alors réservés par les loix aux dames & aux demoiselles , que les bourgeois ambitionnoient , & avoient déjà usurpés dans quelques villes municipales : enfin il

Ann. 1472.

ANN. 1472. accorda à Jeanne Fourquet, cette jeune héroïne, qui avoit gagné un étendart sur l'ennemi, & à Colin Pilon qu'elle venoit d'épouser, une exemption totale d'impôts, dans toute l'étendue du royaume. Mais rien ne prouve mieux l'importance qu'il attribuoit à la levée du siège de Beauvais, que la lettre qu'il écrivit dans le même-tems à Duplessis Bourré, général des finances. *M. Duplessis, mon ami, je vous écris que j'ai fait vœu de ne manger point de chair; jusqu'à ce que le vœu que j'ai fait, d'envoyer 1200 écus pour 200 marcs d'argent que j'ai ordonnés pour faire une ville de Beauvais, en remembrance de ce que Dieu m'a donné cette ville, soit accompli, & pour ce, je vous prie, tant que je le puis, que vous faires incontinent délivrer par Briçonnet lesdits 1200 écus, & en faires faire une ville, & y en voyes un homme bien sûr; mais surtout, qu'il n'y ait point de faute; car s'il y avoit difficulté, mon vœu ne seroit point accompli; & vu que je suis si près du duc (de Bretagne) je douterois que mes besoignes ne s'en portassent si bien; &c.*

On voit par cette lettre , que Louis se croyoit à la veille de livrer bataille au duc de Bretagne. Après s'être laissé amuser trop long-tems par des négociations stériles , il prit enfin le parti de pénétrer en Bretagne : en peu de jours , il soumit Chantocé , Machecou & Ancenis , & s'avança jusqu'à Pouancé , où il présenta au duc la bataille : celui-ci comptant moins sur ses forces que sur les secours qu'il attendoit d'Angleterre , n'osa l'accepter ; il n'en étoit pas cependant plus disposé à faire la paix ; mais les Bretons qui avoient dès-lors une forte antipathie contre les Anglois , & qui voyoient dans la continuation de la guerre la ruine de leur commerce , le forcèrent à rechercher la paix qu'on lui avoit offerte. Louis n'ignoroit pas cette disposition générale de la nation. Il écrivoit à Dammartin : *les Bretons sont mauvais Bourguignons , & ne feront pas du pis qu'ils pourront.* François contraint par ses propres sujets de traiter sérieusement avec le monarque , lui députa Souplainville & Desessarts attachés l'un & l'autre au seigneur de Lescun , qui gouvernoit toujours la Bretagne ,

Ann. 1472.

Treves avec les ducs de Bretagne & de Bourgogne.

Comines.

Meyer.

Dom Lobineau.

Le Grand.

ANN. 1472. & qui désiroit d'être compris dans le traité. Louis, de son côté, quoiqu'il eût des raisons personnelles de se plaindre de Lescun, cherchoit à le mettre dans ses intérêts, persuadé que s'il venoit à gagner ce premier ministre, il n'auroit plus rien à craindre du côté de la Bretagne : ainsi il laissa carte blanche aux députés, pour eux & pour leurs amis. Lescun demanda, & obtint le gouvernement d'une moitié de la Guienne, la propriété du comté de Comminges, le collier de saint Michel, six mille liv. de pension, & une gratification de vingt-quatre mille écus. Souplainville eut pour sa part six mille écus de gratification, une pension de douze cens livres, avec les charges de maire de Bayonne, de bailli de Montargis, & quelques autres offices en Guienne. Desessarts fut fait bailli de Meaux, maître des eaux & forêts de Champagne & de Brie, avec douze cens livres de pension, & quatre mille écus d'argent comptant. Enfin le duc lui-même voulut avoir part aux distributions, & obtint une pension de soixante ou quatre-vingt mille livres ; car les auteurs ne s'accordent pas

pas sur la somme. A ce prix, il conclut une treve d'une année, laissant au roi jusqu'au traité de paix finale la possession des villes qu'il avoit prises, & ne stipulant en faveur de Charles son allié, que la liberté d'accéder à cette treve, s'il le jugeoit à propos. Charles n'avoit point d'autre parti à prendre, dans l'état où se trouvoit son armée : il accéda donc à la treve, mais pour un terme beaucoup plus court, au bout duquel il se flattoit d'être en état de recommencer la guerre avec plus d'avantages.

Dans le tems qu'on signoit ces trêves, arriva en France le cardinal Bessarion envoyé par le pape Sixte IV pour terminer les dissensions qui déchiroient le royaume, & pour exhorter les princes à réunir leurs forces contre l'ennemi commun de la chrétienté. Bessarion étoit un de ces grecs réfugiés, qui ranimoient en Italie le goût de la vraie littérature & de la saine philosophie : des talens rares pour son siècle, de solides vertus l'avoient élevé au cardinalat. Louis attentif à rechercher tous les hommes de mérite, voulut le connoître, &

Le cardinal
Bessarion, légat en France.

Brantome.
Le Grand.

ANN. 1472.

demanda pour lui la légation en France ; cependant à peine y fut-il arrivé que le roi condamna lui-même son propre choix. Instruit que le cardinal devoit le solliciter en faveur de Balue ; surpris de ne point trouver dans cette ame élevée & integre la souplesse & l'adresse qu'il attendoit d'un ministre de la cour Romaine , & sans doute offensé de quelques avances , peut-être indiscrettes , que Bessarion avoit faites auprès des ducs de Bourgogne & de Bretagne , il lui refusa long - tems une audience , & ne se détermina à la lui accorder, que pour lui faire publiquement un outrage. Ecoutons Brantome : » le » pape ayant envoyé vers le roi un » grand , suffisant & docte person- » nage du pays de Grece , & arche- » vêque de Niçée , nommé Bessario , » pour son légat à moyenner la paix » entre lui & le duc de Bourgogne » Charles , ce bon docteur n'étant si » bon courtisan comme bon philoso- » phe , & ne sachant discerner la » grandeur de l'un & de l'autre , & » du seigneur au vassal , il s'en va » premièrement vers le duc , duquel » ayant eu sa dépêche , s'en alla après

» fort nesciamment trouver le roi , qui
 » trouva fort étrange la façon de ce ANN. 1478.
 » pauvre philosophe , d'avoir abordé
 » premier le vassal que le seigneur ,
 » cuidant que ce fût par quelque mé-
 » pris ; nonobstant il ouit sa harangue
 » philosophale tellement quellement ,
 » & en après d'un visage moitié cou-
 » roucé , moitié ridicule & de mé-
 » pris , & lui ayant mis la main dou-
 » cement sur sa barbe révérenciale ,
 » il lui dit : M. le révérend ,

Barbara græca genus retinent quod habere solebant.

» & sans lui faire autre réponse , le
 » planta là tout ébahi ».

Il y a dans ce récit de Brantome ,
 un fait qui manque d'exactitude :
 Bessarion n'alla point trouver le duc
 de Bourgogne , comme l'assure cet
 historien ; il se contenta de lui écrire
 pour lui notifier , & son arrivée &
 l'objet de sa légation : ce fut là toute
 la faute qu'il commit , & que le roi
 ne lui pardonna pas : il vouloit qu'un
 légat reçu dans ses états n'eût aucun
 commerce avec ses vassaux , avant
 d'avoir obtenu son agrément , & d'a-
 voir concerté avec lui les lettres qu'il
 leur écrivoit. Le vers latin qui four-

~~_____~~ nire au roi toute la réponse renferme
 ANN. 1472. une règle de grammaire dictée par
 un écrivain peu connu : il signifie que
les mots grecs en passant dans le latin
conservent le genre dont ils étoient dans
la langue grecque. Allusion piquante
 à l'état du cardinal , auquel Louis se-
 reprochoit , sans aucun fondement ,
 d'avoir conservé en passant dans l'é-
 glise romaine , la fourberie & l'intri-
 gue qui caractérisoient les grecs ses
 compatriotes. Bessation ne trouva
 point dans la philosophie de Platon
 qu'il enseignoit avec succès , de con-
 solation assez forte pour adoucir l'a-
 mertume de cette humiliation ; il
 reprit tristement la route d'Italie ,
 & mourut en chemin.

Mort du
 chancelier ,
 Juvénal des
 Ursins Do-
 riole lui suc-
 cède.

Manuscrit de
 le Grand.

Dans le même tems , la France
 perdit son premier magistrat , Juve-
 nal des Ursins , lequel , à l'exemple
 des anciens Romains , s'étoit distin-
 gué dans presque tous les emplois
 de la robe & de l'épée : il avoit été
 successivement conseiller au parle-
 ment , capitaine de gens d'armes ,
 lieutenant de Dauphiné , bailli de
 Sens , puis chancelier de France , dès
 le règne de Charles VII. Enveloppé
 au commencement du règne suivant,

dans la disgrâce commune à tous les officiers qui avoient montré de l'attachement pour le feu roi ; il fut rétabli quelque rems après , & conserva sa charge jusqu'à sa mort. Louis lui donna pour successeur Pierre Doriale , l'homme du royaume le plus digne de cette importante magistrature , si de grandes lumieres , une probité reconnue , de rares talens , & un travail infatigable sont des titres suffisans pour arriver aux premieres dignités. Il avoit été longtems maire de la Rochelle , & ce fut en cette qualité qu'il se fit connoître à la cour , où l'on ne tarda pas à rendre justice à ses talens. Pendant la guerre du bien public , il s'étoit attaché au frère du roi , il le suivit même en Normandie ; mais bientôt dégoûté des intrigues qui divisoient cette petite cour , il rentra en grâce auprès du monarque , fut nommé général des finances , & presque toujours chargé des négociations les plus délicates. La supériorité avec laquelle il s'en acquitta , lui mérita la confiance de Louis , qui ne crut pouvoir remettre en de meilleures mains le dépôt des loix & la police

Ann. 1472.

générale du royaume : nous le verrons dans cette suprême magistrature , s'occuper uniquement du bien public , & moins jaloux de l'amitié que de l'estime de son maître , oser quelquefois lui déplaire.

Comines
quitte le duc
de Bourgo-
gne pour s'at-
tacher à
Louis.

Ibid.

Notes de Go-
desroi sur Va-
rillas.

Non moins judicieux & aussi éclairé que Doriote , mais plus souple & moins intègre , Philippe de Comines quitta la cour de Bourgogne , pour s'attacher à Louis. Comme dans les excellens mémoires qu'il nous a laissés , Comines ne dit point les causes qui le portèrent à quitter le service de Charles son maître , auprès duquel il avoit été élevé , dont il étoit le conseiller & l'ambassadeur ordinaire , pour se donner au plus grand ennemi de la maison de Bourgogne , les écrivains postérieurs se sont épuisés en conjectures , pour en deviner le motif secret. Ils racontent de cinq ou six façons différentes que Comines vivant dans la plus grande familiarité avec le jeune duc , le pria un jour de lui aider à tirer ses bottes ; que Charles , sans paroître offensé de cette demande indiscrete , lui arracha effectivement une botte ; mais qu'il l'en frappa rudement à la

tête, en lui disant, *comment, coquin, tu souffres que le fils de ton maître te rende un si vil service* ; que l'aventure s'étant divulguée ; exposa Comines à la risée des courtisans, qui l'appellerent *tête bottée*, & qu'enfin conservant toujours au fond de son cœur le souvenir de cet affront, il s'en étoit vengé, en s'attachant à Louis, auquel il avoit révélé tous les secrets du maître qu'il abandonnoit. Sans donner à cette historiette plus d'autorité qu'elle n'en mérite ; qu'il nous suffise d'observer que l'action de Comines n'avoit rien alors de fort extraordinaire ; que les princes ne cherchoient qu'à se dérober mutuellement des hommes de réputation ; que Tanguy du Châtel, le vicomte de Rohan avoient quitté la Bretagne leur patrie pour s'attacher au monarque françois ; que Lescun & d'Urfé avoient quitté le service du roi, pour s'attacher au duc de Bretagne ; que plus de cent seigneurs de la cour de Bourgogne prirent le même parti que Comines, sans que cette démarche ait nui à leur réputation ; que souvent les peres & les enfans s'attachoient à des

ANN. 1472.

Ann. 1473.

maîtres différens ; & qu'enfin l'on n'étoit pas plus surpris en France de voir un seigneur passer du service du duc de Bourgogne à celui du roi , qu'on ne le seroit aujourd'hui en Allemagne de voir le sujet d'un électeur prendre une charge à la cour de l'empereur. Le cas où se trouvoit Philippe de Comines étoit plus grave ; car non-seulement il étoit né sujet du duc de Bourgogne , il avoit été nourri dans sa maison , il étoit devenu son conseiller , son ambassadeur & son ministre : ces circonstances le firent regarder à la cour de Bourgogne , comme un ingrat , un transfuge & un traître. Il paroît en effet que Comines n'avoit pas attendu qu'il se fût dégagé de son premier maître , pour rendre à Louis d'importans services : on peut s'en convaincre par la lecture des lettres où le roi lui fait don de la principauté de Talmont : *notredit conseiller , sans crainte du danger qui lui en pouvoit lors venir , nous avertit de tout ce qui pouvoit être pour notre bien , & tellement s'employa , que par son moyen & aide , nous faillîmes des mains de nos rebelles & désobéissans , & en plusieurs autres manieres nous a*

fait & continué de faire chacun jour plusieurs grands, louables & recommandables services, & au dernier a mis & exposé sa vie en aventure pour nous. Louis, qui n'étoit pas délicat sur la nature des services qu'on lui rendoit, admit non-seulement Philippe de Comines à sa table, mais encore à son lit, honneur le plus distingué qu'on pût alors faire à ses hôtes. L'histoire, qui ne se charge point de la reconnoissance des princes, ne tiendra pas compte à Comines de ces grands, louables & recommandables services qu'il rendit au roi dans le tems qu'il étoit encore au service de Charles son premier maître : car dut-il les rendre, & le put-il sans crime ?

Les succès des armes du roi pendant la dernière campagne n'assuroient point le repos de la France. Tandis que Louis tenoit toutes ses forces occupées contre les ducs de Bourgogne & de Bretagne, de nouveaux ennemis s'étoient élevés à l'autre extrémité du royaume : le plus audacieux étoit le fameux comte d'Armagnac. Privé de ses biens, & condamné à mort par arrêt du parlement,

Ann. 1471.

Ann. 1473.

Nouvelle révolte.

Dom Vaissette, hist. de Languedoc.

Bry. Hist. d'Alençon.

Dom Calmet, hist. de Lorr.

Manusc. de le Grand.

fugitif en Espagne , puis rappelé en France par le duc de Guienne , rétabli dans une partie de ses anciennes possessions , il s'étoit trouvé assez fort après la mort de son protecteur , pour se défendre pendant quelque tems contre l'armée royale. Louis obligé de porter ailleurs ses armes , n'avoit pas dédaigné de traiter avec le rebelle : il lui avoit accordé la libre jouissance des villes d'Eause , de Fleurance , de Barran & de Nogaro , mais à condition qu'il y vivroit tranquille , & qu'il ne formeroit aucune entreprise sur Lectoure. Armagnac , que ses précédentes disgraces n'avoient point corrigé , voyant que le roi étoit occupé en Bretagne ; que la Picardie & la Normandie étoient impunément ravagées par le duc de Bourgogne ; que le roi d'Aragon se disposoit à fondre sur le comté de Roussillon , crut que le moment étoit venu de s'emparer de Lectoure , regardée alors comme le boulevard de la Guienne & de la Gascogne. Au défaut de la force , il eut recours à la ruse & à la trahison : son nom , son courage , la vie licencieuse qu'on menoit à sa cour , lui avoient gagné le cœur de la

noblesse , il corrompit sans peine quelques-uns des gentilhommes qui commandoient la garnison : ils concerterent avec lui les moyens de lui livrer la place & le sire de Beaujeu lui-même , que Louis avoit établi pour son Lieutenant-général dans la Guienne , & qui se trouva en un moment prisonnier du comte d'Armagnac.

Le roi d'Aragon de son côté , après avoir réduit les Catalans , entra dans le Roussillon , & exhorta ses anciens sujets à secouer le joug des françois , & à rentrer sous l'obéissance de leur légitime souverain. Les bourgeois de Perpignan prirent les armes , & obligèrent du Lau gouverneur de la province , à se renfermer dans la citadelle. L'exemple de la capitale entraîna les autres villes : Elne , Argiles & Canet chasserent leurs garnisons , & il ne resta plus aux françois dans le Roussillon , que Salies , Collioure & la citadelle de Perpignan.

En apprenant de si tristes nouvelles , Louis fut informé d'une intrigue qui lui donna de plus vives & de plus justes inquiétudes. Il sçut que le duc d'Alençon , prince du sang , &

Ann. 1473.

beau - pere du comte d'Armagnac , traitoit secrètement avec le duc de Bourgogne pour le mettre en possession de ses places fortes en Normandie & dans le Maine. Ce marché qui auroit donné à l'ennemi le plus irréconciliable de la couronne des places fortes & de riches établissemens au centre de la France , pouvoit entraîner la ruine de la monarchie.

La conjoncture étoit d'autant plus affligeante pour le roi , que déjà Nicolas d'Anjou duc de Lorraine , appelé duc de Calabre, s'étoit ouvertement déclaré en faveur du duc de Bourgogne , & vivoit à sa cour. Ce jeune prince avoit été promis dès le berceau à Anne de France , fille aînée du roi , & avoit touché deux fois la dot de la princesse : mais offensé du peu de cas que faisoit de lui le monarque , & piqué sans doute qu'on eût offert la jeune princesse au duc de Guienne , il s'étoit retiré auprès de Charles , & l'avoit accompagné au siège de Beauvais. Charles enchanté de la bravoure & de toutes les autres qualités aimables du duc de Calabre , considérant d'ailleurs

combien il lui importoit de s'attacher un prince qui possédoit déjà la Lorraine , & qui devoit hériter du Barrois , de l'Anjou & du comté de Provence , lui promit sa fille : il obligea même cette jeune princesse à donner à son nouvel amant une promesse de mariage écrite de sa main. Louis étoit convaincu que le duc de Calabre n'avoit point pris un engagement de cette nature , sans la participation du roi René son ayeul.

Les projets de tant d'ennemis déclarés ou secrets alarmoient Louis , il sentoit la nécessité de s'opposer promptement aux progrès du mal ; mais il ne savoit encore ni de quels moyens il pourroit se servir , ni quel étoit l'ennemi sur qui devoient tomber les premiers coups. La trêve qu'il venoit de conclure avec le duc de Bourgogne expiroit au premier d'Avril : quelle apparence que pendant un si court espace de tems , il pût soumettre le comte d'Armagnac , & réduire la province du Roussillon défendue par le roi d'Aragon en personne ? Dès que Charles le voyoit embarqué dans ces expéditions loin-

Ann. 1473.

taines, perdrait-il une si belle occasion de recommencer la guerre, & voudrait-il seulement entendre parler d'une prorogation de trêve ? Il falloit donc avant tout tâcher d'obtenir cette prorogation, sans laisser appercevoir le besoin qu'on en avoit, ni l'usage qu'on en vouloit faire. Dans cet embarras, Louis eut recours au duc de Bretagne. Doriol, Crussol & Lenoncourt nommés pour cette ambassade, représenterent au duc que la tranquillité dont jouissoit le royaume étoit son ouvrage, & qu'ainsi il étoit intéressé à la maintenir ; que le roi plein de confiance en sa droiture & en ses lumières, avoit dessein de le prendre pour arbitre sur tous les différends qu'il pouvoit avoir avec le duc de Bourgogne, mais qu'il étoit nécessaire, pour parvenir à une paix solide, de convenir d'une prorogation de trêve. Le roi, pour donner au duc de Bretagne une preuve convaincante de son attachement, lui remit généreusement la ville d'Ancenis qu'il s'étoit réservée par le dernier traité, & lui fit toucher un quartier de la pension qu'il lui avoit accordée. François ne put résister à un

procédé si noble : non-seulement il promit sa médiation , mais il agit si fortement auprès du duc de Bourgogne , que la trêve fut prorogée pour une année. Louis demanda que le roi d'Aragon ne fût point compris dans le nombre des princes auxquels on réservoir le droit d'accéder au traité , & de jouir du bénéfice de la trêve ; mais voyant avec quelle chaleur Charles s'opposoit à cette demande , il se désista , bien résolu cependant de déroger à cet engagement , dès qu'il en trouveroit l'occasion.

ANN. 1475.

Lorsque la trêve fut signée , Louis donna ordre à Tristan l'Hermite , grand prévôt de France , de s'assurer de la personne du duc d'Alençon. Tristan s'acquitta sans peine de cette commission ; car le duc qui ne croyoit point que ses projets fussent découverts vivoit sans défiance. Il fut conduit en prison , puis transféré à Paris , & remis entre les mains du parlement.

Prorogation
de la trêve.

Il n'étoit pas si facile de s'assurer du comte d'Armagnac. Enfermé dans la forte place de Lectoure qu'il avoit eu le tems d'approvisionner , il se

Ann. 1473. préparoit à une vigoureuse résistance. Louis n'osant dégarnir les frontières de ses états du côté de la Bourgogne, se contenta d'envoyer contre le rebelle les milices des provinces méridionales : il nomma pour les commander le cardinal Jouffroi, évêque d'Alby, Gaston du Lyon, sénéchal de Toulouse, Ruffec de Balzac, sénéchal de Beaucaire, & messire Yvon du Fou. A l'approche de ces troupes le duc de Nemours conseilloit au comte d'Armagnac d'abandonner Lectoure, & de se retirer avec le sire de Beaujeu son prisonnier dans quelque place du royaume d'Aragon, d'où il traiteroit en sûreté des conditions de son accommodement : il lui faisoit envisager que s'il se laissoit enfermer dans une place où il n'avoit aucune espérance d'être secouru, il seroit forcé tôt ou tard de se remettre à la discrétion de son ennemi. Ce conseil étoit sage : mais le comte qui se rappelloit tout ce qu'il avoit eu à souffrir pendant son premier exil, ne put se résoudre à s'exposer aux mêmes malheurs : il se flatta qu'avant la fin du siège il surviendrait.

au roi des affaires qui l'obligeroient à rappeler ses troupes, ou du moins à proposer le premier des moyens d'accommodement : il crut qu'il obtiendrait des conditions beaucoup plus avantageuses tant qu'il demeureroit maître de Lectoure, que s'il n'avoit plus à lui offrir que la délivrance du sire de Beaujeu : que dans le cas même où l'on refuseroit de traiter avec lui, il trouveroit toujours moyen de s'échapper avec son prisonnier, soit par surprise, soit en corrompant quelques-uns des officiers qui assiégeroient la place. Une partie de ce qu'il avoit prévu ne manqua pas d'arriver. Louis après deux mois de siège voyant que la saison s'avançoit & que le roi d'Aragon profitoit de ce retardement pour achever de soumettre le Roussillon, envoya ordre à ses généraux d'entrer en négociation avec le comte d'Armagnac. Celui-ci fit d'abord des propositions si déraisonnables, qu'on se contenta de lui répondre qu'il n'en feroit pas d'autres, s'il tenoit prisonniers les enfans de France : il se réduisit donc à demander un sauf-conduit pour aller trouver le roi, &

Ann. 1473.

Ann. 1473.

se justifier des crimes dont on l'accusoit ; un établissement pour la comtesse sa femme , où elle pût vivre d'une manière convenable à son rang & à sa naissance ; une amnistie générale pour tous ceux qui avoient suivi son parti , enfin la conservation des privilèges des bourgeois & habitans de Lectoure. Le cardinal d'Albi accorda tous ces articles ; on dit même que pour mieux tromper le comte il rompit une hostie consacrée ; qu'il lui en donna une moitié & qu'il prit l'autre. Déjà l'on commençoit à exécuter les articles de la capitulation , & l'on avoit envoyé dans la ville des hommes pour recevoir la comtesse d'Armagnac & la conduire au lieu de sa retraite , lorsque les troupes du roi profitant de la sécurité des assiégés , s'introduisirent dans la ville , vont investir la maison du comte , entrent sans résistance dans son appartement , & le percent de plusieurs coups de poignard. On ne douta point que Louis n'eût ordonné cette trahison , lorsqu'on vit que Gorgias l'assassin du comte reçut pour récompense une tasse d'argent remplie d'écus , & fut

fait archer de la garde. Armagnac sans doute méritoit la mort; mais Louis ne pouvoit-il donc le punir sans se déshonorer par une perfidie? Que ne puis-je sans trahir le premier devoir d'un historien, taire le détail des horreurs dont la mort du comte fut suivie! Les femmes de la comtesse & la comtesse elle-même, dépouillées par des mains avides & insolentes; les maisons abandonnées au pillage; les filles & les femmes exposées à la brutalité du soldat effréné; les vieillards & les enfans égorgés sans pitié; la ville entière livrée aux flammes. Un fait plus atroce encore termina cette horrible scène; la comtesse qu'on avoit traînée au château de Buzet, étoit enceinte; on la força d'avaler un breuvage qui fit périr l'enfant qu'elle portoit dans son sein. Ce dernier trait de barbarie la délivra elle-même du fardeau de la vie; deux jours après elle expira. Parmi les complices du comte arrêtés à la prise de Lectoure, Jacques de Lomaigne, seigneur de Montignac, quoique l'un des plus coupables, obtint sa grace après six mois de prison: le

cadet d'Albret dit de Sainte-Basile eut la tête tranchée, & fut enterré avec les chaînes dont on l'avoit chargé dans sa prison : Deymié fut écartelé à Tours ; deux autres eurent la tête tranchée à Rhodès.

Après la mort du comte d'Armagnac, Louis sans perdre de tems entreprit de faire passer son armée dans le Roussillon ; mais comme cette expédition étoit plus dangereuse que la première, il voulut se montrer à ses officiers & régler sur les lieux les dispositions & les préparatifs. Il n'ignoroit pas que la guerre qu'il alloit entreprendre étoit une infraction à la trêve qu'il venoit de conclure, & que les ducs de Bretagne & de Bourgogne veilloient attentivement sur ses démarches : pour tromper leur vigilance, il prétexta un pèlerinage au *S. Esprit de Bayonne*, se mit promptement en marche, & eut la précaution de faire couper les ponts derrière lui, afin que personne ne pût le suivre. Aux troupes que commandoit le cardinal d'Albi il en joignit de nouvelles, & donna le commandement général à Philippe de Savoie, comte de Bresse. Il ne douta

point qu'une armée de trente mille hommes, commandée par un prince distingué par ses talens militaires, tombant tout-à-coup sur le Roussillon, ne fût promptement rentrer cette province dans le devoir, & n'obligeât le roi d'Aragon à conclure un traité particulier sans la participation des ducs de Bourgogne & de Bretagne. Les mesures étoient bien prises, mais le courage du roi d'Aragon les rendit inutiles. Don Juan, âgé pour lors de soixante-seize ans, loin d'écouter les timides conseils de ses courtisans qui le conjuroient de ne point exposer à une perte certaine une vie si nécessaire au bonheur de ses sujets, rassembla tout le peuple de Perpignan dans la grande église, & jura à la face des autels de s'ensevelir lui-même sous les ruines de leur ville, s'il ne pouvoit la défendre contre l'effort des François. La fermeté du monarque passa dans le cœur de tous ses sujets, & changea de timides bourgeois en un peuple de héros. La noblesse d'Aragon s'empressa de partager les dangers auxquels s'exposoit son roi : le comte de Peraltre qui n'avoit pu se rendre dans la place

 ANN. 1473.

avant qu'elle fût investie par les François, se déguisa en cordelier, & comme il parloit très-bien notre langue, il se mêla parmi les assiégeans & profita de la première sortie pour entrer dans la ville. Après plusieurs assauts inutiles on forma des retranchemens, & l'on attendit que la famine forçât la ville à capituler : bientôt en effet les provisions furent consommées ; la chair de cheval se vendoit à un prix excessif ; mais soit que l'enceinte fût trop vaste pour pouvoir être exactement gardée, soit défaut de discipline de la part des assiégeans, elle reçut des approvisionnemens. Du Lau qui commandoit toujours dans la citadelle, ayant appris qu'un grand convoi s'approchoit, demanda un détachement au prince de Savoye, & alla dresser une embuscade pour enlever aux assiégés cette dernière ressource. Du Lau se laissa surprendre, ses troupes furent battues, & il resta prisonnier : le convoi entra dans la ville, & fit perdre aux assiégeans toute espérance de réussir. Quelques jours après ils reçurent des nouvelles certaines que le prince Ferdinand s'avançoit avec toutes les forces du royaume d'A-

ragon , pour leur livrer bataille. Ils entrèrent donc en négociation avec le roi d'Aragon , & conclurent une treve de deux mois : à la faveur de cette treve , ils approvisionnerent la citadelle de Perpignan , Salies & Collioure , & se retirèrent en France.

Ann. 1473.

Tel étoit l'état des choses dans le Roussillon ; cependant Louis de retour de son prétendu pèlerinage , entreprit de venger l'affront qu'avoit osé faire à sa fille Nicolas d'Anjou : persuadé , comme nous l'avons dit , que le jeune prince se conduisoit par les conseils du roi René son ayeul , Louis commença par s'emparer de la ville d'Angers ; ensuite il demanda un monitoire à l'évêque de Chartres au nom d'Anne de France sa fille aînée , contre le duc Nicolas qui , après avoir touché deux fois sa dot , refusoit de l'épouser. Le monitoire fut publié par l'évêque de Laon & l'Archevêque de Reims , & notifié au jeune prince dans la ville de Bar-le-Duc. Nicolas qui avoit dû s'attendre au ressentiment du monarque , s'en seroit aisément consolé , s'il eut pu se flatter que le duc de Bourgogne tiendrait ses engagements :

Ann. 1473.

mais déjà il essuyoit des froideurs de la part de son prétendu beau-pere : de nouveaux projets flattoient alors l'ame ambitieuse de Charles ; & comme la promesse qu'il avoit faite au jeune duc de Lorraine, pouvoit y apporter des obstacles, il ne cherchoit plus qu'à la retirer. Il faut expliquer quels étoient ces nouveaux projets, quelles occasions & quelles causes les avoient fait naître.

Acquisitions
du duc de
Bourgogne.
Dom Calmet,
hist. de Lorr.
Pont. Gelri-
ca.
Harci annal.
Brabant.

Dans le tems que Louis employoit la médiation du duc de Bretagne, pour obtenir une prorogation de treve, la fortune présentait à Charles deux occasions d'étendre sa domination du côté du Rhin : il ne pouvoit être traversé que du côté de la France ; ainsi l'on ne doit point être surpris s'il accepta avec tant de facilité la prorogation de treve qu'on lui proposoit.

La première de ces occasions étoit l'acquisition du comté de Ferrette & du Landgraviat d'Alsace, que Sigismond d'Autriche lui engagea pour la somme de quatre-vingt mille florins du Rhin. Sigismond duc d'Autriche & comte de Tirol, étoit frere de l'empereur Frédéric III, si décrié
dans

dans l'histoire par son extrême avarice ; Sigismond au contraire étoit dissipateur & prodigue ; comme il n'avoit point d'enfans , & qu'il se livroit tout entier à des plaisirs honneux & faciles , il s'impatientsa des contradictions que lui faisoient essuyer & ses sujets du comté de Ferrette , & les villes impériales du Haut-Rhin , & la confédération naissante des Suisses : pour punir des sujets indociles , & réprimer des voisins entreprenans , mais bien plus encore pour avoir de quoi fournir à ses excessives & folles dépenses , il prit le parti de céder cette portion de ses états à un prince capable de se faire craindre. Sigismond eut seulement l'attention de réserver pour lui & pour ses héritiers la liberté du rachat en rendant le prix de l'engagement. Charles se mit peu en peine de cette clause qu'il regardoit comme une vaine formalité. Du caractère dont étoit Sigismond , il y avoit peu d'apparence qu'il voulût ni qu'il pût jamais rendre une somme si considérable ; quant au droit des héritiers , Charles espéra qu'il viendrait facilement à bout de le

Ann. 1473. prescrire par une longue possession & par la difficulté qu'ils trouveroient à le faire valoir. Il paya la somme stipulée, & nomma pour gouverneur de cette nouvelle province, Pierre de Hagembach, dont nous aurons occasion de parler dans la suite.

La seconde acquisition que fit Charles, étoit encore plus considérable ; elle fut occasionnée par un événement qui mérite d'être rapporté. Le duché de Gueldres & le comté de Zutphen, formoient une principauté indépendante sur les bords du Rhin & les confins de la Hollande : les souverains de cet état figuroient depuis plusieurs siècles parmi les puissances de l'Europe. Arnou le vieux qui régnoit alors, étoit un prince foible & inappliqué : il avoit dans sa maison deux ennemis d'autant plus dangereux qu'il sembloit n'en devoir rien appréhender, une jeune femme qui le mépri-
soit, & un fils orgueilleux & féroce, impatient de lui succéder. Adolfe, c'est le nom de ce fils dénaturé, conspira avec sa belle-mère contre la liberté du vieillard ; il pénétra un soir

dans son appartement, le chargea de chaînes dans le moment où il étoit prêt de se mettre au lit, & après l'avoir forcé de faire cinq lieues sur la glace à pieds nuds, il l'enferma dans une étroite prison. Du fond de sa prison Arnou fit parvenir ses plaintes au pape & à l'empereur, qui ne se trouvant pas à portée de le délivrer eux-mêmes, chargerent le duc de Bourgogne de prendre connoissance de cette affaire, & de rétablir l'union entre le pere & le fils. Le duc autorisé par cette commission fit sommer Adolphe de comparoître à sa cour & d'y amener son pere. Celui-ci n'osant récuser la médiation d'un voisin aussi puissant que l'étoit le duc de Bourgogne, & se promettant de trouver un juge favorable dans un prince qui l'avoit décoré de l'ordre de la Toison, & dont il étoit le parent & l'ami, comparut au jour de l'assignation, & amena avec lui son prisonnier: obligé de justifier sa conduite, il ne rougit point d'accuser son pere d'un crime qui outrage la nature: il se plaignit du peu de soin que le vieillard prenoit de son héritage; il ajouta

Ann. 1474.

Ann. 1473

que son pere ayant regné plus de quarante ans, il étoit tems qu'il remît le sceptre en des mains plus dignes de le porter. Le vieillard indigné & trop peu maître de lui-même pour proferer une seule parole, jeta aux pieds de son fils le gage du combat, & lui fit signe de le relever. Les juges s'y opposerent, & comme Charles favorisoit Adolfe, on chercha un moyen de concilier les intérêts du pere & du fils : on adjugea au fils la possession du duché de Gueldres & du comté de Zutphen, & on ne réserva au pere que la ville de Grave avec une pension de six mille florins. Adolfe que la rage aveugloit loin d'être reconnoissant d'une faveur dont il étoit si peu digne, déclara qu'il aimeroit mieux jeter son pere dans un puits & s'y précipiter ensuite lui-même, que de lui céder aucune portion de ses états. Aux mouvemens d'indignation & d'horreur dont ne purent se défendre les juges en entendant ce blasphême, Adolphe concevant très-bien à quel point ce discours l'avoit rendu odieux, se travestit & prit la fuite ; mais il fut reconnu, & subit le même

traitement dont il avoit usé envers son pere. Arnou rétabli dans la libre possession de ses états, ne s'en réserva que l'usufruit, & en vendit pour une somme modique la propriété au duc de Bourgogne son libérateur. Quelques mois après, sentant venir sa dernière heure, il confirma par un testament authentique cette première disposition. Charles assembla les chevaliers de la Toison; on lut en plein chapitre le testament d'Arnou; on donna pour la forme un procureur au coupable Adolfe, & après l'avoir entendu dans ses défenses, on le déclara déchu de la succession paternelle. C'est peut-être pour la première fois qu'un ordre de chevaliers ait prononcé sur des contrats de vente & des actes testamentaires. Charles pour mettre cette sentence à exécution, s'avance dans le duché de Gueldres. Le duc de Juliers avoit des prétentions bien fondées sur cette province; Charles transigea avec lui pour la somme de quatre-vingt mille florins, mais les habitans toujours affectionnés au sang de leurs anciens maîtres, ne se rendirent pas si facilement. Les bourgeois de Nimegue

Ann. 1473.

qui tenoient dans leur ville le jeune Charles fils d'Adolfe, & la princesse Philippe sa fille, résolurent de s'exposer aux plus grands périls pour défendre l'héritage de ces pupilles infortunés : si le pere est coupable, disoient-ils, qu'on le punisse; mais quel crime ont commis ses enfans, pour être dépouillés de leur bien ? La vertu de ces honnêtes citoyens fut mal récompensée : après avoir soutenu plusieurs assauts meurtriers, ils furent forcés de capituler & de racheter leur vie & le pillage de leur ville pour la somme de quatre-vingt mille florins qui furent payés au duc de Juliers; ainsi Charles se trouva en possession de deux riches provinces; il conduisit à Gand les enfans d'Adolfe, où il les fit élever avec soin.

Bulle du Pape pour excommunier les princes qui refuseroient de faire la paix.

Preuves de Com. tom. 3.

Louis n'ayant pu s'opposer à l'agrandissement de son ennemi, voulut au moins profiter des circonstances pour le déterminer à un traité de paix qui laissât à la France les villes d'Amiens & de Saint-Quentin. Cette tentative fut inutile : Charles trouvant moins d'obstacles dans sa nouvelle acquisition, que Louis

ne l'avoit espéré, s'opiniâtra toujours à demander la restitution de ces deux villes comme une condition préliminaire de la paix qu'on lui proposoit. Louis essaya ce que pourroit sur l'esprit de son rival l'autorité du saint Siege ; il avoit à sa cour un nouveau légat plus souple & meilleur courtisan que le cardinal Bessarion ; c'étoit André *de Spiritibus* ou *des Esprits*, évêque de Viterbe. Le roi l'engagea à fulminer une bulle d'excommunication contre tous les princes qui refuseroient de faire la paix, & d'unir ensuite leurs armes contre l'ennemi commun de la chrétienté. Ainsi pour parvenir à ses fins & donner des torts à son ennemi, Louis ne faisoit point de difficulté de compromettre lui-même ses droits & l'indépendance de sa couronne : mais le parlement plus attentif que le monarque aux intérêts de l'état, s'opposa à ce que la bulle fût publiée dans Paris, & remontra au souverain combien il étoit dangereux d'accorder de pareils droits au ministre d'une cour étrangère. Charles reconnut sans peine la main d'où parloit le coup ; il appella de cette

ANN. 1473.

ANN. 1473.

bulle, & cita le légat devant le saint Siege comme un ministre prévaricateur & corrompu : dès ce moment il auroit recommencé la guerre, s'il n'eût été occupé de la réussite d'un projet qu'il croyoit plus propre à humilier le monarque.

Projets ambitieux de Charles, duc de Bourgogne.

Preuves de Com. n^o. 199. Hist. d'Allemagne.

Belcar. Dom Calmet, hist. de Lorr.

Charles songeoit alors à faire ériger ses provinces en royaume sous le nom de *Gaule Belgique* : l'occasion étoit favorable, Sigismond duc d'Autriche, le même qui lui avoit vendu le comté de Ferrette, lui proposoit le mariage de Maximilien son neveu avec Marie de Bourgogne, & à cette condition il promettoit que l'empereur son frere, non-seulement érigerait les provinces de la maison de Bourgogne en royaume, mais qu'il lui conférerait encore le vicariat de l'Empire. Charles se prêta sans peine à cet arrangement ; & comme s'il eût voulu faire l'essai de sa grandeur naissante, il envoya demander aux habitans d'Aix-la-Chapelle la liberté de remplir un vœu qu'il avoit fait, disoit-il, à une image de la Vierge honorée dans leur ville d'un culte particulier. Aix-la-Chapelle étoit une ville libre &

impériale qui redoutoit extrêmement le voisinage du duc de Bourgogne : les bourgeois surpris d'une demande si peu attendue , eussent bien désiré que le duc eût porté ailleurs sa dévotion ; mais il étoit entré sur leur territoire à la tête d'une armée triomphante , il eût été trop dangereux de lui faire essuyer un refus. Ils cachèrent soigneusement leur chagrin & leur défiance , lui portèrent en députation les clefs de leur ville , & lui décernèrent les mêmes honneurs qu'ils avoient coutume de rendre à l'empereur. Cet essai lui plut , & l'encouragea à faire une pareille demande à la ville de Metz : les citoyens de cette ville plus aguerris & plus nombreux que ceux d'Aix-la-Chapelle , répondirent à Charles qu'ils se tiendroient honorés de sa visite & qu'ils le recevraient avec joie dans leur ville , pourvu qu'il n'amènât pas avec lui plus de six cens hommes. Cette condition lui déplut ; il répondit aux députés qu'il n'avoit actuellement aucune envie d'aller à Metz , mais qu'il vouloit bien qu'ils fussent que lorsque cette envie lui prendroit , il se passeroit de leur per-

Ann. 1472

mission ; qu'ils ne devoient pas ignorer qu'il avoit en sa puissance les clefs de leur ville. Il vouloit sans doute parler de sa nombreuse artillerie : on rapporte à cette occasion un trait assez plaisant. Un jour Charles conduisoit un ambassadeur dans son arsenal, en lui disant qu'il alloit lui montrer les clefs des principales villes du royaume ; son fou présent à cet entretien se mit à visiter attentivement tous les coins de l'arsenal : le duc lui demanda ce qu'il cherchoit avec tant de soin ; *je cherche*, répondit le fou, *les clefs de la ville de Beauvais.*

Depuis que Charles s'étoit flatté de parvenir à la dignité royale & au titre de vicaire de l'Empire, il ne voyoit plus dans l'engagement qu'il avoit pris avec Nicolas duc de Lorraine, qu'un obstacle à ses vastes desseins ; il chercha donc à retirer adroitement les écrits qui pouvoient constater cet engagement : il chargea de cette commission Antoine de Montjeu son chambellan ; il prétexta que le premier engagement renfermoit des conditions, dont quelques-unes étoient entièrement impraticables.

bles, & qu'il étoit à propos d'éclaircir les autres ; qu'en conséquence il falloit absolument qu'on se rendît mutuellement toutes les pieces , même la promesse de mariage écrite de la main de la jeune princesse , pour pouvoir donner au traité une forme plus convenable. Soit que Nicolas ne vît pas encore où tendoit cette demande , soit que pénétrant l'artifice de Charles , il comprît qu'un refus ne serviroit qu'à le brouiller avec un voisin trop redoutable ; il rendit toutes les pieces qu'on lui demandoit , & ne tarda pas à être informé de son malheur : Nicolas à la fleur de l'âge , d'une figure aimable , plein de valeur , magnanime , sensible à l'amitié , adoré de ses sujets ; mais devenu par une fausse démarche odieux à son roi & la dupe d'un prince ambitieux , ne put long-tems soutenir le fardeau de la disgrâce , il mourut subitement. On s'imagina qu'il avoit été empoisonné : on arrêta même un de ses officiers nommé *le Glorieux* ; mais cet infortuné se montra si désolé de la perte de son maître , si indifférent sur son propre péril , qu'on eut honte de

ANN. 1473.

Ann. 1473. l'avoir soupçonné; on lui rendit la liberté sans même instruire son procès.

- La mort du duc Nicolas sans postérité légitime, jeta les Lorrains dans le plus grand embarras sur le choix de son successeur. La plûpart jugèrent que cette succession étoit dévolue de droit au roi René qui s'étoit démis de ce duché en faveur de Jean son fils pere de Nicolas. Mais comme le roi René étoit d'un âge fort avancé & que la même difficulté se renouvelleroit à sa mort, on crut qu'il étoit de l'intérêt public de faire un choix plus durable, & de couper la racine aux factions. René n'avoit plus que deux filles veuves; la première du comte de Vaudémont, prince d'une branche cadette de l'ancienne maison de Lorraine; la seconde de Henri VI, roi d'Angleterre & alors prisonniere dans la cour de Londres: celle-ci n'avoit point d'enfans, elle étoit absente, au lieu qu'Yolande sa sœur aînée avoit un fils & vivoit au milieu des Lorrains: ces raisons lui firent donner la préférence. Pour mieux assurer la Lorraine à son fils, Yolande s'en démit

en sa faveur, ne se réservant que le titre & l'autorité de regente. C'est ainsi que le duché de Lorraine qui étoit tombé par un mariage dans la maison d'Anjou, rentra par un autre mariage dans la maison de Lorraine, dont la postérité mêlée au sang d'Autriche occupe aujourd'hui le trône impérial.

Ann. 1473

Le duc de Bourgogne informé de ce qui passoit en Lorraine, voulut essayer si à la faveur d'une surprise il ne pourroit pas s'emparer de cette province; il fit enlever le jeune souverain & s'approcha des frontières. La régente s'attendant à voir incessamment Charles aux portes de Nancy, implora la protection du roi. Louis qui ne perdoit point de vue son ennemi, fit arrêter par droit de représailles un jeune seigneur Allemand proche parent de l'empereur: il ne douta point que Charles qui avoit alors un si vif intérêt à se ménager la faveur de Frédéric, ne relâchât le duc de Lorraine pour obtenir la liberté du jeune Allemand. Louis ne se contenta pas de cette précaution; il ordonna au sire de Craon de s'avancer promptement sur

Ann. 1473. les confins de la Lorraine avec cinq cens lances & les francs archers de Champagne & de l'Ile de France. Ces mesures firent échouer les desseins de Charles, il se contenta de faire avec son prisonnier un traité de ligue offensive & défensive contre le roi, où sous le voile d'une alliance perpétuelle entre les états de Bourgogne & de Lorraine, il stipuloit des conditions qui le rendoient en quelque sorte maître de ce duché : après avoir pris avantage de la situation où se trouvoit le jeune René, il le remit en liberté, & ne songea plus qu'à faire ériger, comme nous l'avons dit, ses états en royaume, & à se faire déclarer vicaire de l'Empire.

Déjà Frederic accompagné de tous les princes d'Allemagne, s'avançoit du côté de Treves où devoit se faire la cérémonie du couronnement. Charles s'y rendit de son côté, portant dans ses équipages une couronne, un sceptre & tous les ornemens de la royauté. Dans ces circonstances critiques, Louis ne s'oublia pas ; il dépêcha vers l'empereur & les princes de l'Empire, plusieurs messagers

secrets, chargés de leur peindre Charles comme un prince ambitieux & superbe; comme un esprit turbulent & inquiet; enfin comme un homme artificieux & sans foi. Ces discours trop vagues ne firent pas d'abord des impressions bien profondes, on ne pouvoit se méprendre au motif qui les inspiroit; cependant ils laisserent des traces, & disposerent insensiblement l'empereur & les princes aux soupçons & à la défiance. Charles lui-même augmenta ces fâcheuses dispositions par un fastueux étalage de ses richesses. On tint des conférences, & quoique l'on s'accordât de part & d'autre sur les principales conditions, il s'éleva une difficulté qu'on n'avoit pas prévue: Frederic exigea que l'on commençât par le mariage de Maximilien son fils, avec la princesse de Bourgogne, Charles au contraire demandoit que préalablement on procédât à la cérémonie de son couronnement, afin qu'on ne pût lui reprocher d'avoir vendu sa fille pour un titre qui après tout n'ajoutoit rien à sa puissance. Charles étoit opiniâtre, & Frederic défiant: la froideur succéda aux pro-

Ann. 1473.

mieres caresses , & les soupçons al-
lerent si loin , que l'empereur se
repentant de s'être approché trop
près des états du duc de Bourgogne ,
partit une nuit sans en rien dire à
personne , & laissa le duc honteux
& confus.

Entrée du roi
à Alençon.
*Manuf. de
le Grand.*

Louis délivré de la frayeur que
lui avoit causée cette entrevue de
l'empereur & du duc de Bourgogne ,
voulut se faire voir dans la ville
d'Alençon , dont il s'étoit emparé
en faisant arrêter quelques mois au-
paravant le prince qui en portoit le
nom. Au milieu des fêtes qu'occa-
sionna son entrée , il faillit à trou-
ver la mort. Un page & une femme
de mauvaise vie qui s'étoient retirés
sur une des portes de la ville pour
voir plus commodément la cérémo-
nie , détacherent une pierre de la
muraille : elle tomba si près du mo-
narque , qu'elle emporta une partie
de son vêtement. Louis fait le signe
de la croix , se jette à genoux , baise
la terre , ramasse la pierre & le mor-
ceau déchiré de son vêtement , &
fait vœu de les porter en offrande au
mont saint Michel. La consterna-
tion se répand dans la ville ; on im-

pute cet accident à un complot secret, tramé contre les jours du monarque; on tremble que dans sa colere il ne fasse périr tous les habitants sans distinction. Louis fut plus modéré qu'on ne s'y étoit attendu; il donne des ordres précis pour arrêter les coupables: on les traîne à fespieds, ils racontent ingénument comment tout s'étoit passé; ils en furent quittes pour quelques mois de prison. Les citoyens, loin d'être inquiétés, reçurent des privilèges: Louis leur'accorda des officiers municipaux dont il régla lui-même les fonctions & les droits. Pendant son voyage au mont saint Michel, il reçut des députés des villes anseatiques qui le supplioient de renouveler les anciens traités d'alliance & de commerce: Louis, non-seulement accorda leur demande, mais il leur adressa une lettre avec cette suscription: *aux excellens & magnifiques orateurs & députés des villes de la Haute Teutonique, présentement assemblés à Utrecht.*

Les affaires de Roussillon étoient alors dans une fâcheuse situation: depuis la retraite de l'armée com-

Ann. 1473.

Traité avec le roi d'Aragon.
Manus. de la Grande.

ANN. 1473.

Histoire d'Espagne de Ferrer.

mandée par Philippe de Savoie , les villes qui tenoient encore pour les François ne recevoient plus de secours , & devoient s'attendre à être assiégées au premier jour. Le roi d'Aragon , malgré sa veillesse & ses infirmités s'étoit renfermé dans Perpignan , d'où il bloquoit la citadelle. Louis annonça qu'il alloit porter toutes ses forces dans cette province , emprunta de grandes sommes d'argent pour cette expédition & commença par établir des magasins sur la frontière : s'il eût eu véritablement dessein d'y porter la guerre , il se seroit bien gardé de faire tant de bruit : comme il n'avoit aucune espérance de réduire la ville de Perpignan , tant qu'elle seroit défendue par un roi brave & chéri de ses sujets , il vouloit uniquement rassurer les garnisons Françaises par l'attente d'un prompt secours , inspirer de la terreur au roi d'Aragon & le tromper par un traité frauduleux. Jean de Daillon , seigneur du Lude , auquel le roi avoit confié le commandement de l'armée , étoit chargé d'entamer un traité de conciliation , & pour y

amener plus sûrement le roi d'Aragon, il dut commencer par proposer le mariage du dauphin avec la fille unique de Ferdinand & d'Isabelle, sans cependant prendre aucun engagement à cet égard. Le traité fut conclu aux conditions suivantes » 1°. Le roi très-chrétien promet » de restituer au sérénissime roi d'Aragon les comtés de Roussillon & » de Cerdagne, dès que celui-ci » lui aura payé les sommes pour lesquelles ces comtés ont été engagés, & le roi d'Aragon s'engage à » les payer dans le terme d'une année. 2°. Pour rendre l'exécution » plus facile & pour parvenir plutôt » à une paix désirée, le roi d'Aragon » présentera deux hommes au roi de France, lequel en choisira un pour » être en son nom gouverneur général » des comtés de Roussillon & de » Cerdagne. Ce gouverneur général » prêterá serment premièrement » au roi très-chrétien, puis au roi » d'Aragon de bien administrer la » province & de n'exécuter les ordres d'aucun des deux souverains, » tant que durera la commission. » 3°. Le roi très-chrétien, de son

Ann. 1473.

» côté , présentera quatre hommes au
 » roi d'Aragon , qui en choisira un
 » auquel sera confiée la garde des
 » châteaux de Perpignan & de Co-
 » lioure. Ce gouverneur jurera au
 » roi d'Aragon qu'il maintiendra la
 » paix & qu'il lui remettra fidèle-
 » ment les places qu'il est chargé de
 » défendre , dès que le roi d'Aragon
 » aura acquité le prix de l'engage-
 » ment. 4°. Le gouverneur général
 » & les gouverneurs particuliers se-
 » ront déchargés pendant tout le
 » tems de leur administration du ser-
 » ment de fidélité qu'ils ont prêté à
 » leurs souverains respectifs. 5°. Si
 » le roi très-chrétien vouloit venir
 » cette année en Roussillon , il ne
 » seroit reçu en aucune des places de
 » cette province , ni lui ni aucun
 » officier envoyé de sa part ou char-
 » gé de ses ordres : la même défense
 » est faite au roi d'Aragon , & cette
 » précaution est indispensable pour
 » maintenir l'exécution du traité.
 » 6°. Afin de rendre cette alliance
 » plus étroite & plus durable , les
 » deux rois déclarent qu'ils auront
 » l'un & l'autre les mêmes amis &
 » les mêmes ennemis , se réservant

» néanmoins la liberté de secourir
» leurs alliés respectifs, sans en venir
» à une rupture ouverte ».

ANN. 1471

Au moyen de ce traité artificieux, Louis ainsi qu'il est facile de l'observer, acquéroit la facilité d'approvisionner les places qui tenoient encore pour lui, chassoit adroitement le roi d'Aragon de Perpignan, où sa présence autoit achevé de ruiner les affaires des François ; il séparoit les intérêts de ce monarque de ceux des ducs de Bourgogne & de Bretagne, & en inspirant à son ennemi une dangereuse sécurité, il se ménageoit les moyens de réparer bientôt ses pertes.

Le roi profita du moment de repos que lui laissoient les affaires pour marier ses deux filles : il donna à chacune cent mille écus de dot ; Anne qui étoit l'aînée & qui avoit été promise dès l'enfance à Nicolas d'Anjou, duc de Lorraine, fut mariée à Pierre de Bourbon, sire de Beaujeu, héritier présomptif de Jean, duc de Bourbon, le chef de cette branche royale. Marie la cadette qui n'étoit comparable à son aînée ni par les qualités de l'esprit

Mariage des
deux filles du
roi.

== ni par les agrémens de la figure ;
 1473. épousa le duc d'Orléans , premier prince du sang , auquel elle avoit été promise dès le berceau.

Le connétable
 s'empare
 de St. Quentin.
 in.
*Mémoires de
 Comines.*

Tout le tems que Louis & Charles passioient sans se faire ouvertement la guerre , ils l'employoient en négociations ou en conférences inutiles. On ne manquoit jamais , lorsqu'on faisoit une trêve , d'indiquer des conférences pour la paix ; les ministres s'assembloient de part & d'autre , propoisoient des moyens de conciliation , dispu-toient long-tems & se sépar-oient sans rien conclure. Dans une des ces conférences , le connétable naturellement emporté , donna un démenti au seigneur d'Imbercourt , ministre du duc de Bourgogne : c'étoit un affront qui ne pouvoit se laver que dans le sang de l'offenseur , mais Imbercourt plus modéré que la plupart des guerriers de son siècle , se contenta de répondre que l'offense tomboit moins sur lui que sur le maître qu'il représentoit , & dissimula son ressentiment. Après de longs débats , le connétable jugeant qu'une paix finale & une parfaite réconciliation entre Louis &

Charles , étoient absolument impraticables , crut que l'occasion étoit favorable pour jeter les fondemens de sa grandeur , & parvenir par degrés à l'indépendance où il aspireroit depuis long tems. Outre les châteaux de Ham & de Bohain qu'il possédoit en propriété , il avoit conservé l'inspection sur la ville de Saint-Quentin : il en chassa la garnison du roi , la remplaça par ses propres troupes & se fit prêter serment de fidélité par les habitans. Louis surpris & offensé de cette audace , supprima les pensions du connétable , s'empara de la ville de Meaux , & des autres revenus que le rebelle possédoit en France : mais lorsqu'ensuite il vint à considérer qu'en le poursuivant ouvertement il l'obligeroit peut-être à se jeter dans les bras du duc de Bourgogne , il condamna ce premier emportement & consentit à l'écouter dans ses justifications. Le connétable fécond en ressources , écrivit au roi , qu'après s'être assuré que le duc de Bourgogne entretenoit des intelligences dans Saint-Quentin , il n'avoit point trouvé d'autre moyen pour conserver cette place à la couronne que de s'en ren-

dre maître, & de la faire garder par des gens d'une fidélité éprouvée. Louis feignant, d'être la dupe de l'artifice, tâcha d'attirer le connétable à la cour, en lui mandant qu'il avoit des choses d'une extrême importance à lui communiquer & qu'il ne pouvoit confier qu'à lui. Le connétable sentit le piège, usa de remises, & lorsqu'il se vit enfin pressé il déclara qu'ayant de puissans ennemis à la cour, il ne pouvoit y paroître, si le roi ne lui donnoit un sauf-conduit expédié en bonne forme, & ne lui juroit une entière sûreté sur la vraie croix de saint Lo d'Angers : Louis offroit le sauf-conduit, mais refusa de prêter le serment redouté ; voyant que le connétable ne se rendoit point, il lui manda qu'il étoit content de sa conduite, qu'il continuât de veiller avec le même zèle à la sûreté de la frontière, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion plus favorable de conférer ensemble sur les projets importans qu'il avoit dessein de lui communiquer. Le connétable qui connoissoit l'esprit dissimulé du monarque ne se rassura point sur ces

ces démonstrations extérieures de faveur & de confiance , persuadé qu'il ne trouveroit désormais l'impunité que dans le trouble & la confusion : il trama de nouveaux complots avec les ducs de Bourgogne & de Bretagne , ennemis irréconciliables du monarque , avec le duc de Bourbon , qui avoit des sujets de mécontentement , & avec le duc de Nemours , que sa situation mettoit hors d'état de rien entreprendre , mais qui n'en étoit que plus disposé à se venger de cette longue contrainte , dès qu'il en trouveroit l'occasion.

Ann. 1473.

Le duc de Bourgogne que nous avons laissé à Treves , honteux & moqué , ne respiroit que la vengeance contre l'empereur & le monarque François qu'il , regardoit avec raison , comme le premier auteur de sa disgrâce : il empruntoit de l'argent sur la banque de Venise , & tâchoit d'attirer à son service le général Coglione le plus grand homme de guerre qu'eût alors l'Italie. Louis toujours attentif à suivre les démarches de son ennemi , fit encore échouer cette négociation ; mais

Nouvelles tentatives du duc de Bourgogne.

Manus. de le Grand.

Ann. 1473.

Charles se crut amplement dédommagé de cette perte , par l'acquisition de Nicolas de Montfort , comte de Campobasse , & de Jacques Galiot , deux capitaines de vieilles bandes Italiennes , long-tems attachés aux princes de la maison d'Anjou , & qui vendoient indifféremment leurs services à toutes les puissances qui vouloient les acheter. Fier de ce nouveau renfort , il investit brusquement la ville de Montbeliard , & fit prisonnier le duc de Wirtemberg. Cette violence allarma les Suisses , qui coururent aux armes & menacerent de faire une incursion dans la Franche-Comté. Une somme modique & quelques paroles obligeantes de la part de Charles , calmerent pour cette fois ce peuple guerrier. De Montbeliard , Charles vint à Dijon , où il reçut avis que la noblesse du Nivernois & des provinces voisines n'attendoit pour se révolter qu'un signal de sa part, Quoique la trêve durât encore , il ne put se refuser à une si belle occasion : il ordonna donc à ses officiers de faire secrètement défilér leurs compagnies sur la frontière &

de pénétrer dans le royaume. Châtillon en Bazois , Chatenai & quelques autres places furent surprises & emportées d'assaut : mais les troupes du roi s'étant rassemblées reprirent ces places avec la même facilité qu'elles avoient été enlevées , & obligèrent les Bourguignons à se retirer. La révolte sur laquelle on avoit compté , n'éclata point ; ainsi tout rentra promptement dans l'ordre.

ANN. 1474.

L'entreprise suivante seroit bien plus déshonorante encore pour la mémoire du duc de Bourgogne , s'il étoit bien prouvé qu'il en fût l'auteur. Ithier marchand qui s'étoit enrichi dans le commerce , avoit obtenu la charge de *maître de la chambre aux deniers* du duc de Guienne : après la mort de son maître il s'étoit retiré auprès du duc de Bourgogne , malgré les offres que le roi lui avoit faites pour le retenir à son service. Louis qui desiroit d'exciter l'industrie dans le cœur de ses sujets , & qui ne croyoit pas qu'il fût indigne d'un souverain de s'attacher un commerçant intelligent , fit offrir à Ithier une charge de maître des comptes , & une pension de mille livres , s'il

ANN. 1474.

Conspiration découverte.

Ibid.

Chron. scand.

 ANN. 1474.

vouloit rester dans sa patrie. Ithier refusa d'abord , puis feignit de se rendre ; & sous prétexte de terminer son accommodement , il fit partir pour la cour un de ses facteurs nommé Jean Hardy , qu'il chargea de trouver les moyens d'empoisonner le roi ; il promit à cet agent cinquante mille écus de récompense. Hardy s'aboucha secrètement avec Colinet de la Chenaie qu'il avoit vu au service du duc de Guienne , & qui étoit alors officier de la bouche du roi , & promit de partager avec lui la récompense : Colinet se chargea de gagner de son côté un de leurs anciens camarades plus à portée que lui d'exécuter le projet : il l'amena au rendez-vous , & dans une conférence qu'ils eurent entre eux , Hardy trouva les moyens qu'on lui proposoit si plausibles , qu'il ne fit plus aucune difficulté de leur délivrer le poison. Ces deux fideles domestiques coururent aussi-tôt avertir le roi du détestable complot formé contre sa personne. Hardy fut arrêté & conduit à Paris par Blosset capitaine des gardes du dauphin. Le roi , pour donner plus d'authenticité

sur crime, fit remettre le coupable entre les mains des officiers municipaux de la ville de Paris, qu'il commit pour juges dans cette affaire, quoique dans le cours ordinaire de la justice elle ne fût nullement de leur ressort. Après l'instruction du procès, la sentence fut prononcée par Gaucourt gouverneur & lieutenant pour le roi de la ville de Paris, assisté du premier président du parlement, du prévôt de Paris, du prévôt des marchands, des échevins, procureur & greffier de l'hôtel-de-ville. Hardi après avoir été traîné sur la claie fut écartelé sur un échafaut, sa tête fut attachée au bout d'une lance, le tronc jeté au feu & réduit en cendres : ses quatre membres furent portés dans quatre des principales villes frontières pour y être attachés avec le *dictum* de l'arrêt : on démolit sa maison, & sur l'emplacement on planta un poteau où furent gravés le crime & la punition. Dans toute cette procédure on ne trouve point le nom du duc de Bourgogne ; cependant l'éclat qu'on affecta de donner à cette affaire, la grandeur de la récompense :

Ann. 1474

promise aux agents du crime, firent soupçonner que le premier auteur du complot ne pouvoit être un homme obscur tel qu'Ithier ; car où ce marchand auroit-il pris cinquante mille écus ? & en supposant qu'il eût été en état de fournir cette somme, quel puissant motif pouvoit l'engager à sacrifier sa fortune pour perdre un souverain dont il n'avoit aucun motif personnel de se plaindre , qui recherchoit son amitié , & qui lui offroit un établissement propre à tenter son ambition ?

La treve prorogée une seconde fois.
Ibid.

Malgré l'aigreur & les impressions funestes que cette aventure laissoit dans les esprits , on parla d'une nouvelle prorogation de treve. Louis la desiroit pour se mettre en état de recouvrer le Roussillon ; Charles qui eût eu honte de la demander , la croyoit nécessaire pour concerter avec ses alliés le grand projet qu'il méditoit alors contre la France. Le duc de Bretagne se rendit encore médiateur ; la treve fut prorogée jusqu'au premier Mai 1475 : on choisit suivant l'usage des *conservateurs* : on indiqua des conférences pour parvenir à une paix finale, &

les deux princes nommerent ceux de leurs alliés auxquels ils réserverent le droit d'accéder à la treve. ANN. 1474

Ces alliés furent, de la part de Louis, le roi des Romains, le roi de Castille, le roi d'Ecosse, le roi de Danemarck, René d'Anjou, roi titulaire de Sicile, le roi de Hongrie, les ducs de Milan, de Savoie & de Lorraine, l'évêque de Metz, la seigneurie & communauté de Florence, la seigneurie & communauté de Berne, la ligue de la Haute-Allemagne, & quelques villes du pays de Liège. Les alliés du côté de Charles furent le roi d'Angleterre, le duc de Bretagne, le roi des romains, le roi de Portugal, le roi de Naples, le roi d'Aragon & le prince Ferdinand son fils, le roi de Danemarck, le roi de Hongrie & le roi de Pologne, le duc de Lorraine, la duchesse de Savoie, le duc d'Autriche, le duc & la seigneurie de Venise, le comte palatin du Rhin, le duc de Clèves, le duc de Juliers, les archevêque de Mayence, de Treve & de Cologne, les évêques de Liège, d'Utrecht & de Munster.

ANN. 1474.

Suite des dé-
mêlés sur le
comté de
Roussillon.

Hist. d'Esp.
de Ferrer.

Preuves de
Comines.

Manuf. de
le Grand.

Dom Vais-
sette, hist. de
Languedoc.

Cette longue énumération montre que presque tous les souverains de l'Europe étoient partagés entre Louis & Charles, & que ce dernier avoit alors l'avantage vû le nombre & la qualité de ses alliés. Louis eût bien voulu pouvoir effacer de cette liste le nom du roi d'Aragon; mais convaincu que toutes ses représentations à cet égard n'aboutiroient qu'à révéler mal-à-propos ses desseins, il se contenta d'insérer dans le traité une clause conçue en termes généraux, à laquelle personne ne fit attention, & qui cependant devoit servir à justifier l'entreprise qu'il méditoit contre ce monarque. Le dernier traité qu'il avoit fait avec lui & dont nous avons rapporté les points principaux, étoit impraticable: les gouverneurs & autres officiers dispensés d'obéir à leur souverain, ne pouvoient perdre les sentimens qui attachent tout homme bien né à sa patrie: les deux rois eux-mêmes n'étoient occupés qu'à se faire des créatures ou à inquiéter ceux qu'ils ne pouvoient pas séduire. Louis qui étoit parvenu à éloigner dom Juan de Perpignan

& de toute la province de Rouffillon , faisoit des préparatifs secrets pour y porter la guerre au moment où l'on s'y attendroit le moins. Dom Juan de son côté qui avoit promis de remplir dans l'année l'engagement qu'il avoit contracté , n'en avoit ni le pouvoir ni la volonté : il espéroit que la guerre prête à se renouveler entre la France & la Bourgogne , embarrasseroit assez le roi pour lui faire perdre de vue la province de Rouffillon ; d'ailleurs il étoit persuadé que Louis , dégoûté d'une acquisition ruineuse , ne cherchoit qu'un prétexte honnête pour s'en délivrer ; que c'étoit-là ce qui l'avoit engagé à proposer le mariage du dauphin avec la jeune Isabelle , comme l'unique moyen qui le mît à portée d'évacuer la province & de sauver sa réputation. La nouvelle de la prorogation de la trêve dérangoit tous ces raisonnemens politiques : dom Juan appréhenda que Louis n'eût sollicité cette prorogation , pour porter ses armes en Rouffillon. Voulant donc être éclairci sur les dispositions actuelles de ce monarque , il lui envoya le comte de Prades

Ann. 1474.

& le Castellan d'Emposte en qualité d'ambassadeurs : ils avoient ordre de traiter des conditions du mariage du dauphin avec la jeune Isabelle , mariage proposé par du Lude , mais dont Louis & Juan se soucioient aussi peu l'un que l'autre. Les ambassadeurs devoient ensuite se plaindre des infractions journalieres que faisoient les gouverneurs François au dernier traité : enfin ils étoient chargés de faire valoir les droits incontestables de la couronne d'Aragon sur les comtés de Roussillon & de Cerdagne. Tels étoient les motifs apparens de leur voyage : leurs instructions secretes portoient qu'ils sonderoient adroitement les dispositions du monarque François ; qu'ils entretiendroient un commerce secret avec les cours de Bourgogne & de Bretagne ; & que s'ils ne pouvoient parvenir à leur faire recommencer la guerre , ils s'appliqueroient du moins à lier plus étroitement leurs intérêts à ceux du roi d'Aragon , lequel défendoit une cause commune à tous les alliés , puisque le but unique de leur confédération étoit de s'opposer aux usurpations d'un voisin trop dangereux.

Le comte de Prades & le Castellan d'Emposte se mirent promptement en route , & augurerent mal du succès de leur voyage , par la maniere dont ils furent reçus dans les villes où ils furent obligés de séjourner. Arrivés à Montpellier , ils demandèrent à l'évêque du Pui , lieutenant de Languedoc , la liberté du commerce entre les deux états. L'évêque répondit *qu'il n'avoit point d'ordre sur cet objet , & qu'il ne pouvoit prendre sur lui une affaire de cette importance.* Ils ne tarderent pas à être informés que du Lude s'avançoit avec quatre cens lances du côté du Roussillon , ils hâterent leur marche ; mais ils trouverent par-tout des embarras & de fâcheux contretems : forcés de s'arrêter à Bourges , ils ne purent arriver à Paris que vers la fin du carême. Les honneurs qu'on leur rendit dans cette capitale étoient un nouveau piège : on leur fit une entrée magnifique ; chaque seigneur se disputa l'honneur de les régaler. La semaine sainte arriva , & il fallut laisser écouler ce tems consacré aux exercices de la religion. Le roi qui résidoit rarement à Paris , s'y rendit enfin , & pour donner aux am-

ANN. 1474.

bassadeurs une haute idée de la puissance & des forces de la France , il ordonna la revue des milices bourgeoises de cette capitale. Cent mille hommes sortirent des portes , & se rangerent en bataille vêtus de hoquetons rouges avec des écharpes blanches. Le roi , à la tête de ses gardes & des gentilshommes de sa maison , fit lui-même la revue , accompagné du comte de Dammartin , du comte du Perche , de Philippe de Savoie , comte de Bresse & de Salazar. Après avoir donné ce spectacle aux ambassadeurs , le roi les mena souper au château de Vincennes , leur fit présent de deux hanaps d'or du poids de quarante marcs , & leur dit , qu'étant obligé de faire un voyage assez court en Picardie , il avoit nommé un conseil composé du chancelier Doriale , de Tristan évêque d'Aire , du comte de Candale , & du protonotaire Jean d'Amboise , auxquels ils pouvoient s'adresser jusqu'à son retour. Le conseil qui connoissoit les intentions secrètes du roi , ne s'attacha qu'à faire naître des délais & à traîner l'affaire en longueur. Le comte de Prades & le Castellan d'Emposte ,

profiterent de ces longueurs pour lier une correspondance secrète avec les ministres de Bretagne & de Bourgogne , alors assemblés à Compiègne : ils se plaignirent que les ducs eussent prorogé la trêve , sans en informer auparavant le roi d'Aragon leur allié , & sans l'avoir fait intervenir dans le traité en qualité de partie contractante , quoiqu'il travaillât de son côté pour la cause commune , & qu'ils n'eussent tous que les mêmes intérêts à défendre. Ce commerce ne put être si secret , qu'il ne parvînt bientôt à la connoissance du conseil : on prit des mesures pour l'interrompre. Les ambassadeurs voyant que d'un côté on ne cherchoit qu'à les amuser , & que de l'autre on leur ôtoit la liberté d'écrire , protestèrent au nom du roi leur maître , contre tous les dommages que pouvoient produire les retardemens affectés qu'on apportoit dans cette affaire. Le conseil ne put se dispenser de les entendre ; ils n'oublièrent rien pour établir les droits de la couronne d'Aragon sur le Roussillon & le comté de Cerdagne. Ces deux comtés , disent-ils , ont toujours fait partie du royaume d'Aragon jusqu'au

ANN. 1474.

traité de 1462 : ce fut dans ce traité que le roi d'Aragon les céda pour la première fois au roi de France , à condition que celui-ci lui donneroit trois cens mille écus , & lui fourniroit six cens lances avec un train convenable d'artillerie , jusqu'à l'entière réduction de la Catalogne. Cependant le roi de France non-seulement a négligé de remplir cette dernière partie de son engagement , mais il a lui-même fomenté la révolte des Catalans , & a publiquement envoyé des secours à Jean d'Anjou duc de Lorraine, qui s'étoit mis à la tête des rebelles.

Ces faits étoient avérés ; Doriôle n'entreprit point d'y répondre , il se contenta de faire valoir le service que les François avoient rendu au roi d'Aragon , en délivrant la reine sa femme assiégée dans la ville de Gironne : il dit que ce service avoit été payé de la plus noire ingratitude ; que le roi d'Aragon dans ses discours & dans sa conduite s'étoit montré l'ennemi déclaré de son bienfaiteur ; que profitant de l'embarras où se trouvoit le roi , il avoit engagé le Roussillon à se revolter ; qu'il ne s'é-

toit lié d'intérêts avec les ducs de Bourgogne & de Bretagne, qu'afin de les exciter à la guerre ; qu'eux-mêmes qui n'étoient venus dans le royaume, que comme ministres de paix, travailloient foudrement à faire naître une guerre civile, tandis que leur maître violoit ouvertement toutes les conditions du dernier traité ; que Bernard d'Olms fortifioit la ville d'Elne, & en avoit chassé l'évêque, parce qu'il le croyoit affectionné aux François ; qu'ayant reçu des ordres de la part du gouverneur général de faire cesser les travaux, il n'en avoit tenu nul compte, & avoit publiquement menacé les envoyés de les traiter en ennemis, s'ils revenoient chargés d'une pareille commission ; que tout récemment encore, un parti d'Aragonnois avoit pénétré dans les provinces méridionales de France, avoit surpris le château du Mas Saint Antoine, & s'étoit avancé jusqu'aux portes de Pamiers.

Les ambassadeurs, las d'attendre le roi, & jugeant par la réponse du chancelier, que le différend qui étoit entre les deux couronnes ne pouvoit être vuide que par les armes,

Ann. 1474

renouvellerent leurs protestations sur un prétendu déni de justice , & reprirent la route de leur patrie. Arrivés au pont Saint-Espirit , on les contraignit de revenir à Lyon : ils se plaignirent de cette violence faite à des ministres publics , & montrèrent au sénéchal leurs passeports. Le sénéchal convint que ces passeports étoient en bonne forme , mais il prétendit avoir besoin d'une nouvelle permission de la cour ; il promit d'user de diligence , & les pria de ne pas s'impatienter ; nouvelles protestations de leur part. Quelques jours après arrivèrent Gaucourt gouverneur de Paris , & Renard du Chénai , qui leur firent de mauvaises excuses sur ce qui venoit de se passer ; leur conseillèrent de s'épargner toutes ces protestations embarrassantes & inutiles , & leur permirent de partir. Ils se rendirent à Montpellier : là on leur dit que le reste du chemin n'étoit pas sûr , que l'armée royale commandée par du Lude & le cardinal d'Alby , étoit répandue dans le Roussillon , & qu'il falloit attendre qu'on fût bien instruit de la route qu'avoient prise ces deux généraux ,

pour choisir celle qui seroit la moins dangereuse : les ambassadeurs protestèrent encore. Louis que tant de protestations importunoient, écrivit une longue lettre, où il rend les ambassadeurs responsables de toutes les suites de la guerre ; il se plaint que les ayant priés d'attendre son retour à Paris, ils lui avoient refusé cette légère marque de complaisance ; que les ayant invités à revenir pour discuter à l'amiable leurs propositions, ils n'avoient eu aucun égard à ses prières ; que malgré la dureté & l'injustice de leur procédé, il veut bien néanmoins leur envoyer un nouveau fauf - conduit, parce que le premier étoit déjà expiré. Il s'étend fort au long sur la nécessité de respecter le droit des gens, & le caractère des ambassadeurs & ministres de la paix, dont la personne, dit-il, est sacrée même parmi les nations les plus barbares : & comme il se croit responsable de leur sûreté, tant qu'ils sont sur ses terres, il déclare qu'il ne permettra jamais qu'ils s'exposent sans motif à des périls évidens.

Le roi d'Aragon surpris de voir entrer une armée dans le Roussillon,

Ann. 1474.

& de ne recevoir aucune nouvelle de ses ambassadeurs , écrivit aux ducs de Bourgogne & de Bretagne , pour les sommer de lui garantir la trêve : ils envoyerent des députés au roi qui se trouva assez embarrassé dans sa réponse : cependant il ne désespéra pas de mettre dans ses intérêts le duc de Bretagne , comptant apparemment sur les bons offices de Lescun. Dans ce dessein il fit partir pour Nantes le chancelier Doriole , l'évêque d'Aire & Apchon. Doriole qui parloit devant un prince qui n'étoit point instruit du fond de l'affaire , ne pouvoit le contredire , établit dans un long discours les droits du roi sur les royaumes d'Aragon & de Valence : il prétendit qu'ils avoient été cédés & transportés par contrat de mariage à Marie d'Anjou , mère du roi : il passa à l'engagement qu'avoit fait le roi d'Aragon des comtés de Roussillon & de Cerdaigne , alléguant en faveur de Louis une possession paisible de dix années , parla du dernier traité , & montra comment le roi d'Aragon l'avoit violé dans tous ses points.

Le duc de Bretagne , sans se lais-

fer éblouir par l'érudition du chancelier, fit une réponse courte & précise : il dit que les prétentions ou les droits du roi , tant sur les royaumes d'Aragon & de Valence , que sur les comtés de Roussillon & de Cerdagne , étoient des matières qui devoient être discutées par des juriconsultes ou des plénipotentiaires assemblés dans un congrès ; que pour ce qui regardoit les infractions faites au dernier traité , le monarque avoit dû s'adresser aux conservateurs , & demander un dédommagement des torts dont il se plaignoit ; mais que dans l'état où étoient les choses , le roi de France ne pouvoit se faire justice à main armée , sans se déclarer l'infrauteur de la trêve , dont le duc de Bourgogne & lui duc de Bretagne étoient garants.

ANN. 1474

Cette tardive sentence n'arrêta point le progrès de Louis : son armée commandée par du Lude , Bouffile , Yvon , Dufou & le cardinal d'Albi , investit la ville d'Elne , battit les détachemens ennemis qui vouloient s'y introduire , & la força de se rendre à discrétion. Bernard d'Olms qui en étoit gouverneur fut puni comme traître , parce qu'il avoit

ANN. 1474.

été revêtu de l'office de sénéchal de Beaucaire : on l'envoya au château de Perpignan où il fut décapité. D'Elne , l'armée vint investir Figuières qui se rendit peu de tems après. Cette conquête ouvrit aux François la route de Perpignan : mais comme le siège de cette capitale dura huit mois entiers , nous sommes forcés d'en suspendre le récit , pour rendre compte des autres événemens qui arriverent en même-tems en France.

Conférences
de Bovines
où la perte du
connétable
est résolue.
Comines.

Dans la dernière prorogation de la treve entre la France & la Bourgogne , on avoit , suivant l'usage , indiqué des conférences pour parvenir à la paix : les plénipotentiaires assemblés à Bovines s'accorderent à regarder le connétable comme le plus grand obstacle à un si louable dessein : c'est lui , disoit-on , qui pour satisfaire son insatiable ambition , a excité le premier la guerre du bien public : le premier il a mis en avant le fatal mariage du duc de Guienne avec la princesse de Bourgogne : lui seul a engagé le monarque à rompre le traité de Peronne , en promettant de le mettre en possession d'Amiens & de Saint-Quentin : depuis ce tems

il n'a cessé de nourrir l'animosité du roi & celle du duc par des calomnies ANN. 1474.
 & de faux rapports : perfide ami , es-
 pion dangereux , auteur fécond de
 complots & de ruses , jamais il ne
 souffrira que la concorde se rétablisse.
 Sa perte fut résolue ; le roi n'avoit
 point oublié la maniere dont il venoit
 de lui enlever Saint Quentin : le seigneur
 d'Imbercourt vouloit venger son injure
 personnelle & le démenti que lui avoit
 donné le connétable. On convint que le
 roi céderoit au duc les places de Ham ,
 Bohain & Saint-Quentin ; & que le duc
 livreroit au roi la personne même du
 connétable , s'il parvenoit à s'en saisir
 le premier ; mais quelque précaution
 qu'on eût prise pour ne rien laisser
 transpirer du principal objet de cette
 négociation , le connétable en fut
 instruit , il écrivit au roi que le duc
 de Bourgogne , furieux de n'avoir pu ni
 le surprendre ni le séduire , cherchoit
 à le perdre , mais qu'il lui seroit facile
 de justifier sa conduite ; il supplioit
 le monarque de ne pas le forcer à
 écouter les offres du duc ; Louis étoit
 curieux & défiant ; il craignoit que le duc de Bour-

Ann. 1474.

Entrevue du
roi & du con-
nétable.
Comines.

gogne lui-même n'eût informé le connétable de ce qui se passoit , afin de l'obliger à se jeter dans ses bras : il dépêcha un courier à ses plénipotentiaires , pour leur ordonner de retirer leur parole , si elle étoit déjà engagée , & accepta l'entrevue que lui offroit le connétable : le lieu fut choisi entre la Fere & Noyon sur un pont séparé en deux parties par une forte barrière. Le connétable s'y rendit le premier escorté de trois cens hommes d'armes , & laissant appercevoir sous une robe flottante , la cuirasse dont il avoit pris la précaution de s'armer. Le roi y vint de son côté , accompagné du comte de Dammartin & de six cens hommes d'armes. Le connétable commença par demander pardon au roi de paroître armé en sa présence : il n'avoit pris , disoit-il , cette précaution , que parce qu'il n'ignoroit pas que Dammartin son ennemi devoit assister à la conférence ; ensuite il essaya de justifier la conduite qu'il avoit tenue par rapport à Saint-Quentin : Louis feignit de goûter les raisons du connétable , & déguisa si bien ses véritables sentimens , que celui-

ci passant tout d'un coup de l'excès de la défiance à l'extrême sécurité , ouvrit la barrière , se mêla parmi les courtisans , & suivit le monarque jusqu'à Noyon. Louis , après l'avoir réconcilié avec Dammartin , le combla de caresses , & lui permit de s'en retourner. Une ame droite & honnête eût été trompée sans doute par les feintes bontés du monarque , mais le connétable pétri lui-même de dissimulation n'en fut pas la dupe ; il jugea que sa perte étoit résolue. Il ne lui restoit qu'un moyen d'échapper à la vengeance , c'étoit d'acheter la protection de Charles en lui livrant ses places : mais alors il falloit renoncer à tout projet d'indépendance , & se résoudre à essuyer les caprices d'un maître impérieux & fantasque. Le connétable fut long-tems incertain sur le parti qu'il prendroit : son esprit qui flotloit entre l'ambition & la crainte ne put former aucune résolution constante. Trois fois il manda les troupes du duc de Bourgogne , dans le dessein de leur livrer Saint-Quentin , trois fois il changea d'avis , & leur fit fermer les portes,

ANN. 1474.

Ordonnan-
ces.

Manuf. de
le Grand.

Après cette honteuse & inutile en-
trevue , Louis resta quelque tems sur
les confins de la Picardie , & y pu-
blia un règlement sur la gendarme-
rie : il ordonna 1^o , que dorénavant
chaque lance fournie n'auroit que
six chevaux , trois pour l'homme
d'armes , son coutelier & son page ,
deux pour deux archers , & un seul
pour le valet & les équipages. 2^o.
Que les gens d'armes ne pourroient
séjourner plus d'un jour dans les vil-
lages qui se trouveroient sur leur
route , & qu'ils n'y prendroient rien
à crédit. 3^o. Qu'aucun marchand
n'eût à leur vendre des étoffes de
soie ou de laine , au-dessus de trente-
sols *parisis* l'aune , sous peine de per-
dre la marchandise qu'ils auront
avancée , & d'être condamnés à une
amende. Dans le même-tems , il ren-
dit une autre ordonnance , pour haus-
ser le prix des monnoies : les grands
blancs qui valoient dix deniers furent
portés à onze ; les targes qui en va-
loient onze , furent mis à douze ; &
l'écu à trente sols trois deniers.

Sentence du
duc d'Alen-
çon.

Bry , histoire
d'Alençon.

A son retour de Picardie , le roi
vint à Paris , où il ne s'arrêta que

trois

que très-peu de tems ; sans doute , ANN. 1474.
 parce qu'on touchoit au moment de prononcer la sentence du duc d'Alençon. Ce prince avoit été arrêté l'année précédente , enfermé pendant quelque mois dans une étroite prison , puis remis entre les mains du parlement. La cour , après avoir rappelé dans son arrêt les diverses conspirations du duc , ses intelligences avec les ennemis de l'état , les crimes d'homicide & de fausse monnoie dont il s'étoit rendu coupable , & enfin le projet féditieux de vendre ses places au duc de Bourgogne , le déclara *criminel de lèse-majesté* , & comme tel le condamna à recevoir la mort , & à être exécuté par justice , déclara tous & chacuns de ses biens être confisqués & appartenir au roi ; l'exécution toutefois de la personne dudit Jean d'Alençon réservée jusqu'au bon plaisir du roi. Le duc d'Alençon étoit un des premiers princes du sang , & parrain du roi. Ces considérations le sauverent de la honte du supplice : il mourut en prison environ deux ans après : quant à ses biens , la meilleure partie fut rendue au comte du Perche son fils , le roi ne se réserva que

les fortes placés de Domfront ;
Ann. 1474. Pouancé , Sainte - Suzanne & Séez ,
 qu'il unit au domaine de la couronne : il céda même en échange au comte du Perche la jouissance du comté de Beaumont-le-Roger.

Émeute à Un événement peu important en
Bourges. lui-même ne laissa pas d'inquiéter
Manusc. de vivement le roi : il y eut à Bourges
le Grand. une émeute populaire à l'occasion du *Barrage* , imposition établie sur les bourgeois, pour la réparation & l'entretien des murs & des fortifications de leur ville. Les commis préposés à la perception de cet impôt furent maltraités ; un d'eux fut tué : les principaux citoyens s'assemblerent pour délibérer sur les moyens d'appaîser le tumulte, & de punir les coupables. Quelques-uns furent d'avis d'armer promptement , & de dissiper les mutins : d'autres représenterent qu'il étoit dangereux de faire briller les armes au milieu d'une populace furieuse & capable de se porter aux derniers excès : ils jugerent qu'il étoit plus expédient d'attendre que la sédition se dissipât d'elle-même , d'informer alors , & d'arrêter les plus coupables : cet avis fut suivi , & tout

rentra dans l'ordre. Louis qui ne tarda pas à être informé de la manière dont les choses s'étoient passées, auroit pu demeurer tranquille : mais son imagination familiarisée avec les trahisons & les complots , lui peignit cette émeute comme une première étincelle d'un incendie prêt à embraser le royaume. Il se persuada que les principaux citoyens , auteurs & complices de la révolte , ne s'empressoient de l'assoupir que parce que le tems de la faire éclater n'étoit point encore arrivé. La tête remplie de ces funestes idées , il nomma une commission composée de militaires & de gens de robe pour faire des informations exactes , & arrêter sur le plus léger indice tous ceux qui pouvoient paroître suspects , sans distinction de rang & d'état ; fût-ce l'archevêque lui-même. Il désigna quelques-uns des principaux citoyens sur lesquels tomboient ses soupçons : il ordonna que les coupables fussent pendus sans délai aux portes de leurs maisons , & pour assurer l'exécution des sentences des commissaires , il les fit escorter d'une compagnie d'ar-

Ann. 1474

Ann. 1474. balétriers. Cet appareil menaçant répandit la consternation dans la ville de Bourges : la terreur & l'effroi étoient peints sur le visage des malheureux habitans. Personne ne pouvoit se rassurer sur son innocence : un ennemi caché , un infâme délateur alloient en quelque sorte disposer de la liberté & de la vie des hommes les plus distingués , & pouvoient en un moment jeter la désolation dans les plus honnêtes familles. Heureusement les commissaires furent plus modérés qu'on ne s'y attendoit. Dubouchage , chef du tribunal , fit des informations exactes , punit de mort quelques séditieux , en condamna d'autres à l'exil & un plus grand nombre à l'amende. Louis convaincu enfin que la populace seule avoit eu part à cette émeute , remit la plupart de ces amendes : il changea le gouvernement de la ville , & au lieu de quatre échevins préposés à la police , il y établit un maire & douze échevins dont il se réserva la nomination.

Ligue formidable contre la France.

L'inquiétude du roi avoit été excessive , sans doute , par rapport à

l'émeute arrivée à Bourges , mais jamais il ne s'étoit trouvé dans une conjoncture plus capable de lui donner de l'inquiétude : car alors même se formoit une nouvelle ligue qui tendoit à le précipiter du trône & à détruire la monarchie. Les ducs de Bourgogne & de Bretagne , qu'un même intérêt & une haine commune réunissoient contre lui , n'avoient consenti à proroger deux fois la trêve que pour se donner le tems d'attirer en France toutes les forces de l'Angleterre. On se rappellera , sans doute , qu'immédiatement après la défaite de Warwick , & du parti de Lancastre , Edouard avoit offert au duc de Bourgogne de fondre avec lui sur la France , & de partager entre eux le royaume ; mais qu'il avoit exigé pour première condition du traité , que Charles renonçât authentiquement à marier sa fille avec le duc de Guienne : quoique cette proposition plût infiniment à Charles , il n'avoit osé l'accepter , de peur d'indisposer les alliés qu'il avoit en France. La mort du duc de Guienne avoit levé cet obstacle : mais Edouard plein d'ambition & d'ar-

Ann. 1474
Aff. de Ry-
mor.
Comincs.
Hem.
Rapin de
Thoyras.

Ann. 1474.

deur quand il avoit les armes à la main , entraîné par son caractère , étoit alors retombé dans la dissipation & l'oïfiveté. Envain les ducs de Bourgogne & de Bretagne faisoient briller à ses yeux , & l'intérêt , & la gloire : Edouard écoutoit leurs propositions , donnoit des espérances & ne songeoit pas à les remplir. Ils comprirent qu'ils ne parviendroient jamais à le tirer de sa léthargie tant qu'ils s'adresseroient directement à lui : ils firent passer à Londres un certain nombre d'émissaires qui agirent auprès du peuple & réussirent à échauffer l'animosité mal éteinte de la nation Angloise contre les François. Edouard réveillé par le cri des communes , considérant d'ailleurs que l'expédition qu'on lui proposoit , quel qu'en fût l'événement , étoit un moyen infailible pour tirer de ses sujets des sommes considérables , prêta sérieusement l'oreille aux propositions des ducs de Bourgogne & de Bretagne : le 25 juillet il conclut avec les ministres de Charles un traité de ligue offensive & défensive contre Louis : ils le déclarerent ennemi public,

promirent de concourir à le détrôner & vouerent la même haine à tout prince François, qui, au défaut de Louis, posséderoit la couronne de France. Edouard en fut reconnu le seul légitime possesseur, & comme tel il céda dès cet instant à Charles, duc de Bourgogne, le duché de Bar, les comtés de Champagne, de Nevers, & les villes qui bordent les rives de la Somme, en y comprenant toutes les possessions du connétable : il déclara ces terres & toutes celles que possédoit déjà le duc de Bourgogne, exemptes à perpétuité du ressort du parlement, de toute mouvance & dépendance de la couronne de France, donna de son plein pouvoir à cette cession la même autorité, que si elle eût été approuvée par les états généraux de France, & promit de la faire confirmer par ces mêmes états.

Charles de son côté devenu par l'acte précédent, souverain de la Champagne, céda & confirma à Edouard & à ses successeurs le droit de se faire couronner librement à Rheims, sans en demander la permission.

 ANN. 1474

Le duc de Bretagne par un traité particulier obtint le Poitou , il demandoit au roi d'Angleterre un corps de trois mille Anglois , & promettoit de faire plus en un mois par les intelligences qu'il entretenoit en France , que toutes les forces de l'Angleterre & de la Bourgogne ne pourroient faire en six : enfin il demandoit la permission de continuer de dissimuler avec Louis , afin de lui porter des coups plus certains. Le connétable , promoteur de toutes ces intrigues , ne s'oublia pas dans cette importante occasion : il se flatta qu'il auroit pour sa part la Champagne & la Brie , mais il paroît clairement par le traité dont nous avons rendu compte , que ce malheureux politique eût été une des premières victimes immolées à l'ambition du duc de Bourgogne.

Louis fut instruit de cette ligue formidable par le roi d'Ecosse , qui lui mandoit qu'ayant été fortement sollicité d'y entrer , il avoit constamment rejeté toutes les offres qu'on lui avoit faites. Il le consultoit en même-tems sur un pèlerinage qu'il avoit voué aux tombeaux des saints

apôtres , & au cas que Louis approuvât ce voyage , il lui demandoit un passage sur les terres de France. Louis promit de faire rendre à un allié si fidele tous les honneurs qu'il méritoit , mais il l'exhorta fortement à ne pas s'absenter à la veille d'un si grand événement : il eût bien désiré que ce prince ne fût pas resté dans la neutralité , il lui députa Menipeni en qualité d'ambassadeur pour lui offrir dix mille écus , s'il vouloit armer contre l'Angleterre. On ignore quel fût le succès de cette ambassade : Louis dans cette occasion tint une conduite si sage qu'il n'eut pas besoin d'une diversion du côté de l'Ecosse.

Cependant Charles combinait déjà le projet de la campagne prochaine , il exhortoit Edouard à faire son débarquement au port de la Hogue , d'où il auroit à sa droite le duc de Bretagne , avec lequel il pourroit régler sa marche , pendant que lui , Charles , viendrait à leur rencontre avec toutes les forces de Bourgogne ; au lieu que si Edouard alloit débarquer en Guienne , il pourroit bien , à la vérité , se joindre au duc de Bretagne , mais alors ils auroient

 ANN. 1474.

trop de chemin à faire pour se rendre devant Paris, où devoit se faire la jonction de tous les confédérés. Si pour obvier à cet inconvénient il venoit descendre à Calais, il y avoit tout lieu de craindre que les armées d'Angleterre & de Bourgogne resserrées dans un trop petit espace, ne trouvassent difficilement des vivres; qu'il ne s'élevât entre les officiers, où même entre les soldats des querelles, & que ces querelles n'engendrassent une rivalité dangereuse de nation à nation. D'après toutes ces considérations, Charles concluoit que le port de la Hogue étoit celui auquel Edouard devoit donner la préférence.

Il est assez singulier qu'en même-tems que Charles indiquoit au monarque Anglois le port de la Hogue, comme le plus commode pour attaquer la France, l'amiral de Bourbon qui n'avoit aucune connoissance de ce projet, présentât un mémoire au roi pour lui montrer de quelle importance il étoit à la France de fortifier ce port, & d'en faire un asyle sûr & commode pour les vaisseaux qui doubloient la côte de Nor-

mandie. L'amiral étoit si convaincu de la facilité de l'entreprise qu'il offroit d'en faire lui-même les frais, & de bâtir une ville & une forteresse à ses dépens ; il demandoit uniquement qu'on assujettît les six vingt paroisses les plus voisines à y faire le guet & la garde ; que la nouvelle ville fût érigée en baronie , & ressortît immédiatement à l'échiquier de Normandie ; qu'il eût le droit d'y créer un maire & douze échevins pour veiller à la police générale , & administrer la justice en première instance : enfin, que le roi y établît un marché trois fois par semaine, & trois foires franches par an. De pareilles demandes qui n'étoient pas à charge à l'état, ne pouvoient déplaire à Louis, il les accorda toutes sans aucune restriction. Mais soit que l'amiral fût effrayé d'une dépense à laquelle en effet ne pouvoit suffire la fortune d'un particulier , soit que les guerres qui survinrent l'occupassent tout entier, il oublia son projet , & la France a eu plus d'une occasion de regretter dans la suite , que les vûes d'un si bon citoyen aient été ensevelies dans son tombeau.

 ANN. 1474

Si Charles eût mis le même soin à régler sa propre conduite, qu'il en apportoit à diriger d'avance les opérations du roi d'Angleterre ; s'il eût employé tout le tems que lui-laissoit la trêve à se ménager l'alliance de ses voisins , à discipliner ses troupes , à former des magasins ; si s'occupant de son objet principal il avoit eu le courage de rejeter tout ce qui pouvoit l'en écarter ; il est certain que jamais la France n'eût couru de plus grands risques , & que Louis , malgré son activité , sa valeur & les ressources eût infailliblement succombé. Pour s'en convaincre , il suffit de jeter les yeux sur le nombre & la quantité d'ennemis prêts à fondre sur le royaume : outre les forces combinées du roi d'Angleterre , du duc de Bourgogne & duc de Bretagne , on avoit encore à redouter le connétable de saint Pol , à qui sa charge , sa naissance , sa fortune & ses talens donnoient un grand crédit parmi la noblesse. Le duc de Bourbon , mécontent de la cour , ami & allié de la maison de Bourgogne : le roi René d'Anjou , comte de Provence , lequel imputant à Louis ses

pertes & ses malheurs , avoit déjà Ann. 1474.
 conçu le dessein d'instituer Charles
 son héritier : le duc de Nemours ,
 irrité de son humiliation & de la
 mort encore récente du comte d'Ar-
 magnac , chef de sa maison : la du-
 chesse de Savoie , la propre sœur de
 Louis , que l'espérance de marier son
 fils à l'héritière de Bourgogne , avoit
 mise dans les intérêts de Charles , &
 qui avoit entraîné dans le même
 parti son allié le duc de Milan : le
 roi de Naples , dont le fils étoit
 à la cour de Bourgogne : le roi d'A-
 ragon & le prince Ferdinand son
 fils , alors en guerre ouverte contre
 la France. Quelles forces eût pu op-
 poser Louis à de si puissans & de si
 nombreux ennemis ? Tandis qu'il au-
 roit été occupé à couvrir une provin-
 ce , qui eût défendu les pays situés à
 l'autre extrémité du royaume ? La
 victoire la plus éclatante n'auroit
 garanti qu'une ville ; une seule dé-
 faite pouvoit entraîner une ruine
 entière. Charles , l'ame de cette
 puissante ligue , en se bornant à en
 faire mouvoir les ressorts , alloit dé-
 cider du sort de la France : mais
 toujours emporté par son impétuo-

ANN. 1474.

sité naturelle & par une ambition déréglée il n'eut pas la force de résister aux trompeuses amorces de la fortune ; il s'embarqua mal à propos dans une guerre étrangère qui consuma son armée , lui suscita un grand nombre d'ennemis , & le mit hors d'état de répondre à l'attente de ses alliés : il faut expliquer quelle fut l'origine de cette guerre , & quels puissans motifs poussèrent Charles à l'entreprendre.

Le duc de Bourgogne porta la guerre sur le Rhin , & assiége la ville de Nuits.

Meyer , annal. Fland.

Comines. Hæraus , annal. Brab.

Manusc. de le Grande

Il s'étoit élevé une dispute entre Robert de Bavière évêque de Cologne , & son chapitre composé de la principale noblesse du pays. Les bourgeois , mécontents de leur évêque , avoient pris le parti des chanoines , & tous de concert ils avoient élu Herman frère du Landgrave de Hesse , pour administrateur perpétuel des biens de l'évêché. Herman , guerrier renommé , quoique revêtu de dignités ecclésiastiques , avoit rassemblé les milices du pays , & après avoir battu les troupes de l'évêque , étoit parvenu à le chasser de son électorat. L'empereur que sa dignité rendoit juge de ce démêlé , s'étoit déclaré pour Herman ; ainsi il ne restoit

à Robert aucune espérance de se rétablir dans sa dignité, s'il ne trouvoit un protecteur assez puissant pour le faire triompher de tant d'ennemis : il eut recours au duc de Bourgogne son parent & son voisin.

Ann. 1474.

Charles ne put se refuser à une proposition qui se concilioit si bien avec son projet favori. Nous avons déjà dit qu'il méditoit depuis longtemps de faire ériger ses états en royaume : ce nouveau royaume de la *Gaule Belgique* qui dans le plan de son fondateur s'étendoit depuis l'Océan septentrional jusqu'à la Méditerranée, devoit avoir pour barrière du côté de l'Allemagne le fleuve du Rhin dans tout son cours. Le comté de Ferrette & le Landgraviat d'Alsace, que Charles avoit acquis par engagement du duc Sigismond, le rendoient déjà maître du Haut-Rhin; la Hollande que lui avoient transmise ses peres, les comtés de Gueldres & de Zutphen dont il s'étoit mis en possession, lui assuroient le cours du Bas-Rhin : il ne s'agissoit plus que de joindre ensemble ces provinces éloignées. L'entreprise qu'on lui proposoit devoit beaucoup avan-

Ann. 1474. cer cette jonction , & elle lui procuroit cet avantage, qu'en travaillant utilement pour sa propre grandeur , il ne paroïssoit occupé que des intérêts d'un prince opprimé, d'un allié malheureux : sous prétexte de le défendre il mettroit de fortes garnisons dans toutes les places qui bordoient le Rhin , & il en resteroit possesseur jusqu'au parfait remboursement des sommes qu'il diroit avoir dépensées dans cette expédition : cette dépense il la feroit monter si haut , que personne ne feroit en état de l'acquitter : alors , qui feroit assez hardi pour lui disputer sa conquête ? L'Empire , il est vrai , ne le verroit pas tranquillement maître d'un électorat ; mais Charles craignoit peu cette lourde masse si lente & si embarrassée dans ses mouvemens , dont le chef d'ailleurs étoit souverainement avare & d'un génie très-borné. La France lui paroïssoit donc la seule puissance qui pût mettre obstacle à ses projets ; il n'ignoroit ni les intentions ni les ressources de Louis , mais il espéroit que dans peu ce dangereux rival se verroit trop occupé du soin de se défendre lui-

même pour songer à ce qui se passeroit chez ses voisins. Charles ne douta point qu'il ne terminât à son avantage l'affaire de Cologne , avant que les Anglois fussent en état de se joindre à lui pour attaquer la France de concert. Outre ses troupes nationales , il avoit à sa solde mille lances Italiennes & un corps de trois mille Anglois. Cette armée dispendieuse ne pouvoit être mieux employée pendant la durée de la trêve , qu'à le mettre en possession d'une contrée si fort à sa bien-séance : il feroit vivre pendant tout ce tems les soldats en pays ennemi ; il les accoutumeroit à la fatigue , & achèveroit de les discipliner : l'expédition fut donc résolue.

ANN. 1474.

L'empereur & les princes d'Allemagne furent à peine informés de cette résolution , qu'ils envoyèrent un ambassadeur en France pour former avec le roi une ligue offensive & défensive contre le duc de Bourgogne. Louis assembla son conseil & mit en délibération si , tant que dureroit la trêve qu'il avoit conclue avec le duc de Bourgogne , il pouvoit légitimement prendre contre

ANN. 1474.

lui un engagement pareil à celui que lui proposoit l'empereur. Le conseil opina qu'on ne devoit point se piquer d'une exactitude scrupuleuse à l'égard d'un prince qui lui-même respectoit si peu ses sermens : que le traité secret que Charles venoit de conclure avec les anciens ennemis de la monarchie, autorisoit suffisamment le roi à user de représailles ; que la prudence exigeoit qu'on profitât d'une circonstance si favorable pour susciter des ennemis à un vassal trop puissant , qui sembloit avoir conjuré la perte de sa patrie. Louis ne se rendit point à cet avis : il voyoit avec une joie secrète que Charles étoit sur le point de s'embarquer dans une expédition ruineuse qui mettroit son ambition en évidence , & lui susciteroit des ennemis nombreux & puissans : il craignit qu'en se déclarant trop tôt , il ne l'obligeât peut-être à se désister de son entreprise & à faire son accommodement avec l'empereur , pour ne s'occuper désormais que de ses projets contre la France : ainsi loin d'apporter aucun obstacle à l'expédition que le duc méditoit contre

Cologne, il lui en auroit volontiers applani les chemins. Il comprit qu'il seroit tems de se déclarer lorsque Charles se seroit attaché sérieusement à sa conquête : il connoissoit l'inflexible opiniâtreté du caractère de ce prince ; il savoit que les obstacles les plus forts ne faisoient que l'irriter ; aussi n'eut-il garde de lui donner la moindre jalousie , il congédia l'ambassadeur sans lui rien dire de positif ; seulement il lui fit entendre que lorsqu'il en seroit tems il informeroit l'empereur de sa dernière résolution.

Ann. 1474.

Charles , après avoir rassemblé ses forces, se hâta d'entrer dans l'Électorat ; mais quelque célérité qu'il eût mise dans l'exécution , il trouva ses ennemis bien préparés à le recevoir. Herman & son frere , le landgrave de Hesse , avoient eu le tems de fortifier la ville de Nuits , d'y mettre une garnison de dix mille hommes , & d'y amasser des provisions pour une année entière. Charles désespérant d'emporter d'assaut une place si bien défendue , & voulant ménager le sang de ses soldats, se contenta de la bloquer ;

Ann. 1474

il prit la sage précaution de fortifier ses retranchemens , ne doutant point qu'il ne s'y trouvât bientôt assiégé lui-même par l'armée de l'Empire.

Le moment que Louis attendoit étant enfin arrivé , il ne s'occupait plus qu'à susciter à son rival un grand nombre d'ennemis. Il s'adressa d'abord aux Suisses , nation alors peu considérée sur le théâtre de l'Europe , & qu'il tira le premier de son antique obscurité. Depuis l'acquisition du comté de Ferrette , les états du duc de Bourgogne étoient en quelque sorte mêlés avec les Cantons : ce voisinage ne pouvoit manquer d'alarmer ce peuple pauvre , mais idolâtre de sa liberté. Louis avoit eu l'attention de nourrir cette inquiétude en faisant représenter aux Suisses par ses émissaires , que Sigismond d'Autriche , leur ennemi capital , désespérant de les asservir par ses propres forces , leur avoit suscité un ennemi plus redoutable , lequel n'attendoit que l'occasion de les subjuguier. Les soupçons que Louis tâchoit d'inspirer à ces âmes simples & guerrières ,

étoient violemment accrus par la conduite de Pierre de Hagembach, à qui Charles avoit donné le gouvernement d'Alsace. Cet homme dur & féroce ne perdoit aucune occasion d'inquiéter ses voisins & sembloit leur faire un crime de leur liberté. Charles instruit des mauvais offices que lui rendoit son ennemi auprès des Cantons, leur envoya une célèbre ambassade pour leur notifier ses intentions pacifiques, & pour écouter les sujets de mécontentement que pouvoit leur avoir donnés Hagembach. Une telle démarche de la part d'un prince si puissant & si redouté, faillit à faire échouer tous les projets de Louis : les Cantons ne répondirent aux ambassadeurs Bourguignons, que par des protestations de service & de dévouement : le seul canton de Berne osa ouvrir la bouche contre le gouverneur, & se plaindre ouvertement de sa tyrannie : » Lorsqu'il » nous trouve assemblés, dirent-ils, pour les affaires de notre commerce, il ne manque pas de nous aborder avec ces paroles outra-

*Preuves de
Comines. no.*

224

ANN. 1474.

» geantes : *ha , ha ! êtes-vous ici à*
 » *l'encontre de Monsieur de Bourgo-*
 » *gne ? par la chardieu , vilains , vous*
 » *passerez par-là* ». Les Bernois ajou-
 terent » que le gouverneur se van-
 » toit d'être bailli des alliances &
 » sieur des meilleures maisons que
 » les Bernois aient , & qu'ils feront
 » encore à monsieur de Bourgogne ,
 » & qu'au regard de leurs alliés de
 » Mulhausen , ledit messire Pierre
 » leur fait tous les déplaisirs & vio-
 » lences qu'il peut faire , &c. ». Char-
 les n'eut aucun regard à ces plaintes
 du canton de Berne : peut-être n'é-
 toit-il pas fâché d'accoutumer in-
 sensiblement au joug ce peuple in-
 docile qu'il regardoit comme une
 troupe de paysans & de bourgeois
 révoltés. Louis profita de la sécurité
 de son adversaire , & conclut avec
 les huit Cantons , car ils n'excé-
 doient pas encore ce nombre , une
 alliance perpétuelle & un traité de
 ligue défensive contre la maison de
 Bourgogne. Ce traité qui a servi de
 base à tous ceux que les rois de
 France ont conclus avec les Suisses ,
 mérite de trouver placé dans cette
 histoire.

» Il y aura une alliance très-étroite
 » & une parfaite intelligence entre
 » très-chrétien & sérénissime sei-
 » gneur & maître le roi de France,
 » & les louables Cantons : le mo-
 » narque promet de les assister dans
 » toutes les guerres & spécialement
 » contre le duc de Bourgogne.

ANN. 1474
 Alliances
 avec les Suiss
 ses.
 Preuves de
 Comines.
 Manus. de
 le Grand.

» Le roi pour marque *de sa charité*
 » (bienveillance) envers les Cantons,
 » leur fera payer tant qu'il vivra, la
 » somme de vingt mille francs cha-
 » que année, savoir cinq mille par
 » chaque quartier, & de leur côté
 » les Cantons seront tenus de lui
 » fournir à ses dépens tel nombre
 » de soldats armés qu'il leur sem-
 » blera honnête, pourvu toutefois
 » qu'ils ne fussent pas alors occu-
 » pés de leurs propres guerres : la
 » paie de chaque soldat sera de qua-
 » tre florins & demi du Rhin par
 » mois, comprenant douze mois
 » dans l'an.

» Lorsque le roi demandera ce
 » secours, il fera toucher la solde
 » du premier mois dans l'une des
 » villes de Berne, de Zurich ou de
 » Lucerne, & celle des mois suivans
 » dans la ville de Geneve ou telle

» autre qui lui sera indiquée par les
 ANN. 1474. » Cantons.

» Les Suisses employés au service
 » de France jouiroient de tous les
 » privileges des regnicoles.

» Si en quelque tems que ce soit les
 » Cantons requéroient secours au roi
 » contre le duc de Bourgogne, &
 » que ses propres guerres ne lui per-
 » missent pas d'envoyer des troupes,
 » dès-lors ledit seigneur roi sera te-
 » nu de délivrer à ses alliés dans la
 » ville de Lyon, tant & si longue-
 » ment que durera la guerre à main
 » armée, la somme de vingt mille
 » florins du Rhin par quartier sans
 » préjudice de la pension annuelle
 » des vingt mille francs par an.

» Les Cantons ne pourront faire
 » ni paix ni treve avec le duc de
 » Bourgogne, ni aucun autre enne-
 » mi commun, sans y comprendre
 » le roi, lequel de son côté con-
 » traëte le même engagement avec
 » les Cantons ».

Non content de l'alliance qu'il
 venoit de contracter avec les Suif-
 ses, Louis entreprit de les récon-
 cilier avec Sigismond d'Autriche leur
 ancien ennemi. La prudence & l'a-
 dresse

adresse de Louis firent disparoître la

haine héréditaire qui subsistoit alors ANN. 1474
 entre les Suisses & les princes de la
 maison d'Autriche. Sigismond con-
 vaincu que l'alliance des Cantons
 lui étoit nécessaire pour se remettre
 en possession du comté de Ferrette
 & du Landgraviat d'Alsace, con-
 sentit à faire les premières démar-
 ches. Les villes Impériales du Haut-
 Rhin entrèrent dans cette confédé-
 ration, & comme elles avoient un
 intérêt direct à ne pas souffrir que
 le duc de Bourgogne eût des établis-
 semens dans leur voisinage, elles
 fournirent à Sigismond la somme
 pour laquelle il avoit engagé ses
 terres: cette somme fut déposée à
 Bâle dans l'hôtel de la monnoie.
 Aussi-tôt Sigismond fit signifier à
 Charles qu'il eût à retirer cet ar-
 gent & à lui rendre ses villes. Char-
 les se contenta de répondre qu'il
 n'avoit pas besoin d'argent, & en-
 voya ordre à Hagembach de veiller
 avec plus d'attention que jamais à
 la sûreté de la province. Les pré-
 cautions du gouverneur, sa sévérité
 naturelle accrue par ces nouveaux
 ordres, précipiterent la révolution:

Ann. 1474 il fut arrêté & eut la tête tranchée ; le comté de Ferrette rentra sous la domination de Sigismond. Les alliés ne s'en tinrent pas à cette première hostilité ; les Suisses impatiens de montrer au roi qu'ils n'étoient point indignes de l'honneur qu'il leur avoit fait de rechercher le premier leur alliance, sortent de leurs montagnes, pénètrent dans la Franche-Comté, dissipent les milices du pays, prennent d'assaut les villes de Blamont & Gramont, les réduisent en cendres, & après avoir taillé en pieces les troupes du comte de Romont, prince de la maison de Savoye, & l'un des lieutenans de Charles, ils se retirèrent tranquillement dans leurs montagnes chargés d'un riche butin.

Administra-
tion intérieure.

Manusc. de
le Grand.

Tandis que les Suisses signaloient leurs armes en faveur de Louis, les traitans François, qui n'entroient pour rien dans les alliances que pouvoit faire le souverain, vexoient les marchands de cette nation, en les soumettant à des taxes arbitraires : les Cantons en portèrent leurs plaintes au monarque, qui fit cesser ces exactions.

Les marchands François n'étoient pas plus ménagés que les étrangers: Ann. 1474
 les traitans avoient un grand nombre de sergens à leurs gages, qui ruinoient l'industrie par des chicanes & de longues & inutiles procédures: les marchands n'avoient point d'autre moyen d'échapper à cette odieuse tyrannie, qu'en associant les traitans ou leurs commis aux profits de leur négoce, ce qui donnoit lieu à des monopoles sans nombre. Les traitans s'enrichissoient, & les cultivateurs, la classe d'hommes la plus utile, étoient écrasés sous le poids de l'injustice & de la misère. Louis envoya des commissaires dans les provinces pour informer contre les abus, & punir sévèrement les oppresseurs & leurs complices.

Toujours occupé de l'administration intérieure au milieu des embarras de la guerre, il ordonna que les arrêts du parlement de Paris & des requêtes du palais, auroient une entière & pleine exécution dans le ressort des parlemens de Bordeaux & de Toulouse.

Cette même année la chirurgie s'enrichit d'une découverte impor-

ANN. 1474.

tante, & qui prouve les progrès
 qu'avoit déjà faits cet art salutaire.
 Je parle de l'extraction du *calculus*
 ou de la pierre qui s'engendre dans
 les reins. Un archer originaire de
 Meudon travaillé depuis long-tems
 de cette maladie, avoit été condam-
 né pour plusieurs vols à être pendu
 au gibet de Montfaucon : les méde-
 cins & les chirurgiens de Paris re-
 présenterent au roi qu'un grand nom-
 bre de personnes de tous états, &
 spécialement M. du Bouchage, étant
 tourmentés de la même maladie que
 cet archer, il seroit expédient de
 tenter sur un homme déjà condamné
 à mort, une expérience qui tour-
 neroit au profit de la société. Le roi
 accorda la requête ; l'opération fut
 si heureuse, qu'au bout de quinze
 jours l'archer se trouva parfaitement
 guéri. Le roi non-seulement lui ac-
 corda sa grace, mais il lui donna
 une gratification.

Dési du roi
 d'Angleterre.
 Comines.
 Chron. scand.
 Manusc. de
 le Grand.

Déjà retentissoient en France les
 préparatifs d'Edouard ; la renom-
 mée qui grossit les objets, publioit
 que jamais les Anglois n'avoient fait
 un si prodigieux armement. On se
 rappelloit avec effroi les maux que

leurs peres unis aux Bourguignons avoient faits à la France, & l'on se se croyoit à la veille d'en effuyer de pareils & de plus grands encore. Edouard voyant ses préparatifs avancés, & n'attendant plus que des nouvelles du duc de Bourgogne pour mettre à la voile, envoya un héraut en France avec un cartel de défi, *conçu*, dit Philippe de Comines, *est beau langage & en beau style*. Il sommoit Louis de remettre entre ses mains le royaume de France, afin qu'il pût rendre à l'église, à la noblesse & au peuple leur ancienne liberté, & les délivrer du fardeau accablant sous lequel ils gémissaient depuis trop long-tems. Le héraut pressoit le roi de donner une réponse positive, & déclaroit qu'en cas de refus Edouard étoit prêt à passer la mer avec toutes les forces de l'Angleterre. *Dites-lui*, repartit Louis, *que je ne le lui conseille pas*. Ce fut là toute la réponse qu'il fit en public; mais il eut la curiosité d'entretenir le héraut en particulier, & n'oublia rien pour le mettre dans ses intérêts & le faire servir à ses desseins. Il lui dit qu'il savoit de

Ann. 1474

Ann. 1474.

bonne part qu'Edouard n'étoit point l'auteur de cette guerre ; qu'il y avoit été forcé par les communes d'Angleterre & les intrigues secrètes du connétable Saint-Pol , & des ducs de Bourgogne & de Bretagne ; que ce roi ne tarderoit pas à connoître quel fond il devoit faire sur ces prétendus alliés qui ne l'avoient recherché que comme l'aveugle instrument de leur ambition , & qui se déclareroient contre lui , desqu'ils y trouveroient leur avantage ; qu'il feroit infiniment plus glorieux & plus honnête à un roi d'Angleterre de traiter directement avec un roi son égal , que de faire cause commune avec des féditieux & des rebelles ; qu'il étoit de l'intérêt de tous les rois , quelque différend qu'ils eussent ensemble , de ne jamais enhardir les sujets à la révolte. Louis exhorta le héraut à faire de sa part ces remontrances au roi d'Angleterre. Puis il lui fit présent de trois cens écus d'or , & d'une pièce de velours cramoisi , lui promettant une bien plus grande récompense , si la paix se faisoit par son moyen. Le héraut fier de se voir recherché par un

si grand roi , & ne pouvant refuser ses services à un prince si généreux , promit d'employer tous ses soins pour procurer la paix : il représenta à Louis qu'avant d'entamer la négociation, il falloit attendre que le roi d'Angleterre eût fait son débarquement : Alors, ajouta-t-il, vous pourrez vous adresser avec confiance aux lords Stanlei & Hovard qui désapprouvent intérieurement cette expédition , & qui ont un grand crédit sur l'esprit du roi mon maître. La plupart des historiens rapportent que Louis , quelque tems après cette déclaration de guerre , envoya au roi d'Angleterre un *sanglier* , un *loup* & un *âne* , sans lui expliquer le mot de l'énigme ; qu'Edouard sensible à cette offense , accéléra ses préparatifs & donna promptement ses ordres pour l'embarquement. Cette anecdote fondée apparemment sur quelque bruit populaire ; paroît destituée de toute espece de vraisemblance : comment se persuadera-t-on que Louis qui méditoit dès-lors de faire un traité particulier avec Edouard , eût commencé par l'insulter ? Quel prince fut jamais plus ennemi que Louis

Ann. 1474. de la folle présomption & des vaines bravades ? On conserve de lui cette précieuse maxime : *quand orgueil marche devant, honte & dommage suivent de près.* L'auroit-il donc oubliée cette maxime dans un des momens les plus critiques de sa vie , & lorsqu'il ne lui restoit presque aucune espérance de pouvoir résister à tant d'ennemis prêts à fondre sur ses états ?

Toutes les ressources que peuvent fournir la prévoyance humaine , un travail infatigable , une longue expérience , Louis les mettoit en usage. Il fit des provisions de vivres & de munitions ; il répara les places frontières , assigna des quartiers à ses troupes , & les disposa de façon qu'elles pussent toujours se mettre à couvert ou se donner la main au besoin. Il avoit une armée en Roussillon occupée à faire le siège de Perpignan : cette ville qui avoit signalé sa haine contre les François , opposoit une résistance opiniâtre aux efforts des assiégeans , & quoiqu'elle ressentît depuis long-tems les horreurs de la famine , cependant , soutenue par l'espérance de voir arriver

à son secours les forces de l'Aragon, elle ne songeoit point à se rendre. ANN. 1474

Il y a beaucoup d'apparence que cette attente n'auroit pas été vaine, si la Providence qui dispose souverainement du sort des villes & des empires, n'eût alors ménagé une diversion en faveur de la France. Henri IV, roi de Castille, mourut sans avoir terminé la querelle qui s'étoit élevée de son vivant au sujet de sa succession. On assure que près d'expirer, & dans l'acte même qui renfermoit ses dernières dispositions, il reconnut Jeanne pour sa fille légitime & son unique héritière. Cette déclaration d'un monarque long-temps méprisé ne ramena point la nation : Jeanne continua d'être regardée comme le fruit d'un commerce criminel. Alfonse roi d'Aragon, oncle maternel de cette princesse, & dès-lors intéressé à la défendre, demanda une dispense au saint pere pour l'épouser, & entraîna dans son parti tous ceux qui formoient l'ancienne cour. Ferdinand & Isabelle furent appuyés par les maisons les plus puissantes & par le gros de la nation. Ces deux rivaux prêts à en venir

Mort de
Henri, roi
de Castille

Ann. 1475. aux mains , considérant combien l'alliance de Louis qui avoit une armée dans le Roussillon , pouvoit influer dans la décision de ce grand procès , chercherent chacun de son côté à le mettre dans ses intérêts. Louis promit des secours à l'un & à l'autre , & les trompa tous deux ; ce qu'il desira le plus , arriva : la guerre s'alluma entre les contendans , & dom Juan , roi d'Aragon , qui comprit de quelle importance il étoit de procurer la supériorité à son fils dans ces momens décisifs , ne put s'empêcher de l'assister de troupes & d'argent. Quand ensuite il voulut marcher au secours de Perpignan , il se trouva si pauvre , qu'il ne put payer le muletier qui portoit ses équipages , qu'en lui abandonnant une de ses robes : les troupes qu'il conduisoit se dissipèrent. La ville étoit réduite à une si affreuse disette , qu'une mere ayant vu mourir de faim un de ses enfans , fit bouillir ses chairs pour prolonger par ce mêt abominable la vie de celui qui lui restoit encore. Les habitans capitulerent & obtinrent pour tous ceux qui ne voudroient pas rester ,

Réduction de
Perpignan.

Manus. de
le Grand.

une entière liberté de se retirer sur les terres du roi d'Aragon. Louis extrêmement irrité contre cette ville rebelle, & voulant en faire un exemple éclatant, destinoit au supplice ou aux fers ses plus riches citoyens & la principale noblesse des environs; mais les généraux François plus attentifs à s'enrichir qu'à servir la vengeance du monarque, vendoient l'impunité à tous ceux qui avoient de quoi l'acheter. Il étoit même à craindre qu'en prenant sous leur sauve-garde un trop grand nombre de gens mal intentionnés, ils ne fournissent au roi d'Aragon un moyen d'exciter une nouvelle révolution. Louis fit partir promptement le seigneur du Bouchage pour régler conjointement avec le cardinal d'Albi tout ce qui concernoit l'administration & la sûreté de la province: il permit au cardinal de prendre pour lui tous les bénéfices de la province qui lui conviendroient; lui recommanda de donner à des François ceux qu'il ne prendroit pas, & s'il y a, écrivoit-il, quelque mauvais bénéfice par deçà, qu'il le promette (aux naturels du pays), & puis

ANN. 1475.

qu'il n'en tienne rien & qu'il en laisse faire le roi lequel y remédiera bien. La lettre que le monarque écrivit quelque tems après à du Bouchage au sujet d'Yvon du Fou l'un de ses généraux, est plus singulière encore, & peint à merveille son caractère artificieux & vindicatif. » Monsieur, » du Bouchage mon ami, j'ai reçu, » vos lettres, vous ne vous devez point émerveiller, si je fus bien » courroucé quand je reçus les lettres de ce traître messire Yvon : toutes- » fois vous n'y avez rien trouvé que je ne vous eusse bien dit avant la » main.... Messire Yvon est un des » plus malicieux traîtres de ce royaume, & considérez que vous allez » pour me servir & qu'il vous faut être plus malicieux que lui, si vous » me voulez bien servir en ceci & vaincre par-sur lui.... endormez- » les de paroles le mieux que vous » pourrez & y faites tous les appointemens que vous pourrez, vaille » que vaille, pour les amuser d'ici » à l'hiver & si j'ai quelque treve, » & que je y puisse aller, & Dieu » me sourient & Madame & Monsieur S. Martin, je irai en personne.

» mettre le remede ; & toutefois si
 » vous pouvez le faire dès à présent , ANN. 1475.
 » oncques homme ne me fit si grand
 » service Monsieur du Bouchage
 » mon ami , faites écrire en beau pa-
 » pier tous ceux qui ont été ou se-
 » ront désormais traitres dans la ville
 » comme ils sont à mais dedans le pa-
 » pier rouge & les laissez à Boufile ,
 » au Poulailier ou à celui que vous
 » laisserez gouverneur par-delà , afin
 » que si d'ici à vingt ans il y en re-
 » tourne nule, qu'ils leur fassent tran-
 » cher les têtes « . Le monarque
 donna lui-même le modèle de cette
 liste de proscription , & prit soin de
 noter quelques-unes des principales
 victimes qu'il avoit dessein d'im-
 moler à son ressentiment : Ortolle ,
mès-mauvais ; Vine , grand traître ;
Maure , ce fut chez lui que se forma
la conspiration . &c. Pour mieux
 assurer sa vengeance , il donna au
 commandant la dépouille de tous
 ceux qu'il feroit périr . Heureuse-
 ment pour la province & pour le
 roi lui-même , Boufile qui fut nom-
 mé gouverneur , avoit des principes
 d'honneur & d'humanité : il eut hor-
 reur de ces ordres sanguinaires , &

Ann. 1475.

sacrifia sans peine son intérêt personnel & peut-être même la faveur de son maître au plaisir de sauver la vie à un grand nombre de malheureux. Il écrivit à Louis que si son intention avoit été de faire de la province un désert, il auroit dû se dispenser de lui en donner le gouvernement; que les infortunés citoyens de Perpignan n'avoient déjà que trop souffert pour un crime dont ils étoient la plupart innocens; que les coupables avoient pris la fuite, & que pour s'assurer de l'obéissance de ceux qui restoit, il falloit les gagner par la douceur & non les effaroucher par l'appareil révoltant des supplices. Louis céda aux remontrances de Bouffle, & la province demeura tranquille. Dom Juan hors d'état de rien entreprendre, conclut avec la France une trêve de six mois, & Louis à la faveur de cette trêve retira du Roussillon la plus grande partie de ses troupes, pour les employer dans des endroits où leur présence alloit devenir nécessaire.

La prise de Perpignan, dans un tems où l'on croyoit la France à la veille d'être écrasée, rétablit la répu-

tion de Louis dans toute l'Europe

ANN. 1475.

& sur-tout en Italie. On augura favorablement d'un prince qu'aucun péril ne décourageoit. Un nouvel avantage quoique peu important en lui-même, acheva d'affermir ces heureuses dispositions, & acquit au roi un grand nombre de partisans au-delà des monts. Guillaume de Casenove, vice amiral de Normandie, connu dans notre histoire sous le nom d'amiral Coulon, s'étoit rendu formidable sur toutes les mers de l'Europe, où il exerçoit le métier d'armateur : dans une de ses courses il s'empara de deux riches fregates chargées pour le compte des plus riches négocians de Naples, de Florence & de plusieurs autres villes d'Italie, qui tous sollicitèrent vivement la restitution de cette importante prise. Louis qui vouloit exciter l'émulation dans tous les genres, & qui craignoit de mortifier Coulon en le condamnant à une restitution, fit estimer la prise, & se chargea lui-même d'indemniser les marchands intéressés : il leur assigna des payemens sur différentes branches de son revenu jusqu'au parfait remboursement de leur capital, &

Amiral Coulon, célèbre armateur.
Manuf. de le Grand.

Ann. 1475.

par cette politique adroite il les rendit ses pensionnaires & ses créatures, sans qu'ils s'en doutassent. Ferdinand roi de Naples fut si sensible au procédé de Louis, qu'il lui écrivit sur le champ qu'après ce trait de générosité, il ne balanceroit pas un moment à se déclarer en sa faveur, si le prince Frédéric son fils n'eût été alors à la cour de Bourgogne, dans l'espérance d'épouser l'héritière de cette illustre maison : mais que s'il venoit à s'apercevoir qu'il étoit trompé par le duc, il romproit ouvertement avec lui ; que dès ce moment il alloit travailler à changer en une solide paix la treve qui subsistoit entre l'Aragon & la France, *puisque après tout l'amitié d'un si grand roi valoit bien les comtés de Roussillon & de Cerdaigne.*

L'empereur
& les princes
de l'empire
arment contre
le duc de
Bourgogne.
Comines.
Meyer.
Hist. d'All.

Pendant que Louis mettoit à couvert ses frontieres, & se fortifioit par de nouvelles alliances, Charles attaché depuis plus de six mois au siège de Nuits, consumoit inutilement ses forces, & augmentoit le nombre de ses ennemis. Les villes Impériales étroitement unies entre elles avoient armé les premières

en faveur de Cologne, & pressoient Frederic de rassembler promptement toutes les forces de l'Empire. Louis d'un autre côté, quoiqu'il eût refusé quelque mois auparavant de prendre aucun engagement avec l'Empereur, ne vit pas plutôt Charles attaché au siège de Nuirs, qu'il envoya des ambassadeurs en Allemagne pour renouer le traité de ligue qu'on lui avoit offert, promettant de joindre vingt mille hommes de bonnes troupes à l'armée de l'Empire, dès qu'elle seroit entrée sur les terres de l'Electorat de Cologne. Frederic ne put résister à tant de sollicitations, il se mit en marche : mais comme il craignoit que cette expédition ne diminuât considérablement ses trésors, il ne tarda pas à écrire aux habitans de Cologne qu'il étoit arrêté dans Ausbourg, & qu'il se verroit forcé d'y rester jusqu'à ce qu'il eût payé la dépense qu'il y avoit faite. Les villes Impériales, pour lever cet obstacle, se chargerent de défrayer l'empereur : enfin ce prince arriva. Mais quoiqu'il commandât une armée deux fois plus forte que celle de Charles, il n'eut pas le courage de l'attaquer.

Ann. 1475.

& sembla ne s'être approché que pour être témoin de la réduction d'une place qu'il venoit secourir : en même tems, comme si ces forces n'eussent pas suffi, il fit sommer Louis de fournir les vingt mille hommes qu'il avoit promis. Celui-ci n'avoit garde de se dégarnir d'une portion si considérable de ses troupes, sur-tout ne sachant point encore dans quelle province de France les Anglois feroient leur descente. Il tâcha de persuader à l'empereur que la levée du siège de Nuits ne devoit point être leur principal objet; qu'il falloit profiter de l'occasion qui s'offroit de détruire un voisin trop redoutable, & d'assurer pour jamais la tranquillité de l'Europe : qu'ils étoient assez forts l'un & l'autre pour l'attaquer chacun de son côté & le dépouiller; que Frederic auroit pour sa part les terres qui relevoient de l'Empire, tandis que de son côté il se mettroit en possession des provinces qui relevoient de la couronne de France. Frédéric ne se laissa point éblouir par ce magnifique projet, il découvrit l'artifice de Louis : comme l'armée Impériale étoit la plus avan-

cée, c'eût été furelle que seroient tombés les premiers coups, & le roi auroit attendu l'événement du combat pour prendre son parti. L'empereur répondit aux ambassadeurs François qui lui proposoient ce traité de partage, par l'apologue *de l'ours & des chasseurs*, que l'inimitable la Fontaine a mis en vers, mais dont Frederic fut le premier inventeur.

Louis n'espérant plus d'engager l'empereur à commencer les hostilités, voulut essayer s'il ne réussiroit pas mieux auprès du duc de Bourgogne lui-même, & s'il ne pourroit pas le porter à s'attacher à l'armée de l'Empire, pendant que son côté il se vengeroit d'Edouard & du duc de Breragne : le connétable fut le médiateur de cette négociation, il envoya des députés à Charles pour lui proposer de renouveler avec le monarque la treve qui étoit prête d'expirer, ou même pour la changer, si ce dernier parti lui plaisoit davantage, en une paix solide & durable. » Je ne conçois pas, répondit Charles, comment le roi ose me proposer la paix tandis qu'il partage déjà mes états avec l'empereur &

„ les princes de l'Empire : croit-il
 Ann. 1475. „ donc que j'ignore qu'ils doivent
 „ tenir une *journée* à Metz pour ré-
 „ gler de concert leur attaque ? Le
 „ roi m'a souvent pris au dépourvu ,
 „ cependant jusqu'à ce jour il n'a pas
 „ retiré de grands avantages de ses
 „ ruses : avec mes seules forces
 „ j'ai passé la Somme , & je suis allé
 „ lui présenter la bataille sous les
 „ murs d'Amiens sans qu'il ait osé
 „ l'accepter. Depuis ce tems encore
 „ j'ai porté le ravage dans ses pro-
 „ vinces ; j'ai pénétré dans la Nor-
 „ mandie , & jamais il ne s'est pré-
 „ senté pour me disputer le passage.
 „ Que ne dois-je donc pas espérer
 „ aujourd'hui qu'Edouard que j'ai ré-
 „ tabli sur le trône d'Angleterre ,
 „ vient se joindre à moi ; que le duc
 „ de Bretagne , le roi d'Aragon , la
 „ maison de Savoie , le duc de Mi-
 „ lan , les rois de Hongrie & de Na-
 „ ples , les Vénitiens & l'électeur
 „ Palatin , ont conjuré la perte de ce
 „ commun ennemi ? Vainement il
 „ compte sur la faveur des Alle-
 „ mans , il doit les connoître ; ils se
 „ font si peu de scrupule de manquer
 „ à leurs engagemens, que la *foi* Al-

» *demande* est passée en proverbe.

» Me voyant donc appuyé par un si ANN. 1475.

» grand nombre d'alliés, & le trou-

» vant au contraire si dépourvu de

» toute espece de secours, pourquoi

» irois-je conclure avec lui ou une

» paix ou une treve ? Je suppose ce-

» pendant que je pusse m'y résoudre,

» par quels moyens m'assurera-t-il

» qu'il tiendra désormais ses enga-

» hemens ? N'avoit-il pas juré le

» traité de Péronne sur l'autel de

» Notre-Dame de Liesse ? De quelle

» encre, sur quel parchemin faudra-

» t-il écrire les traités qu'on formera

» dorénavant avec lui ? de quelle

» cire les scellera-t-on ? par quel

» Dieu jurera-t-il, dont il n'ait déjà

» mérité la colere ? Si quelque chose,

» ajouta-t-il, pouvoit m'induire à

» faire une treve, ce seroit le desir

» que j'ai toujours eu de tourner mes

» armes contre les infideles pour la

» défense de notre sainte religion ;

» si donc il desire que nous fassions

» ensemble ou paix ou treve, qu'il

» commence par me rendre Amiens

» & Saint-Quentin, & qu'il com-

» prenne dans le même traité les

» rois d'Angleterre, d'Aragon, & le

ANN. 1475

Contai qui commandoit dans cette place , n'ayant aucun espoir d'être secouru , fit une capitulation honorable , & la rendit au roi. L'armée françoise pénétra ensuite dans l'Artois , prit & brûla un grand nombre de châteaux , & s'avança jusques sous les murs d'Arras. Il y avoit dans cette capitale une garnison nombreuse qui ne pouvant souffrir cette bravade , sortit pour charger un parti de François. Ceux-ci feignirent de prendre la fuite , & attirèrent les Bourguignons dans une embuscade où ils périrent presque tous. Jacques de saint Paul , frere du connétable , Carenci , Courtrai , d'Enquesme furent faits prisonniers : de si tristes nouvelles irritoient Charles , sans pouvoir l'arracher du siège de Nuits , commencé depuis dix mois , & continué sans interruption , sous les yeux de l'empereur & de toutes les forces de l'empire. Il pressoit Edouard d'accélérer sa descente , promettoit aux gouverneurs de ses provinces & aux commandans de ses places de voler incessamment à leur secours : mais il ne pouvoit se résoudre à lever le siège d'une place qui lui avoit déjà tant

tant couré. L'armée françoise eût fait des progrès plus considérables , si Louis avoit été en garde contre la perfidie du connétable : celui-ci fit donner avis au roi qu'Edouard étoit en mer , & venoit fondre sur la Normandie. Cette nouvelle paroissoit très - vraisemblable : Louis la crut , retira ses troupes de l'Artois , & les conduisit en Normandie : arrivé dans cette province , il n'y vit rien qui lui annonçât la descente des Anglois : il les attendit pendant plus d'un mois , mais toujours inutilement. Edouard , malgré les conseils du duc de Bourgogne , avoit résolu de faire à Calais son débarquement.

Louis étoit à Rouen , lorsqu'on lui amena Guillaume de Châlons , prince d'Orange : Grolée qui l'avoit fait prisonnier , lorsqu'il traversoit le dauphiné pour aller servir le duc de Bourgogne , le vendit au roi pour la somme de quarante mille écus. Ce prince qui ne pouvoit rendre au roi une si forte rançon , prit le parti de traiter avec lui , & lui céda pour lui & ses successeurs les dauphins de Viennois , tout droit de fief , hommage - lige , serment de fidélité &

Principauté
d'Orange
réunie au
Dauphiné.
*La Pise, hist.
d'Orange.
Le Grand.*

Ann. 1475. toute suzeraineté avec ressort au parlement de Grenoble, sur la seigneurie & principauté d'Orange, à condition qu'il demeureroit quitte de sa rançon. Le roi reçut en même-temps son hommage, & lui permit de pouvoir se dire, comme auparavant, *par la grace de Dieu, prince d'Orange*: de battre monnaie, à condition qu'elle seroit du même poids & de même aloi que celle qui avoit cours en Dauphiné: de faire grace, excepté pour les crimes d'hérésie & de lèse-majesté: il conserva aux habitans leurs exemptions & leurs privilèges.

Cette acquisition facile ne consolait point Louis, d'avoir été la dupe du connétable: le desir qu'il avoit déjà de se venger de ses perfidies, s'accrut par la découverte qu'il fit de quelques-unes de ses intrigues. Il fut informé que le connétable pressoit vivement le duc de Bourbon & le duc de Nemours d'armer leurs vassaux, pour se joindre à l'armée des confédérés. Louis avoit d'autant plus de sujet de s'alarmer que, n'ignorant pas les anciens mécontentemens du duc de Bourbon, il avoit cru que pour s'assurer de lui dans une con-

joncture si délicate , il n'avoit pas de meilleur parti à prendre que de lui Ann. 1475
confier le commandement de l'armée qui devoit entrer dans le duché de Bourgogne. A quoi devoit-il donc s'attendre , si le duc écoutant les propositions du connétable , entraînoit par son exemple l'armée dans le parti des ennemis ? Bourbon montra dans cette occasion qu'il avoit le cœur françois , & qu'il étoit assez grand pour sacrifier son ressentiment au bien de la patrie. Il entra en Bourgogne , prit Châteaueu-Chinon , & tailla en pièces l'armée du comte de Rouffi , fils du connétable : le général lui-même resta prisonnier avec les seigneurs de Longi , de l'Isle , de Montmartin , de Digoigne , de Ragni , de Chaligni , le bailli d'Auxerre , & les deux fils du seigneur de Viceaux. Une action si décisive ne rassura point le roi ; il tenta les moyens d'attirer près de lui le duc de Bourbon , mais inutilement : Bourbon qui dans cette rencontre servoit la patrie , mais n'aimoit pas le roi , avoit résolu de ne jamais s'éloigner de ses terres. Louis voyant le peu de succès de ses demandes , prit le parti de lui envoyer l'or

Ann. 1476.

vêque de Mende, & ne lui cacha pas combien il étoit allarmé du commerce secret qu'il entretenoit avec le connétable. Bourbon avoua qu'il avoit reçu plusieurs messages de la part du premier officier de la couronne; qu'on l'avoit fortement pressé de se déclarer contre le roi; mais il assura, & sa conduite le prouvoit assez, qu'il avoit constamment refusé de prêter l'oreille à toute espèce de proposition contraire à son devoir. Il remit à l'évêque le scellé du connétable, & continua de veiller à la sûreté de la frontière.

Le duc de
Bourgogne
leve le siège
de Nuits.

Comines.

Meyer.

Barrés, hist.
d'All.Manusc. de
le Grand.

La nouvelle de cette défaite jetta Charles dans une extrême perplexité; d'un côté il ne pouvoit se résoudre à lever le siège de Nuits; encore quinze jours & il se voyoit maître de cette place importante: mais d'un d'un autre côté, quinze jours de délai pouvoient lui coûter des provinces, & faire échouer tous ses projets contre la France. Les Anglois qui s'étoient épuisés pour faire un formidable armement, & qui considéroient que la saison étoit avancée, menaçoient hautement d'abandonner leur entreprise, si celui qui les

avoit appellés ne se hâtoit de remplir ses engagements. Dans cet embarras, Charles prêta l'oreille à la proposition que lui fit Forli nonce du pape, de mettre en sequestre la place de Nuits entre les mains du saint pere ou de son légat, jusqu'à ce que le différend qui étoit entre Herman & Robert de Baviere eût été terminé par le jugement de saint siège. Charles accepta un parti qui sauvoit son honneur : le traité fut signé ; mais lorsqu'on croyoit l'affaire terminée, il survint un accident qui faillit à tout rompre. Quelques troupes Allemandes prirent & pillèrent les bateaux où étoit la grosse artillerie du duc, & le lendemain ils en brûlèrent d'autres : Charles outré de ce procédé, poussa ses sentinelles jusqu'aux portes du camp des Allemans, comme pour les braver ; les Allemans les chargerent, & ne purent les faire reculer ; le duc croyant le combat engagé, passa lui-même la riviere pour voler au secours des siens, & commanda à l'armée de le suivre : avant même qu'elle fût arrivée, il tomba sur les ennemis, en coupa quatre mille, dont trois mille furent

Ann. 1473.

étendus sur le champ de bataille.

Ann. 1475.

L'empereur envoya une heure après offrir au duc de lui rendre son artillerie ; il la reçut , & les armées se séparèrent. Celle du duc qui avoit servi pendant un hiver très - rude , étoit tellement épuisée , qu'il n'osa la montrer aux Anglois dans cet état. Il la dispersa dans le Luxembourg & dans le Hainaut pour s'y rafraîchir pendant quelques mois , & mettre ces provinces à couvert des excursions des François & du duc de Lorraine. C'étoit sur-tout ce dernier qui avoit le plus offensé l'orgueil de Charles ; il publia contre lui un sanglant manifeste , où il voulut annoncer à l'Europe entière l'outrage qu'il avoit reçu , & la vengeance qu'il prétendoit en tirer.

Louis n'étoit pas moins irrité contre le connétable dont il connoissoit les trahisons ; mais comme du parti que prendroit ce premier officier de la couronne , dépendoit en quelque sorte le salut de la France , le roi se garda bien de lui laisser rien appercevoir de ses véritables sentimens : saint Pol demandoit alors le comté de Guise qu'on lui avoit promis , ou

un dédommagement suffisant pour ce comté : Louis trouva la demande juste , & promit d'y avoir égard ; il vouloit se servir de cet appas pour attirer le connétable auprès de sa personne. Saint Pol s'obstinoit à demander un serment sur la croix de saint Lo : c'étoit attaquer Louis par son foible ; il ne vouloit pas s'exposer à manquer à ce serment redoublé : ainsi perdant l'espoir de se rendre maître du connétable , il ne songea qu'à le tromper , & tant qu'il eut quelque chose à craindre de la part des Anglois , il le combla de témoignages de confiance & d'amitié.

Edouard n'avoit point douté , qu'aussi-tôt après son débarquement à Calais , il ne trouvât toutes les forces de la Bourgogne prêtes à se mettre en campagne , & à se joindre aux Anglois. Quel fut son étonnement , lorsqu'après quelques jours on lui annonça l'arrivée de Charles lui-même sans suite , & dans l'équipage d'un voyageur ! Il ne put s'empêcher de lui reprocher le peu de soin qu'il prenoit de remplir sa promesse : il lui remontra que la saison étoit

ANN. 1475.

Les Anglois débarquent à Calais.

Comines.

ANN. 1475.

avancée ; que les Anglois qui ne s'étoient engagés dans cette expédition ruineuse qu'à sa persuasion , se trouvoient à la veille de manquer de tout , & de ne savoir où ils passeroient l'hiver ; que déjà les murmures éclatoient , & que l'armée menaçoit de repasser en Angleterre. Charles obligé de convenir intérieurement qu'il méritoit ces reproches , crut pouvoir les apaiser , en promettant aux Anglois de les mettre sur le champ en possession de la ville de S. Quentin & des autres places du connétable : il venoit d'en recevoir la promesse la plus authentique. On marcha donc de ce côté ; mais le connétable qui ne s'étoit pas attendu à se voir si promptement sommé de tenir sa parole , fit tirer le canon sur les Anglois. On crut d'abord qu'il ne vouloit que sauver les apparences en paroissant n'avoir cédé qu'à la force ; on continua d'avancer : le feu devint plus vif & plus meurtrier , & le connétable prouva clairement qu'il n'avoit aucune envie de se rendre. Cette aventure irrita fort les Anglois. *Le roi Edouard ni ses gens, observe Commines , n'avoient fort pratiqué les faits*

de ce royaume, & alloient plus grossièrement en besogne: parquoy ne purent-ils s'entendre les dissimulations: donc on use deçà & ailleurs; car naturellement les Anglois qui ne sont jamais partis d'Angleterre, sont fort colériques comme aussi toutes les nations des pays froids. Ils se retirerent dans leur camp fort mécontents du rôle qu'on leur faisoit jouer, & le duc de Bourgogne trop fier pour essuyer tranquillement des reproches, les quitta brusquement, montrant plus d'ardeur à se venger du duc de Lorraine qu'à venir les joindre une seconde fois.

Sur ces entrefaites arrive à Compiègne un homme qui venoit du camp ennemi, & qui demanda à parler au roi: c'étoit un laquais du seigneur de Grassai pris par les Anglois, & renvoyé sans rançon, suivant l'usage qui se pratiquoit alors de rendre la liberté au premier prisonnier que l'on avoit fait. En quittant le camp des Anglois, il avoit trouvé sur son passage les lords Howard & Stanley qui lui avoient fait un petit présent, & lui avoient dit: Recommandez-nous à la bonne grace du roi votre maître si vous pouvez parler à lui: fier d'une

Ann. 1479. telle commission il vouloit à quelque prix que se fût s'en acquitter sur l'heure : il étoit nuit ; on le prit pour un espion , & avec d'autant plus de fondement que le frere de son maître étoit alors au service du duc de Bretagne. Louis ordonna qu'on le mît aux fers , & envoya quelques personnes de confiance pour l'interroger : ceux - ci le trouverent si ferme dans ses réponses , qu'ils conseillèrent au roi de le voir lui-même : il se transporta donc à la prison le lendemain matin , & après l'avoir entendu , il ordonna qu'on lui ôtât ses chaînes , sans cependant lui rendre encore la liberté. Au sortir de cet entretien le roi vint se mettre à table , mais d'un air si distrait & si rêveur que ceux qui ne l'auroient connu , dit Comines , *eussent jugé mal sage*. Pendant son dîner il se rappella ce que le héraut d'Angleterre lui avoit dit des dispositions pacifiques de Stancet & de Howard : il fait signe à Comines de se lever de table ; il lui dit à l'oreille qu'il se fasse servir à dîner dans sa chambre ; qu'il lui décrive le laquais de Mérichon maître de la Rochelle , & qu'il le dispose à se rendre

Laquais travesti en héraut.

Comines.

au camp Anglois en équipage de héraut. Le roi, qui n'avoit jamais parlé qu'une seule fois à cet homme, lui avoit trouvé de l'intelligence, & jugea que lui seul pouvoit s'acquitter de cette importante commission. Comines en jugea d'abord moins favorablement : dès qu'il lui eût dit qu'il falloit se disposer à porter la parole de la part du roi de France au roi d'Angleterre, Merindot, c'est ainsi qu'il s'appelloit, se crut un homme perdu : il se jeta à genoux, & cria miséricorde. En vain Comines pour le rassurer, le fait mettre à table avec lui, & lui promet une haute fortune, s'il s'acquitte bien de sa commission. Merindot s'imagina toujours qu'on vouloit le sacrifier, & qu'on ne seroit point descendu jusqu'à lui, si l'on eût pu trouver quelqu'un de plus qualifié qui eût voulu se charger de la commission. Comines alla rendre compte au roi des dispositions de Merindot, & lui nomma d'autres personnes qu'il croyoit plus propres à cet emploi : le roi qui se connoissoit en hommes, s'en tint à son premier choix, vint lui-même rassurer

Ann. 1475.

ANN. 1475.

Merindot, & fit plus en une parole ; ajoute Comines, que je n'avois fait en cent. Lorsqu'il l'eut bien préparé au rôle qu'il devoit faire, il lui fit faire un équipage de héraut, qu'on attachâ sur son cheval, en lui recommandant de ne s'en revêtir que lorsqu'il approcheroit du camp Anglois. Ces précautions étoient nécessaires, parce que l'on ne doutoit point qu'il n'y eût à la cour beaucoup de gens dans les intérêts du connétable & du duc de Bourgogne ; & si malheureusement ils venoient à savoir ce qui se passoit, ils sacrifieroient tout plutôt que de souffrir que le roi fit son traité avec les Anglois. Ce laquais travesti joua bien son rôle. Admis à l'audience du roi d'Angleterre, il lui représenta que le plus grand desir du roi de France étoit de vivre en paix avec les Anglois ; que depuis qu'il étoit monté sur le trône, il n'avoit donné aucun sujet de plainte à cette nation ; qu'il n'avoit protégé Warwick, que pour l'opposer au duc de Bourgogne cet éternel ennemi de la concorde & de la paix ; que ce duc & ses partisans

n'avoient appelé les Anglois en France, qu'afin de les faire servir d'instrumens à leur ambition, & de les facrifier ensuite, comme le prouvoit assez la conduite qu'ils tenoient à leur égard; que Louis n'ignoroit pas que l'hiver qui s'approchoit forceroit les Anglois à penser au retour; qu'il connoissoit assez bien la constitution d'Angleterre pour savoir qu'il n'étoit pas impossible qu'il ne s'y élevât bientôt une guerre civile; qu'il croyoit même que c'étoit uniquement dans le dessein de la faire naître que le duc de Bourgogne avoit attiré en France toutes les forces d'Angleterre; que néanmoins le roi son maître bien convaincu que tous les souverains avoient un commun intérêt à humilier des sujets rebelles; & en considération des avantages mutuels que la France & l'Angleterre retireroient de la paix, étoit prêt d'entrer en négociation, si le roi d'Angleterre vouloit envoyer des plénipotentiaires pour régler les articles du traité. Cette proposition fut reçue avec joie par le conseil d'Angleterre. Les Plénipotentiaires s'assemblerent, c'étoient, de la part du roi,

ANN. 1475. l'amiral de Bourbon, Saint-Pierre & l'évêque d'Evreux, & de la part d'Edouard, Hovard, Chalanguier & le docteur Morton qui fut depuis chancelier d'Angleterre & archevêque de Cantorbery.

Emprunts à
Paris.
*Manusc. de
le Grand.*

Louis augurant bien de ces commencemens, ordonna au chancelier Doriol de sceller du grand sceau fix blanc-seings en parchemin, qu'il vouloit distribuer dans le conseil d'Edouard pour s'y faire des pensionnaires. Il dépêcha à Paris Doriol, Mathieu Beauvarlet & Michel Gaillard pour trouver de l'argent. Ces trois commissaires s'adresserent au parlement, & demanderent pour des besoins pressans & connus l'argent des consignations : ils l'obtinrent en passant en leur propre & privé nom une obligation de le rendre. Les présidens de la cour s'obligerent eux-mêmes à Jacques Erlan pour la somme de deux mille écus, qu'ils délivrerent aux commissaires, & ceux-ci s'engagerent envers les présidens d'acquitter cette somme à leurs propres risques avant le premier Octobre suivant. Ces faits & quelques autres de la même nature que nous avons né-

obligé de rapporter , prouvent que le roi n'empruntoit jamais en son nom : ANN. 1475- ceux qu'il chargeoit de cette commission servoient de caution , & étoient tenus , si le roi ne les remboursoit pas , d'acquitter la somme à leurs propres dépens. Ainsi l'état ne contractoit jamais de dettes.

Cet argent arriva fort à propos : les plénipotentiaires avoient déjà réglé une trêve de sept ans entre les deux couronnes à des conditions plus utiles qu'honorables. Ce traité contenoit plusieurs actes dont il faut rendre compte. Dans le premier , Louis roi des François s'engagea de payer à Edouard roi d'Angleterre & de France , & seigneur souverain d'Irlande , soixante mille écus pour les frais de la guerre , à condition que ce dernier repasseroit incessamment en Angleterre ; qu'il ne commettrait aucune hostilité sur les terres de France , & qu'il laisseroit deux seigneurs de sa cour pour servir d'otages , jusqu'à ce que la plus grande partie de son armée fût arrivée en Angleterre. Chacun des deux souverains nomma ceux de ses alliés , auxquels il réservoit le droit d'accéder à cette trêve.

Traité avec le roi d'Angleterre.

Comines.
Rap. de Thoyras.
Hume.

Ann. 1475.

Dans le second acte, les deux rois promettoient de s'assister mutuellement contre leurs sujets rebelles, & de se donner réciproquement un asyle, si l'un d'eux venoit à être chassé de ses états. On regla que dans un an au plus tard, se tiendrait une autre conférence, où se feroit l'évaluation des monnoies, pour faciliter le commerce entre les deux peuples; que le dauphin épouseroit la princesse Elisabeth, fille aînée du roi d'Angleterre, & qu'au cas qu'elle vînt à mourir avant la célébration du mariage, il épouseroit la princesse Marie sa sœur cadette; que les nocces se feroient aux dépens du roi qui donneroit soixante mille écus, pour l'entretien de la future dauphine, tant qu'elle seroit en Angleterre, & la feroit conduire en France à ses frais.

Par un troisième acte, le roi s'obligeoit à donner pendant sa vie, & celle d'Edouard, cinquante mille écus chaque année, payables moitié à Pâques, & moitié à la Saint Michel.

Enfin on stipula dans le quatrième, la délivrance de Marguerite d'Anjou, toujours prisonnière à la tour de Lon-

dres : Louis s'engagea à donner cinquante mille écus , pour la rançon de cette reine infortunée. Ce trait de générosité feroit honneur à Louis , si la conduite intéressée que nous lui verrons tenir envers les parens de Marguerite , ne donnoit lieu de soupçonner qu'il ne la délivra que pour se faire substituer à ses droits.

ANN. 1479.

Les deux rois parfaitement réconciliés par ce traité , eurent envie de se voir : Picquigni fut choisi pour le lieu de l'entrevue : on dressa sur la riviere de Somme un pont , au milieu duquel on pratiqua une loge qui en occupoit toute la largeur ; cette loge étoit partagée par de gros treillis de bois , dont les ouvertures étoient assez grandes pour passer le bras , *comme l'on fait* , dit Comines , *aux cages des lions*. Le pays , pour arriver au lieu de cette entrevue , étois beau & découvert du côté de la France ; au contraire le chemin par où venoit le roi d'Angleterre , devenoit plus difficile , à mesure qu'on approchoit de la riviere : il falloit passer sur une chaussée étroite , entre deux grands marais : pour peu qu'Edouard eût en quelque doute sur la foi de Louis ,

Entrevue des
deux rois à
Picquigni.
Comines.

ANN. 1475. il ne se seroit jamais engagé dans le défilé. *Les Anglois*, observe à cette occasion Philippe de Comines, *ne sont pas si subtils en traités & appointemens, comme sont les François, & quelque chose que l'on en dise, ils vont assez grossièrement en besogne; mais il faut avoir un peu de patience, & ne débattre point colériquement avec eux.*

Louis arriva le premier à la loge ; le roi d'Angleterre qui en fut averti par un lord qu'il y avoit envoyé, s'y rendit avec une suite nombreuse. En approchant, il mit un genou presque en terre, sa barrette à la main : le roi lui rendit le salut ; ils passèrent les bras entre les barreaux, & s'embrassèrent : Louis prenant la parole dit : *Monsieur mon cousin, vous soyez le bien venu ; il n'y a homme au monde que je désirasse tant à voir que vous : & loué soit Dieu de quoi nous sommes ici assemblés à si bonne intention.* Le roi d'Angleterre répondit à ce compliment en assez bon françois. Aussi-tôt l'évêque d'Eli prit la parole, & débuta par une prophétie, dont les Anglois, observe Comines, *ne sont jamais dépourvus.* Cette prophétie disoit, qu'en ce lieu de Picquigni se de-

voit faire une grande paix entre France & Angleterre : ensuite il présenta à ANN. 1475.

Louis la minute de tous les actes du traité, & lui demanda s'il en approuvoit l'écriture & les clauses. Louis ayant répondu qu'il les approuvoit, on apporta un missel & des reliques, & les deux rois étendant la main, jurèrent d'observer toutes les conditions du traité. Après cette cérémonie, Louis voulant égayer la conversation, dit à Edouard : « qu'il falloit qu'il vînt se promener à Paris, qu'il y trouveroit de jolies femmes, & que s'il se passoit quelque chose qui ne fût pas tout-à-fait dans les regles, il lui donneroit pour confesseur le cardinal de Bourbon qui ne lui refuseroit pas l'absolution ». Edouard goûta la plaisanterie ; car il savoit bien que le cardinal étoit bon compagnon^a.

^a Ce cardinal étoit Charles de Bourbon, frere puîné de Jean II duc de Bourbon. Dès l'âge de neuf ans, il avoit été nommé à l'archevêché de Lyon, il y joignit ensuite l'archevêché de Bourdeaux, l'évêché de Poitiers & plusieurs riches abbayes : il portoit pour devise une main tenant une épée flamboyante, avec cette légende très-peu ecclésiastique : *n'espérer ne peur*.

ANR. 1475.

Après plusieurs autres propos du même genre , le roi fit signe aux seigneurs François de se retirer , les Anglois en firent autant : Louis demanda quelle conduite il devoit tenir envers le duc de Bourgogne , s'il refusoit d'accéder à la trêve. Edouard ne parut pas prendre un intérêt bien vif aux affaires de ce prince. Louis n'avoit mis en avant le duc de Bourgogne , que pour faire tomber adroitement la conversation sur le duc de Brétagne , & sonder à cet égard les dispositions du roi d'Angleterre ; mais il n'eut pas lieu de s'applaudir de sa découverte , Edouard protesta qu'il n'avoit jamais connu d'allié plus fidele , & qu'il ne sépareroit jamais ses intérêts de ceux du duc : Louis n'insista pas ; il fit rentrer la compagnie : un moment après les deux rois se séparèrent : Edouard se retira dans son camp , où l'on envoyoit de la maison du roi tout ce qui lui faisoit besoin , jusqu'aux torches & aux chandelles.

Louis , en retournant à Amiens , dit à Comines son confident , que deux choses lui avoient déplu dans

cet entretien : premièrement la manière dont le roi d'Angleterre avoit pris le compliment peu sincère qu'il lui avoit fait de venir se promener à Paris : *c'est un très-beau roi , observoit Louis , il aime fort les femmes , il pourroit trouver quelque affectée à Paris qui lui sauroit dire tant de belles paroles , qu'elle lui feroit envie de revenir. Je suis bien aise , ajoutoit-il , de l'avoir au-delà de la mer , pour frere & ami ; mais la compagnie n'en vaut rien : ses prédécesseurs n'ont été que trop long-tems à Paris & en Normandie ; il est bon que la mer nous sépare.* Secondement le roi étoit piqué de la fermeté qu'Edouard avoit montrée pour les intérêts du duc de Bretagne : il le fit encore sonder sur cet article par le seigneur du Bouchage , mais avec aussi peu de succès ; Edouard témoigna que , dès qu'on attaqueroit le duc , il armeroit pour sa défense.

La peur qu'avoit Louis d'avoir fait naître à Edouard le desir de voir Paris , n'étoit que trop bien fondée. Dès le même jour , on vit arriver dans Amiens quatre seigneurs Anglois qui venoient souper avec le roi.

ANN. 1475.

Hovard , l'un des quatre , croyant faire sa cour , lui dit pendant le repas , que s'il desiroit sincèrement de voir Edouard à Paris : il se croyoit assez de crédit pour engager son maître à faire ce voyage. Louis fit semblant de ne pas l'entendre , & parla d'autre chose. Après le souper , Hovard revint à la charge , & renouvela ses offres : Louis ne put alors se dispenser de lui répondre qu'il étoit fâché de ne pouvoir faire à Edouard les honneurs de cette capitale , tant que le duc de Bourgogne auroit les armes à la main.

Moyens
qu'employe
Louis pour se
concilier les
Anglois.
Comines

Depuis le premier moment que Louis étoit entré en négociation avec Edouard , il n'avoit oublié aucune des attentions propres à se concilier l'amitié des Anglois. Il avoit fait conduire dans leur camp trois cens chariots des meilleurs vins de France , & avoit donné ordre qu'on reçût dans Amiens tous les Anglois qui se présenteroient pour y entrer armés ou non armés ; qu'on se gardât bien de leur rien refuser dans les auberges , & qu'on ne leur demandât point d'argent , le roi se chargeoit de la dépense. Cette permis-

son trop générale lui causa dans la
 suite une vive inquiétude, l'accueil
 qu'on fit aux premiers qui se présen-
 terent, en remplit bientôt la ville.
 Torci ayant pris la liberté de repré-
 senter au roi les dangers de cet excès
 de complaisance envers d'anciens en-
 nemis à peine réconciliés, fut si mal
 reçu, que personne n'osa plus s'ex-
 poser au même traitement; cepen-
 dant le désordre augmentoit, & un
 matin l'on vint dire à Comines qu'il
 y avoit bien neuf mille Anglois dans
 la ville: c'étoit le jour de la fête des
 Innocens, & Louis qui n'étoit pas
 exempt des superstitions populaires,
 ne vouloit entendre parler ce jour-
 là d'aucune affaire importante. « Je
 » me délibérerai, dit Comines, pren-
 » dre l'aventure de lui dire, & en-
 » traî en son retrait pendant qu'il
 » disoit ses heures, & lui dis: sire,
 » *nonobstant qu'il soit le jour des In-*
 » *nocens, si est-il nécessaire que je vous*
 » *die ce que l'on m'a dit*, & lui conta
 » au long le nombre qui y étoit, &
 » toujours en venoit, & tous armés,
 » & que nul ne leur osoit refuser la
 » porte, de peur de les mécontenter:
 » l'edit seigneur ne fut point obstiné:

Ann. 1475.

» mais tost laisse ses heures , & me
 » dit qu'il ne falloit point tenir la
 » cérémonie des Innocens ce jour ,
 » que je montasse à cheval , & tâ-
 » chasse de parler aux capitaines
 » Anglois , pour voir si les pourions
 » faire retirer , & qu'il viendrait
 » bientôt à la porte après moi..... Le
 » roi envoya après moi monseigneur
 » de Gié , nous entrâmes en une
 » taverne où jà y avoient été faits
 » cent & onze écots , & n'étoit pas
 » encore neuf heures du matin : la
 » maison étoit pleine ; les uns chan-
 » toient , les autres dormoient &
 » étoient ivres : quand je connus cela ,
 » il me sembla qu'il n'y avoit point
 » de péril , & le mandai au roi , le-
 » quel vint incontinent à la porte
 » bien accompagné : secrètement fit
 » armer deux ou trois cens hommes
 » d'armes , ès maisons de leurs capi-
 » taines , & aucuns en mit sur le por-
 » tail par où ils entroient. Le roi fit
 » apporter son dîner dans la loge des
 » portiers , & fit dîner plusieurs gens
 » de bien des Anglois avec lui. Le
 » roi d'Angleterre fut averti de ce
 » désordre , & en eut honte , &
 » manda au roi qu'on commandât
 » que

» que l'on ne laifsât nul entrer. Le
 » roi fit réponse que cela ne feroit-
 » il jamais , mais s'il plaisoit au roi
 » d'Angleterre qu'il envoyât de ses
 » archers , & qu'eux-mêmes gardas-
 » sent la porte. Ainsi fut fait , &
 » beaucoup d'Anglois s'en allerent
 » hors de la ville.

Ann. 1475a

Pendant que le soldat se livroit à
 une joie insensée , plusieurs des prin-
 cipaux officiers de l'armée murmu-
 roient contre Edouard qui , sacrifiant
 les intérêts de l'état à un gain sordide ,
 perdoit une occasion unique de
 revendiquer les anciens droits de sa
 couronne. Le duc de Glocestre lui-
 même , quoique frere d'Edouard , ne
 dissimuloit point son mécontente-
 ment. Louis en fut informé , l'at-
 tira auprès de lui , & le rendit en
 peu de tems un des plus zélés par-
 tisans de la trêve.

Bretailles , gentilhomme gascon ,
 attaché au service du roi d'Angle-
 terre , vint voir Comines qu'il con-
 noissoit depuis long-tems , & lui dit :
je m'imagine que les François vont bien
rire à nos dépens. Comines qui trouva
 la matiere délicate , lui demanda
 combien Edouard avoit gagné de

_____ batailles ? Neuf, répondit-il , où il
 ANN. 1475. *s'est trouvé en personne ; & combien
 en a-t il perdu , repartit Comines ?
 une seule , dit Bretailles , celle que
 vous venez de lui enlever ; mais je
 trouve cette défaite si honteuse qu'elle
 efface à mes yeux la gloire des neuf
 victoires.* Comines ne manqua pas
 de faire part au roi du discours de
 Bretailles : *c'est un dangereux babil-
 lard ,* dit Louis : *il faut lui fermer la
 bouche :* il l'envoya inviter à dîner ,
 & lui fit des offres , s'il vouloit re-
 venir dans sa patrie : n'ayant pû le
 déterminer à prendre ce parti , il lui
 donna mille écus , & promit d'avan-
 cer ses freres qui étoient en France.

Louis qui connoissoit son pen-
 chant à la raillerie , s'étudioit à ne
 rien laisser appercevoir qui pût faire
 soupçonner le mépris que lui inspi-
 roit la conduite d'Edouard : il se dé-
 dommageoit quelquefois de cette
 contrainte , lorsqu'il se trouvoit au
 milieu de ses confidens. Il plaisantoit
 un soir sur les pipes de vin & les au-
 tres bagatelles avec lesquelles il chas-
 soit les Anglois du royaume , lors-
 qu'en tournant la tête , il apperçoit
 un homme dans le coin de son cabi-

net : surpris de le voir , ne sachant comment il s'étoit introduit , & ne doutant point qu'il n'eût tout entendu , il s'avance vers lui , & lui demande qui il est , d'où il vient , & ce qu'il demande ? Celui-ci répondit qu'il étoit un marchand gascon , établi à Londres ; qu'il supplioit le roi de lui permettre de tirer du royaume une certaine quantité de vin , sans payer les droits accoutumés. Louis voulut savoir en quel état étoit sa fortune à Londres , & apprenant qu'elle étoit modique , il exigea qu'il ne mît jamais le pied en Angleterre , lui conféra un office dans la Guienne , & lui donna mille francs pour faire revenir sa femme en France , à condition qu'il n'iroit pas la chercher. *Ainsi le roi se condamna à cette amende , connoissant qu'il avoit trop mal parlé.*

Enfin Louis n'épargna rien pour gagner tous ceux qui avoient du crédit sur l'esprit d'Edouard. Il offrit un brevet de deux mille écus de pension à Hastings , grand chambellan , qui l'accepta sans hésiter , mais qui , pendant quelques années , refusa d'en donner quittance , ne voulant pas , disoit-il , qu'on trouvât son nom à

la chambre des comptes de Paris.
Ann. 1475. Howard & Stanlei ne furent pas oubliés : ceux à qui il n'offrit pas de pension, reçurent des gratifications ou des présens de vaisselle d'argent : enfin il vouloit , autant qu'il seroit possible , que tout le monde s'en retournât content.

Intrigues du
 connétable
 saint Pol.
Comines.

Tandis que Louis traitoit avec les Anglois , il entretenoit un commerce réglé avec le connétable & le duc de Bourgogne , & s'il ne parvenoit pas toujours à les tromper , il réussissoit du moins à les amuser & à les empêcher de prendre un parti définitif. Le connétable informé trop tard qu'Edouard prêtoit l'oreille aux propositions de Louis , n'oublia rien pour l'en détourner : & comme l'approche de l'hiver décourageoit les Anglois , il leur conseilloit de s'emparer des villes d'Eu & de saint Valeri qui étoient sans défense , de s'y cantonner , & d'attendre tranquillement le retour du printemps : il promettoit alors de leur livrer la ville de Saint - Quentin & toutes les places dont il pouvoit disposer en Picardie. Ce conseil n'étoit pas mauvais ; mais depuis l'aventure de Saint

Quentin , on comptoit peu sur ses promesses. Ne pouvant donc réussir auprès d'Edouard , il prit le parti de s'adresser à Louis lui-même , & ne supposant pas qu'il pût renvoyer à si peu de frais les Anglois dans leur isle , il lui proposoit , pour empêcher leurs pillages & les contenir pendant l'hiver , de leur céder quelques méchantes places d'où il seroit facile de les déloger. Louis informé que Creville & Richer arrivoient de la part du connétable pour lui faire cette proposition , résolut de profiter de la circonstance pour démasquer le connétable aux yeux du duc de Bourgogne , & le perdre sans ressource dans l'esprit de ce prince. A la cour du roi se trouvoit alors le seigneur de Contai serviteur du duc de Bourgogne , lequel avoit été fait prisonnier quelques mois auparavant , & qui avoit la permission de passer librement dans les deux rois pour négocier un accommodement. Le roi lui avoit promis de lui faire grace de sa rançon , si la paix se faisoit par son moyen : Louis s'entretenoit familièrement avec lui , lorsqu'on lui annonça l'arrivée des deux

 ANN. 1475

députés du connétable ; il le pria de se cacher avec Comines *derrière un grand & vieil ostevent* (paravent) , & *vint s'asseoir sur un escabeau rasibus de l'ostevent* , ne gardant avec lui que du Bouchage. Creville qui connoissoit le goût du monarque pour la satire , voulut l'égayer un moment avant que de lui parler d'affaires sérieuses. Il lui raconta donc qu'ils arrivoient de la cour du duc de Bourgogne , & qu'ils l'avoient trouvé dans une furieuse colere contre les Anglois ; que peu s'en étoit fallu qu'ils ne l'eussent déterminé non-seulement à se départir entièrement de leur alliance , mais même à joindre ses forces à celles du connétable , pour les attaquer de concert , & leur couper leur retour à Calais. Creville , pour donner plus de vraisemblance à son récit , se mit à contrefaire le duc de Bourgogne , frappant la terre du pied , jurant par saint Georges , & répétant les termes injurieux que le duc s'étoit permis sur le compte d'Edouard. Louis rioit à gorge déployée , mais craignant que Contain n'eût perdu quelque chose de cet entretien , il pria Creville de recommencer : *parlez plus haut* , lui

dit-il , *je deviens un peu sourd*. Crèveville charmé d'avoir trouvé le moyen d'amuser le monarque , rencherit encore sur tous les ridicules qu'il avoit donnés au duc. Après cette petite farce , il voulut entamer l'affaire dont il étoit chargé : *cela suffit* , dit le roi en l'interrompant , *j'enverrai devers mon frere le connétable , & je lui ferai savoir de mes nouvelles*. Après avoir congédié ces députés , il alla tirer de son réduit le seigneur de Contai , qui ne se possédoit plus , & qui ne pouvoit revenir de son étonnement : il demanda la permission de monter à cheval & courut informer son maître de ce qu'il venoit d'entendre.

Le connétable apprenant que malgré tous ses soins Edouard avoit signé la treve , ne put contenir sa colère : il lui écrivit une lettre pleine de reproches & d'invectives , l'appellant *un lâche , un homme deshonoré , un pauvre sire* , qui s'étoit laissé duper par des promesses dont on ne se souviendroit plus , dès que le péril seroit passé. En même-tems il écrivit au roi pour le complimenter sur la treve , & le supplier de ne point

Ann. 1475. ajouter foi aux calomnies que ses ennemis ne manqueroient pas de répandre sur son compte : il le conjuroit de mettre sa fidélité à de nouvelles épreuves & de lui permettre d'attaquer les Anglois de concert avec le duc de Bourgogne, qu'il détermineroit facilement à prendre ce parti. Le roi qui s'amusoit alors de l'embarras du connétable, parce qu'il l'avoit mis hors d'état de lui nuire, ne put se refuser à une sanglante équivoque : il lui fit dire que le dernier traité l'avoit parfaitement réconcilié avec Edouard, mais qu'il étoit encore accablé de mille autres affaires, & que pour s'en tirer *il auroit grand besoin d'une bonne tête comme la sienne.* Ennuyé du trop long séjour des Anglois en France, il ne manqua pas de communiquer à Edouard les offres que lui faisoit le connétable. Edouard surpris & indigné de ce dernier trait de perfidie, remit de son côté entre les mains du roi les lettres qu'il avoit reçues de ce perfide & malheureux politique, & hâta son retour en Angleterre.

Le duc de Bourgogne n'étoit pas moins irrité que le connétable : mais il étoit moins inquiet , parce qu'il pouvoit par ses propres forces balancer la puissance de Louis. Ainsi lorsqu'Edouard , fidele à ses engagements lui fit part de la treve à laquelle il lui avoit réservé le droit d'accéder , Charles répondit aux députés qu'il n'avoit point appelé les Anglois en France pour obtenir une treve , mais uniquement pour leur fournir les moyens de réparer leurs anciennes pertes ; qu'il avoit jugé Edouard digne du rang qu'il occupoit : mais après la conduite qu'il a tenue , ajouta-t-il , il peut partir quand bon lui semblera , & pour lui montrer que je n'ai aucun besoin de son alliance , je m'engage à ne faire ni paix ni treve avec la France , que trois mois après qu'il sera de retour dans ses états. Charles ne tint pas exactement cette dernière parole : après s'être fait prier quelque tems , il consentit enfin à nommer des plénipotentiaires. Il fut d'abord question d'une paix décisive , mais ce traité souffroit trop de difficultés : Charles n'y vouloit entendre qu'à condition

ANN. 1475.

Treuve de
Soleure avec
le duc de
Bourgogne.
Comines.
Meyer.
Le grand,

Ann. 1475.

qu'on lui rendroit Amiens & Saint-
 Quentin. C'étoit tout ce qu'il eût
 pu prétendre après une victoire :
 ainsi l'on abandonna ce premier pro-
 jet & l'on s'en tint à une treve de
 neuf ans. Elle fût conclue le treize
 septembre à Soleure , petite ville du
 duché de Luxembourg : cette treve
 se fit aux dépens des alliés , le con-
 nétable fut la première victime im-
 molée à la réconciliation des deux
 princes , il fut déclaré ennemi pu-
 blic : Charles jura de ne lui par-
 donner jamais & de le livrer au roi ,
 s'il étoit le premier à se saisir de sa
 personne. Louis à cette condition
 cédoit à Charles , Saint-Quentin ,
 Ham & Bohain ; les trésors & toute
 la dépouille du connétable. Cette
 cession dut coûter beaucoup à Louis ,
 mais il pouvoit la faire sans injusti-
 ce. Il n'en est pas de même de la
 seconde condition que Charles exi-
 gea , c'étoit la promesse de n'assis-
 ter ni directement ni indirectement
 le duc de Lorraine. Louis après
 avoir mis ce jeune prince aux mains
 avec un voisin trop redoutable , n'eut
 pas honte de l'abandonner : il pro-
 mit même de secourir Charles con-

tre l'empereur , la ville de Colongne & leurs adhérens : c'est que connoissant le génie inquiet & turbulent de Charles , il étoit bien aise , pour s'en délivrer , de le mettre aux prises avec le corps Germanique & de lui susciter de puissans ennemis. Edouard qui repassoit alors en Angleterre , ayant appris qu'on travailloit à un traité avec le duc de Bourgogne , dépêcha au monarque Thomas de Montgomery , pour lui dire qu'il ne cédât rien à cet orgueilleux vassal , & que s'il avoit besoin du secours des Anglois , il repasseroit la mer au printems prochain avec toutes ses forces pour aider à le réduire. Louis étoit trop sage pour accepter cette proposition : en effet quand même Edouard eût été sincèrement disposé à remplir sa promesse , pouvoit-on se flatter que la nation Angloise se prêtât aux caprices de son roi ; qu'elle contribuât volontiers à l'accroissement d'une puissance rivale ? Si les Anglois passoient une seconde fois en France , qui pourroit assurer Louis qu'ils fermeroient toujours l'oreille aux solli-

ANN. 1475.

citations du duc de Bourgogne , &
 qu'ils ne tourneroient pas leurs ar-
 mes contre leurs prétendus alliés ?
 Louis remercia le roi d'Angleterre
 de ses offres , fit de riches présens à
 son député , & pour mieux colorer
 son refus , il dit que la treve qu'il
 venoit de conclure avec le duc de
 Bourgogne n'étoit qu'une suite &
 une dépendance de celle qu'il avoit
 déjà faite avec le monarque Anglois ;
 que Charles avoit simplement eu la
 fantaisie de s'en faire expédier un
 acte particulier , lequel ne changeoit
 absolument rien aux conditions es-
 sentiellles du premier traité.

Pendant que le monarque signoit
 une treve avec le duc de Bourgogne ,
 il prorogea pour un an celle qu'il
 avoit conclue six mois auparavant
 avec le roi d'Aragon : trois ou quatre
 jours après avoir signé cette proro-
 gation , il forma avec le roi de Por-
 tugal une ligue offensive & défen-
 sive contre le prince Ferdinand & le
 roi dom Juan son pere , s'engageant
 à porter ses armes dans le royaume
 d'Aragon , après qu'Alfonse auroit
 chassé Ferdinand du royaume de
 Castille.

Le roi avoit renvoyé les Anglois , s'étoit réconcilié du moins en apparence avec le duc de Bourgogne , avoit mis le connétable dans l'impuissance d'exciter de nouveaux troubles , & même de lui échapper : enfin il venoit par des traités artificieux d'affurer ses frontieres du côté de l'Espagne : de tous ses ennemis il ne restoit plus que le duc de Bretagne avec lequel il n'eût point encore traité. Quoique ce duc eût été compris au nombre des alliés dans les trêves faites avec Edouard & avec Charles , & que le monarque Anglois eût même déclaré que si l'on attaquoit ce fidele allié , il viendrait en personne le défendre , cependant Louis crut devoir profiter des circonstances & exiger de son vassal quelque chose de plus qu'une exacte neutralité. Il envoya en Bretagne le sire de Beaujeu , avec ordre d'informer sur les lieux de tout ce que le duc pouvoit avoir fait ou » entrepris depuis quelque tems contre la France , des ambassades qu'il » avoit envoyées , de celles qu'il » avoit reçues , des traités qu'il avoit » conclus , ou même projetés , des

ANN. 1475.
Informations
contre le duc
de Bretagne :
traité de Sen-
lis.

Dom Lobineau.

Preuves de
Comines.

ANN. 1475.

» troupes qu'il avoit levées, & d'a-
 » près ce qu'il apprendroit relative-
 » ment à son artificieuse conduite,
 » de lui parler plus ou moins forte-
 » ment, afin de tirer de lui les plus
 » grandes suretés pour l'avenir. Le
 » roi exigeoit que le duc s'engageât
 » par serment & sous peine d'encou-
 » rir les censures ecclésiastiques, non-
 » seulement de ne faire ni pourchas-
 » ser par guerre, par alliance, ni au-
 » trement, aucune chose contre la per-
 » sonne du roi, ni le bien du royau-
 » me, mais encore de l'aider & se-
 » courir envers & contre tous sans
 » excepter personne; que l'écrit qu'il
 » en donneroit fût confirmé par les
 » trois ordres de l'état; que les pré-
 » lats, barons nobles & les bonnes
 » villes du duché s'obligeassent par
 » le même acte, qu'au cas que le duc
 » vînt contre son serment, ils ne lui
 » adhéreroient point; que même
 » ils serviroient le roi contre lui;
 » & que le duc donnât sur cela des
 » lettres-patentes où il déclareroit
 » que le cas arrivant il les tenoit
 » quittes de l'obéissance & fidélité
 » qu'ils lui doivent: enfin que pour
 » plus de sureté il envoyât certain

» nombre des principaux du pays,
 » en qualité d'otages à la suite du ANN. 1475.
 » roi qui se chargeroit de fournir à
 » leur dépense.

Cette ambassade étoit bien propre à blesser la fierté du duc de Bretagne : mais il étoit coupable, il étoit éloigné de ses alliés & hors d'état de résister par ses propres forces à la puissance de Louis : il ne chercha donc qu'à fléchir sa colere & à le désarmer par une prompte soumission. Les plénipotentiaires s'assemblerent à l'abbaye de la Victoire, près Senlis, & convinrent d'un nouveau traité. Le roi oubliant le passé promit d'assister le duc, qui de son côté s'engageoit à aider & à servir le roi pour la défense du royaume envers & contre tous, sans néanmoins être obligé de sortir des limites de son duché. Le roi maintenoit le duc dans ses droits & prérogatives, ainsi que faisoit le feu roi Charles VII, & s'obligeoit à employer toutes ses forces à le défendre, si quelqu'un vouloit l'attaquer : il devoit encore l'avertir de tout ce qui pourroit lui nuire, dès qu'il en auroit connoissance : le duc devoit

ANN. 1475.

en user de même à l'égard du roi ; & l'informer promptement de tous les bruits qui viendroient à se répandre , ainsi que des fâcheux ou sinistres rapports qui pourroient lui être faits. Les Bretons au service du roi & les François attachés au duc , devoient être rétablis dans la possession tranquille de leurs terres & héritages , le roi n'en exceptoit que d'Urfé & Ponce de la Rivière , auxquels il promettoit d'accorder des lettres particulières de rémission , mais avec des modifications. Le duc renonçoit formellement à toute alliance avec Edouard , & promettoit de servir contre les Anglois , si jamais ils revenoient en France.

Quoique dans ce traité , lequel devoit être juré de part & d'autre sur la vraie croix de saint Lo & sur les reliques de saint Hervé & de saint Gildas , le roi affectât de se soumettre lui-même à la plupart des conditions qu'il exigeoit du duc de Bretagne ; il y avoit toujours cette différence , que si le roi ne tenoit pas ses engagemens , le duc ne pouvoit l'obliger à les remplir ; au lieu que si le duc ne les remplissoit pas , à la

lettre , le roi ne manqueroit pas de lui en demander raison. Pour adoucir la rigueur de quelques-unes de ces conditions , le roi conféra au duc le titre de son lieutenant-général dans tout le royaume : titre que ce dernier n'ambitionnoit pas , & qui en effet sous un roi tel que Louis , ne pouvoit être regardé que comme une honorable servitude.

Ann. 1475.

Invasion de la Lorraine par le duc de Bourgogne.
Dom Calmet, hist. de Lorr. Comines.

Pendant que Louis traitoit avec le Breton , l'impétueux Charles s'apprêtoit à fondre sur la Lorraine. Depuis long-tems il dévorait des yeux l'héritage d'un voisin trop faible pour lui résister , il avoit été défié , rien ne l'empêchoit plus d'assurer sa vengeance : ainsi quoique la saison fût fort avancée il ne balança pas un moment à se montrer sur la frontière à la tête de quarante mille combattans. René hors d'état de résister par lui-même à des forces si supérieures , & ne sachant point encore que Louis l'avoit sacrifié , mit promptement ses places en état de défense & vint lui-même implorer sa protection : il lui rendit compte de l'invasion de Charles , &

Ann. 1475.

du péril où se trouvoit la Lorraine.

Louis traita de visions & de terreur panique tout ce que René put lui dire des desseins du duc Bourgogne : *Par la paque Dieu*, dit-il, *se je croyois ce que vous me dites , j'irais en personne défendre la Lorraine* : ensuite il l'accueillit froidement. René ne se rebuta point , il revint constamment à la charge , résolu de tout faire & de tout souffrir avant que de quitter la partie. Louis pour se débarrasser de ses importunités , donna ordre à l'amiral de marcher avec huit cens lances au secours de la Lorraine , mais il lui recommanda en particulier de s'arrêter sur la frontière & de ne rien entreprendre sans de nouveaux ordres. René reconnut enfin qu'on le jouoit , s'épargna des reproches inutiles : jugeant sans doute que sa présence en seroit un assez fort , il revint à la cour résolu d'attendre patiemment tout ce que le sort lui réservoir. Lorsque Louis vit son rival occupé à la conquête de la Lorraine , il jugea que le moment étoit enfin arrivé , de perdre le connétable.

Louis de Luxembourg comte de Saint-Pol , issu d'une maison qui avoit autrefois possédé les royaumes de Hongrie & de Bohême , & qui avoit donné des empereurs à l'Allemagne , tentoit de réparer par ses qualités personnelles les torts que la fortune avoit faits à ses peres ; guerrier intrépide , grand capitaine , politique consommé , génie ardent & souple , il étoit parvenu aux plus grands honneurs où puisse aspirer un sujet ; connétable de France , beau-frere du roi , oncle de la reine d'Angleterre , pere de plusieurs enfans qui déjà s'étoient signalés par des exploits , & qui commandoient les armées du duc de Bourgogne , il ne voyoit au-dessus de lui que des princes souverains. Mais il ne pouvoit consentir à se voir au second rang ; considérant moins ce qu'il étoit que ce qu'avoient été ses ancêtres , il n'aspira qu'à se former une principauté indépendante ; & comme il ne pouvoit y parvenir par des moyens légitimes , il mit en usage les armes des foibles , l'artifice & la dissimulation : sa vie fut un tissu de fourberies & d'intrigues. Après avoir

Ann. 1475.

Fin tragique
du connétable de saint
Pol.

Chron. scand.
Manuscrit de
le Grand.

ANN. 1475.

trompé long-tems le roi & le duc de Bourgogne , il les vit enfin se réunir pour le détruire , & comme si la nature entiere eût travaillé à sa ruine , il perdit presque dans le même tems sa femme qui auroit pu lui servir d'appui ; il apprit que son frere prisonnier du roi de France , s'étoit attaché au service du monarque pour être dispensé de payer sa rançon ; que son fils le comte de Roussi également prisonnier & taxé par Louis à quarante mille écus , languissoit dans les fers sans espoir de recouvrer la liberté ; que Genlis & Mouideux de ses principaux officiers , craignant de se trouver enveloppés dans sa disgrâce , venoient de l'abandonner : dans cette affreuse extrémité le connétable sentit qu'il étoit tems de renoncer à ses projets d'indépendance , & ne songea plus qu'à sauver sa vie en se donnant un maître. Il s'adressa à Charles qu'il croyoit généreux , & lui offrit de le rendre maître de toutes ses places , s'il daignoit le prendre sous sa sauve-garde & lui accorder sa protection. Charles malgré ses derniers engagemens accepta les nouvelles offres du con-

nétable, lui accorda un sauf-conduit Ann. 1475.
 où il lui juroit une entière sûreté,
 & envoya des troupes pour se mettre
 promptement en possession de Saint-
 Quentin. Mais Louis avec sa vigi-
 lance ordinaire prévint l'exécution
 de ce dessein ; il s'avança brusque-
 ment avec vingt mille hommes
 sous les murs de cette ville, où il
 avoit pratiqué des intelligences. A
 son approche le connétable prit la
 fuite, & muni du sauf-conduit de
 Charles il se retira auprès du sei-
 gneur d'Aimeries gouverneur de
 Mons. Saint-Quentin ouvrit ses por-
 tes : Ham, Bohain & Beaurevoir,
 suivirent cet exemple. Louis maître
 de tous les établissemens du conné-
 table, dépêche à Charles des dépu-
 tés pour le sommer de remplir ses
 engagemens ; il demande qu'on re-
 mette entre ses mains la personne
 du connétable, & à ce prix il offre
 de céder à Charles les places dont il
 venoit de s'emparer. Charles balança
 long-tems entre la passion de s'a-
 grandir des dépouilles d'un malheu-
 reux, & la honte de livrer un sup-
 pliant qu'il avoit pris sous sa sauve-
 garde : il assiégeoit alors Nanci ; il

Ann. 1475.

auroit bien voulu attendre pour faire sa réponse, qu'il fût maître de cette ville : mais Louis ne lui en donna pas le tems, & envoya ordre à Georges de la Tremouille sire de Craon, de s'avancer avec ses gendarmes du côté de la Lorraine. Charles connoissant qu'il lui seroit difficile d'achever la conquête de cette province, si la France s'y opposoit, chargea Hugonet & Imbercourt de retirer le connétable des mains d'Aimeries, & de le remettre au bout de huit jours entre les mains des députés du roi. Il comptoit qu'avant l'expiration de ce terme il seroit maître de Nanci, & qu'il pourroit envoyer un contre ordre à ses deux ministres : la place tint quelques jours de plus qu'il n'avoit prévu, le contre ordre arriva en effet, mais trois heures trop tard. Hugonet & Imbercourt, quoiqu'ils fussent combien le duc desiroit de sauver la vie au connétable, se hâtèrent d'exécuter l'ordre qu'ils avoient reçu, & ne manquerent pas à le remettre le plutôt qu'ils purent entre les mains de l'amiral de Bourbon & du seigneur de Saint-Pierre, qui s'étoient avan-

cés sur la frontière pour le recevoir : ceux-ci l'amenerent à la bastille, où ANN. 1475
 s'étoient rendus par ordre du roi le chancelier Doriol, le premier président Boulanger, Gaucourt, gouverneur de Paris, plusieurs présidens, conseillers, maîtres des requêtes, & les procureur & avocats généraux : *je vous remets, leur dit l'amiral, Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol, connétable de France, pour par la cour être procédé à son procès touchant les charges & accusations qu'on dit être contre lui & en faire tout ainsi que selon Dieu, raison, justice & vos consciences, vous aviserez être à faire.* Le chancelier après avoir recueilli les avis, répondit. *Puisque le plaisir du roi est de remettre le comte de Saint-Pol son connétable, entre les mains de la cour qui est justice souveraine & capitale du royaume, elle verra les charges qui sont contre lui, & lui interrogé, en ordonnera ainsi qu'elle verra être à faire par raison.* Chacun se retira, & le connétable demeura à la garde de Saint-Pierre. A cette occasion les Parisiens firent cette mauvaise pointe, qu'il y avoit eu

_____ *guerre en paradis, & que saint Pierre*
 Ann. 1475. *avoit enchaîné saint Paul.*

Le lendemain conformément aux délibérations du parlement, le chancelier, le second président, le gouverneur de Paris, & plusieurs conseillers, s'étant transportés à la bastille, dirent au connétable qu'il y avoit deux manieres de procéder dans son affaire : la premiere seroit d'écrire lui-même sa confession, de l'adresser au roi, & d'attendre sa réponse : la seconde de subir des interrogatoires, & de répondre juridiquement sur tous les cas qui lui étoient imputés. Le connétable après avoir demandé quelque tems pour y penser, déclara qu'il aimoit mieux être interrogé selon la forme & maniere de procéder en justice. Il ignoroit qu'Edouard & le duc de Bourbon eussent remis entre les mains du roi ses lettres & son scellé, qui devoient fournir contre lui des preuves authentiques qu'il lui étoit impossible d'éluder. Convaincu de trahison par sa propre écriture, il crut fléchir le roi & mériter sa grace en révélant un nouveau complot formé

formé contre la vie du monarque par le duc de Bourgogne & Hector de l'Ecluse , dont on lui avoit fait part pendant son séjour à Valenciennes. Cette confession tardive n'apaisa pas le monarque ; on continua les interrogatoires , & lorsqu'on eut rassemblé toutes les pieces du procès , on chargea Blosset seigneur de Saint-Pierre , d'amener le prisonnier à la chambre criminelle où sa sentence devoit être prononcée. Saint-Pierre entra de grand matin dans la chambre du prisonnier , & le trouvant au lit , il lui dit : *monseigneur , que faites-vous ? dormez-vous ? Nenni , dit le connétable , long-tems a que ne dormis , mais suis ici où me voyez pensant & fantasiant.* Saint-Pierre lui dit qu'il falloit se lever & venir au parlement ; que d'Estouteville , prévôt de Paris , l'attendoit à la porte. Cette nouvelle affligea le connétable ; dans son infortune il avoit trouvé une ame sensible & comparissante, c'étoit Lhuillier capitaine de la bastille ; il craignoit d'être tiré de ses mains , pour tomber en celles d'Estouteville son ennemi person-

 ANN. 1475.

nel : il n'appréhendoit pas moins de se voir insulté en chemin par le peuple de Paris , qui depuis bien des années le regardoit comme le premier auteur de toutes les guerres qui avoient désolé le royaume. Il connoissoit mal ce peuple sensible, généreux & compatissant : tant que le connétable avoit joui d'une fortune brillante , on l'avoit chansonné , on avoit affiché contre lui des placards , il avoit été l'objet de la haine publique ; dès qu'il fut malheureux , il ne trouva plus que de l'intérêt & des larmes ; on trouvoit étrange qu'un premier officier du royaume fût jugé sans lit de justice , & comme le dernier des particuliers ; on vantoit sa naissance , ses talens , sa générosité & jusqu'aux avantages de sa taille & de sa figure. Depuis qu'il étoit passé au service de France , l'avoit-on vu porter les armes contre le roi ? Lui seul avoit long-tems couvert nos frontieres contre toute la puissance de Charles ; & s'il eût été aussi attaché aux ennemis de l'état que l'envie l'avoit publié : l'eussent-ils si lâchement abandonné ?

Peussent-ils livré eux-mêmes entre les mains d'un roi implacable dans sa vengeance ? Il avoit eu part à quelques intrigues ; mais y avoit-il beaucoup d'hommes de son rang qui fussent plus innocens que lui ? les princes du sang , le propre frere du roi , ne s'étoient-ils pas mis à la tête des factieux ? L'esprit de révolte étoit devenu un vice commun, inhérent à la constitution de la monarchie ; les confidens du roi , ses propres ministres Balue & d'Haraucourt, n'avoient-ils pas abusé de sa confiance ? n'avoient-ils pas tramé des intrigues ? cependant on ne s'étoit point porté contre eux aux dernières extrémités ; on avoit respecté leurs jours : le connétable méritoit-il moins d'égards ? Cet infortuné seigneur ne s'attendoit point lui-même à être traité avec plus de rigueur : jusqu'alors on avoit épargné les personnes de son rang ; leur sang sembloit avoir acquis le droit de ne pouvoir être répandu que dans les combats ; mais le connétable étoit jugé par les loix , & les loix sont sourdes & inexorables : plus l'esprit de révolte étoit devenu contagieux , plus il im-

ANN. 1475.

 ANN. 1475.

portoit de le réprimer par des exemples éclatans. Le connétable arrivé aux degrés du palais, y fut reçu par Gaucourt gouverneur de Paris, & Hesselin prévôt des marchands, qui l'introduisirent à la chambre criminelle. Le chancelier lui dit : *monseigneur de Saint-Pol, vous avez été par ci-devant & jusqu'à présent réputé le plus sage & le plus constant chevalier de ce royaume ; & puis donc que tel avez été jusqu'à maintenant, il est encore mieux requis que jamais que aiez meilleure constance que oncques vous n'eutes.* On lui demanda ensuite le collier de l'ordre de S. Michel, & l'épée de connétable : il pria Saint-Pierre qui ne l'avoit point quitté, de l'aider à détacher ce collier, le baïsa & le remit entre les mains du chancelier ; quand à l'épée, il dit qu'on la lui avoit enlevée lorsqu'il fut livré aux commissaires du roi. Alors on lui lut sa sentence qui le déclaroit criminel du crime de lèze-majesté, & comme tel condamné à perdre la tête sur un échaffaut devant l'hôtel de ville. Le connétable surpris & confus leva les yeux au ciel, & dit en soupirant : *Dieu soit loué, veez*

biën dure sentence ; je lui supplie & requiers qu'il me donne la grace de bien le connoître aujourd'hui. Puis regardant tristement Saint-Pierre : *monfieur Saint-Pierre*, lui dit-il, *ce n'est pas là ce que m'aviez toujours dit.* On lui donna pour l'assister dans ces funestes momens quatre docteurs en théologie, deux curés & deux moines mendiants. Après avoir mis ordre aux affaires de sa conscience, & avoir dicté son testament sous le bon plaisir du roi, il monta sur l'échaffaut, se jeta à genoux les yeux tournés vers l'église de Notre-Dame, resta quelque tems en prières ; il se releva avec un visage tranquille, pria le chancelier & Saint-Pierre de demander pour lui pardon au roi, recommanda son ame aux prières du peuple ; puis arrangeant lui-même le carreau sur lequel il devoit s'agenouiller, il se laissa bander les yeux, & reçut tranquillement le coup de la mort. Son corps fut inhumé dans l'église des Cordeliers.

Nous ne devons pas taire ici quelques circonstances qui servent à peindre les hommes & les mœurs du temps. Le connétable avant de

ANN. 1475.

 APR. 1475.

monter sur l'échaffaut, dit à ses quatre confesseurs, qu'il avoit caché dans son habit soixante-dix demi-écus d'or : il les remit entre les mains du Cordelier son confesseur pour qu'il les distribuât aux pauvres. Le Cordelier lui représenta qu'ils seroient mieux employés à la subsistance des novices de son couvent : le moine Augustin prétendit que l'emploi en feroit bien plus utile, s'ils étoient donnés aux novices de sa maison, & là-dessus les deux mendiants entrent en dispute. Le connétable pour les mettre d'accord voulut que cet argent fût partagé en quatre parties égales, & que chacun de ses confesseurs fît de sa portion l'usage qu'il jugeroit le plus méritoire. Il tira de son doigt un diamant, & pria qu'il fût mis à celui de l'image de Notre-Dame de Paris : il détacha de son col une pierre à laquelle il attribuoit une vertu efficace contre le poison, & chargea le Cordelier de la remettre à son petit-fils : *beau pere*, lui dit-il, *vous le prierez qu'il la porte toujours au col pour l'amour de moi.* Cette dernière partie de ses volontés ne fut point

exécutée : le roi aussi crédule que le ~~connétable~~ ANN. 1475. , réserva pour lui cette pierre. Il céda au duc de Bourgogne , comme on en étoit convenu , les villes de Saint-Quentin , Ham & Bohain , les trésors & les meubles du connétable , & n'héritage pour sa part que des terres que ce malheureux seigneur possédoit en France. Ce partage étoit si inégal , que Louis ne put s'empêcher de dire , *que le duc de Bourgogne & lui avoient fait la chasse au renard ; que Charles avoit emporté la fourrure qui étoit précieuse ; mais que pour lui il n'avoit eu que la chair qui n'étoit bonne à rien.*

Quelques jours après , Paris fut le théâtre d'un autre spectacle moins lugubre. Boufile , dont nous avons parlé avec éloge , en rendant compte de la réduction de Perpignan , avoit été défié par un chevalier Catalan , & avoit relevé le gage de bataille : ils étoient convenus sous le bon plaisir du roi de France , de se battre à outrance dans la ville de Paris. Louis respectant les loix de la chevalerie , nomma le comte de Dammartin pour juge du camp. Au jour nommé , Boufile se présenta dans la lice

ANN. 1475. armé de toutes pieces ; la hâche au point , enseigne déployée , précédé de trois trompettes , & suivi de plusieurs écuyers , & attendit tranquillement son ennemi : après les proclamations usitées , celui-ci ne s'étant point présenté , Bouffle prit acte de comparution & se retira.

Le duc de
Bourgogne
acheve de
soumettre la
Lorraine.
Dom Calmet,
hist. de Lorr.
Manuf. de
le Grand.

Charles pendant ce tems achevoit de soumettre la Lorraine : Nanci après avoir soutenu un siège assez long pour donner le tems à son souverain ou à ses alliés de venir la délivrer , voyant qu'elle n'avoit aucun secours à espérer , ouvrit ses portes au vainqueur : il y fit son entrée le dernier de Novembre. Maître paisible de toute la Lorraine , il convoqua les états de la province , & leur déclara que son intention n'étoit point de les traiter comme un peuple conquis ; qu'il ne mettoit aucune différence entre les Lorrains & ses anciens sujets ; qu'il avoit même choisi Nanci , pour y établir sa demeure , & en faire la capitale de ses états ; qu'étant obligé de les quitter pour se mettre en possession du comté de Ferrette , il leur laissoit pour gouverneur le seigneur de Bievres son

cousin , dont tout le monde connoissoit la prudence , la justice & la modération.

Maître de la Lorraine , Charles donna une libre carrière à son imagination & enfanta de vastes projets, Les Suisses l'avoient offensé & se trouvoient dans son voisinage : il résolut de les soumettre. La conquête de la Suisse qui ne pouvoit long-tems l'arrêter , lui ouvroit les portes de l'Italie , où il lui seroit facile , vu le grand nombre d'alliés qu'il s'y étoit déjà faits , d'étendre rapidement ses conquêtes. Arbitre de l'Italie , il descendroit en Provence où le roi René de Sicile promettoit non-seulement de l'adopter pour son fils , mais de se dépouiller en sa faveur de la propriété de ses états , en se réservant seulement une pension viagère. De la Provence il pénétreroit sans obstacle dans le Dauphiné ; il y seroit joint par toutes les forces de la maison de Savoie : alors que feroit & que diroit Louis ? quelle puissance oseroit se mesurer à la sienne & lui prescrire des bornes ? Charles avoit lu l'histoire : parmi les grands hommes de l'antiquité ,

ANN. 1476.
Projets ambitieux de ce duc.
Comines.

Ann. 1476.

il avoit choisi Annibal pour son héros. On ne peut nier qu'il n'eût avec le général Carthaginois plusieurs traits de conformité, une ambition démesurée, la patience dans les travaux, la férocité guerrière, la soif du sang & du carnage : mais il n'avoit ni sa pénétration, ni ses ruses, ni ses talens pour la conduite & la disposition d'une armée.

Louis étoit le Fabius Maximus que la fortune opposoit au nouvel Annibal. A l'exemple du dictateur Romain il ne s'attachoit qu'à rompre les projets de son ennemi sans jamais en venir aux mains ; il l'observoit de loin, il pénétoit ses desseins, & se mettoit en état de profiter de ses fautes. Dès qu'il le vit maître de Nanci, il prétexta suivant son usage un pèlerinage à Notre-Dame du Pui, s'approcha de Lyon, & y fixa même son séjour afin de rassurer par sa présence & par celle d'une armée qui l'accompagnoit toujours, cette grande ville allarmée du voisinage de Charles, & de contenir la maison de Savoie & le roi René comte de Provence. Louis connoissant le caractère impétueux de

Charles, n'avoit point doué que se voyant maître de la Lorraine, ce duc n'entrât à main armée dans le comté de Ferrette & dans le Landgraviat d'Alsace, pour venger la mort de Hagembach, & se remettre en possession de cette province; que les hostilités qu'il commettrait sur les terres de l'empire, ne soulevassent encore une fois contre lui le corps Germanique, & qu'il ne succombât enfin sous le nombre & la puissance des ennemis qu'il alloit se faire: c'étoit même d'après cette combinaison que Louis lui avoit sacrifié si facilement le jeune duc de Lorraine. Il paroît en effet que Charles avoit dessein, avant d'attaquer les Suisses & de pénétrer dans l'Italie, de commencer par se venger de Sigismond qu'il méprisoit, & de recouvrer le comté de Ferrette qu'il posséderoit alors non plus à titre d'engagement, mais par droit de conquête. La fortune en décida autrement; un marchand Suisse conduisant sur les terres du comte de Romont prince de Savoie, une charrette chargée de peaux de mouton, fut pillé par les officiers du comte,

ANN. 1476

Il se dispose à soumettre la Suisse.

Comines.
Meyer.
Dom Calmet.

 ANN. 1476.

sous prétexte qu'il avoit fraudé les droits : les Suisses usèrent de représailles ; la guerre s'alluma entre le comte & les Suisses ; mais la partie étoit trop inégale , Romont battu & dépouillé d'une partie de ses terres , implora la protection de Charles , qui brûlant, lui-même du desir de se venger des Suisses , embrassa avidement sa querelle. En vain ses principaux officiers lui représentèrent que son armée épuisée par deux guerres consécutives avoit besoin de quelque repos , il n'écoula que son ardeur , & se prépara à entrer promptement en Suisse.

Les cantons effrayés eurent recours à Louis , & le sommerent en vertu du traité de ligue qu'il avoit formé avec eux de leur envoyer une armée auxiliaire de vingt mille hommes , ou du moins de leur payer la somme de vingt mille florins du Rhin par mois , tant que dureroit la guerre. Louis que cette demande embarrassoit , proposa un cas de conscience assez singulier ; savoir , *si , après la trêve qu'il avoit conclue avec le duc de Bourgogne , il pouvoit , sans offenser Dieu & sa conscience , permettre , souf-*

frir ou tolérer qu'aucuns princes , seigneurs & communautés qui ont ou qui peuvent vraisemblablement avoir querelle contre ce duc , lui fissent la guerre ou lui portassent dommage , & jusqu'à quel point il pouvoit les seconder ? Il fut répondu , qu'attendu la maniere dont le duc s'étoit toujours conduit envers le roi , celui-ci pouvoit laisser agir les princes ou communautés , & même leur faire entendre que s'ils vouloient faire la guerre au duc , il en seroit content , & n'y apporteroit aucun obstacle , mais qu'il ne pouvoit ni ne devoit en conscience les exciter ni leur donner du secours. C'étoit précisément la réponse que Louis souhaitoit , & ce fut avec cette monnoie qu'il paya pour cette fois les Suisses : il leur conseilla d'appaîser la colere du duc , & promit de travailler lui-même à leur accommodement. En effet : il eût mieux aimé que Charles eût porté ses armes en Allemagne , il le fit prier d'épargner les Suisses , & de vouloir bien se contenter d'une réparation qu'ils étoient très-disposés à ne pas lui refuser. En conséquence leurs députés offrirent à Charles toutes les réparations qu'il

Ann. 1476. pouvoit demander, soit pour lui soit pour le comte de Romont, & afin de le détourner de cette expédition, ils lui peignirent la stérilité de leur pays & la pauvreté des habitans : toutes les richesses de la Suisse rassemblées ne valent pas, lui dirent-ils, les brides de vos chevaux ni les éperons de vos chevaliers. Charles resta inexorable ; il entroit dans ses arrangemens qu'il devoit soumettre la Suisse, afin de s'assurer un passage libre en Italie ; rien n'étoit capable de le faire changer : il s'avance donc & vient former le siège de la ville de Granfon : cinq cens Suisses la défendoient ; après une vigoureuse résistance, ils se rendirent à discrétion. Charles les livra au prévôt de son armée, qui en pendit quatre cens aux arbres voisins, & noya les cent autres dans le lac de Neuchâtel. Les Suisses avertis du péril que couroit la garnison de Granfon accouroient à son secours : on vint dire à Charles qu'ils approchoient. *Ils ne sont pas si fols*, répondit-il, & il continua sa marche. La principale force de son armée consistoit en cavalerie : s'il eût pu attirer ses ennemis dans la

Déroute de
Granfon.
Ibid.

plaine, il les auroit écrasés sous les pieds de ses chevaux; mais il alla imprudemment s'embarasser lui-même dans des défilés, croyant qu'il ne s'agissoit que de donner la chasse à quelques paysans attroupés. Il ne tarda pas à revenir de son erreur: le premier corps où il combattoit en personne, fut bientôt renversé, & obligé de se replier sur le second il y porta le désordre. Les Suisses profitant de ce premier avantage enfoncent tout ce qui se présente; le désordre & l'épouvante s'emparent de l'armée ennemie qui ne s'attendant point à combattre, n'étoit pas même rangée en bataille. La déroute devint générale; Charles lui-même s'enfuit avec précipitation jusqu'à Noseroy: on dit que son fou qui ne l'avoit point abandonné, crioit en courant après lui: *monseigneur, nous voilà bien annibalés*. L'artillerie, les équipages, la vaisselle & le trésor du duc restèrent au pouvoir des vainqueurs. Les Suisses connoissoient alors si peu le prix d'un si riche butin, qu'ils déchirèrent les tentes les plus précieuses pour s'en faire des habits; prirent l'argenterie du duc pour de l'étain,

ANN. 1476.

& en vendirent plusieurs morceaux deux grands blancs la pièce. Un d'eux ayant trouvé le gros diamant du duc enfermé dans son étui, crut que c'étoit un morceau de verre, & ne daigna pas d'abord le ramasser : il s'en repentit un moment après, le mit dans sa poche, & le donna à un prêtre pour un florin : le prêtre qui ne se connoissoit gueres mieux en diamans, le revendit trois livres : c'est aujourd'hui le second diamant de la couronne ; & il est estimé 1800000 livres. Après cette victoire les Suisses attaquèrent Grançon & l'emporterent d'assaut ; ils détachèrent des arbres les corps de leurs compatriotes, auxquels ils donnerent une sépulture honorable, & pendirent aux mêmes arbres un pareil nombre de Bourguignons.

Avantages
que procure
au roi la vic-
toire des Suif-
ses.

Comines.
Le Grand.

Les Suisses avoient remporté la victoire, & c'étoit véritablement Louis qui triomphoit : toutes les puissances rechercherent son alliance : Charles lui-même en donna le premier l'exemple. Ce Charles si fier, si impérieux quelques jours auparavant, craignant que Louis ne profitât de l'occasion, lui envoya le seigneur

de Contai avec des paroles humbles & soumises , pour connoître ses intentions par rapport à la treve , & le supplier de n'y rien changer. Louis qui ne trouvoit pas encore son rival assez humilié , & qui espéroit lui porter des coups plus certains , en ne se déclarant point ouvertement , n'oublia rien pour dissiper ses soupçons ; il affecta même de se montrer sensible à son malheur , qui , cependant , ajouta - t - il , sera bientôt réparé. Mais le peuple moins dissimulé que le monarque , ne put cacher sa joie : Contay eut la mortification d'entendre dans les rues des chansons & des vaudevilles sur la déroute de Granfon.

Galeas Sforce duc de Milan , entraîné dans le parti de Charles par la séduction de la duchesse de Savoie , ne le vit pas plutôt malheureux , qu'il envoya un député à Louis son premier allié & son ancien bienfaiteur , pour lui demander pardon de sa conduite passée , & pour lui offrir cent mille ducats , s'il daignoit le recevoir au nombre de ses alliés dans la guerre qu'il alloit sans doute déclarer au duc de Bourgogne : di-

*tes à votre maître, répondit Louis, que
 ANN. 1476. je ne veux point de son argent, & que
 j'en leve une fois l'an trois fois plus que
 lui : de la paix & de la guerre avec le
 duc de Bourgogne j'en ferai à mon vou-
 loir ; mais si Galeas se repent d'avoir
 quitté mon alliance pour prendre celle
 du duc, je suis content de retourner
 comme nous étions auparavant. L'al-
 liance fut faite & solennellement
 proclamée à Lyon & à Milan. La
 duchesse de Savoie elle-même fit des
 démarches secrètes auprès du roi son
 frere : quoiqu'elle continuât à ména-
 ger Charles, elle se prépara d'avance
 des moyens de réconciliation avec
 Louis.*

Ainsi se dissipoit cette ligue qui
 avoit menacé les provinces méridio-
 nales du royaume. Le vieux roi René
 étoit le seul des princes ligués qui
 n'eût point encore fait des démar-
 ches pour rentrer en grace auprès
 du roi son neveu.

René n'aimoit pas le roi ; il lui
 imputoit la plupart de ses malheurs :
 mais livré par goût à l'étude des arts
 & aux douceurs de la retraite, il au-
 roit toujours vécu en paix avec lui,
 si la tendresse particulière qu'il eut,

Procès inten-
 té au roi Re-
 né, comte de
 Provence.

Comines,
 Gauffredi,
 hist. de Prov.

Manus. de
 le Grand.

pour Nicolas son petit-fils , ne l'eût entraîné dans une démarche inconsiderée & sans doute criminelle. Nicolas , comme nous l'avons dit plus haut , renonça au mariage d'Anne de France , fille aînée du roi , pour rechercher celui de la princesse de Bourgogne , & l'on ne douta point que René ne fût sinon l'auteur , du moins le complice de cet affront. Louis , pour se venger de l'ayeul & du petit-fils , s'empara de l'Anjou , en chassa les officiers de René. Quelque tems après , Nicolas mourut , & les Lorrains défererent la possession de leur duché à la comtesse de Vaudemont fille du roi René , laquelle s'en démit en faveur du jeune René son fils. Louis appelé au secours du jeune duc & de la régente contre la violence de Charles , fit avancer sous ce prétexte ses troupes dans le Barrois , comme il avoit fait dans l'Anjou : Cossa gouverneur du Barrois protesta au nom de son maître : Louis , pour toute réponse , ordonna que , s'il ne se retireroit promptement , on eût à le coudre dans un sac , & à le jeter dans la riviere. Ces violences , la perte d'une partie considérable de

Ann. 1476.

Dom Calmet,
hist. de Lorr.

 ANN. 1476.

ses revenus aigrissoient le bon roi René : des demandes singulieres & inattendues de la part du roi acheverent d'épuiser sa patience. Louis lui demandoit la moitié de tous ses revenus comme fils & héritier de Marie d'Anjou qui avoit dû partager également avec lui : il lui demandoit de plus deux cens mille écus donnés au jeune Nicolas pour la dot d'Anne de France qu'il n'avoit point épousée ; enfin la somme de cinquante mille écus qu'il avoit promis à Edouard , pour la rançon de la reine Marguerite , & l'intérêt de toutes ces sommes. Pour terminer cette affaire , il proposoit à René qu'il lui fît une cession absolue de tous ses biens , moyennant une pension viagere de soixante mille livres. René indigné , & ne trouvant point de meilleur moyen de se venger du monarque , s'étoit jeté dans le parti , & pour ainsi dire , entre les bras du duc de Bourgogne : il avoit promis de l'adopter pour son fils , & de lui céder même de son vivant la propriété de toutes ses provinces. Le marché étoit fait : déjà Châteauguyon l'un des fils du prince d'Orange étoit passé en Ita-

lie avec des sommes considérables , pour y lever des troupes & les conduire en Provence. La dérouté de Grançon rompit toutes les mesures qu'on avoit prises à cet égard. Louis qui n'étoit venu à Lyon que pour être plus à portée d'observer les démarches de ses ennemis , craignant de se rendre odieux s'il attaquoit de front un vieillard vénérable , son oncle , consulta le parlement de Paris sur la conduite qu'il devoit tenir en cette occasion : il marquoit dans sa lettre qu'il seroit fâché de trouver son oncle aussi coupable qu'on le publioit , qu'il n'avoit point cessé de l'aimer rendrement ; mais que l'intérêt de l'état devant l'emporter sur toute autre considération , il souhaitoit que la cour prît connoissance de cette affaire , & lui envoyât au plutôt le résultat de ses délibérations. La réponse du parlement fut que la *matiere mise en délibération* , après avoir été longuement & mûrement débattue ; l'avis de la cour étoit qu'on pouvoit en bonne justice procéder contre le roi de Sicile par prise de corps ; mais qu'ayant égard à sa parenté avec le roi , à son grand âge & autres considérations , &

Ann. 1476. *le roi ne voulant point qu'on procédât par prise de corps , René devoit être ajourné à comparoître en personne devant le roi , ou celui ou ceux qui seroient à ce commis & députés par lui en sa cour suffisamment garnie , sur peine de bannissement du royaume , de confiscation de corps & de biens , & que pour garder la forme ordinaire , le roi doit donner ses lettres-patentes adressant au roi de Sicile , afin qu'il ait à comparoître & autres lettres à quelques notables personnages pour les lui signifier.*

René se voyant poursuivi avec tant de vivacité , & ne pouvant alors compter sur la protection du duc de Bourgogne , envoya son neveu Charles du Maine , appelé duc de Calabre pour fléchir la colere du roi , & lui dire de sa part qu'il apprenoit avec la plus sensible douleur qu'il avoit encouru la disgrâce de sa majesté ; qu'il la supplioit de se rappeler les services que lui & ses ancêtres avoient rendus aux rois de France ses prédécesseurs & à lui-même ; qu'il n'avoit pu concevoir pour quelle cause ni sous quel prétexte le roi avoit fait saisir les duchés d'Anjou & de Bar ; qu'à la vérité le roi étoit

le maître non-seulement de ces provinces , mais encore de tout ce qui appartenoit au roi de Sicile & à la maison d'Anjou ; qu'il importoit à sa gloire de faire cesser le scandale que caufoient d'odieuses procédures contre un prince du sang , son oncle , un paisible vieillard qui ne demandoit qu'à finir tranquillement le reste de ses jours.

ANN. 1476.

Louis n'avoit aucun dessein de pousser à bout le roi de Sicile , dès qu'il le vit disposé à rentrer dans le devoir : il lui adressa Guy de Poitiers archevêque de Vienne , Jean de Blanchefort maire de Bordeaux , & Gratien Faure président de Toulouse pour terminer amicalement ce démêlé. René promit sur son honneur , & jura sur les saints évangiles , de n'avoir désormais aucune intelligence , ligue ni confédération avec le duc de Bourgogne , de ne jamais remettre entre ses mains le comté de Provence ni en tout ni en partie. On dressa des lettres de ce serment , & elles furent accompagnées des scellés de Jean de Cossa sénéchal de Provence , de Saladin d'Anglure , d'Honorat de Veyne , du chancelier

, Réconciliation de l'oncle avec le neveu.
Ibid.

Ann. 1476. Jean Martin , de Vivant Boniface juge-mage , de Palamede de Forbin président , de Jean Jarente & Benjamin conseillers , de Fouquet Dagout , de Renand de Villeneuve , de Baptiste de Pontevéz , & des procureurs , consuls & syndics des villes d'Aix , de Marseille & d'Arles. Après avoir donné au roi cette première satisfaction , René malgré son grand âge , consentit à venir le trouver à Lyon , amenant avec lui Cossa grand sénéchal de Provence & plusieurs seigneurs & dames de sa cour. Comme dans cette première entrevue Louis renouvelloit ses plaintes sur les liaisons que son oncle avoit eues avec le duc de Bourgogne : *ne vous émerveillez, sire, lui dit hardiment Cossa, si le roi mon maître, votre oncle, a offert au duc de Bourgogne de le faire son héritier, car il en a été conseillé par ses serviteurs, & spécialement par moi; vu que vous qui êtes fils de sa sœur & son propre neveu lui avez fait des torts si grands que de lui avoir surpris les châteaux de Bar & d'Angers, & si maltraité en toutes ses autres affaires; nous avons bien voulu mettre en avant le marché avec le duc de Bourgogne,*
afin

afin que vous en euffiez la nouvelle ,
& pour vous donner envie de nous faire
la raifon , & connoître que le roi mon
maître eft votre oncle ; mais nous n'eû-
mes jamais envie de mener ce marché
jufqu'au bout. Louis approuva la gé-
 nèreufe liberté de Coffa , crut ou
 feignit de croire que fon oncle étoit
 innocent : il lui rendit les duchés de
 Bar & d'Anjou , le combla de pré-
 fens , ainfi que toutes les perfonnes
 de fa fuite. On prit des arrangemens
 touchant fa fuccelfion : on convint
 qu'après fa mort Charles du Maine ,
 dernier mâle de la branche d'Anjou ,
 auroit la Provence , & que le duché
 d'Anjou feroit réuni à la couronne.

Cette réconciliation avec la mai-
 fon d'Anjou n'empêcha pas la difgra-
 ce du maréchal Joachin de Rouault.
 Il avoit été chargé dans les dépo-
 fitions du connétable d'entretenir
 des liaifons avec ces princes dans un
 tems où ils étoient engagés dans le
 parti du duc de Bourgogne. Le roi
 avoit encore contre le maréchal un
 autre fujet de mécontentement : il
 lui avoit fait demander fa compa-
 gnie de gendarmes pour quelque ex-
 pédition ; Rouault à qui l'on avoit

Disgrace du
 maréchal
 Rouault.
*Manuf. de
 le Grand.*

Ann. 1476. retranché 2000 livres sur ses appointemens, avoit répondu que sa compagnie ne marcheroit point, que cette somme ne lui fût payée : Louis paya, mais garda le souvenir de cette offense, & ayant fait arrêter le maréchal quelque tems après, il nomma des commissaires pour instruire son procès. La procédure fut lue à Tours en plein conseil, & en présence des nobles du Poitou : il n'y est fait aucune mention ni des liaisons de Rouault avec les princes d'Anjou, ni de sa résistance aux ordres du roi : la sentence porte que le maréchal ayant fait faire de faux rôles de ses gens d'ordonnance, & vendu à son profit des bleds que le roi avoit mis dans la ville de Dieppe, est condamné à vingt mille livres d'amende, à perdre ses charges & gouvernemens, & à être banni du royaume. Tous ses biens sont déclarés appartenir au roi. Louis sentit apparemment la dureté de cette sentence ; le maréchal ne fut point banni ; il conserva ses terres, & mourut deux ans après dans le sein de sa famille.

Ligue contre le duc de Bourgogne.

Depuis la déroute de Grançon, le roi ne s'en tenoit plus si scrupuleu-

fement à la décision des théologiens qu'il avoit consultés sur son *cas de conscience* : il attira auprès de lui des députés des cantons, les reçut avec les distinctions les plus flatteuses, les combla d'éloges & de présens, & leur fit délivrer des sommes considérables pour les mettre en état de résister à une nouvelle attaque. Il auroit bien voulu que les villes impériales du haut Rhin eussent fait cause commune avec eux, mais depuis que la Lorraine étoit tombée au pouvoir de Charles, le roi avoit beaucoup de peine à entretenir des intelligences en Allemagne & sur le haut Rhin. Il n'étoit pas possible de s'y rendre sans traverser des pays soumis au duc de Bourgogne; les députés que le roi y envoyoit étoient obligés de se déguiser en pèlerins & en mendiants, équipage très-peu propre à leur attirer de la considération. Les alliés qui sentoient que tout le poids de la guerre tomberoit sur eux, tandis que le roi en auroit seul le profit, répondoient à ses députés : *dites au roi que s'il ne se déclare promptement, nous appoin-terons, & nous nous déclarerons contre lui.* Louis avoit à sa cour un orateur

Ann. 1476.
Dom Calmer,
hist. de Lorr.
Preuves de
Comines.

Ann. 1476. plus persuasif , qu'il se reprocha enfin d'avoir trop négligé ; c'étoit le jeune duc de Lorraine qui , depuis qu'il avoit perdu ses états , le suivoit par-tout , sans jamais se laisser abattre par l'humiliation ni par les dédains qui accompagnent toujours la disgrâce. Des ames généreuses dans l'ordre du peuple , semblerent prendre plaisir à le venger du mépris de la cour : lorsqu'il vint à Lyon à la suite du monarque , quelques commerçans s'habillèrent de ses couleurs , couvrirent leurs chapeaux de plumes , & une hallebarde à la main ils allèrent l'attendre hors des portes de la ville. On crut d'abord qu'ils étoient venus au devant du roi , mais après l'avoir salué profondément , ils demandèrent le duc de Lorraine , se rangèrent autour de lui , & lui formerent une garde. Tous les matins ils se rendoient dans le même équipage à la porte de son hôtel , le conduisoient au palais du roi ou à l'église. Louis ouvrit les yeux sur le compte d'un prince qui dans le malheur trouvoit encore de tels amis : n'osant épouser trop ouvertement sa querelle , il lui donna une somme

assez considérable , sous le titre d'arrérages d'une pension qu'il lui avoit autrefois promise , & le fit escorter par quatre cens lances qui durent le conduire au travers de la Lorraine & jusques dans les villes du haut Rhin. Daubigny & la Penne qui commandoient cette escorte , eurent ordre , sous peine de la vie , de marcher sans bruit , & de n'attaquer aucun Bourguignon : la sagesse de leur conduite les préserva de toute insulte. Les gendarmes François se trouverent souvent logés avec les garnisons Bourguignonnes , sans qu'il s'élevât entr'eux la moindre contestation : un jour que le prince René prosterné dans une église imploroit la miséricorde du Tout-puissant , une femme vêtue simplement , & le visage couvert d'un voile , s'approcha de lui , s'inclina profondément , & lui glissa dans la main une bourse de quatre cens livres : René la remercia d'un signe de tête , se leva , & continua sa route. Il se rendit à Strasbourg , où bientôt arriverent les députés des Cantons , pour le prier de venir se joindre à la nouvelle armée

qu'ils devoient opposer à Charles leur commun ennemi.

Ann. 1476.

Mélancolie
de Charles.

Comines.

Le Grand.

Charles étoit tombé dans une mélancolie qui lui faisoit fuir l'aspect des humains : croyant lire sa honte dans les regards de tous ceux qui l'approchoient , il dévorait dans la solitude son ennui & sa douleur. Cette profonde tristesse altéra son tempérament naturellement robuste, il tomba malade : la duchesse de Savoie & le jeune duc son fils vinrent le visiter à Lauzanne , & tâchèrent d'adoucir l'amertume de son ame ; mais il n'étoit plus sensible à la tendre amitié : la fureur & la vengeance étoient les deux seules passions qui l'animassent. Du fond de sa retraite , il donna des ordres à tous les gouverneurs de ses provinces de lui envoyer incessamment de nouvelles troupes : il fut obéi ; l'admiration que ses sujets conservoient encore pour ses qualités héroïques , la crainte de lui déplaire & de s'exposer aux plus sévères châtimens , étouffèrent le murmure & le mécontentement général de ses sujets. En peu de jours, il eut sur pied une armée plus forte

que la précédente : il alla en prendre le commandement , & vint assiéger Morat. Cette ville étoit bien fortifiée : les Suisses y avoient mis une garnison de dix-huit cens hommes. Charles livra trois assauts à la place , & fut toujours repoussé avec perte. Après quinze jours de siège , on vint lui apprendre que l'armée des Suisses & des villes confédérées du haut Rhin s'avançoit en bon ordre. La joie éclata sur son visage ; il eut peine à croire une si bonne nouvelle , & alla lui-même à la découverte : il apperçut l'ennemi , mais sa précipitation ordinaire ne lui permit pas de prendre des informations exactes sur le nombre & la force de cette armée. Elle étoit au moins de trente mille hommes d'infanterie & de quatre mille de cavalerie ; au lieu que la sienne ne passoit pas vingt-cinq mille hommes effectifs. Ses officiers lui conseilloyent de lever le siège de Morat , & de camper dans une plaine découverte , où sa cavalerie manœuvrant plus librement , lui donneroit un grand-avantage sur ses ennemis : son aveugle fureur lui fit rejeter ce conseil ; il laissa deux

Ann. 1476.

Bataille de Morat.

Comines.

Meyer.

Chron. scand.

Harlaus anti.

Brab.

Ann. 1426. cens lances pour garder ses lignes, & marcha avec le reste de ses troupes à la rencontre de l'armée ennemie. à son approche, l'infanterie des confédérés se retrancha derrière une haie vive, que la cavalerie ne pouvoit percer. Pour déloger cette infanterie, il envoya ses francs archers qu'il fit soutenir par un gros de cavalerie. Les archers furent fort maltraités, sans qu'il leur fût jamais possible d'avancer : la cavalerie qui devoit les soutenir ne servoit qu'à les embarrasser. Charles voulut les retirer, mais les Suisses profitant de ce mouvement, tombèrent sur eux & les disperferent. Antoine de Luxembourg comte de Marle, l'un des fils du malheureux connétable expira percé de coups; Charles fut entraîné lui-même dans la déroute générale de son armée, & ne se sauva qu'avec peine : seize ou dix huit mille hommes restèrent sur la place, les plus distingués après le comte de Marle, furent Jacques du Mas, Grimberghe, Rosembois, Mailli, Montagu, Bournonville. René duc de Lorraine, qui avoit donné dans cette bataille des preuves de

valeur & de conduite, coucha dans la maison de bois du duc de Bourgogne qu'il trouva pleine de richesses & magnifiquement meublée : les Suisses pour récompenser sa valeur, & pour reconnoître le service qu'il venoit de leur rendre, lui céderent non-seulement cette tente avec toutes les richesses qu'elle renfermoit, mais encore une partie considérable de l'artillerie & des munitions : ils s'engagerent dès-lors à le rétablir dans la possession libre de son duché.

Ann. 1476.

Ce que Charles craignoit le plus après ce cruel revers, c'étoit que Louis, son éternel ennemi, ne profitât de cette conjoncture pour rompre la trêve & fondre sur ses états : il lui adressa le seigneur de Contai, pour sonder ses dispositions & lui inspirer, s'il étoit possible, des sentimens de générosité. Louis promit de garder la trêve, parce qu'il ne vouloit pas ôter à son ennemi les occasions de se perdre, & cependant il l'attaqua par des voies beaucoup moins honnêtes, en tâchant de lui enlever ses meilleurs officiers. Informé que le comte de Campobasse avoit reçu des sujets.

Conduite de Louis.

Comines.

Le Grand.

Ann. 1476.

de mécontentement de la part du duc, il chercha à l'attirer à son service. Campobasse offrit plus qu'on ne lui demandoit, il promit de livrer le duc vivant ou de le tuer. Soit que Louis eût horreur de ce scélérat, soit qu'il craignît que cette offre ne fût concertée avec le duc de Bourgogne, il avertit Charles de se défier de cet Italien : mais Charles, qui crut qu'on ne tâchoit à lui inspirer de la défiance que pour le priver de ses meilleurs capitaines, ne tint aucun compte de cet avertissement. Le roi étoit toujours à Lyon, où il réprima les entreprises du cardinal de saint Pierre *aux Liens*, qui cherchoit à étendre les pouvoirs de sa légation, au préjudice des droits du roi & des libertés du royaume. Louis fatigué des entreprises du pape & de son légat, donna des lettres-patentes pour la convocation d'un concile national, conformément aux decrets du concile de Bâle : il défendit à tous les ecclésiastiques ses sujets, de quelque condition qu'ils fussent, sans en excepter les moines mendiants, de s'absenter du royaume sans la permission ;

enfin il nomma des commissaires pour examiner les bulles, brefs & rescrits émanés de la cour de Rome, avec ordre de supprimer tous ceux qui paroîtroient contraires aux libertés de l'église gallicane. Comme ces moyens paroîssoient encore trop lents pour mettre à la raison ce légat ambitieux & adroit, il fit avancer des troupes dans le comté Venaisin, sous la conduite de l'amiral de Bourbon. Le légat humilié vint demander grace & eut bien de la peine à obtenir une audience; cependant il sut si bien manier l'esprit du roi, que non-seulement il obtint le pardon de tout ce qui s'étoit passé, mais qu'il fut chargé des affaires de France à la cour de Rome : Louis déclara que toutes les bulles qui viendroient par d'autres mains que celles du cardinal de saint Pierre ne seroient point reçues dans le royaume.

Après avoir pourvu à la sûreté des provinces méridionales; Louis quitta la ville de Lyon pour revenir au château du Plessis-les-Tours. Quoique ce voyage n'annonçât rien d'extraordinaire, le duc de Bretagne en

Inquiétudes du duc de Bretagne, nouveau traité.
Dom Lob.
neau.
Mans.
le Grand.

ANN. 1476.

fut allarmé, il s'imagina que Louis ne s'approchoit de la Bretagne que pour y faire une invasion subite dans un tems où la province n'avoit aucun secours à espérer ni de la part d'Edouard, pensionnaire du roi de France, ni de celle du duc de Bourgogne, accablé sous le poids de ses propres malheurs. Ce qui achevoit de le confirmer dans cette idée, c'étoit le refus constant que faisoit le monarque de jurer le dernier traité sur la vraie croix de saint Lo, comme il s'y étoit obligé. Depuis les premiers désastres arrivés au duc de Bourgogne, Louis avoit trouvé les clauses de ce traité qu'il avoit dicté lui-même obscures & insuffisantes, & en conséquence il avoit refusé de prêter le redoutable serment, à moins que le duc ne consentît à y faire de certaines modifications. Le duc assembla les états, & dans l'embarras où l'on se trouvoit, on convint que les modifications proposées par le roi seroient admises. Ces modifications se réduisoient à une nouvelle clause beaucoup plus vague, & par conséquent plus obscure que celles qui lui déplaisoient : il exigeoit

que le duc jurât de garder au roi les droits & jouissances qui lui appartiennent en Bretagne & de les maintenir dans toute leur étendue. Comme on n'expliquoit point en quoi consistoient ces droits & ces jouissances, il paroît clairement que Louis se réservait un moyen d'inquiéter le duc & un prétexte pour lui déclarer la guerre, lorsqu'il le jugeroit à propos.

ANN. 1476.

La Savoie étoit alors dans le trouble & la désolation. Yolande de France, duchesse douairière de Savoie, étoit entrée depuis long-tems dans l'alliance de Charles, sur la promesse qu'il lui avoit faite de donner sa fille unique au jeune duc de Savoie. C'étoit, ainsi qu'on a dû l'observer, l'appas dont il se servoit pour attirer tous les princes dans son alliance: il promettoit sans hésiter sa fille à tous ceux qui la demandoient, mais au fond il étoit bien résolu de ne la donner à personne, & on lui avoit entendu dire que le jour qu'il marieroit sa fille, il se feroit cordelier. Yolande, princesse habile & digne sœur de Louis, s'étoit flattée de triompher de la ré-

Enlèvement
de la duchesse
de Savoie
& de ses enfans.

Comines.
Guichenon.
Le Grand.

Ann. 1476.

sistance de Charles, & pour procurer
 à son fils un riche établissement,
 elle n'avoit point balancé à unir ses
 forces à celles de l'ennemi de son
 propre frere. Mais lorsque la fortune
 se fut ouvertement déclarée contre
 Charles & que l'on commença à
 prévoir que son invincible opinia-
 treté le perdrait infailliblement, la
 duchesse chercha secrètement les
 moyens de se réconcilier avec son
 frere & lui députa Montigni pour
 traiter des conditions de leur ac-
 commodement. Tandis qu'elle trai-
 toit avec Louis, elle continuoît de
 prodiguer au malheureux Charles
 tous les témoignages du plus vif in-
 térêt. Pour récompense de ses bien-
 faits, Charles qui sans doute avoit
 été informé de la négociation qu'elle
 avoit commencée avec le roi & qui
 ne douta point qu'elle ne l'aban-
 donnât, ainsi qu'avoient déjà fait ses
 autres alliés, résolut de la faire en-
 lever avec sa famille : il chargea de
 cette odieuse commission, Olivier
 de la Marche, un de ses officiers
 qui étoit alors à Genève, en lui
 mandant *qu'il en répondroit sur sa
 tête* ; c'étoit alors le style ordinaire

de Charles, style plus fait pour des Africains ou des Orientaux, que Ann. 1476
 pour des François. La Marche, quoique offensé de l'objet & du ton de cette lettre, crut devoir obéir. Il enleva la duchesse & sa triste famille aux portes de Geneve, & les conduisit en Bourgogne. Pour mieux s'assurer de ses captifs, il mit la duchesse elle-même en croupe sur son cheval, ses filles & les jeunes princes furent attachés derrière d'autres cavaliers. Mais comme il avoit fait cette expédition pendant la nuit, il ne put empêcher que dans le tumulte le jeune duc ne lui fût enlevé par quelques cavaliers Savoyards, qui, après l'avoir conduit à Chambéri, informèrent aussi-tôt le roi de ce qui venoit de se passer. Louis ordonna à l'amiral de Bourbon & à du Liude, gouverneur du Dauphiné, d'assembler promptement les états de Savoie & de Piémont, pour délibérer sur les moyens de préserver le pays des malheurs dont il étoit menacé: les états se mirent sous la protection & la sauve-garde du roi, & lui députerent le comte de Bresse & l'évêque de Geneve, pour

 ANN. 1476.

prendre ses ordres touchant la régence. Louis donna au comte de Bresse le gouvernement de Piémont, à l'évêque de Geneve celui de Savoie : mais comme il connoissoit l'ambition de ces deux princes, il ne leur confia pas la tutelle de leur neveu ; il en chargea un chevalier de Rhodes, nommé Philbert de Grolée. Enfin il détacha du gouvernement de Savoie la ville de Montmelian & en donna la garde au seigneur de Miolans, qui jura de la garder fidèlement au nom du roi & du jeune duc, & de la remettre à sa majesté, dès qu'il en seroit requis. Cependant la duchesse prisonniere, avoit été renfermée avec sa triste famille dans le château de Rochefort, où Charles son ravisseur ne rougit point d'aller la visiter : du château de Rochefort il la fit transférer au château de Rouvre, près de Dijon. Quelques précautions qu'il pût prendre pour la faire garder exactement, elle parvint à informer le roi son frere de sa situation. Louis promit de la délivrer & en donna la commission à Chaumont d'Amboise, qui commandoit sur la frontière. Chau-

mont pénétra jusqu'au château de Rouvre, en tira la duchesse & sa famille, & les amena au château du Plessis. Le roi descendit à la porte pour les recevoir, & dit à sa sœur, *madame la Bourguignone vous soyez la très-bien venue.* La duchesse qui sentit le reproche répondit sans se déconcerter qu'elle étoit *bonne Françoise, & prête à obéir à sa majesté.* Louis convaincu que cette leçon avoit appris à sa sœur à mieux connoître ses vrais alliés, ne tarda pas à la renvoyer dans ses états; il la prit, elle, son fils, & ses autres enfans sous sa protection & promit de les défendre envers & contre tous.

Quoique Louis donnât sa principale attention à l'abaissement du duc de Bourgogne, il avoit l'œil à ce qui se passoit chez toutes les puissances voisines. La réunion des royaumes de Castille & d'Aragon, lui donnoit de l'inquiétude: il appréhendoit que Ferdinand, après s'être assuré la possession tranquille de ces deux couronnes, n'envahît la Navarre déchirée depuis long-tems par une guerre civile, & ne formât par la réunion de tant d'états, une puis-

Affaires d'Espagne. Alphonse vient en France.

Manus. de le Grand.

Dom Vaissette, hist. de Languedoc.

Ann. 1476.

sance très-considérable : ayant fait de vains efforts pour empêcher le mariage de Ferdinand & d'Isabelle, il n'avoit rien oublié pour leur susciter un rival dangereux en la personne d'Alfonse, roi d'Aragon, & avoit vu avec la plus grande satisfaction une guerre civile s'allumer dans la Castille. Pour mieux encourager Alfonse, il avoit conclu avec lui une ligue offensive & défensive, & avoit promis de faire en sa faveur une forte diversion. L'embarras où l'avoit jetté la descente des Anglois l'avoit empêché de tenir sa promesse : dès qu'il les eut renvoyés dans leur isle, il donna ordre au sire d'Albret & à Yvon du Fou d'entrer dans la province de Guipuscoa, & d'investir Fontarabie par terre, tandis que l'Amiral Coulon en fermeroit l'entrée du côté de la mer. Cette expédition ne fut pas heureuse, une tempête dispersa la flotte de Coulon, & les deux généraux apprirent que Ferdinand, après avoir remporté une victoire décisive sur Alfonse, venoit les attaquer avec toutes les forces de la Castille & de l'Aragon : ils ne se trouverent pas

alliez forts pour l'attendre & revinrent en France chargés de butin. Coulon après avoir rassemblé ses vaisseaux, se rendit à l'embouchure du Tage où le roi de Portugal l'attendoit. Alphonse, persuadé qu'il étoit mal servi par les ambassadeurs qu'il avoit envoyés auprès de Louis, & que sa présence détermineroit le monarque François à lui donner des secours plus considérables, prit l'étrange résolution de quitter ses états & de venir lui-même en France. On lui prodigua les honneurs & les caresses : mais lorsqu'il parla du véritable motif de son voyage, il sentit combien il s'étoit abusé. Louis refusa d'entrer dans une nouvelle guerre tant qu'il n'auroit pas conclu une paix solide avec le duc de Bourgogne : Alphonse qui étoit proche parent de Charles, crut qu'il pourroit être le médiateur de cette paix, & partit pour se rendre auprès de lui : Paris se trouvoit sur sa route, on lui fit une entrée solennelle, il eut la curiosité d'assister à une séance du parlement.

Année 1476.

Charles en proie à la douleur se tenoit renfermé dans un lieu soli- Aveugle & sans espoir de

René se remet en possession de la Lorr. taire : la honte , la rage & le désespoir s'étoient emparés de son ame , & se peignoient sur son visage. Il laissa croître sa barbe & ses ongles , il ne changea plus d'habits ; ses domestiques ne l'approchoient qu'en tremblant , & n'osoient lui faire des représentations dont ils connoissoient l'inutilité , & qui peut-être leur auroient coûté la vie : son cœur s'étoit resserré & ne laissoit plus un libre passage au sang : on lui faisoit boire des liqueurs spiritueuses , & on lui appliquoit sur le côté gauche des ventouses. Les secours de la médecine étoient impuissans contre la maladie de Charles , il auroit eu besoin d'un ami courageux & éclairé : le malheureux n'en avoit point , il n'avoit voulu qu'être craint.

René se remet en possession de la Lorr.

Ibid.
Dom Calmet,
hist. de Lorr.

Pendant que Charles , plongé dans une profonde mélancolie , négligeoit le soin des affaires , le jeune René secrètement aidé par l'argent de Louis levoit des troupes qu'il faisoit défiler dans la Lorraine. Ses sujets encouragés par la présence de leur souverain , s'attrouperent & attaquèrent de toutes parts les garnisons Bourguignonnes : on surprit des

places , on dressa des embuscades , & les Bourguignons furent presque toujours surpris & battus. Ceux qui échapperent au fer du vainqueur se retirèrent à Nanci où commandoit Jean de Rubempré seigneur de Bievres. Cette place étoit bien fortifiée , mais elle manquoit d'artillerie & de munitions ; Charles en avoit tiré presque tout le canon pour s'en servir dans sa dernière bataille contre les Suisses : aussi le jeune René forma-t-il le projet de recouvrer cette place avant que Charles son ennemi fût en état de venir la secourir. Il part de Strasbourg à la tête de six mille Allemans ; mande toute la noblesse de son duché , & vient subitement investir Nanci. La garnison consistoit principalement en un corps d'Anglois commandés par un brave capitaine nommé Cohin : celui-ci ayant été tué dans les premières attaques , les Anglois qui souffrent impatiemment la faim , commencèrent à murmurer , & bientôt il n'y eut plus moyen de les contenir. Vainement Bievres eut recours aux prières & même aux larmes ; les Anglois menacerent d'ouvrir eux-mêmes

Ann. 1476.

les portes, s'il ne capituloit promptement, il fallut donc se rendre. René qui ne cherchoit qu'à rentrer en possession de sa capitale, permit à la garnison de se retirer avec armes & bagages. Bievres en sortant aperçut le duc de Lorraine, & voulut descendre de cheval pour le saluer. René l'en empêcha : *Monsieur mon oncle*, lui dit-il, *je vous remercie de la douceur avec laquelle vous avez traité mes sujets ; si vous avez pour agréable de rester dans mes états, vous y recevrez le même traitement que moi-même.* Bievres eut de la peine à retenir ses larmes. *Monsieur*, répondit-il, *j'espère que vous ne me saurez aucun mauvais gré de cette guerre ; j'eusse fort désiré que monsieur de Bourgogne ne l'eût point entreprise, mais dans l'état où sont les choses, je crains bien qu'elle ne puisse finir que par sa mort.*

Charles rentre en Lorraine & forme le siège de Nancy.

Ibid.

Il n'étoit pas difficile à ceux qui connoissoient le caractère violent & impétueux de Charles, de former ce pronostic. Sa férocité croissoit avec ses malheurs : il ne donnoit plus d'ordre qu'il ne les accompagnât des plus terribles menaces ; il

vouloit régner par la terreur , & il tomboit dans le mépris : les Flamans sommés ainsi que les autres sujets , de fournir promptement de l'argent & des hommes , répondirent *que si le duc se sentoit aucunement pressé par les Allemans ou les Suisses , & qu'il n'eût avec lui assez de gens pour s'en retourner franchement en ses pays , qu'il le leur fit à savoir , & qu'ils exposeroient leurs corps & leurs biens pour l'aller querir & le ramener sûrement en sesdits pays ; mais que pour faire plus de guerre pour lui , n'étoient point délibérés de le plus aider de gens ni d'argent.* Charles n'eut pas le tems de venger cette insulte ; informé du péril que couroit la Lorraine , il rassemble à la hâte tout ce qu'il peut trouver de troupes & marche de ce côté ; en arrivant il apprit que Nanci avoit capitulé. Cette nouvelle loin de l'arrêter , lui fit redoubler sa marche : il espéra ou qu'il auroit occasion de joindre René ou qu'il s'empareroit une seconde fois de Nanci avec la même facilité qu'on la lui avoit enlevée.

René en effet vint à sa rencontre ; mais sans aucun dessein de hazarder

Ann. 1476.

une bataille : il se tint toujours sur des hauteurs , & se contenta d'amuser son ennemi pendant qu'on approvisionnoit Nanci & ses autres places. Lorsqu'elles furent en état de défense , il dispersa ses troupes , & alla solliciter le secours des Suisses. L'hiver étoit déjà commencé ; les principaux officiers du duc de Bourgogne lui conseilloyent de se cantonner dans quelques villes de Lorraine , d'y laisser rafraîchir ses troupes & d'attendre patiemment que la garnison de Nanci eût consommé ses provisions , car alors elle seroit forcée de se rendre d'elle-même. Ces lenteurs ne s'accordoient point avec l'impatience de Charles , il n'écoutoit plus que sa fureur : ainsi malgré la rigueur de la saison & le mécontentement général de ses troupes , il donna des ordres pour ouvrir la tranchée. Toujours livré aux accès de sa mélancolie , il se tint renfermé dans sa tente , & chargea Campobasse de diriger les opérations. Cet Italien le trahissoit ; on croit communément que la haine de ce scélérat venoit d'un soufflet qu'il avoit reçu du duc de Bourgogne : il y a plus

plus d'apparence que l'avarice seule animoit & régloit toute sa conduite. ANN. 1476.

N'ayant pas réussi auprès de Louis , il s'adressa au duc de Lorraine , promit de lui donner le tems de ramasser ses troupes , & même de lui livrer son ennemi vif ou mort , moyennant une certaine récompense. L'agent de cette négociation étoit un gentilhomme Provençal nommé Ciffron Baschier , maître-d'hôtel du duc René. Ciffron voulant mettre à profit les intelligences qu'il avoit avec Campobasse , essaya de s'introduire dans la ville avec quatre-vingt gentilshommes à qui l'amour de la gloire avoit inspiré cette noble résolution : il fut pris & Charles le condamna à être pendu , d'après une loi de guerre observée en Espagne & en Italie. Cette loi inconnue jusqu'alors en France , portoit que tout homme pris en tâchant de s'introduire dans une place assiégée par un souverain en personne , après que le canon avoit tiré , méritoit la mort. Ciffron pour racheter sa vie dit qu'il avoit à révéler au duc de Bourgogne des secrets importans qu'il ne pouvoit confier à personne. Charles

ANN. 1476.

qui ne se laissoit plus voir, & qui crut que cet homme n'avoit imaginé cet expédient que pour prolonger sa vie de quelques heures, chargea Campobasse de l'entendre. Campobasse savoit très-bien ce que Ciffron avoit à révéler : il empêcha qu'il ne pût parler à personne, & le fit pendre. René ayant appris la triste destinée de son maître-d'hôtel, envoya ordre au bâtard de Vaudemont de faire subir le même supplice à tous les Bourguignons qui avoient été pris à Gondreville, & d'attacher aux fourches patibulaires cet écriteau : *pour la très-grande inhumanité & meurtre commis cruellement en la personne de feu le bon Ciffron de Baschier & ses compagnons, après qu'ils ont été pris en bien & loyalement servant leur maître, par le duc de Bourgogne qui par sa tyrannie ne se peut empêcher de répandre le sang humain, faut ici finir mes jours.* René n'en eût été que plus grand s'il se fût abstenu d'user de représailles sur d'infortunés sujets qui n'étoient point complices des fureurs de leur maître ; l'envie de braver son adversaire, lui inspira cette cruauté, la seule qu'on

puisse lui reprocher. L'argent que
lui fournissoit Louis l'avoit mis en ANN. 1476.
état de lever une armée de huit
mille Suisses : cependant comme il
lui manquoit douze cens florins pour
remplir la somme qu'il leur avoit
promise , les Suisses se mutinerent
& étoient prêts à se disperser ; il re-
courut à la ville de Bâle , mais il
n'en obtint rien , tant on avoit en-
core mauvaise opinion de la guerre
qu'il avoit entreprise. Il étoit perdu
sans ressource , & jamais il n'eût re-
couvré ses états , si le comte Oswal-
de Tierstin ne se fût rendu garant
de cette somme & n'eût donné ses
deux fils en otage. A l'armée des
Suisses se joignirent des renforts con-
sidérables d'Allemands fournis par les
villes Impériales du Haut-Rhin , &
plusieurs détachemens de troupes
Françoises que Louis fit défilier de
ce côté & qui demanderent du ser-
vice en qualité de volontaires , de
forte que l'armée de René se trouva
monter à dix-huit ou dix-neuf mille
hommes. Il s'en falloit beaucoup que
l'armée du duc de Bourgogne n'ap-
prochât de ce nombre : le refus qu'a-
voient fait les Flamans de prendre

Ann. 1476. part à cette guerre, la précipitation avec laquelle il étoit accouru au secours de sa garnison assiégée dans Nanci, la nécessité où il se trouvoit d'opposer constamment une forte barrière aux entreprises de Louis, enfin la perte consécutive de deux grandes batailles, ne lui avoient pas permis d'amener dans la Lorraine des troupes bien considérables : ces mêmes troupes occupées aux pénibles travaux d'un siège pendant les mois de Novembre & de Décembre, s'étoient encore considérablement affoiblies par les désertions & les maladies. Le comte de Chimai qui en fit la revue, fut effrayé de l'état de foiblesse & de délabrement où elles étoient réduites; à peine avoit-il trouvé trois mille hommes en état de combattre: il crut qu'il étoit de son devoir d'en informer son maître, qui toujours enfermé dans la tente ignoroit ce qui se passoit dans son propre camp. Charles transporté de colere, lui dit : *quand je serois seul, je me battois, je vois bien que vous êtes tout Vandemont. S'il faut combattre*, répondit Chimai, *vous connoîtrez à l'épreuve que je suis franc &*

loyal & issu de bon lieu, j'en donnerai des preuves jusqu'à la mort. Charles défendit qu'à l'avenir on laissât entrer personne. Alphonse qui s'étoit rendu auprès de lui dans l'espérance de l'amener à un traité de paix finale avec Louis, & de tirer ensuite de ces deux princes de puissans secours; désabusé trop tard & n'attendant plus rien d'un prince livré à la fureur & à la démence, prit le parti de quitter sa cour, & revint tristement en France essayer encore une fois ce qu'il pouvoit se promettre de Louis.

Charles malgré son aveugle fureur, sentit enfin le danger de sa situation; il écrivit aux gouverneurs de ses provinces, de lui amener promptement de nouveaux renforts; il manda sur-tout à Dufai, gouverneur de Luxembourg, de convoquer sans délai le ban & l'arrière-ban; mais avant même que ces ordres fussent parvenus à ceux auxquels ils étoient adressés, les ennemis étoient en présence. A leur approche, le comte de Campobasse quitta l'armée Bourguignone avec sa compagnie composée de deux cens lances, &

ANN. 1476

La bataille de Nanci. Mort de Charles, dernier duc de Bourgogne. *Ibid.*

vint se rendre au camp du duc René auquel il s'étoit secrètement vendu : le lendemain deux autres capitaines Italiens suivirent cet exemple. Les Allemands & les Suisses détestant cette perfidie, & se croyant en quelque sorte souillés par le commerce des traîtres, refuserent de les admettre dans leurs rangs, & obligèrent le duc René à les congédier. Campobasse & ses lâches compagnons obligés de sortir du camp, allèrent se placer sur le pont de Bouxieres pour couper la retraite aux Bourguignons échappés au fer de l'ennemi, & s'enrichir par le grand nombre de prisonniers qui tomberoient entre leurs mains. Charles après cette défection n'avoit guere que deux mille hommes en état de combattre ; il assembla un conseil de guerre. Tous furent d'avis qu'il devoit lever le siège & éviter la bataille : on lui conseilla, s'il ne vouloit pas abandonner la Lorraine, de se retrancher sous les murs de Pont-à-Mousson, & d'y attendre les renforts qui lui arriveroient bientôt du Hainaut, du Brabant & du duché de Luxembourg : on lui représenta que tous les délais

tourneroit à son avantage, puis-
que son armée se fortifieroit tous
les jours, au lieu que celle de son
ennemi composée de mercenaires,
se dissiperoit faute de paie & de sub-
sistance.

Ann. 1477.

Charles toujours présomptueux &
aveuglé par sa fureur, ne put goû-
ter ces sages conseils : il rappella à
ses officiers la gloire de leurs pre-
miers exploits, & sur-tout le siège
à jamais mémorable de Nuits, lors-
qu'avec une armée trois fois moins
nombreuse ils avoient bravé toutes
les forces de l'Empire : » si depuis
» ce tems, ajouta-t-il, nous avons
» essuyé des pertes, nos ennemis ne
» peuvent en tirer vanité ; jusqu'à
» présent ils se sont tenus renfermés
» dans des lieux inaccessibles, &
» n'ont osé paroître devant nous en
» rase campagne ; aujourd'hui que le
» terrain sera égal de part & d'autre
» & que la valeur seule décidera de
» la victoire, pourrions-nous balan-
» cer un moment à les attaquer ?
» Enfin, ajouta-t-il, à quelque état
» que la fortune me réduise, jamais
» on ne me verra fuir devant un
» enfant ». C'est le nom qu'il s'obf-

minoit à donner au duc de Lorraine.

Ann. 1477.

Le lendemain matin cinq de Janvier, il quitte ses lignes & marche à l'ennemi: les armées ne tarderent pas à se rencontrer; on en vint aux mains malgré la rigueur du froid & l'incommodité de la neige qui remboit ce jour-là en abondance: l'armée Bourguignone fut bientôt enfoncée & mise en déroute. Un auteur rapporte que Charles, après avoir rempli tous les devoirs d'un grand général & d'un brave soldat, fut enfin attaqué par Charles de Beaumont, sénéchal de Saint-Dié; que déjà percé de coups & se soutenant à peine, il lui cria: *sauve le duc de Bourgogne*; que Beaumont qui étoit sourd, crut qu'il crioit *vive Bourgogne*, & lui porta un si furieux coup, qu'il l'abattit à ses pieds sans le connoître: cet auteur ajoute que Beaumont ayant depuis reconnu son erreur, mourut de regret soit d'avoir ôté la vie à un héros, soit d'avoir perdu une si grosse rançon. Avec Charles périrent dans cette journée le vertueux de Bievres, Contai si connu par son inviolable attachement pour son maître, les seigneurs

de Croi & de la Vieuville. Les principaux prisonniers furent Antoine & Baudouin , bâtards de Bourgogne ; les comtes de Nassau , de Rhétel , de Chimai , Joffe de Lalain , le marquis de Rothelin , le jeune Montaignu , Olivier de la marche , & le brave Galior.

ANN. 1477

René n'ayant plus d'ennemis à combattre , entra dans sa capitale aux acclamations de son peuple : on lui dressa à la hâte un arc de triomphe formé des ossemens des chevaux , des ânes , des chiens , des chats & même des reptiles , dont on s'étoit nourri pendant le siège , spectacle tout-à-la-fois le plus horrible , le plus attendrissant qu'aucun peuple ait jamais donné à son souverain. On s'informa inutilement ce soir-là de la destinée du duc de Bourgogne , il n'étoit point au nombre des prisonniers , & personne ne savoit qu'il eût été tué. On crut qu'il avoit pris la fuite , & qu'il pouvoit s'être retiré à Metz : René y envoya le lendemain , mais en vain. Campobasse fut le premier qui donna des nouvelles certaines de sa mort. Parmi le grand nombre de prisonniers qu'il

Ann. 1477.

avoit faits sur le pont de Bouxieres, se trouva un page qui avoit vu porter à Charles le coup mortel, Campobasse vint lui-même présenter ce page au duc René qui le fit conduire à l'endroit qu'il indiquoit, on y trouva en effet le corps du malheureux Charles couvert de sang & de boue, la tête prise dans des glaçons, & tellement défiguré qu'il resta quelque tems méconnoissable aux yeux de ses propres freres.

On ne s'assura que c'étoit lui qu'à quelques marques naturelles, à une cicatrice qu'il avoit au col d'une blessure qu'il avoit reçue à la bataille de Montlheri, & à la longueur excessive de ses ongles qu'il n'avoit point coupés depuis la fatale époque de ses désastres. René ordonna qu'on lui rendît les derniers devoirs. On dressa dans une sale tendue de satin noir, un lit de parade de velours noir orné de six grands écussions; on y déposa le corps revêtu d'une camifole de satin blanc, avec un bonnet de satin cramoisi; une couronne ducal enrichie de pierreries, & des bottines d'écarlate: aux deux côtés du lit étoient deux sieges pour deux hérauts d'ar-

mes, & aux quatre coins, des sieges semblables pour quatre personnes tenant des torches ardentes: autour de la sale étoient deux rangs de sieges couverts de drap noir pour les officiers du duc de Bourgogne & du duc René: le corps resta six jours exposé aux avides regards d'un peuple qui cherchoit à reconnoître ce visage qui l'avoit si long-tems fait trembler. René vint lui-même le visiter, il étoit vêtu à l'antique portant une longue barbe d'or à la mode des anciens Preux lorsqu'ils avoient remporté une victoire éclatante. En s'approchant du lit il ne put retenir ses larmes, il prit la main du mort & dit: *beau cousin, vos ames ait Dieu; vous nous avez fait moult maux & douleurs.* Le Dimanche suivant il le fit solennellement enterrer dans la chapelle de saint Nicolas, d'où il a été transféré en 1550 à saint Donat de Bruges. Ainsi périt à l'âge de quarante-quatre ans Charles, dernier duc de la branche royale de Bourgogne, surnommé à juste titre *le hardi, le terrible, & le téméraire.* Sa mort forme une double époque dans notre histoire: premièrement avec lui

ANN. 1477.

ANN. 1477.

s'éteignit en France le système monstrueux du gouvernement féodal : en second lieu, Louis se trouvant délivré du seul ennemi capable de lui résister, cessa de se contraindre, donna un libre essor à ses mauvaises qualités : il devint plus capricieux, plus défiant, plus sombre que jamais : il ménagea moins ses sujets, il respecta moins les loix, en un mot il fut moins aimé & moins digne de l'être.

Divers sentimens que cette nouvelle fait naître à la cour de France.

Cominces.

Il étoit alors au château du Plessis-lez-Tours, attendant avec impatience des nouvelles de ce grand événement, augurant bien du succès de la bataille, & n'osant encore se livrer à de trop flatteuses espérances. Le courier arrive enfin, il apportoit une lettre du sire de Craon qui commandoit sur la frontière, où l'on informoit le roi que le duc de Bourgogne avoit été défait, mais qu'on ne savoit point encore ce qu'il étoit devenu. Le seigneur du Lude qui avoit passé la nuit du 8 Janvier à attendre le courier pour profiter des récompenses que Louis ne manquoit jamais de distribuer à ceux qui lui apprenoient de bonnes nouvelles,

se fit donner la lettre, vint frapper à l'appartement du roi, & fut introduit au point du jour. Louis manda aussi-tôt ses principaux officiers, leur fit part de la nouvelle, & les invita à dîner avec lui: tous s'efforcèrent de montrer de la joie, mais au fond ils eussent bien désiré que la fortune eût été moins contraire au duc de Bourgogne. Ils craignoient, observe Comines, que le roi, si jamais il étoit débarrassé d'un si puissant ennemi, ne se livrât trop à ses caprices, & ne fît de grands changemens dans la fortune & les états de ses officiers. *Je sais bien, ajoute-t-il, que moi & autres primes garde comment ils dineroient, mais à la vérité je ne sais si c'étoit de joie ou de tristesse, un seul par semblant ne mangea la moitié de son saoul; & si n'étoient-ils point honteux de manger avec le roi, car il n'y avoit celui de la compagnie qui bien souvent n'y eût mangé.* Le lendemain le roi reçut des nouvelles certaines de la mort de Charles; il ne cacha peut-être pas assez pour sa gloire la joie que lui causoit cette nouvelle: il expédia sur le champ un grand nombre de couriers.

ANN. 1477.

pour la notifier aux bonnes villes du royaume, aux personnes les plus distinguées de l'état, & en particulier au duc de Bretagne. Il fit un pèlerinage à Notre-Dame du Pui en Anjou, & voua une balustrade d'argent autour du tombeau de saint Martin.

Règlement
sur la paie
des gens d'ar-
mes.

Manusc. de
le Grand.

Après avoir imploré le secours du ciel, il ne négligea aucun des moyens humains qui pouvoient dans cet instant décisif assurer le succès de ses projets; il publia un nouveau règlement sur le paiement de ses troupes. Il voulut que ses trésoriers s'obligassent par serment de payer régulièrement les gens d'armes & archers d'ordonnance; de ne rien prendre sur leur solde sous quelque prétexte que ce fût; de s'informer dans les villes où les gens de guerre étoient logés, s'ils ne devoient rien pour leur nourriture & celle de leurs chevaux, & d'acquitter promptement ces sortes de dettes; de réserver au profit du roi la solde de ceux qui auroient quitté le service ou qui étoient absens sans congé; de payer en argent sans rien retenir sous prétexte de quelques avances; de ne

donner ni chevaux ni denrées en paiement ; de payer les gendarmes puis les archers sans permettre que l'homme d'armes pillât l'archer , & en cas qu'ils ne pussent l'empêcher , d'en instruire promptement le commissaire de la guerre , ou le roi lui-même. Le serment que Louis exigeoit des trésoriers , devoit se faire sur la vraie croix , & finissoit ainsi : *si je contreviens à ce que j'ai promis , je prie la benoite croix ci-présente de me punir de mort dans le bout de l'an.*

Ann. 1477.

Le dessein du roi étoit de rassembler le plus promptement qu'il seroit possible toutes ses troupes & de pénétrer de tous côtés dans les provinces qui composoient les états de la maison du duc de Bourgogne. La circonstance ne pouvoit être plus favorable ; il n'avoit affaire qu'à une jeune personne de vingt ans : les hommes les plus distingués ou avoient perdu la vie dans les trois dernières batailles , ou étoient prisonniers de guerre. Parmi ces derniers on remarquoit Antoine appelé vulgairement *le grand Bâtard de Bourgogne* , qui par son rang & ses qualités personnelles eût été l'homme le plus

Louis se fait livrer Antoine de Bourgogne , & attire à son service le prince d'Orange.

Ibid.

Dom Calmet, *hist. de Lorr.*

Ann. 1477.

propre à prendre la conduite des affaires. Louis qui le connoissoit fit les plus vives instances auprès de René duc de Lorraine, pour se faire céder ce prisonnier : Antoine en fut informé, & pria René de ne point le livrer au plus implacable ennemi de sa maison. Il offrit inutilement pour sa rançon deux cens mille ridders : » La grace que je vous demande, dit-il à René, vous intéresse autant que moi ; car à quelque parti que la fortune me lie, je saurai y tenir mon rang : mais vous prince, si vous méprisez aujourd'hui mes prières, vous apprendrez à connoître Louis : dès qu'il n'aura plus rien à attendre de vous, il commencera par vous négliger ; peut-être même ira-t-il plus loin : l'expérience auroit dû vous instruire qu'il ne cherche qu'à dépouiller ses voisins, & qu'il n'observe pas toujours les loix de la reconnaissance. Ces remontrances firent peu d'impression sur l'esprit de René, il croyoit avoir le plus grand intérêt dans les circonstances où il se trouvoit, à ménager le monarque, & il craignoit avec raison qu'un refus,

quelque adoucissement qu'il y pût mettre, ne lui fît perdre tout le mérite des services qu'il venoit de lui rendre: il prit donc le parti de conduire lui-même le prisonnier au monarque, lequel l'acheta de Jean de Bidots qui l'avoit pris, pour la somme de dix mille écus. Antoine fut comblé d'honneurs & de biens, le duc de Lorraine fut à peine regardé. La froideur alla si loin, que craignant pour sa liberté, il prétexta une partie de chasse & s'enfuit précipitamment dans ses états.

Après Antoine, l'un des seigneurs les plus puissans en Bourgogne, étoit Jean de Chalons prince d'Orange. Nous avons raconté comment le prince Guillaume son pere en traversant le Dauphiné pour se rendre auprès du duc de Bourgogne, avoit été vendu à Louis pour la somme de quarante mille écus, & comment, pour s'acquitter de cette rançon, il avoit cédé à Louis le droit de suzeraineté sur la principauté d'Orange, & s'étoit rendu son vassal. Son fils Jean II qui lui avoit succédé, avoit encouru la disgrâce du duc de Bourgogne, & avoit perdu ses possessions.

ANN. 1477.

en Franche-Comté ; ses oncles en étoient en possession. Louis pour l'attirer à son service , lui promit non-seulement la restitution de toutes ses terres , mais la lieutenance générale des deux Bourgognes. Le prince d'Orange ne put résister à de si belles promesses ; il se joignit à Georges de la Tremouille sire de Craon , & à Charles d'Amboise sieur de Chaumont , que le roi envoyoit en Bourgogne avec une armée de sept cens lances. Ces généraux furent accompagnés de Louis d'Amboise évêque de Langres , de Jean de Caulers , de Guillaume Allegrin , & de Pierre Turquain conseillers au parlement , chargés des pouvoirs les plus amples pour prendre possession de cette province au nom du roi. Ces députés s'adresserent aux états alors assemblés à Dijon , & les sommerent de rendre obéissance au roi dans douze jours au plus tard.

Réunion de
la Bourgogne
à la couronne.

Ibid.

Le droit du monarque sur le duché de Bourgogne paroissoit incontestable : ce duché avoit été cédé à titre d'apanage par le roi Jean , à Philippe le hardi son fils : or c'étoit une loi généralement reçue , que les

apanages ne pouvoient être possédés par des filles, & qu'au défaut de garçons ils retournoient de plein droit à la couronne. On auroit de la peine à imaginer dans le tems où nous vivons, la difficulté qui arrêta le plus les trois états de Bourgogne; c'étoit la persuasion où ils étoient généralement que Charles n'étoit point mort, & qu'il s'étoit retiré dans une solitude de l'Allemagne pour y accomplir la pénitence qu'il s'étoit imposée. Quoique son corps eût été exposé pendant six jours aux regards du peuple dans la capitale de la Lorraine, on ne pouvoit croire qu'il fût mort; on assuroit même qu'on l'avoit vu depuis en habit d'hermite, & qu'il reparoîtroit au premier jour plus terrible qu'auparavant: d'autres annonçoient qu'il avoit fait le pèlerinage de Jérusalem pour fléchir la colere divine. Ces bruits s'étoient tellement accrédités, que les états avant de rien promettre, demandèrent pour première condition que le roi donnât sa parole de faire sortir ses troupes de la province dès que le duc y reparoîtroit, & d'observer religieusement la treve de neuf ans.

Ann. 1477. conclue à Soleure ; & au cas que le duc fût véritablement mort, qu'aucun de ceux qui avoient suivi son parti & celui de la princesse sa fille, ne pût être inquiété pour cette raison ni sous ce prétexte. Le roi ne fit aucune difficulté d'accorder ces deux demandes ; & pour accélérer la résolution des états, il promit d'avance de confirmer, d'augmenter même les privilèges des villes, de maintenir les ecclésiastiques dans leurs bénéfices, les nobles dans leurs prérogatives, & tous les officiers dans leurs charges. Quelque vives que fussent les instances des députés du roi, les états ne crurent pas devoir prendre une résolution finale, sans avoir notifié à la princesse & à son conseil les demandes du monarque, & les dangers où la province se trouveroit exposée, si l'on venoit à les rejeter. Marie & son conseil répondirent qu'il n'en étoit pas du duché de Bourgogne comme des autres apanages ; que ce duché n'ayant jamais fait partie du domaine de la couronne, il ne devoit point y être réuni ; que si néanmoins le roi persistoit dans ses prétentions, il y avoit

du moins plusieurs autres seigneuries en Bourgogne sur lesquelles il ne pouvoit en former aucunes; que le comté de Charolois avoit été acheté par Philippe son trisayeul du comte d'Armagnac; que les comtés de Mâcon & d'Auxerre avoient été cédés par le traité d'Arras au duc Philippe le Bon son ayeul, pour lui & ses descendans mâles & femelles, & qu'ainsi on ne pouvoit sous aucun prétexte la dépouiller de cette partie de ses biens. La princesse exhortoit les trois états à persister dans la fidélité qu'ils devoient à l'héritière de leurs légitimes souverains, & à *retenir en leurs courages la foi de Bourgogne quand ores ils seroient contraints d'autrement parler.* Les états ne goûterent point ses raisons: le projet de diviser la Bourgogne, eût-il été bien fondé, ne pouvoit que leur déplaire: si la guerre venoit à s'allumer, comme il y avoit tout lieu de le présumer, la province eût été pour ainsi dire embrasée par tous les bouts: ainsi le 29 de Janvier les états dûment assemblés, promirent & jurèrent obéissance au roi. Dès le 20 ils avoient établi un conseil provincial composé

Ann. 1477. des abbés de Cîteaux, de Sainte-Sei-
ne, du président & du gouverneur
de la chancellerie, du doyen d'Ava-
lon, des gens des comptes, des mai-
res de Dijon & de Baune, pour dres-
ser un mémoire contenant *les très-*
humbles remontrances & supplications
de la province au roi. Les premiers
articles regardoient l'administration
de la justice, la fabrique des mon-
noies, la levée & le paiement des
gens de guerre : le roi étoit supplié
de faire rembourser la province d'une
somme d'environ cent mille livres
qu'elle avoit prêtée au feu duc ; de
confirmer les privilèges dont elle
jouissoit de tems immémorial ; d'a-
bolir un grand nombre d'impôts,
nouvellement établis ; de décharger
les Bourguignons des taxes qu'il
avoit lui-même imposées sur la for-
tie des vins & des autres marchan-
dises ; de défendre qu'on portât au-
cun argent à Rome. Le roi non-
seulement accorda ces articles, il
étendit sa libéralité sur tous les par-
ticuliers en place qui lui firent quel-
ques demandes : Philippe Bouton,
Hugues de Toisi, Jacques de Damas
obtinrent des charges ou des terres.

La Trémouille & Chaumont qui avoient été envoyés avec des troupes pour réduire la province, n'étoient pas contens de cette soumission volontaire, qui leur ôtoit les moyens de s'enrichir. Ne pouvant faire leur profit aux dépens des particuliers, ils demandèrent pour dédommagement de partager avec le roi l'argent & les provisions qui se trouverent dans le château du duc, à Dijon. La réponse que Louis leur fit mérite d'être rapportée : *Messieurs les comtes, je vous remercie de l'honneur que vous me voulez faire de me mettre à butin avec vous. Je veux bien que vous ayez la moitié de l'argent des restes que vous avez trouvez : mais je vous supplie que le surplus vous me fassiez mettre ensemble, & vous en aidiez à faire réparer les places qui sont sur les frontieres des Allemands & à les pourvoir de ce qui sera nécessaire, en façon que je ne perde rien, & s'il ne vous sert de rien, je vous prie envoyez le moi. Touchant les vins du duc de Bourgogne qui sont en ses celliers, je suis content que vous les ayez. Ecrit à Péronne le 9 février. Louis.*

ANN. 1477.

Conquêtes
du roi en Pi-
cardie & en
Artois.

Comines.
Chron. scand.

Tandis que la Bourgogne se sou-
mettoit sans résistance, le roi entroit
en possession des villes de la Somme
& poussoit ses conquêtes en Artois :
dès qu'il eut reçu la première nou-
velle de la perte de la bataille de
Nancy, il dépêcha l'amiral & Co-
mines sur les frontières de la Picar-
die, pour exhorter les villes à ren-
trer sous la domination de leur légi-
time souverain. L'amiral & Comi-
nes s'approchèrent d'Abbeville, &
traitèrent avec la garnison Bourgui-
gnone : mais avant qu'il y eût rien
de conclu, les habitans qui aimoient
Torcy, lui firent dire de s'avancer,
& lui ouvrirent les portes de la ville :
les officiers prévenus par les bour-
geois, perdirent les récompenses
qu'on leur avoit promises. Comines
entra ensuite en négociation avec
les principaux officiers d'Arras, il
gagna Philippe de Crevecœur, plus
connu sous le nom de Desquerdes qui
commandoit la garnison, & la Vac-
querie grand pensionnaire de la ville.
Ils promirent l'un & l'autre de se dé-
clarer dès qu'ils en trouveroient l'oc-
casion. Le roi partit bientôt pour se
rendre lui-même sur la frontière de
Picardie.

Picardie. A son approche les villes de Ham, Bohain & Saint-Quentin ANN. 1477. cédées au duc de Bourgogne en échange de la personne du connétable rentrèrent sous la domination du roi : Mondidier & Montreuil suivirent cet exemple. La ville de Peronne pouvoit arrêter long-tems les armes Françoises : le gouverneur se laissa corrompre ; c'étoit un homme de fortune qui paya mal les faveurs dont Charles l'avoit comblé.

Des succès si rapides persuaderent au roi qu'il pouvoit s'emparer à main armée des états de la maison de Bourgogne , & lui firent négliger un moyen plus juste & plus honnête de les acquérir : ce moyen étoit le mariage de l'héritiere de Bourgogne avec le dauphin : le roi s'en étoit fortement occupé du vivant de Charles, & il avoit dit à ses confidens que si le duc venoit à mourir avant d'avoir marié sa fille , il la feroit épouser à son fils. Le moment étoit arrivé , & Louis condamna son premier projet. Il est vrai que ce mariage souffroit bien des difficultés ; qu'il en pouvoit naître de très-grands inconvéniens ; & qu'il offroit de

Louis fit à une faute en négligeant de marier le dauphin à l'héritiere de Bourgogne.

Ann. 1477.

toutes parts des obstacles presqu'insurmontables. Il faut exposer en peu de mots en quoi consistoient ces difficultés, ces inconvéniens & ces obstacles, afin que le lecteur soit en état de prononcer sur la conduite de Louis.

La princesse avoit vingt ans; le dauphin n'en avoit que huit, étoit mal conformé, & d'une foible santé. Avant que le mariage pût avoir lieu, Marie, la plus riche héritière de l'Europe, auroit perdu la fleur de sa jeunesse, eût été exposée à l'indifférence & peut-être même aux mépris de son époux. Quand elle auroit pû s'aveugler elle-même sur ces inconvéniens, les dames attachées à sa personne lui auroient fait ouvrir les yeux : la dame d'Halluin l'une de ses confidentes ne cessoit de lui répéter *qu'elle avoit besoin d'un mari & non d'un enfant.*

La monarchie elle-même ne courroit pas moins de risques que la princesse; car ce mariage ne pouvoit se faire que par un traité qui conserveroit à Marie tous ses droits : or si le roi venoit à mourir avant la consommation du mariage, comme il y avoit

beaucoup d'apparence ; si des intrigues de cour & des cabales presque inséparables d'une minorité faisoient rompre des nœuds mal assortis ; si la princesse se retiroit dans ses états , & donnoit la main à un époux qu'elle auroit choisi ; la France eût perdu une occasion unique de recouvrer une partie de cette riche succession : elle se verroit forcée de rendre à Marie toutes les possessions de ses peres , ou de se préparer à la guerre dans des circonstances beaucoup moins favorables. En supposant que toutes ces considérations ne dussent arrêter ni Louis ni la princesse , que d'obstacles il restoit encore à vaincre !

Toutes les personnes qui composoient la cour de Bourgogne étoient dans des dispositions fâcheuses envers le monarque. La haine opiniâtre que Charles lui avoit vouée, s'étoit insensiblement communiquée à toute la noblesse des Pays-Bas , & s'étoit accrue par des malheurs domestiques : il n'y avoit presque point de famille qui n'eût à pleurer la mort ou la liberté de quelqu'un de ses proches. On oublioit que l'ambition démesurée de Charles avoit causé la plu-

Ann. 1477. part de ces désastres : Charles malheureux n'attiroit plus que des larmes : tout le poids de la haine publique retomboit sur Louis : on étoit convaincu qu'il ne recherchoit la princesse que pour la dépouiller & la perdre ; & que s'il parvenoit à la tenir en sa puissance , il se vengeroit sur cette victime innocente de toutes les allarmes que Charles lui avoit long-tems causées.

Le peuple voyoit le monarque des mêmes yeux que la noblesse : les Flamands en général n'aimoient pas des maîtres trop puissans. Depuis environ deux siècles , les villes du comté de Flandres s'étoient accoutumées à traiter des conditions de leur dépendance avec leurs souverains : les derniers ducs de Bourgogne devenus comtes de Flandres s'étoient servis de leurs autres sujets pour dompter l'orgueil des Flamans , & leur avoient ôté une partie de leurs privilèges ; mais les Flamans & sur-tout les Gantois n'attendoient qu'une occasion favorable pour les recouvrer : ils perdoient toute espérance d'y réussir , si jamais ils avoient pour comte un monarque François ; ainsi plutôt que

de consentir au mariage de leur com-
tesse avec le dauphin , ils n'auroient
pas balancé à se jeter entre les bras
des Anglois , avec lesquels ils entre-
tenoient des liaisons de commerce.

Quoique Louis fût parvenu à en-
chaîner Edouard & les Anglois par
les pensions qu'il payoit réguliè-
rement à ce monarque & à ses favoris,
il connoissoit trop bien les disposi-
tions intérieures de la nation , pour
espérer qu'elle souffrît jamais paissi-
blement qu'il accrût sa puissance des
dépouilles de la maison de Bourgo-
gne. Edouard lui-même étoit per-
sonnellement intéressé à traverser ce
mariage : sa fille devoit épouser le
dauphin , Edouard souhaitoit pas-
sionnément cette alliance ; il auroit
donc été le premier à réveiller la
haine du peuple Anglois contre une
nation rivale & voisine.

Aux Anglois se seroient joints les
Allemands : l'empereur & le corps
Germanique avoient le plus grand
intérêt à ne pas permettre que le mo-
narque François acquît par ce maria-
ge la possession de plusieurs provin-
ces qui relevoient de l'Empire , tel-
les que la Franche - Comté , le Lu-

Ann. 1477. xembourg, le Hainaut & la Hollande, parce que dès lors elles en eussent été démembrées. Un autre intérêt eût encore excité Frédéric. Maximilien son fils avoit été à la veille d'épouser l'héritière de Bourgogne, & quoique ce mariage eût été rompu, il pouvoit aisément se renouer : l'âge des deux époux, leur naissance, leur fortune, tout se trouvoit parfaitement assorti.

Ces obstacles étoient réels, tant que Louis s'obstineroit au mariage du dauphin avec l'héritière de Bourgogne ; mais ils devoient disparaître, dès qu'il ne se proposeroit plus que la conquête des provinces qui relevoient de sa couronne. Les vues particulières que les différentes personnes attachées à la princesse de Bourgogne avoient sur son mariage pouvoient dégénérer en cabales & en haine déclarée, dès que la crainte du dauphin ne serviroit point à les réunir : les différens partis qui ne manqueroient pas de se former dans le conseil, absorberoient toute l'attention, & nuiroient à l'expédition des affaires : il seroit facile d'exciter une sédition dans les villes de Flan-

dres , en exhortant les bourgeois au recouvrement de leurs privilèges ; d'opposer le conseil de la province au conseil de la jeune souveraine , & de tenir l'un & l'autre parti dans l'inaction. Louis n'auroit plus rien à craindre de la part des Anglois : les pensions qu'il payoit à Edouard , l'espérance du mariage d'une princesse d'Angleterre avec le dauphin , des projets qui sembleroient avantageux à la nation Angloise , & qui seroient impraticables dans l'exécution , tiendroient en suspens toutes les forces de ce royaume , & empêcheroient Edouard de prendre un parti définitif.

Les Allemands ne l'embarassoient pas davantage : il feroit briller aux yeux de l'empereur la conquête des provinces qui relevoient de la couronne impériale , & pendant qu'il l'amuseroit par des traités , il corromproit les gouverneurs des villes , & s'empareroit des provinces : celles qu'il ne pourroit garder , il les partageroit entre les puissances voisines qu'il s'attacheroit par ce bienfait , & qui se trouveroient intéressées à épouser sa querelle. Louis s'en tint donc à ce der-

Ann. 1477. nier parti ; mais comme le projet de dépouiller une pupile , sa cousine , sa filleule , étoit odieux , il n'eut garde de l'annoncer ouvertement : il continua de feindre qu'il désiroit ardemment le mariage de la princesse avec le dauphin ; qu'il aimoit tendrement sa filleule , & qu'il vouloit la rendre heureuse. Quoiqu'il n'eût pas coutume de confier à personne ses véritables desseins , cependant comme il avoit besoin dans celui-ci d'être secondé par des personnes intelligentes , il s'en ouvrit à du Lude & à Comines , les deux hommes en qui il avoit le plus de confiance. Jean de Daillon seigneur du Lude étoit un courtisan , souple , rusé , méchant , sacrifiant tout à sa fortune , mais du reste actif , infatigable & fécond en expédiens : Louis l'appelloit en plaisantant *maître Jean des habiletés*. Du Lude approuva sans aucune réserve le projet du roi. Philippe de Comines n'eut pas la même complaisance : il trouva ce projet injuste & impraticable : n'osant par respect pour son maître en dire trop librement sa pensée , il insista toujours sur le mariage de Marie de Bourgogne avec le

dauphin , & au cas que l'on ne pût y réussir à cause de la disproportion d'âge , il vouloit qu'on fît épouser la princesse à Charles d'Angouleme d'une branche cadette de la maison d'Orléans. Louis n'avoit garde d'adopter ce projet : ç'eût été travailler à relever la maison de Bourgogne , & à la rendre même plus formidable sous un autre nom. Le comte d'Angouleme substitué à tous les droits de cette maison , & appuyé par celle d'Orléans , seroit devenu trop puissant pour ne pas donner de l'inquiétude. Louis ne pouvant goûter le projet de Comines , ni l'amener au sien , chercha un prétexte pour l'écarter , afin de n'être pas importuné de ses remontrances : il l'envoya dans la Touraine pour lui préparer le château du Plessis , feignant de vouloir y retourner incessamment. » Comme » je voulus monter à cheval , dit » Comines , se tourna près de moi » monseigneur du Lude qui étoit » fort agréable au roi , car il savoit » fort lui complaire , & étoit homme » très - plaisant , & me vint dire ces » mots comme par moqueries sage-
ment dites : » *Or vous en allez-vous*

Ann. 1477. à l'heure que vous devriez faire vos
 besognes , vu les grandes choses qui
 tombent entre les mains du roi , dont
 il peut advantager & enrichir sous ceux
 qu'il aime ; & au regard de moi , je
 m'attends d'être gouverneur de Flan-
 dres , & m'y faire tout d'or : & rioit
 » fort en disant ceci. Mais je n'eus
 » nulle envie de rire pour ce que je
 » doutois qu'il ne procédât du roi ,
 » & lui répondis que j'en serois bien
 » joyeux , s'il en venoit ainsi , &
 » que j'avois espérance que le roi ne
 » m'oublieroit point , & ainsi par-
 » tis. »

Ambassade
 d'Olivier le
 daim à Gand.
 Comines.
 Meyer.
 Manusc. de
 le Grand.

D'après le plan que le roi s'étoit
 formé de tromper l'héritière de
 Bourgogne par des démonstrations
 d'amitié & des propositions de ma-
 riage , tandis qu'il la dépouilleroit
 de ses provinces ; il envoya à Gand
 en qualité d'ambassadeur maître Oli-
 vier son barbier & son favori. Maî-
 tre Olivier étoit originaire d'un vil-
 lage de Flandres , & se nommoit
Olivier le Diable : le roi qui trouvoit
 ce nom mal sonnant l'avoit changé en
 celui d'*Olivier le daim* : il l'avoit en-
 nobli , & lui avoit conféré la capi-
 tainerie de Meulant : Olivier par

une vanité assez ordinaire aux gens de sa sorte , lorsqu'ils sont parvenus à une haute fortune , se fit appeller comte de Meulant. Ce Barbier, comte & ambassadeur , parut à Gand avec un cortège magnifique. L'objet apparent de sa mission étoit d'exhorter la jeune princesse à se jeter entre les bras du roi son parrain : L'objet véritable étoit de pratiquer secrètement ceux des Gantois qu'il croiroit les plus séditieux , de les engager dans les intérêts du roi par de grandes promesses , ou de les porter du moins à profiter de l'occasion pour réprimer les abus du gouvernement , & recouvrer leurs anciens privilèges. Olivier étoit d'autant plus propre à cette dernière commission qu'il savoit la langue du pays ; qu'il avoit d'anciennes connoissances à Gand , & que l'exemple de sa fortune monstroît assez que le roi savoit récompenser. Arrivé à Gand , il alla visiter ses anciens amis , attira beaucoup de monde dans son hôtel & ne se hâta point de demander audience ; mais il étoit éclairé de si près que ses pratiques furent découvertes. On conseilla à

Ann. 1477. la jeune duchesse de lui donner promptement audience & de le congédier : en conséquence Olivier fut mandé à l'hôtel-de-ville, où la duchesse se rendit pour l'entendre : il montra ses lettres de créance, mais lorsqu'on le pria de déclarer l'objet de sa mission, il dit qu'il avoit ordre de ne le déclarer qu'à la duchesse dans une audience particulière. On lui dit que la bienséance ne permettoit pas qu'un homme de sa sorte eût des entretiens secrets avec une jeune princesse ; que si le sujet de sa négociation n'avoit rien de criminel, il n'avoit aucune raison de le cacher : Olivier s'obstina à se taire, on le tourna en ridicule ; on le hua ; on cria même qu'il falloit le jeter dans la rivière. Olivier eut peur & s'enfuit.

Rédiction de
l'Artois.

Comines.

Chron. scand.

Le Grand.

Heuterus

rer. Belgic.

L'affront fait à un ministre public retomboit sur la personne du roi, mais il s'étoit exposé lui-même à recevoir une insulte en se faisant représenter par un si vil personnage : il prit le sage parti de ne point s'en plaindre & d'oublier ce qui venoit de se passer. Peu de tems après on vit arriver le chancelier Hugonet,

Gui de Brimieu , seigneur d'Imbercourt , Ferri de Cluni , nommé à l'évêché de Têrouanne ; le comte de Grandpré & la Gruthuse , ambassadeurs de la princesse Marie de Bourgogne. Ils venoient faire part au roi que la jeune duchesse prenoit elle-même le gouvernement de ses états & qu'elle avoit composé son conseil de la duchesse douairiere , de Ravestein , du chancelier Hugonet & d'Imbercourt : elle supplioit le monarque de ne s'adresser qu'à eux pour toutes les affaires qu'il voudroit traiter avec elle , & de n'ajouter foi qu'à ce qui lui parviendroit par leur canal. Cette lettre de créance étoit écrite partie de la main de la jeune souveraine , partie de celle de la duchesse douairiere , & partie de celle du seigneur de Ravestein. Le roi , après l'avoir reçue , demanda aux ambassadeurs ce qu'ils avoient encore à lui communiquer : ils répondirent qu'ils avoient rempli l'objet de leurs instructions : il en parut surpris ; il leur déclara que son intention étoit de marier le dauphin avec leur jeune maîtresse , & en conséquence de prendre soin des provinces qui for-

Ann. 1477. moient les états de la maison de Bourgogne ; qu'il prétendoit gouverner en son nom celles qui étoient reversibles à la couronne ; qu'il ne vouloit avoir que la garde des aînés , jusqu'à ce que la princesse fût en âge & lui eût rendu l'hommage qu'elle lui devoit. Cette proposition étonna les ambassadeurs , ils garderent le silence : le roi ajouta que le parti qu'il venoit de proposer étoit le seul qui pût terminer une sanglante guerre , & assurer l'état de la princesse. *J'aime ma filleule,* dit-il , *je la défendrai envers & contre tous : mais je suis obligé avant tout à maintenir les droits de ma couronne , & si l'on s'obstine à les méconnoître j'ai des forces suffisantes pour les faire valoir.* Les ambassadeurs persistèrent à affirmer qu'ils n'avoient point d'ordre sur cet objet. Hugonet & Imbercourt sur qui rouloit toute l'administration publique , crurent qu'il falloit s'accommoder au remède : ils voyoient le roi à la tête d'une nombreuse armée & plus puissant que tous ses ennemis , il n'avoit qu'à se montrer , les villes lui ouvrieroient leurs portes : la du-

chesse de Bourgogne , au contraire ,
sans force & sans soutien , ne jouis-
soit encore que d'une autorité pré-
caire ; les pays étoient épuisés d'hom-
mes & d'argent , les villes refu-
soient d'obéir & demandoient le ré-
tablissement de leurs anciens privi-
leges. Dans cette triste situation ,
ils sentoient très-bien que le maria-
ge du dauphin étoit ce qui pouvoit
arriver de plus heureux à leur sou-
veraine , & comme ils ne dou-
toient point que le roi ne le désirât
sincèrement , ils promirent d'y tra-
vailler , & pour en accélérer la con-
clusion ils consentirent que Desquer-
des livrât au roi la province d'Ar-
tois aux conditions suivantes : » Les
» états d'Artois députeront un cer-
» tain nombre de gens pour prêter
» au roi serment de fidélité. Sa ma-
» jesté commettra tels officiers qu'il
» lui plaira pour la garde de la pro-
» vince & l'administration de la jus-
» tice , jusqu'à ce que mademoiselle
» de Bourgogne ait fait au roi la
» foi & hommage auxquels elle est
» tenue.

» En cas que mademoiselle de
» Bourgogne refuse de rendre hom-

 ANN. 1477.

» mage , ou qu'elle se marie avec
 » quelque ennemi du roi , l'Artois
 » demeurera à sa majesté , qui de
 » son côté promet de défendre &
 » protéger le pays comme il fait sa
 » bonne ville de Paris : il conser-
 » vera à la province tous ses privilé-
 » ges , franchises & immunités.

» Le roi retirera ses troupes du
 » pays aussi-tôt que les états lui au-
 » ront prêté serment , il maintien-
 » dra tous les officiers dans leurs
 » charges & emplois. Mademoiselle
 » de Bourgogne percevra tous les
 » fruits & revenus qu'elle a dans
 » cette province , lorsqu'elle aura
 » rendu hommage , comme si elle
 » l'avoir rendu d'abord.

Quoique Hugonet & Imbercourt eussent passé leurs pouvoirs en signant ce traité , on ne peut sans injustice les accuser d'avoir trahi les intérêts de leur maîtresse : ils ne cédoient au roi qu'une province qu'on ne pouvoit défendre , ils stipuloient en faveur de la princesse des conditions qui mettoient ses droits à couvert , au lieu qu'une conquête les auroit peut-être anéantis : enfin ils accéléroient la conclusion d'un ma-

riage qu'ils regardoient comme le gage de la paix & le salut de la patrie. Il est certain que si Louis eût alors désiré sincèrement ce mariage, la négociation eût été fort avancée : l'autorité de ces deux ministres, la crainte de perdre une partie considérable de son héritage eussent arraché le consentement de la princesse. D'un autre côté les Flamans voyant les François établis sur leurs frontieres, ou n'auroient osé remuer ou auroient été promptement réprimés. Mais Louis, quelque langage qu'il tint en public, ne vouloit point ce mariage ; il se jouoit de la crédulité de ces deux vieillards, & comme s'il eût eu dessein de les punir de leur complaisance, il ne balançoit pas à les compromettre avec un peuple implacable & furieux.

Marie, qui dans la triste conjoncture où elle se trouvoit, n'avoit d'autres ressources que l'amour de ses sujets, assembla les états de la Flandre à Gand. Les états promirent de la défendre, mais ils mirent leurs services à un bien haut prix ; ils créèrent un conseil de régence qui s'empara du gouvernement & qui envoya

Ann. 1477.

Etats de Flandre. Supplice de Hugonet & d'Imbercourt.
Ibid.

Ann. 1477.

une ambassade au roi. Touteville & Barador, députés des états, vinrent le trouver & le prièrent de vouloir bien observer la trêve de neuf ans conclue à Soleure, & défendre l'héritière de Bourgogne, comme il s'y étoit obligé. Si Louis eût véritablement désiré la paix & le mariage de la princesse avec son fils, il auroit tenté du moins de mettre ces ambassadeurs dans ses intérêts : mais loin d'employer un art qu'il possédoit si supérieurement, il affecta de les recevoir avec une extrême froideur, & lorsqu'ils ajoutèrent que la duchesse vouloit désormais se conduire par le conseil des trois états : « Arrêtez, leur dit le » roi, on vous abuse, je fais mieux » que vous les intentions de votre » maîtresse ; & loin de vouloir se » conduire par le conseil des trois » états, elle s'est déjà formé un conseil secret de gens qui ne désirent » pas la paix & qui vous désavou- » ront. » Les ambassadeurs qui se crurent insultés dirent qu'ils n'avançoient rien qu'ils ne fussent en état de prouver & offrirent de montrer leurs instructions : » Et moi, repli-

» qua Louis , je puis vous montrer
 » une lettre dont vous connoîtrez Ann. 1477.
 » l'écriture , & qui vous apprendra
 » que Marie n'a donné sa confiance
 » qu'à quatre personnes , & ne se con-
 » duit que par leurs conseils. » Non-
 seulement il leur montra cette lettre ,
 mais il leur permit de l'emporter.
 Transportés de fureur & ne respi-
 rant que la vengeance , Touzeville
 & Baradot retournerent à Gand ,
 criant à la trahison , & dans une
 assemblée du conseil de ville où se
 trouva la jeune duchesse , ils lui re-
 procherent en face d'insulter à la na-
 tion & d'exposer par ses pratiques
 & ses lettres les ambassadeurs des
 états à recevoir un affront public.
 Marie , qui ne put se persuader que
 le roi eût abusé de son secret au point
 de communiquer la lettre aux dé-
 putés , nia hardiment qu'elle l'eût
 écrite : l'un d'eux la tirant de son
 sein , s'approcha d'elle avec un re-
 gard furieux & lui dit *lisez*. La prin-
 cesse confondue rougit & demeura
 interdite : on en fit la lecture à haute
 voix , & le peuple entra en fureur.
 Hugonet & Imbercourt , effrayés de
 l'orage prêt à fondre sur leurs têtes

Ann. 1477.

vont chercher un asyle , l'un chez les Cordeliers , l'autre chez les Chartreux : on les arrache de ces asyles & on les traîne à l'hôtel-de-ville. Jean duc de Cleve, Louis de Bourbon, évêque de Liège, le comte de saint Pol, jaloux de la faveur de ces deux ministres, fomentent soudement l'animosité du peuple : on instruit leur procès. Il est assez singulier que deux hommes chargés de tout le poids de l'administration sous un gouvernement dur & despotique, se fussent toujours comportés avec tant de probité que leur conduite exposée au grand jour ne laissât presque aucune prise à leurs plus implacables ennemis devenus leurs juges. L'accusation intentée contre eux se réduisit à trois points : 1°. d'avoir autorisé la reddition de l'Artois : 2°. d'avoir reçu de l'argent de la ville de Gand, dans un procès qu'ils avoient jugé en sa faveur ; 3°. d'avoir eu part à la suppression des privilèges de cette ville. Hugonnet & Imbercourt répondirent sur le premier chef d'accusation, qu'étant chargés par leur souveraine de travailler à la paix entre les deux

états , ils avoient fait avec le roi un traité que les circonstances rendoient nécessaire & qui conservoit à la princesse les droits qu'on lui disputoit. Les Gantois n'insisterent pas sur cet article , ils ne l'avoient mis en avant que pour ne pas paroître uniquement occupés à venger leur querelle personnelle. Sur le second grief les accusés répondirent qu'ils avoient jugé le procès en faveur de la ville de Gand , parce qu'il leur avoit paru qu'elle ne demandoit rien que de juste ; qu'ils n'avoient point demandé d'argent , mais qu'ils n'avoient pas cru devoir refuser celui qu'on leur présentoit comme le juste salaire de leurs peines. Sur le troisième qui étoit le vrai motif de l'animosité des Gantois , ils répondirent qu'ils avoient exécuté de point en point les ordres de leur souverain , que les Gantois avoient consenti à la perte de quelques-uns de leurs privilèges , parce que sans doute ils avoient eux-mêmes reconnu que cette suppression étoit nécessaire pour le bon ordre & la tranquillité publique.

Marie , informée du danger que

Ann. 1477.

couroient ces illustres malheureux ; & convaincue qu'on ne les persécutoit qu'à cause de l'inviolable attachement qu'ils avoient toujours eu pour son pere, se fit porter à l'hôtel-de ville, & demanda les larmes aux yeux qu'on remît entre ses mains les deux accusés, parce qu'il n'appartenoit qu'à elle seule, ou aux juges qu'elle établiroit, de prendre connoissance de cette affaire : elle déclara que ses sujets ne pouvoient sans se rendre coupables d'une odieuse tyrannie faire le procès à ses ministres. Ses larmes, ses remontrances, ne furent point écoutées : on les condamna au dernier supplice, & on les appliqua à la question pour arracher par la violence des tourmens l'aveu de quelque crime qui pût justifier la sentence qu'on venoit de prononcer contre eux. Hugonet & Imbercourt appelèrent de cette sentence au parlement de Paris, tribunal souverain pour toute l'étendue de la Flandre. Cet appel autorisé par les loix ne servit qu'à aigrir les esprits & à hâter le moment de l'exécution. Pendant qu'on dressoit l'échauffaut, Hugonet délivré pour

quelques heures des mains des bou-
reaux se rappella le souvenir d'une Ann. 1477.
épouse chérie , & obtint la permis-
sion de lui écrire. N'osant lui don-
ner le tendre nom d'épouse , il ne
l'appella que *sa sœur & sa loyale amie* ;
» Consolez - vous , lui écrivoit-il ,
» d'un malheur attaché à la nature
» humaine , considérez qu'étant par-
» venu à l'âge où je suis , ma mort
» n'est avancée que de peu d'années.
» Que le supplice qui m'est destiné
» ne fasse sur votre ame aucune im-
» pression , c'est au crime seul qu'est
» réservée la honte , & je meurs in-
» nocent. Nos enfans n'auront point
» à rougir de la condamnation de
» leur malheureux pere ; & si on les
» prive de leurs biens , Dieu qui leur
» donna la vie , pourvoira à leur
» subsistance & les dirigera selon sa
» miséricorde & sa bonté : » *Adieu*
ma sœur , ma loyale amie , je remets
vous & nos enfans en la recommen-
dation de Dieu & sa glorieuse mere :
ce jeudi saint que je crois être mon
dernier jour.

Marie apprenant qu'on traînoit au
supplice ces deux infortunées victi-

 ANN. 1477.

mes de la haine que l'on portoit à son pere , se fait accompagner d'un prêtre que la sainteté de sa vie , son éloquence & ses cheveux blancs rendoient vénérable , & vient se présenter sur la place publique en habit de deuil , les cheveux épars & le visage baigné de larmes. En approchant elle apperçoit sur l'échaffaut Hugonet & Imbercourt , si affoiblis par les supplices , qu'on leur avoit fait essuyer à la question , qu'ils ne pouvoient ni se tenir de bout ni se mettre à genoux : elle pousse des cris perçans , elle tend les bras & s'élance au milieu de la foule : ses cris , ses larmes , l'image de son désespoir , les graces touchantes de sa jeunesse , les discours du saint homme attendrissent tous les spectateurs : on demande grace , on s'attroupe & l'on se met en devoir d'arracher les victimes au fer du bourreau ; mais les mutins qui avoient eu la précaution de s'armer , abaissent leurs piques , forment un rempart impénétrable autour de l'échaffaut , & ordonnent au bourreau de porter le coup fatal. Il obéit , & la princesse pâle , désolée

lée & mourante, fut elle-même témoin de cette funeste & atroce exécution.

ANN. 1477.

Louis apprit avec douleur la mort de ces deux ministres : il avoit cru qu'il lui importoit d'exciter des troubles dans la Flandres : mais il n'avoit pas prévu, sans doute, les excès où se porta cette populace effrénée. Il déclara les Gantois criminels de lèse-majesté, & ne pouvant rendre la vie aux deux innocens qu'on venoit d'égorger, il rétablit leur mémoire, prit les enfans de Hugonet sous sa protection, défendant que l'injuste sentence que l'on avoit prononcée contre leur vertueux pere pût jamais leur faire aucun tort.

Quand la compassion & le remords n'auroient pas forcé Louis à regretter Hugonet & Imbercourt, son propre intérêt l'auroit suffisamment averti de la faute qu'il venoit de commettre. Leur mort déranger toutes les mesures qu'on avoit prises avec eux, relativement à l'Artois : à la vérité Desquerdes & la Vaquerie livrerent la cité d'Arras, mais ils ne purent mettre le roi en possession de la

Conquêtes du roi dans l'Artois.

Comines.
Cabinets sary,
Heuter. rer.
Belgic.

Manusc. de la Grand.

Ann. 1477. ville. Arras étoit alors divisé en ville & en cité : la cité appartenoit à l'évêque & au chapitre, & avoit une garnison : la ville, au contraire, étoit bien fortifiée & n'avoit point d'autres défenseurs que ses bourgeois. Il y avoit entre les habitans de la cité & ceux de la ville une animosité qui ne leur permettoit pas d'agir jamais de concert : ainsi, dès que la cité se fut déclarée pour les François, les bourgeois de la ville dressèrent sur leurs murailles des potences & pendirent des hommes de paille avec l'écharpe blanche, telle que la portoient les François. Cependant dès qu'ils virent que l'on s'apprêtoit à les foudroyer, que déjà l'on avoit élevé des bastions, ils demandèrent à capituler, & le roi qui ne cherchoit qu'à gagner l'amitié de ses nouveaux sujets, non content de confirmer leurs privilèges, les augmenta considérablement : tous les bourgeois jouirent du droit de posséder des francs-fiefs sans payer de finance, & furent exempts du service militaire hors de l'enceinte de leur territoire. Les officiers municipaux furent déclarés nobles avec

leur postérité née & à naître : enfin ils conserverent l'exemption des impôts & du logement de gens de guerre , & le droit de se défendre eux-mêmes sans être forcés de recevoir de garnison. Louis étendit ses libéralités sur tous les particuliers qui lui firent quelque demande : ensuite il s'avança du côté d'Hesdin , laissant un corps de troupes assez considérable dans la cité d'Arras, sous la conduite de du Lude & d'Yvon du Eog. Ce corps de troupes alarma les bourgeois de la ville , ils s'imaginèrent qu'on ne l'établissoit dans leur voisinage que pour épier l'occasion de se saisir de la ville & d'y mettre garnison : ils se barricaderent de nouveau & envoyèrent secrètement demander des secours aux villes de Douai, Lille & Valenciennes. Ces villes formèrent un détachement & l'envoyèrent au secours d'Arras, sous la conduite du seigneur de Vergi & du jeune Salazar ; mais du Lude averti que ce renfort approchoit , alla l'attendre au passage , le dispersa & fit Vergi prisonnier. La ville d'Arras privée de sa dernière ressource , envoya un cer-

ANN. 1477.

ANN. 1477.

tain nombre de députés au roi, pour lui demander la permission d'informer la princesse Marie de l'état où elle se trouvoit réduite. Cette demande étoit au moins indiscrete, après la capitulation que les bourgeois avoient déjà faite avec le monarque : cependant Louis n'en parut pas offensé ; *vous êtes sages*, leur dit-il, *c'est à vous à savoir ce que vous devez faire*. Ils prirent ces paroles pour une permission & se mirent en route, mais ils furent bientôt poursuivis & atteints par un détachement de sergens qui les ramenèrent à Hesdin sans leur faire aucun mauvais traitement. A leur retour ils trouvent une table bien servie qui les attendoit, ils s'y assèrent, boivent & mangent fort tranquillement lorsque tout-à-coup le prévôt de l'armée entre dans la salle, choisit douze des principaux d'entre eux & les conduit dans la place publique où il leur fait trancher la tête. Du nombre de ces douze étoit Oudard de Buffi, à qui le roi avoit accordé une charge au parlement de Paris. Sa tête fut posée sur un pieu plus élevé que les autres, & coiffée d'un chaperon

fourré tel que le portoient alors les magistrats. Louis, après la prise de Hefdin, entra dans le comté de Boulogne, se rendit maître de la capitale & du château de Montoire. Desquerdes qui avoit été gouverneur de toutes ces places pour le duc de Bourgogne & qui conduisoit alors l'armée royale, négocioit avec les commandans & les bourgeois; il distribuoit de l'argent, promettoit des emplois & trouvoit peu d'âmes assez fortes pour résister constamment à la séduction. Les bourgeois d'Arras effrayés du supplice de leurs députés & hors d'état de résister plus long-tems à l'armée qui les assiégeoit, implorèrent la miséricorde du roi & firent supplier Desquerdes de vouloir bien se rendre leur intercesseur. Desquerdes leur obtint une amnistie générale, mais elle fut mal gardée: dès qu'ils eurent ouvert leurs portes aux troupes royales, on commença par abattre leurs fortifications, ensuite on les condamna à soixante mille écus d'amende: quelques jours après on arrêta les plus coupables, c'est-à-dire, les plus attachés à l'héritière

Ann. 1477.

de Bourgogne , & on les fit pendre dans la place publique. On rapporte qu'au moment de l'exécution , on offrit à quelques-uns leur grace s'ils vouloient seulement crier *vive le roi* , mais qu'ils aimèrent mieux se dévouer à la mort que de manquer au serment qu'ils avoient fait à leur princesse. Louis connoissant l'obstination & l'attachement invincible de ces bourgeois pour le sang de leurs anciens maîtres ; prit le parti de les chasser de leur ville & de les disperser dans le royaume , & il établit à leur place une nouvelle colonie ramassée de différentes provinces. Il fut mal servi dans son choix , les commissaires qu'il avoit chargés de ce soin rassemblèrent un tas de vagabonds & de fainéans qui dissipèrent les fonds qu'on avoit faits pour leur établissement & retournerent à leur premier genre de vie. Louis ne se rebuta point & prit des mesures mieux combinées pour fonder une nouvelle colonie : il changea même le nom de la ville en celui de *franchise* ou *francie* ; mais il eut le chagrin de voir le peu de succès de ses soins : la ville s'appauvrit & perdit tous les

jours de son lustre : le nouveau nom fut oublié du vivant même de celui qui l'avoit imposé. ANN. 1477.

Des succès si rapides en Bourgogne, en Picardie & en Artois donnoient de l'inquiétude au duc de Bretagne : il prévoyoit que le roi ne seroit pas plutôt venu à bout de ses desseins contre l'héritière de Bourgogne, qu'il tourneroit ses armes contre lui. Le caractère vindicatif de Louis, les prétextes qu'il alléguoit pour se dispenser de jurer le traité de Senlis, après en avoir dicté les conditions & y avoir ajouté des modifications, ne lui permettoient pas de douter, qu'il ne se formât un nouvel orage. Dans cette cruelle incertitude, il ne cessoit de solliciter le roi d'Angleterre à s'opposer aux progrès des armes Françaises, en lui remontrant le danger qui menaçoit toutes les puissances voisines, si la France venoit à s'accroître des états de la maison de Bourgogne. Pendant qu'il travailloit avec le plus d'ardeur à susciter des ennemis à Louis, il ne cessoit de lui envoyer des ambassadeurs, soit pour pénétrer ses desseins, soit pour lui té-

Les ambassadeurs du duc de Bretagne emprisonnés. Dom Lobineau, hist. de Bretagne.

Ann. 1477. moigner plus de confiance. Louis qui avoit des espions partout ne tarda pas à être instruit des pratiques du duc de Bretagne : voyant arriver de nouveaux ambassadeurs il ordonna qu'on les conduisît en différentes prisons; après les y avoir laissés onze jours , il se fit amener le chancelier Chauvin, chef de l'ambassade & lui dit : *Chancelier , devinez-vous les raisons pour lesquelles je vous ai fait arrêter ? Il seroit difficile ,* répondit le chancelier , *à des hommes innocens de deviner pareille chose : je soupçonne cependant qu'on aura fait à votre majesté quelques rapports contre mon maître , ainsi je la supplie de me les confier afin que j'en fasse voir la fausseté. Ne m'avez-vous pas assuré ,* reprit le roi , *que mon neveu de Bretagne n'avoit aucune intelligence avec le roi d'Angleterre ?* Oui , sire , repliqua le chancelier , *& j'en réponds sur ma tête. C'est trop vous avancer ,* reprit le roi : *si je vous fais voir évidemment le contraire , qu'aurez vous à répondre ?* Sire , dit le chancelier , *je croirai ce que je verrai & rien de plus.* Alors le roi tira de sa robe vingt-deux lettres en original , dont douze étoient du duc & dix du roi d'Angleterre , & dit :

Connoissez-vous l'écriture ? Le chancelier confus , interdit , & voyant qu'on l'avoit trompé , prit le ciel à témoin qu'il n'avoit jamais eu aucune connoissance de cette intrigue & abandonna sa vie & celle de ses compagnons à la miséricorde du roi. Monsieur le chancelier , lui dit Louis , je sais que vous & vos compagnons n'en sachiez rien , & que pour chose du monde vous n'eussiez voulu être d'un tel conseil : beau neveu n'a eu garde de vous y appeller ; il n'y a que son trésorier & son petit secrétaire Guen , qui conduisent cette marchandise : & pour ce vous voyez que je ne vous ai pas fait arrêter à fausses enseignes. Retournez-vous en vous & vos compagnons pardevers beau neveu de Bretagne , portez lui ses lettres & lui dites que je ne veux plus qu'il envoie pardevers moi pour me cuidoier estimer son ami , s'il ne se défait de tous points de ce roi d'Angleterre. Le chancelier & ceux qui l'accompagnoient , arrivent en Bretagne & présentent au duc les vingt-deux lettres que le roi leur avoit remises : le duc connoissant qu'il avoit été trahi , & ne sachant qu'on en feroit

qui asséoir ses soupçons, fait appeler Pierre Landois son trésorier : *Pierre*, lui dit-il d'un ton sévère, *voici des lettres que le roi m'a envoyées par le chancelier ; voyez les, vous devez les connoître.* Pierre Landois étoit originaire de Vitré, fils d'un tailleur, tailleur lui-même. Il avoit quitté sa première profession pour une autre beaucoup moins honnête : il s'étoit fait commissionnaire des maîtresses du duc, & étoit devenu le ministre secret de ses plaisirs : ses intrigues l'avoient élevé à la charge de maître de la garde-robe & de grand trésorier, qui répond à celle du contrôleur-général. Landois, consterné à la vue de ces lettres, perdit quelque tems la parole, se jeta aux pieds de son maître, & lui dit : *Monseigneur si vous avez le moindre soupçon de ma fidélité, je me consigne votre prisonnier pour vous répondre sur ma tête que je n'ai rien fait contre mon devoir :* il dit ensuite que n'ayant pu lui-même porter ces lettres, de peur d'être reconnu par les espions du roi, il avoit chargé de ce soin un jeune garçon dont il avoit long-tems éprouvé la fidélité,

& qu'il l'avoit dépêché depuis peu de jours pour porter un nouveau paquet en Angleterre; qu'il alloit envoyer après lui & le faire arrêter : *hâtez-vous*, lui dit le duc, *car votre sœur m'en répond.* Maurice Gourmel, ce jeune commissionnaire, fut arrêté au moment qu'il étoit prêt à s'embarquer : il avoua qu'il s'étoit laissé corrompre par un espion du roi qui résidoit à Cherbourg & qui étoit un homme supérieur dans l'art de contrefaire les écritures; que cet espion lui donnoit cent écus par lettre, gardoit l'original & ne lui rendoit que la copie, mais si semblable à l'original, que ni la cour d'Angleterre ni celle de Bretagne ne s'étoient jamais apperçues de la falsification. Landois fut pleinement justifié & le commissionnaire, après quelques jours de prison, fut cousu dans un sac & jeté secrètement dans la rivière. Le duc après cette découverte, ne doutant plus qu'il n'eût bientôt à se défendre contre toutes les forces de la France, leva de nouvelles milices, convoqua le ban & l'arrière-ban de sa province. Ces préparatifs ne firent que le jet-

N^o vj

ANN. 1477. ter dans une dépense inutile. Louis n'avoit alors aucune envie de quitter l'Artois pour porter ses armes en Bretagne : il attaqua le duc par un autre côté qui ne lui fut pas moins sensible. Outre son duché il possédoit en France le comté d'Etampes & quelques autres seigneuries qui lui étoient contestées par le procureur-général : le roi avoit imposé silence à son procureur & avoit suspendu la procédure : dans la conjoncture présente, il lui permit de poursuivre son appel : le comté d'Etampes fut déclaré par un arrêt de la cour réuni au domaine de la couronne. Louis en l'ôtant au duc de Bretagne en fit don au vicomte de Narbonne, beau-frère du duc de Bretagne, & fils du comte de Foix. Comme ces moyens paroissent encore trop lents, le roi quitta l'Artois, vint s'acquitter d'un pèlerinage à Notre-Dame de la Victoire : ce voyage parut couvrir le dessein de s'approcher des frontières de Bretagne. Le duc allarmé envoya des ambassadeurs qui apaisèrent le roi par leurs soumissions : on ajouta de nouvelles clau-

ses au traité de Senlis : le duc s'engagea dès que le roi seroit en guerre , ANN. 1477.
 soit par terre soit par mer , de le servir , secourir & aider de tout son pouvoir envers & contre tous ceux qui peuvent vivre & mourir , sans personne quelconque excepter , à la défense de sa personne & de son royaume & à la conservation des droits de la couronne de France Par un article séparé , le duc fut dispensé de servir le roi de sa personne , si la guerre se faisoit hors du royaume : il s'obligeoit seulement à ne fournir aux ennemis ni harnois ni vivres : mais si ces mêmes ennemis entroient en France , alors le duc entreroit en guerre avec eux. On stipula la forme du serment , & le roi , qui sans doute étoit bien aise de laisser au duc quelque motif d'inquiétude , déclara que les parties contractantes ne seroient point tenues de jurer sur le saint sacrement ni sur la vraie croix de saint Lo. Malgré cette dispense , le duc pour persuader davantage le roi de la sincérité de ses intentions , prêta le serment pendant qu'on célébroit la messe , une main étendue sur l'hostie consacrée , & l'autre sur la croix de saint Lo.

ANN. 1477

Cambrai &
Tournai re-
çoivent une
garnison
françoise.Comines.
*Heuter-rerum
belgic.**Le Grand
Histoire de
Tournai.*

A son retour de Notre-Dame de la Victoire, Louis s'approcha de Cambrai. Cette ville qui se gouvernoit en forme de république, relevoit directement de l'empereur : les derniers ducs de Bourgogne n'y jouissoient que des droits de comte & d'avoué. Cambrai ouvrit ses portes au roi & reçut une garnison Françoise. Louis jura de conserver à cette ville tous ses privileges ; & n'oublia rien pour se concilier la bienveillance des habitans. Pendant le séjour qu'il y fit, il reçut la nouvelle que ses troupes avoient surpris Tournai : voici comment la chose se passa. Olivier le Dain, après s'être enfui honteusement de Gand, se retira à Tournai, ville qui reconnoissoit à la vérité l'autorité suprême des monarques François, mais qui n'entroit point dans leurs guerres, & qui se défendoit par ses propres forces. Il parvint à gagner un certain nombre d'habitans, & après avoir pris avec eux les mesures nécessaires pour introduire dans la place une garnison Françoise, il écrivit à Colard de Moui qui étoit alors à Saint-Quen-

tan, de s'approcher avec sa compagnie d'ordonnance d'une des portes de Tournai au jour & à l'heure qu'il lui indiquoit. Moui se fit précéder par vingt-cinq lances sous la conduite de Navarrot d'Anglade, & suivit avec le reste de la troupe : Navarrot trouve Olivier & environ trente ou quarante bourgeois qui lui livrent une des portes. Moui qui le suivoit de près pénétre dans la ville avant que les magistrats puissent y apporter aucun remède : le Daim en fit prendre six ou sept qui furent conduits à Paris pour servir d'otages. La garnison Françoisse se répandit dans la Blandre & y exerça d'horribles ravages.

Ann. 1477

Cependant le roi vint investir Bouchain & manqua d'y trouver la mort. Tanguy du Chatel, for Répaulle duquel il étoit appuyé, fut mortellement blessé d'un coup de fauconneau. C'est ce même Tanguy si recommandable par son inviolable attachement pour Charles VII. Après la mort de son maître il s'étoit retiré auprès du duc de Bretagne, dont il étoit le vassal & qui le fit grand maître de sa maison. Ses con-

Mort de Tanguy du Chatel.

Dom Lobineau, histoire de Bretagne.

ANN. 1477.

seils, sa franchise, déplurent à la dame de Villequier : elle s'attacha sans cesse à lui donner des mortifications : dégoûté de la cour de Bretagne, il prêta facilement l'oreille aux sollicitations de Louis qui, bien qu'il fût l'ennemi de tous ceux qui avoient été attachés à son pere, n'épargna rien pour acquérir un si brave officier. Après avoir commandé les armées & gouverné des provinces, Tanguy mourut pauvre. Il laissoit trois filles : dans son testament il pria le roi de marier à son choix la seconde, de permettre que ses amis mariaissent l'aînée, & de laisser à sa veuve le soin de pourvoir la troisième : il le supplia encore de payer ses dettes, jurant par la mort qu'il attendoit, qu'il n'avoit pas dépensé un sol que pour le service de l'état : enfin il lui demanda pardon de ses emportemens & de ses désobéissances, *car folie*, disoit-il, *me l'a fait faire plus que malice*. Le roi regretta sincèrement un ami si fidele, un si brave officier & un homme si vertueux : il prit soin de ses obsèques, & voulut qu'il fût enterré dans l'église de Notre-Dame de Cleri.

Bouchain fut forcé de se rendre, & se racheta du pillage pour cinq mille écus. Le Quesnoi fut emporté d'assaut : parmi les officiers qui monterent à la brèche, Louis distingua le jeune-Raoul de Lannoi qui se fit jour le premier à travers le fer & la flamme. Après la prise de la place le roi l'ayant fait venir, lui passa au col une chaîne d'or de cinq cens écus en lui disant : *par la paquedieu, mon ami, vous êtes trop furieux en un combat, il vous faut enchaîner, car je ne vous veux point perdre, desirant me servir de vous plus d'une fois.*

Ann. 1477

Avesne opposa une plus forte résistance. Louis plus redoutable encore par ses ruses que par la force de ses armes, attira dans son camp, sous prétexte d'une conférence, les officiers qui commandoient la garnison, & pendant ce temps le comte de Dammartin livra un assaut à la place & s'en rendit maître : elle fut abandonnée au pillage.

Progrès des
armes du roi
dans l'Artois.
Comines.
Heuterus.
Chron. scand.
Manuf. de
le Grand.

Une autre armée sous la conduite de Desquerdes & de du Lude, vint investir Saint-Omer. Cette place fut vaillamment défendue par Philippe

Ann. 1477.

fils d'Antoine, grand bâtard de Bour-
 gogne. On rapporte que Louis irrité
 de la résistance de ce jeune guerrier,
 le fit menacer, s'il ne rendoit la place,
 de faire égorger son pere à ses yeux.
 Philippe sans se laisser épouvanter,
 répondit qu'il connoissoit assez le roi
 pour ne pas appréhender qu'il se dés-
 honorât par une pareille lâcheté :
j'aime tendrement mon pere, ajouta-
t-il, mais je ferai mon devoir, & je
ne livrerai jamais une place qui m'a été
confiée. On fut obligé de lever le
 siège, & le roi loin de punir An-
 toine de la vertu de son fils, conti-
 nua de le combler d'honneurs & de
 biens. La guerre devint plus animée
 & plus furieuse qu'auparavant. Jus-
 qu'alors on avoit épargné les labou-
 reurs & l'on avoit respecté leurs
 utiles travaux : Louis envoya à Dam-
 martin quatre mille faucheurs, &
 lui recommanda de leur abandonner
 quelques pieces de vin pour les en-
 courager à tout détruire : *faites si bien*
le dégât, lui écrivoit-il, *qu'on n'y*
retourne plus, car vous êtes aussi-bien
officier de la couronne comme je suis,
& si je suis roi, vous êtes grand-mai-
tre.

Tant que la guerre ne s'étoit faite que dans la Bourgogne, le Luxembourg, le Hainaut & l'Artois, les Flamans, loin de s'armer des succès de Louis, les voyoient avec une sorte de complaisance : ils tenoient leur princesse au milieu d'eux dans une sorte de captivité ; & comme ils n'aimoient pas des maîtres trop puissans, ils n'auroient pas été fâchés de la voir simple comtesse de Flandres. Mais lorsque les François s'approcherent de leurs frontieres, lorsque la garnison de Tournai porta le ravage dans l'intérieur de leur pays, ils sentirent alors la nécessité de se défendre & ils leverent en peu de tems une armée de vingt mille hommes. Il leur falloit un chef expérimenté : ils jetterent les yeux sur Adolfe de Gueldres, ce fils inhumain qui avoit forcé son pere à le déshériter. Ils le tirerent de sa prison, le déclarerent leur général, & promirent de lui faire épouser leur princesse, s'il parvenoit à délivrer le pays de la garnison de Tournai. Adolfe animé par un si puissant motif, prit la conduite de leur armée & s'avança sous les murs de Tournai :

Ann. 1477.
Mort d'Adolfe de Gueldre & du duc de Clarence.
Pons. Gelrica.
Hume, hist. d'Ang.
Manusc. de le Grand.

 ANN. 1477.

mais comme il n'avoit qu'une autorité précaire sur les troupes qu'il conduisoit, il ne put étouffer la rivalité qui subsistoit depuis long-tems entre les milices de Gand & de Bruges, ni les faire agir de concert. La garnison Françoisse sortit de Tournai & tomba au dépourvu sur cette armée mal disciplinée. Adolfe après avoir fait d'inutiles efforts pour empêcher la déroute expira sur le champ de bataille. Cette nouvelle fut la plus heureuse qu'on pût apprendre à l'héritiere de Bourgogne : si Adolfe fût retourné vainqueur, la nouvelle Andromede alloit être sacrifiée au monstre. Un autre amant de la princesse venoit de périr malheureusement, c'étoit le duc de Clarence, frere d'Edouard, & alors veuf de la fille aînée du comte de Warwick.

Clarence étoit fortement appuyé à la cour de Bourgogne par la duchesse douairiere sa sœur, & quoique l'on ne se flattât pas d'obtenir le consentement d'Edouard, ennemi secret de son frere, on ne doutoit point que le peuple Anglois ne se déclarât, s'il en étoit besoin, pour une alliance si utile à la nation :

déjà l'on avoit fait passer dans ce dessein quelques troupes à Calais, ANN. 1477.
sans en rien communiquer au monarque. Louis mieux informé de ce qui se passoit en Angleterre qu'Edouard lui-même, ne tarda pas à l'avertir de cette intrigue qu'il lui représenta comme un attentat contre son autorité, & le premier indice d'une conspiration prête à éclater. Edouard fit arrêter son frere, & consulta Louis sur ce qu'il avoit à faire. Louis répondit à cette consultation par ce vers de Lucain :

Tolle moras ; semper nocuit differte paratnm.

En conséquence Edouard suscita des délateurs contre son frere qui l'accusèrent d'avoir tenu des discours injurieux au roi & à la nation : il fut condamné par arrêt du parlement d'Angleterre à perdre la vie. On lui laissa le choix de la mort : il demanda, dit-on, à être noyé dans un tonneau plein de malvoisie.

La mort du duc de Clarence & d'Adolfe de Gueldres, délivrèrent Maximilien fils de l'empereur Frederic, de ses plus redoutables rivaux : il ne restoit plus que le fils

Mariage de
Marie de
Bourgogne
avec Maxi-
milien.

Gaguin.
Chron. franç.
Manus. de
le Grand.

Ann. 1477. du duc de Clèves : mais la princesse qui le connoissoit avoit conçu pour lui une aversion que ne put détruire toute l'adresse du pere. D'ailleurs , quels secours les Flamans eussent-ils pu attendre d'un si foible prince ? Toutes les voix se réunirent donc en faveur de Maximilien : son âge , la qualité de fils unique de l'Empereur , le crédit & la faveur qu'il avoit déjà lui-même parmi les princes de l'Empire , tout concouroit à le faire regarder comme le prince le plus digne d'épouser l'héritière de Bourgogne , & le plus capable de résister avec succès aux entreprises de Louis. On l'avertit qu'il étoit tems d'agir , & en même tems on disposa l'esprit de la princesse à écouter favorablement les propositions de ce nouvel amant : on lui représenta que son pere l'avoit promise autrefois à ce prince , qu'elle-même avoit donné son consentement. Marie ne pouvoit avoir aucune répugnance pour un homme qu'elle n'avoit jamais vu ; elle étoit forcée de prendre un parti ; ainsi elle céda sans peine aux remontrances de ses sujets : les articles furent dressés , & Maximilien

se mit en route pour se rendre dans les Pays-Bas. Le roi ayant reçu avis qu'on travailloit à ce mariage, n'oublia rien pour le traverser; il fit proposer de nouveau le dauphin comme le seul rival qui pût supplanter Maximilien. Il y a beaucoup d'apparence qu'il ne cherchoit qu'à embarrasser le conseil de Flandres, & à faire différer le mariage de la princesse, s'il ne pouvoit absolument l'empêcher: mais quand même il auroit alors agi de bonne foi, il est douteux qu'il eût réussi. Quelle confiance auroit prise Marie dans un prince qui avoit sacrifié ses lettres aux députés de Flandres; auquel elle imputoit la perte de Hugonet & d'Imbercourt, & qui travailloit avec tant d'acharnement à la dépouiller de son héritage? Ne pouvant se faire écouter dans le conseil de Flandres, Louis envoya Gaguin général des Mathurins, pour représenter aux électeurs & aux princes de l'Empire que les rois de France ayant été de tout tems les alliés du corps Germanique, il étoit de l'intérêt des deux nations de ne pas rompre des liens si anciens & si sacrés; que le

Ann. 1477.

ANN. 1477.

mariage en question ne seroit valable qu'autant qu'il y donneroit son consentement ; que l'héritière de Bourgogne étant princesse du sang, sa proche parente, sa vassale, les loix du royaume ne lui permettoient pas de se marier contre le gré du chef de sa maison, son seigneur & son souverain ; que l'empereur & son fils devoient penser plus d'une fois à ce qu'ils alloient faire, & à ne pas allumer entre les deux nations une guerre sanglante & durable. Cette tardive négociation ne réussit pas mieux que la première : l'heureux Maximilien s'approchoit de la Flandre accompagné des archevêques de Mayence & de Trèves, des marquis de Brandebourg & de Bade, des ducs de Saxe & de Bavière, & d'un grand nombre d'autres princes. Sa dépense ne répondoit pas à la magnificence de son cortège. L'empereur son père à qui son extrême avarice faisoit oublier toutes les bienséances, l'avoit fait partir si pauvre, qu'il fallut que les Flamans le défrayassent pendant une grande partie de la route. On ajoute que Marie commença par

par lui donner des habits. Le lendemain de son arrivée à Gand on célébra les nûces : mais les circonstances ne permettoient pas de se livrer à la joie. Les troupes françoises répandues dans les Pays-Bas, réduisoient en cendres Orchies, Turquoin, Fresne les Buffleaux, Saint-Sauveur, Marchiennes & Harbec.

La guetie ne se faisoit pas avec moins de fureur dans les deux Bourgognes : il faut en expliquer l'origine. Après la mort de Charles, Louis, comme nous l'avons déjà dit, avoit envoyé dans le duché de Bourgogne les seigneurs de Craon & de Chaumont, & Jean de Chalons prince d'Orange, qu'il avoit attiré à son service en lui promettant la lieutenancie générale du duché & du comté de Bourgogne, & la restitution de tous les biens de sa maison. Le prince d'Orange se servit utilement de son crédit pour engager la noblesse & les villes à se soumettre volontairement au roi : les états du duché avoient prêté le serment de fidélité, & paroissoient contens des conditions qu'on leur avoit accordées. Les troupes du roi commandées par les

Ann. 1477.

Mécontentement du prince d'Orange : il excite une révolution dans le comté de Bourgogne.
Ibid.

ANN. 1477.

trois généraux entrèrent dans le comté, & furent reçues sans résistance dans la plupart des villes; mais la noblesse montra plus d'attachement pour le sang de ses anciens maîtres, & se cantonna dans ses châteaux. Louis qui malgré les importans services que le prince d'Orange venoit de lui rendre, n'avoit pas encore en lui une entière confiance, ne crut pas devoir lui donner le gouvernement en chef de ces deux provinces; il le donna au sire de Craon avec un pouvoir presque illimité. Les provisions accordées à ce gouverneur portoient que pour le repos & la tranquillité des deux provinces, Craon pourroit faire tout ce que feroit le roi lui-même s'il étoit sur les lieux, assembler les états, commander la noblesse, faire grace, convoquer le ban & l'arrière-ban des provinces de Dauphiné, du Lyonnais, du Forêt, du Beaujolois & de Champagne. Après avoir nommé ce gouverneur, le roi ne craignit plus de donner la lieutenance générale du comté de Bourgogne au prince d'Orange, qui ne fut pas content de se trouver subordon-

né à Craon. Philippe de Hochberg de la maison de Bade, fut nommé maréchal de Bourgogne, & dans la suite le roi lui donna le château de Jou qui couvroit la province du côté de Neuchâtel. Philippe Pot fut fait premier chevalier du parlement institué par lettres données à Arras le 18 de Mars, pour être composé de gens notables. Jean de Damas non-seulement fut conservé dans son gouvernement de Mâcon, mais il obtint six gentilshommes pour servir sous lui, & cinq mille livres de gages pour leur entretien. Tout paroïsoit tranquille : le prince d'Orange, quoique mécontent de la préférence qu'on avoit donnée à un homme qu'il regardoit comme son inférieur, se contint quelque tems, espérant que du moins on lui rendroit les places & les terres qu'il réclamoit en Franche-Comté, & qui étoient alors occupées par ses oncles : il en écrivit au roi qui ordonna en effet qu'on donnât au prince une pleine satisfaction. Mais Craon, soit qu'il crût qu'il n'étoit pas prudent de rendre ce prince trop puissant, soit qu'il ne cherchât qu'à humilier un lieu-

Ann. 1477.

ANN. 1477.

tenant qui lui obéissoit à regret , éluda sous différens prétextes les ordres du roi. Le prince s'en plaignit ; mais Louis qui le croyoit hors d'état de lui nuire , & qui ne vouloit pas mécontenter Craon , n'insista que foiblement. Poussé à bout & ne respirant que la vengeance , le prince ne balança plus à se réconcilier avec ses oncles , & par leur entremise il fit sa paix avec Marie de Bourgogne qui non-seulement le reçut en grace , mais le créa son lieutenant général dans les deux Bourgognes , avec pouvoir de disposer de tous les deniers de ces provinces sans en rendre compte. Muni de ces pleins pouvoirs , il conféra avec la principale noblesse , & lorsqu'il se crut en état d'agir , il écrivit aux maire & échevins de Dijon , que bientôt les François alloient être chassés du comté de Bourgogne ; qu'on se donnât bien de garde de les recevoir dans Dijon , parce que ce seroit perpétuer une guerre qui ruineroit le pays. L'effet suivit de près la menace : les deux freres Claude & Guillaume de Vaudrai , rassemblent des troupes , & se saisissent en un mo-

ment de Vesoul, de Rochefort & d'Auxonne. Craon voulant reprendre Vesoul, se laissa surprendre lui-même par un stratagème. Vaudrai fit sortir pendant une nuit très-obscure tous les trompettes, qui se placèrent dans différens endroits & sonnerent la charge. Craon craignit de se trouver enveloppé de toutes parts, & ne songea qu'à prendre la fuite. Vaudrai saisit cet instant pour faire une sortie, tomba sur les François en désordre & les tailla presque tous en pièces. La perte fut si considérable, que Craon qui s'étoit d'abord réfugié à Grai, ne s'y crut pas en sûreté, & repassa dans le duché. Le roi informé de cette révolution ne put modérer sa colère, il écrivit à Craon que s'il se rendoit maître de la personne du prince, *il le brûlât, ou le pendît & le brûlât ensuite.* Il donna ordre qu'on lui fît son procès: l'arrêt porte que *Jean d'Arlon (prince d'Orange) comme faux & traître chevalier, à confiscation corps & biens, sera pris pour être exécuté, & faute de ce sera pendu par les pieds.* Son effigie fut pendue en effet dans toutes les villes de Bourgogne: on rasa sa maison à

Ann. 1477

Dijon. Mais ce supplice en peinture ne l'arrêta pas : à l'argent qu'il put retirer de la province il joignit ses propres biens qui étoient très-considérables, & avec ces sommes & d'amples promesses il attira des renforts de Suisses : car quoiqu'ils touchassent alors des pensions du roi, ils redoutoient le voisinage des François, & ne les voyoient qu'à regret s'établir dans une province limitrophe. Sans renoncer directement aux traités qu'ils avoient avec la France, ils n'étoient pas fâchés que leur jeunesse se rendit à l'invitation du prince d'Orange. Louis qui avoit pour ambassadeurs auprès des Cantons, Rochechouard, Baudricourt, & le premier président de Toulouse, se plaignit de cette permission comme d'une contravention aux traités, répandit de l'argent, & obtint une défense générale sous peine de la vie à tous les sujets des Cantons, de porter les armes contre les François. Cette défense ou ban, comme on parloit alors, ne s'observa pas à la rigueur : les Suisses continuerent de fournir des recrues au prince d'Orange : bientôt les François ne pos-

fédèrent plus dans le comté de Bourgogne que la ville de Grai, où commandoit le vieux Salazar. Hugues de Chalons, plus connu sous le nom de Château-Guyon, vint investir cette place avec une cavalerie nombreuse, & quelques corps d'infanterie qui devoient être joints par de nouveaux renforts. Craon prévint cette jonction, battit l'armée de Château-Guyon, & le fit lui-même prisonnier : mais tandis qu'il remportoit cet avantage dans le comté, Toulonjon & Marigni passèrent dans le duché, prirent quelques places & y excitèrent une fermentation générale. Un nommé Chretiennot se mit à la tête d'un parti à Dijon, tua le premier magistrat & faillit à se rendre maître de la ville. Chalons étoit sur le point de se révolter, déjà les échevins tenoient des conférences avec Toulonjon, lorsque Damas parut & fit rentrer tout le monde dans le devoir. Craon informé du danger qui menaçoit le duché, accourut pour s'opposer aux progrès de Toulonjon & de Marigni, ils disparurent à son approche : après avoir repris les places dont ils s'é-

Ann. 1477.

toient emparés , il rentra dans le comté , attira une partie de la garnison de Dole dans une embuscade , & la tailla en pieces. Il crut que les habitans , effrayés d'une perte si considérable , ne tarderoient pas à se rendre ; il se déterminâ donc à faire le siège de cette capitale ; un bourgeois de Berne commandoit la garnison. Craon après avoir battu la place pendant huit jours , donna ordre de monter à l'assaut sans examiner si la brèche étoit praticable , il fut repoussé avec perte : un second assaut ne fut pas plus heureux , & il perdit environ mille hommes dans ces deux attaques. Ayant appris que les ennemis s'avançoient pour le combattre , il leva le siège avec précipitation , & se retira du côté du duché ; mais il fut atteint par les freres de Vaudrai qui le surprirent dans sa marche , attaquèrent les François en désordre & les taillèrent en pieces. La consternation se répandit dans le duché ; on s'attendit à voir bientôt l'armée victorieuse passer la Saonne & venir former le siège de Dijon. Les Vaudrai qui vouloient avant tout chasser entièrement les

François de la Franche-Comté, se déterminèrent au siège de Grai. ANN. 1477.
Comme ils n'espéroient pas d'emporter de vive force une place avantageusement située, munie de toutes sortes de provisions & défendue par Salazar; ils commencerent par corrompre les habitans, ensuite ils s'approcherent pendant une nuit fort obscure, un vent violent empêcha qu'on n'entendît le bruit de leur marche. On dresse des échelles, soixante hommes des plus dispos escadent les murs & ouvrent une porte; l'armée entre avant que la garnison Françoisse puisse se rassembler: on se bat dans les rues; le tumulte, les cris, l'obscurité, redoublent l'horreur du combat. Les François s'apercevant qu'ils avoient à se défendre contre les ennemis & contre leurs propres hôtes, mettent le feu à la ville, & veulent se faire jour au travers des flammes: presque tous périrent. Salazar à demi-brûlé se sauva avec une centaine d'hommes dans le château, d'où s'étant enfui à travers mille dangers, il vint rassurer par sa présence la ville de Dijon.

ANN. 1477. Ces fâcheuses nouvelles déterminèrent le roi à écouter les propositions de Maximilien : quoiqu'il n'y eût aucune apparence qu'on pût parvenir à une paix finale, Louis jugea qu'une trêve lui seroit utile pour réparer les pertes qu'il avoit faites en Bourgogne, pour mieux connoître les ressources de son nouvel adversaire, & s'assurer des dispositions des princes voisins.

Trêve entre
le roi &
Maximilien.
Ibid.

Maximilien presque aussitôt après la cérémonie de ses nœces, envoya des ambassadeurs au roi pour se plaindre de ce qu'au mépris du traité de Soleure il étoit entré à main armée dans les états de la maison de Bourgogne, & y exerçoit encore des hostilités : il offroit la paix, & déclaroit qu'en cas de refus, le courage & les forces ne lui manqueroient pas pour se défendre. Louis répondit qu'il n'avoit pris les armes que pour maintenir les droits de sa couronne, comme il y étoit obligé par le serment qu'il avoit fait à son sacre ; que Marie lui re-tenoit des provinces reversibles à la couronne par le décès de Charles dernier duc de Bourgogne ; qu'elle

en occupoit d'autres pour lesquelles elle devoit rendre hommage; qu'il étoit prêt d'accorder la paix pourvu que ce ne fût pas aux dépens de ses droits: en même tems il nomma le chancelier Doriote, Philippe Pot seigneur de la Roche, Guy Pot, comte de Saint-Pol, Antoine de Creve-cœur, Guillaume Bische, Filbert de Boutillac, & Thomas Taquin ses chambellans, en qualité de ses ministres plénipotentiaires, pour conférer à Liens avec ceux de Maximilien: ce furent Jean de Lannoi, Gontard de Sreemberg, Pierre Bourgard, Jean d'Auffai, & Josse Chappes, conseillers du duc & de la duchesse d'Autriche. Ces ministres convinrent d'abord d'une treve de dix jours, & avant qu'elle fût expirée, ils la prolongerent sans en déterminer la durée, stipulant seulement qu'elle dureroit encore quatre jours après que l'une des deux puissances auroit envoyé dire à l'autre qu'elle y renonçoit. Cette treve fût religieusement observée dans les Pays-Bas, mais elle ne fût point publiée en Bourgogne. Louis importuné des plaintes que la province formoit

Ann. 1477. contre le sire de Craon, & imputant à l'avarice de ce général tous les malheurs de cette guerre, lui ôta son gouvernement, & le renvoya dans ses terres. Il nomma pour le remplacer Charles d'Amboise, plus connu sous le nom de Chaumont, qui aux vertus militaires joignoit la grandeur d'ame, l'humanité, & un parfait désintéressement.

Négocia-
tions.

Comines.

Dom Calmet.

Ferrer.

Manusc. de
le Grand.

L'ardeur avec laquelle Louis s'étoit livré à la guerre, ne lui avoit point fait perdre de vue les négociations. Prevoyant que Maximilien ne seroit pas plutôt reconnu dans les Pays-Bas, qu'il mettroit tout en œuvre pour entraîner Edouard dans son parti, il prit sagement les devans & fit passer en Angleterre Gui archevêque de Vienne, Olivier Guérin son maître d'hôtel, Olivier le Roux maître des comptes, Jean le Breton général des monnoies & trésorier des guerres. Il ne manqua pas selon l'usage de faire embarquer avec eux des sommes considérables pour Edouard & les gens de son conseil : cet argent donna tant de poids aux raisons de l'archevêque, que la treve qui n'étoit que de sept ans, fut pro-

longée pour la vie des deux rois & un an au-delà.

ANN. 1477.]

Peu après, Louis fit partir pour Nanci Jean Rapine son maître d'hôtel, & Brisé écuyer d'écurie, afin de renouveler les anciennes alliances qui subsistoient entre la Lorraine & la France. On doit se rappeler que René, après avoir amené au roi le grand bâtard de Bourgogne, offensé de l'accueil qu'il reçut du monarque, & craignant même pour sa liberté, s'étoit retiré précipitamment dans son duché. Louis qui dans les circonstances présentes ne cherchoit qu'à diminuer le nombre de ses ennemis, ne balançoit pas à faire lui-même les premières démarches, & René qui avoit le plus grand intérêt à ménager la bienveillance du monarque, accueillit avec transport ses ambassadeurs : les traités furent confirmés.

La république de Venise avoit été constamment attachée au parti de Charles dernier duc de Bourgogne, & en conséquence avoit encouru la haine de Louis qui avoit ordonné aux armateurs François de donner la chasse à tout vaisseau Vénitien.

ANN. 1477. rien. Après la mort de Charles la république voyant l'ascendant que prenoit la France, envoya Dominique Gradenigo en qualité d'ambassadeur pour se réconcilier avec le roi, & assurer la liberté du commerce. Louis consentit à rendre son amitié à la république à deux conditions; la première, qu'elle n'aurait aucune alliance avec l'héritière de Bourgogne; la seconde, qu'elle vivroit en paix avec la république de Florence qu'il avoit prise sous la protection.

Traité avec
les rois de
Castille : Al-
fonse roi de
Portugal re-
soutient dans
ses états.

Ferrer.
Manusc. de
la Grand.

L'Espagne étoit la seule puissance que Louis eût alors à redouter. Pour n'en avoir rien à craindre & pouvoir enfin se livrer tout entier à l'exécution de ses projets contre la maison de Bourgogne, il prit le parti de reconnoître Ferdinand & Isabelle rois de Castille, & à cette condition il obtint une prorogation de trêve. Alfonso roi de Portugal, qui s'étoit toujours flatté que le roi le mettroit en état de faire valoir les droits de Jeanne sa niece sur la Castille, & qui étoit encore en France pour solliciter des secours, ne fut pas plutôt instruit de ce traité, qu'il perdit

toute espérance ; il craignit même ANN. 1477.
que le roi, pour mieux cimenter cette
nouvelle alliance, ne le livrât à Fer-
dinand. Les froideurs qu'on lui fit
essuyer à la cour le confirmèrent
dans ce soupçon injurieux ; il ne pou-
voit repasser en Portugal que sur des
vaisseaux François, ainsi il publia
que son dessein étoit de renoncer au
monde, & de se consacrer aux exer-
cices de la pénitence. Il écrivit au
prince dom Juan son fils pour lui
dire un éternel adieu, & lui ordon-
na de se faire couronner roi sans per-
dre un seul instant : telle est, disoit-
il, la volonté du ciel, & le bien de
nos sujets l'exige. Après avoir fait
partir cette lettre il se déroba sans
rien dire, & alla se cacher dans
une solitude. Le bruit se répandit
qu'il avoit passé les mers & qu'il
étoit allé en pèlerinage à Jérusalem ;
mais on le chercha avec tant de soin
qu'on le découvrit dans un village
près d'Honfleur. Louis informé par
les espions qu'il entretenoit dans le
conseil de Castille, que Ferdinand
& Isabelle négocioient avec Maxi-
milien, & voulant leur opposer un
rival toujours redoutable malgré ses

Ann. 1477.

longues disgraces, pressa Alfonse de retourner dans ses états, & fit contribuer la province de Normandie aux frais de l'embarquement. Cependant dom Juan, conformément aux ordres de son pere, avoit assemblé les états de Portugal & venoit d'être proclamé roi : à peine la cérémonie de son couronnement étoit-elle achevée, qu'on vient lui annoncer que le roi son pere est débarqué. N'écoutant plus que les sentimens de la nature, il abdique la souveraineté, se dépouille des ornemens de la royauté, & vole dans les bras de son pere. En vain Alfonse lui ordonne de reprendre la couronne, son fils pour la premiere fois ose lui désobéir, & ne veut d'autre titre que celui du plus fidele de ses sujets.

Procès du duc
de Nemours.
*Manuscrit de
la biblioth. du
M. le prési-
dent de Mes-
nieres.*

Tandis que le Portugal jouissoit d'un spectacle si touchant, la France étoit effrayée par un de ces exemples de sévérité que les circonstances peuvent rendre nécessaires, mais dont l'effet est toujours douloureux & terrible. Jacques d'Armagnac duc de Nemours, malgré ses sermens réitérés d'être fidele au roi, avoit trem-

pé dans presque toutes les conspirations qui s'étoient formées contre l'autorité souveraine : il s'étoit secrètement attaché au duc de Guienne dans le tems que ce prince ne songeoit qu'à exciter une guerre civile. Après la mort funeste du duc de Guienne , Nemours n'avoit pas cessé d'entretenir des correspondances avec le comte d'Armagnac qui fut massacré dans Lectoure. Privé de ces deux chefs , il prêta l'oreille aux invitations du connétable , qui de concert avec les ducs de Bretagne & de Bourgogne , appelloit les Anglois en France : il avoit reçu le scellé de ce premier officier de la couronne ; il lui avoit envoyé de fréquens méssages ; le connétable dans ses dépositions ne l'avoit pas épargné. Ces motifs suffirent au roi pour le faire arrêter ; il en donna la commission au sire de Beaujeu qui vint à la tête d'une armée l'investir dans la ville de Carlat. La duchesse de Nemours fille du comte du Maine , & cousine germaine du roi , étoit alors en couches : ayant appris qu'on venoit arrêter son mari , elle fut saisie d'un tel effroi , qu'elle mourut deux ou

Ann. 1477.

trois jours après. Nemours accablé de douleur ne songea plus à se défendre. Quoique Carlat passât pour une ville imprenable, & qu'il eût pris soin d'y amasser des provisions pour deux ou trois ans, il traita avec Beaujeu, & se remit entre ses mains à condition qu'on lui sauveroit la vie, & qu'il auroit la liberté de se justifier. Il fut aussi-tôt conduit à Vienne, ensuite renfermé au château de Pierre-encise dans une prison humide & froide. Il se fit en lui une révolution si grande, qu'en peu de jours ses cheveux devinrent tout blancs: on l'amena à la Bastille où il fut d'abord logé assez commodément. Bientôt après fut quelques indices qu'il avoit travaillé à corrompre les gardes, il fut renfermé dans une cage de fer. Le roi commit pour instruire son procès le chancelier Pierre Doriote, Louis de Gravelle seigneur de Montaigu, Jean le Boulanger premier président, Jean de Blosset seigneur de Saint-Pierre, Boufile le juge vice-roi de Roussillon; maîtres Jean Baillet & Thibaut Baillet maîtres des requêtes; Jean du Mas seigneur de l'Isle, huit conseil-

Iers au parlement, & maître Aubert le Visse rapporteur & visiteur des lettres de chancellerie. Nemours protesta d'abord contre la commission, alléguant sa qualité de pair de France & le dernier traité qu'il avoit fait avec le sire de Beaujeu en se remettant entre les mains du roi. Il refusa nommément Aubert le Visse qui s'étoit porté pour son délateur : on n'eut aucun égard à ces protestations qu'il continua de renouveler à chaque interrogatoire. On avoit contre le duc des soupçons fondés, mais nulle preuve complète. Depuis l'accommodement qu'il avoit fait avec Dammartin, on ne l'avoit point vu porter les armes contre son souverain ; on n'avoit même aucune pièce authentique qui prouvât qu'il eût agi de concert avec les ennemis de l'état. La plupart des dépositions qu'on avoit recueillies contre lui se contredisoient manifestement : les plus graves ne le chargeoient que d'avoir été instruit des complots formés contre le souverain, mais alors il n'y avoit point encore de loi capitale contre ceux qui ayant eu connoissance d'une conf-

AN. 1477.

piration, n'en avoient pas dénoncé les auteurs. Nemours après s'être défendu long-tems & avec beaucoup de présence d'esprit sur les liaisons qu'il avoit eues avec le connétable & le comte d'Armagnac, voyant bien qu'on étoit instruit d'une partie de ses manœuvres, & voulant éviter le tourment de la question, prit enfin le parti d'avouer beaucoup plus qu'on ne lui demandoit. Soit qu'il crût rendre sa cause plus favorable en y impliquant les hommes les plus distingués de l'état; soit qu'il n'aspirât qu'à se venger de ceux qui l'avoient mal servi & auxquels il imputoit sa perte, il révéla ou imagina un nouveau complot, où se trouvoient impliqués Jean de Bourbon, les princes de la maison d'Anjou, le comte de Dammartin, & presque tous les capitaines des compagnies d'ordonnance. Il dit qu'il avoit eu tort de ne pas révéler plutôt cet important secret; mais il s'en excusa sur ce qu'il auroit eu à craindre de la part des auteurs de la conspiration, & sur le refus que le roi avoit fait de le laisser venir à la cour toutes les fois qu'il lui

en avoit demandé la permission.

Croyant avoir disposé favorablement l'esprit du monarque par cette confession volontaire, il demanda & obtint la permission de lui écrire.

„ Sire, lui marquoit-il, j'ai tant mé-
 „ fait envers Dieu & envers vous,
 „ que je vois bien que je suis perdu
 „ si votre grace & miséricorde ne
 „ s'étend jusqu'à moi.... Faites-
 „ moi grace & à mes pauvres enfans;
 „ ne souffrez pas que pour mes pé-
 „ chés je meure à honte & confusion
 „ & qu'ils vivent en déshonneur &
 „ au pain querir; & si avez eu amour
 „ à ma femme, plaise vous avoir
 „ pitié du malheureux mari & or-
 „ phelins.... Pour Dieu, sire, ne
 „ souffrez qu'autre que votre misé-
 „ ricorde; clémence & pitié; soit
 „ juge de ma cause ». Le roi fut inex-
 „ orable, il renvoya la lettre aux
 „ commissaires, ordonnant qu'elle fût
 „ insérée dans le procès pour tenir lieu
 „ de confession. Le procès commencé
 „ depuis près de deux ans touchoit à
 „ sa fin, & Nemours persistoit toujours
 „ à protester contre les commissaires,
 „ prétendant qu'en qualité de pair de
 „ France il ne devoit être jugé que

ANN. 1477.

ANN. 1477.

par le roi séant en son parlement dûment garni de pairs. Le roi rejetta sa demande, il fondonnoit ses refus sur la renonciation que Nemours avoit faite quelques années auparavant à son droit de pairie, si jamais il manquoit à ses sermens. Le chancelier Doriale, quoiqu'il ne pût ignorer la volonté du roi, suspendit la procédure, & représenta à Louis qu'il devoit des égards au rang de l'accusé, allié à plusieurs branches de la maison royale & son très-proche parent. Louis à qui ces représentations déplurent, écrivit à Saint-Pierre qu'on se défiât du chancelier, lequel lui étoit devenu suspect depuis qu'il avoit empêché une partie des confessions du connétable, dans la crainte que Dammartin ne s'y trouvât impliqué. Peu de tems après il révoqua le chancelier & quelques autres commissaires, sous prétexte qu'il avoit besoin de leurs services dans la guerre de Flandres, & il les remplaça par des conseillers du parlement. Ces nouveaux commissaires avancerent peu, & le roi malgré sa répugnance prit enfin le parti de renvoyer la connoissance de cette

affaire au parlement de Paris, qu'il commit pour *continuer & parfaire* la procédure commencée par les commissaires. Le parlement, par égard pour la naissance de l'accusé, se transporta en corps à la Bastille, lut à Nemours ses dépositions, reçut pendant plusieurs jours les additions ou les changemens qu'il voulut y faire; enfin on lui déclara qu'il alloit être procédé à son jugement. Nemours qui ne cherchoit plus qu'à éloigner le terme fatal, alléguait qu'il étoit, cleric ayant reçu dans sa jeunesse la tonsure des mains de l'évêque de Castres, & demanda à être renvoyé pardevant les tribunaux ecclésiastiques : ce nouvel incident suspendit quelque tems la procédure. Le parlement députa un conseiller pour prendre sur le lieu des informations. Le fait fut avéré par la déposition d'un grand nombre de témoins; mais en même tems la cour déclara qu'attendu la nature du crime dont Nemours étoit accusé, on n'auroit aucun égard aux privilèges de la cléricature. Nemours craignant que ce subterfuge n'eût fait une mauvaise impression sur l'esprit de

ANN. 1477.

ses juges, dit qu'en alléguant le privilège de la cléricature, il n'avoit songé qu'à acquitter sa conscience, & que son dessein n'avoit jamais été de décliner la juridiction du parlement : il les supplia qu'avant de prononcer son arrêt ils daignassent se rappeler les services que ses ancêtres & lui-même avoient rendus à l'état ; qu'ils considérassent qu'il avoit épousé la fille du comté du Maine cousine germaine du roi ; que cette princesse du sang l'avoit rendu pere de six enfans, trois garçons & trois filles ; que l'aîné de ses fils avoit à peine neuf ans ; que le second n'en avoit que sept, & que le troisieme âgé de cinq ans étoit filleul du roi ; que sa fille aînée touchoit à sa treizieme année ; que la seconde avoit onze ans, & que la dernière encore au berceau avoit eu la reine pour marraine ; qu'ils prissent en pitié ces innocentes créatures nées & élevées dans la splendeur, & qui se trouveroient exposées, s'il étoit condamné, à essuyet des outrages, à demander l'aumône, & à n'oser lever les yeux.

On n'attendoit plus que les ordres

dres du roi pour prononcer l'arrêt ;
 mais le monarque , soit qu'il crai-
 gnît que la sentence ne fût pas aussi ANN. 1477.
 sévère qu'il le desiroit , soit qu'il ne
 cherchât qu'à donner de l'éclat à cette
 procédure , transféra le parlement à
 Noyon où il promit de se rendre
 lui-même , si ses affaires de Flan-
 dres le permettoient. N'ayant pu ou
 n'ayant pas voulu s'y rendre , il
 nomma pour son lieutenant général
 en cette partie Pierre de Bourbon ,
 sire de Beaujeu son gendre ; & il
 joignit au parlement les anciens
 commissaires qui avoient travaillé
 à l'instruction du procès , quatre pré-
 sidents de la chambre des comptes ,
 deux maîtres des requêtes, deux géné-
 raux de la chambre des aides de Pa-
 ris , deux de celle de Rouen , le lieu-
 tenant criminel du bailli de Ver-
 mandois , le lieutenant criminel du
 prévôt de Paris , & un avocat au
 châtelet. Tous ces commissaires eu-
 rent voix délibérative. Quelques-
 uns s'excusèrent d'opiner : Aubert le
 Viste qu'avoit récusé Nemours , &
 qui cependant n'avoit pas laissé d'as-
 sister aux interrogatoires , obtint la
 permission de s'absenter. Louis de

 ANN. 1477.

Graville seigneur de Montaignu , & Boufile vice-roi de Roussillon , lesquels servoient dans l'armée qui avoit assiégé Carlat , & avoient garanti les conditions accordées à Nemours par le sire de Beaujeu , supplierent l'assemblée d'être dispensés de donner leur avis , disant *qu'il leur sembloit en leur conscience qu'ils ne le devoient faire*. Enfin le sire de Beaujeu lui-même , quoique représentant la personne du roi & son lieutenant général en cette partie , ne voulut point opiner , parce que le duc de Bourbon son frere se trouvoit impliqué dans les dépositions du duc de Nemours : il se contenta de ramasser les voix. L'arrêt prononcé au nom du sire de Beaujeu porte , que *Jacques d'Armagnac duc de Nemours & comte de la Marche , est criminel de lèze-majesté , & comme tel condamné à être décapité ; tous & chacuns ses biens sont déclarés confisqués & appartenir au roi*. Ces biens furent partagés entre ceux des seigneurs que le roi vouloit récompenser ; mais ce qu'il y a d'étonnant & de bien propre à donner une étrange idée des mœurs de ce siècle , c'est de trouver à la tête des héritiers du malheu-

reux les noms de ceux qui avoient instruit son procès. Ainsi le seigneur de Beaujeu , au nom duquel l'arrêt fut prononcé , eut pour sa part le comté de la Marche ; le chevalier Boufile eut le comté de Castres ; Blosset seigneur de Saint-Pierre , eut la vicomté & la seigneurie de Carlat : Louis de Graville obtint les villes de Nemours & de Pont-sur-Yonne ; le seigneur de l'Isle eut la vicomté de Murat. Les ministres ne furent pas oubliés , Jean de Daillon & Philippe de Comines partagerent entre eux tout ce que le duc possédoit à Tournai & dans le Tournaisis : Imbert de Batarnai seigneur du Bouchage , eut les terres de Fai , Servisses , Biran , Château-neuf , Anglas & la Forêt d'Ailli. Le vicomte de Narbonne, fils du comte de Foix, obtint le comté de Perdriac ; Jean d'Avaudignon eut Colommiers , Pont & Nogent-sur Seine , &c.

Après avoir disposé des biens du duc de Nemours , le roi ordonna qu'on procédât à l'exécution de l'arrêt , & que cette exécution se fît aux halles. On tendit de drap noir la chambre où le prisonnier devoit être

ANN. 1477.

conduit : le cheval sur lequel on l'amena étoit couvert d'une housse noire ; & quoiqu'il y eût dans cet endroit un échaffaud toujours subsistant, on en dressa un neuf qui fut également couvert d'un drap noir : & par une barbarie dont on ne trouve aucun autre exemple dans notre histoire , on plaça sous l'échaffaud les malheureux enfans du duc de Nemours , afin que le sang de leur pere ruisselât sur leur tête. Nemours amené dans la chambre noire où s'étoit assemblé le parlement , dit que pour acquitter sa conscience il étoit obligé de déclarer que ce qu'il avoit avancé d'une prétendue conjuration contre la personne du roi & du dauphin , dans laquelle se trouvoient impliqués le duc de Bourbon , le comte de Dammartin & plusieurs capitaines des compagnies d'ordonnances , n'avoit aucun fondement , ou n'étoit appuyé que sur des bruits vagues & de vaines conjectures. Il confessa plusieurs extorsions qu'il avoit commises sur quelques particuliers , & demanda qu'on prélevât sur ses biens de quoi les réparer : il voulut être enterré aux cordeliers de Paris avec

l'habit de l'ordre de saint François.

ANN. 1477.

Quoique cette dernière confession du duc de Nemours justifiât pleinement le duc de Bourbon, Dammartin & les autres officiers qui se trouvoient compromis dans les premières dépositions, Louis plus disposé à croire le mal que le bien, continua de les regarder comme des hommes suspects, & attendit le moment de la vengeance. Le parlement de Paris essuya lui-même une mortification : trois conseillers avoient opiné à civiliser l'affaire du duc de Nemours : le roi, sans autre forme de procès, les priva de leurs offices. Le parlement ayant fait des remontrances en leur faveur, reçut cette odieuse réponse : *Je pensois, leur écrivit le roi, vu que vous êtes sujets de la couronne de France & y devez votre loyauté, que vous ne voulissiez approuver que l'on fît si bon marché de ma peau, & parce que je vois par vos lettres que si faites, je connois clairement qu'il y en a encore qui volontiers seroient machineurs contre ma personne ; & afin d'eux garantir de la punition, ils veulent abolir l'horrible peine qui y est : par quoi*

Ann. 1478.

Dans cette vue il alla jusqu'à lui offrir le Hainaut & la Flandre , s'il vouloit armer pour s'en mettre en possession : Louis promettoit même d'affranchir en sa faveur cette dernière province de toute dépendance de la couronne de France. Ces offres étoient trop magnifiques pour être sincères : Edouard sentit le piège & répondit que des provinces aussi étendues & remplies de places fortes n'étoient pas faciles à réduire ; mais que si le monarque , son allié , vouloit véritablement lui prouver son amitié , il lui cédat simplement les villes d'Ardres , de Boulogne & quelques autres places qui joignoient Calais ; qu'à cette condition il armeroit en sa faveur & aideroit de tout son pouvoir à le mettre lui-même en possession des provinces de Hainaut & de Flandre. Louis étoit bien éloigné de permettre aux Anglois de s'étendre dans le Continent. Pour se débarrasser des demandes d'Edouard , il prit le parti d'unir le comté de Boulogne au domaine de la couronne. Ce comté avoit appartenu autrefois aux anciens dauphins d'Au-

vergne , leurs droits avoient passé dans la maison de la Tour , mais les seigneurs de cette maison n'avoient pas été assez puissans pour les faire valoir contre l'usurpation des ducs de Bourgogne. Louis traita de ces droits avec Bertrand de la Tour , comte d'Auvergne , & lui donna en échange le comté de l'Auragais. Il se presentoit encore une autre difficulté : le comté de Boulogne relevoit du comté d'Artois , le roi n'étoit point en possession de toute cette province , & l'on ne savoit pas bien si au premier traité de paix il ne se verroit pas obligé de rendre les villes qu'il y possédoit , car le comté d'Artois étoit un fief féminin , & par conséquent appartenoit de droit à Marie de Bourgogne. En ce cas , le roi , comme comte de Boulogne , se seroit trouvé vassal d'un de ses vassaux. Pour lever cette difficulté il transporta de son autorité royale l'hommage de ce comté à l'image de Notre-Dame révéérée à Boulogne ; lui présenta un cœur d'or du poids de treize marcs , comme une redevance féodale , & obligea tous les successeurs à faire

ANN. 1478.

Union du comté de Boulogne à la couronne.

Baluze , hist. de la maison de la Tour d'Auverg.

Manus. de le Grand.

 ANN. 1478.

l'hommage du comté à cette image & à s'acquitter de la même redevance lors de leur avènement à la couronne.

Louis qui prenoit tant de précautions pour s'assurer la possession du comté de Boulogne étoit bien éloigné, comme on voit, de le céder aux Anglois. Cependant il sentoît combien il lui étoit important dans les circonstances où il se trouvoit d'entretenir Edouard dans l'inaction. Une nouvelle ambassade de la part de ce monarque, lui causa de vives inquiétudes : ne devinant point quel pouvoit en être l'objet, il chargea Boufile d'aller recevoir les ambassadeurs & de leur dérober adroitement leur secret. Boufile s'attacha particulièrement au docteur Langton & ne tarda pas à savoir tout ce que le roi désiroit d'apprendre. Langton lui dit que la chose qu'Edouard souhaitoit le plus, c'étoit l'accomplissement du mariage d'Elisabeth sa fille avec le dauphin ; qu'on murmuroit en Angleterre de ce que le roi de France n'étoit point encore entré en paiement des cinquante mille écus stipulés

pour la rançon de la reine Marguerite ; que les Anglois attendoient avec impatience l'arrivée du prince d'Orange chargé de négocier au nom de Maximilien & de la duchesse douairiere de Bourgogne ; mais que le roi de France pouvoit toujours compter sur les amis qu'il avoit dans le conseil d'Edouard, & particulièrement sur le Lord Hastings, grand chambellan. Louis informé de toutes ces particularités fit partir sur le champ un courier pour porter à Edouard dix mille écus à compte sur la rançon de la reine Marguerite, & promit de terminer incessamment le mariage désiré. Edouard fut si content de Louis qu'il envoya ordre à ses ambassadeurs de changer, si le roi de France le jugeoit à propos, en une paix finale & solide la trêve qui subsistoit entre les deux nations. Louis éluda la proposition : pour obtenir cette paix il eût été obligé de faire de nouveaux sacrifices : la trêve qui devoit subsister aussi longtemps que la vie des deux rois lui suffisoit pour l'accomplissement de ses desseins.

 ANN. 1478.

 Négocia-
tions
*Manuscrit de
le Grand.*

Tranquille du côté de l'Angle-
terre , il députa le Lenoncourt pour
traiter en son nom avec les princes
& les états d'Allemagne. Les Lié-
geois à qui ce député s'adressa d'a-
bord , demandoient à garder une
exacte neutralité : ils représentoient
que leur état ruiné par les dernières
guerres avoit besoin d'une longue
paix pour se rétablir ; que faisant
partie du corps germanique , ils ne
pouvoient se déclarer contre le fils
de l'empereur , sans s'exposer à être
mis au ban de l'empire & à s'attirer
des malheurs plus grands , s'il étoit
possible , que tous ceux qu'ils avoient
déjà essuyés. Louis ne goûtoit point
ces raisons , ou plutôt il les regar-
doit comme un honnête refus : il
chargea son député de leur repré-
senter , que braves comme ils avoient
toujours été & comme ils étoient
encore , les Liégeois ne consenti-
roient jamais à demeurer en paix ,
tant que la guerre se feroit dans leur
voisinage ; que le tems étoit arrivé
de se venger des outrages que leur
avoient fait essuyer les derniers ducs
de Bourgogne ; que la guerre qu'ils

feroient à Maximilien n'avoit rien de commun avec l'empire , & qu'un roi de France étoit assez puissant pour les défendre , s'ils prenoient une résolution sincere de s'attacher à ses intérêts ; que les François approchoient de leurs frontieres , & qu'ainsi il falloit nécessairement qu'ils déclarassent s'ils vouloient qu'on les traitât comme des alliés ou comme des ennemis. Quelques instances que fît Lenoncourt , il ne put obliger les Liégeois à prendre un parti définitif : il se rendit à Langres où il traita plus heureusement avec les députés du duc de Wirtemberg & du comte de Montbeliard : ces deux princes s'engagerent moyennant une pension de six mille livres à servir le roi envers & contre tous.

Philippe de Savoie , comte de Bresse , avoit vécu long-tems à la cour de France , il avoit même commandé l'armée du roi en Roussillon : mais ayant reçu quelques sujets de mécontentement , il avoit suivi l'exemple de son frere le comte de Romont , il s'étoit attaché au service de Charles , dernier duc de

Ann. 1478.

Bourgogne , & avoit eu part à la plupart des complots qui s'étoient formés contre le roi. Après que Charles fut mort , allarmé de l'ascendant que prenoient les armes du roi , il fit solliciter sa réconciliation avec le monarque , qui comme je l'ai déjà remarqué plus d'une fois , ne cherchant alors qu'à diminuer le nombre de ses ennemis , non-seulement pardonna au comte , mais lui accorda une pension avec promesse d'un établissement considérable.

Au bruit de ces largesses , l'avidité de Sigismond d'Autriche , comte de Tirol , se réveilla : quoiqu'il fût oncle de Maximilien & obligé par honneur à le défendre , il ne rougit point de demander une pension au roi , auquel il offroit sa médiation & ses bons offices. Louis désiroit quelque chose de plus encore : *avant que de mettre le mien , répondit-il , je veux bien savoir s'il sera mon ami.*

De toutes ces alliances , la plus avantageuse fut celle que Louis renoua avec les Cantons : outre les vingt mille livres de pension qu'il

leur payoit , il destina une autre somme de vingt mille livres pour ANN. 1478. faire des pensions particulieres aux magistrats & aux hommes les plus accrédités dans la nation , & il acquit par ce nouveau bienfait une si grande faveur parmi les Suisses , que non-seulement ils s'engagerent à ne point s'opposer à la conquête de la Franche-Comté , mais à l'aider à s'en rendre maître , & qu'ils lui défererent le titre de *premier allié* des Cantons.

Pendant que le roi négocioit avec les puissances voisines , il ne négligeoit rien pour attirer dans son parti les seigneurs les plus distingués qui restoient attachés au parti de Marie de Bourgogne & du duc d'Autriche son mari. Pour les amorcer , il fit don à Antoine , grand bâtard de Bourgogne , des comtés d'Ostrevant , de la Chârellenie de Bapaume & de la seigneurie de Bouchain : il en usa avec la même générosité , proportion gardée , à l'égard de tous les seigneurs qu'il avoit déjà détachés du service de leur légitime souveraine. Le parlement chargé d'enregistrer ces dons multipliés , crut qu'il

étoit de son devoir de mettre des bornes aux libéralités excessives du monarque ; ainsi sur la réquisition de saint Romain , procureur-général , il renouvella son opposition à tous dons faits & à faire du domaine de la couronne. Cette démarche du parlement lui concilia l'amour de la nation. On se plaignoit hautement que le roi s'épuisât en largesses dans un tems où pour subvenir aux frais d'une guerre dispendieuse , il étoit obligé d'établir de nouveaux impôts. Dans les lettres qu'il venoit d'adresser aux états de Languedoc , il demandoit à la province 260424 liv. de plus que les années précédentes , ajoutant que les autres provinces du royaume étoient plus chargées à proportion , mais que ces subsides étoient absolument nécessaires pour réunir à la couronne les provinces de Bourgogne , d'Artois & de Flandre , qu'on lui détenoit injustement.

Les droits du roi sur ces deux dernières provinces n'étoient pas aussi clairs qu'il sembloit le supposer. Il est bien vrai qu'elles avoient été anciennement détachées de la

ANN. 1478.
 Dons excessifs
 du roi.

*Manus. de
 le Grand.*

Procès cri-
 minel contre
 Charles, der-
 nier duc de
 Bourgogne.
*Registres du
 Parlement.
 Manus. de
 le Grand.*

couronne & qu'elles devoient foi & hommage : mais elles avoient été constamment regardées depuis ce tems là comme des fiefs dont les femmes pouvoient hériter : elles n'étoient même entrées dans la maison de Bourgogne que par le mariage d'un des princes de cette branche royale avec l'héritière de Flandre, & par conséquent le roi ne pouvoit légitimement exiger sur ces comtés que l'hommage & le serment de fidélité. Louis sentoit bien la foiblesse de ses prétentions, & comme jamais prince ne fut plus attentif à donner un air de justice aux demandes les moins légitimes, il chercha dans la jurisprudence féodale un autre-droit capable d'en imposer. C'étoit une loi fondamentale qu'un vassal *felon* & *rebelle* *commettoit* son fief ; que le suzerain dont il relevoit pouvoit le poursuivre à main armée, & s'emparer de ses terres. D'après ce principe, il n'est point douteux que Louis n'eût pu citer Charles, dernier duc de Bourgogne, à la cour des Pairs de France, le faire déclarer rebelle & confisquer toutes celles de ses possessions qui

Ann. 1478.

relevoient de la couronne : mais Charles étoit redoutable & l'on n'avoit osé lui faire son procès ; il étoit sans exemple qu'on l'eût jamais fait à un mort : ce fut cependant le parti que l'on prit. Afin de n'avoir pas l'air de condamner un homme sans vouloir l'entendre, Louis offrit des sauf-conduits au duc & à la duchesse d'Autriche, pour venir soit en personne soit par procureurs défendre la mémoire du dernier duc de Bourgogne, qui devoit être jugé selon les loix du royaume, pour crime de désobéissance & de félonie comme cela s'étoit toujours pratiqué en pareille circonstance. On consentoit à recevoir dans cette assemblée un légat du pape, des députés de la part du roi des Romains & des autres provinces d'Allemagne : la seule chose sur laquelle on insistoit & dont le roi déclara qu'il ne se départiroit jamais, c'étoit que le procès se feroit en France dans la cour des pairs, juges naturels de ces sortes de matières. Maximilien & Marie qui ne doutoient point de l'issue de ce procès, n'eurent garde de se rendre à cette invitation. La procédure fut

intentée criminellement au parlement de Paris : on commença par remettre sous les yeux des juges tous les malheurs dont les princes de la maison de Bourgogne avoient accablé la France , sous les régnés de Charles VI & de Charles VII : l'assassinat du duc d'Orléans , la guerre civile qui en avoit été la suite , l'entrée des Anglois dans le royaume , la proscription du dauphin , les meurtres , les incendies , les pillages , qui pendant le cours de plusieurs années avoient désolé le royaume. On passa ensuite à la guerre du bien public , lorsque Charles n'étant encore que comte de Charolois , avoit porté les armes contre son souverain & lui avoit livré bataille. On insista particulièrement sur le traité de Péronne , ouvrage de la perfidie & de la violence : on rapporta le sauf-conduit sur la foi duquel le monarque s'étoit mis à la discrétion d'un prince violent & parjure : des témoins non suspects , reconnurent l'écriture^a : on

ANN. 1478.

^a M. l'abbé Legrand , dans les savans mémoires qu'il nous a laissés manuscrits sur la vie de Louis XI , soupçonne cependant que le sauf-conduit qu'on produisit alors n'étoit point celui que

Ann. 1478.

n'oublia pas la procédure criminelle faite quelques années auparavant , contre Hârdi & Ithier , convaincus d'avoir voulu empoisonner le roi , & on fit retomber sur Charles l'atrocité de cette conspiration. Enfin les dépositions du connétable de saint Pol & du duc de Nemours , donnoient bien des soupçons qu'il y avoit eu plusieurs autres conspirations contre la vie du monarque , tramées de l'aveu & à l'instigation du même Charles duc de Bourgogne. Après avoir procédé contre la mé-

Charles envoya au roi par le cardinal Balue , & que ce dernier étoit conçu en termes beaucoup moins forts que celui qu'on produisit dans le procès. M. l'abbé Legrand a pris pour le véritable sauf-conduit la lettre de créance que Charles envoya au roi avec le sauf-conduit. Rien n'empêche que ces deux pièces ne soient également authentiques. Est-il croyable que dans un fait de notoriété publique , on eût imaginé d'alléguer de fausses pièces ? Le roi & son conseil se seroient-ils gratuitement exposés à être traités de faussaires , lorsque la procédure deviendroit publique ; tandis que Charles n'avoit pu s'excuser d'avoir violé ses sermens qu'en récriminant contre le roi & en prétendant qu'il n'avoit pas dû tenir sa parole à un prince qui gardoit si mal la sienne & qui ne cherchoit qu'à le tromper ? Cette erreur de M. l'abbé Legrand , est d'autant plus singulière , qu'il semble s'être proposé pour objet principal de rétablir la réputation de Louis XI , & qu'il ne manque gueres de pallier ou de dissimuler les faits & les circonstances défavorables à son héros.

moire du pere, on attaqua la princesse elle-même, on lui fit un crime des lettres qu'elle avoit écrites aux états de Bourgogne, pour les empêcher de se soumettre au roi, & bien plus encore de celles qu'elle avoit écrites aux Suisses & au roi d'Angleterre, pour les engager à se déclarer en sa faveur : comme vassale de France elle avoit dû commencer par s'adresser à son souverain qui ne lui avoit point refusé le jugement de sa cour.

ANN. 1478.

Intimidés par ces procédures, Marie & Maximilien réclamèrent le secours de l'empereur & de l'empire. Frédéric III toujours dominé par l'avarice, craignoit de s'embarquer dans une guerre dispendieuse : cependant lorsqu'il vint à considérer qu'il s'agissoit de défendre l'héritage de ses enfans & les droits de sa couronne, il ne put se dispenser d'entrer en cause. Il écrivit au roi une longue lettre ou plutôt un manifeste, dans lequel il se plaignoit, qu'au mépris des alliances qui subsistoient de tems immémorial entre la France & l'Empire, le roi sans déclaration de guerre se fût emparé

 ANN. 1478

de Cambrai , en eût fait arracher l'aigle impériale pour y placer les fleurs-de-lys ; qu'il eût envahi une partie du Hainaut , & qu'il fût entré hostilement dans la Franche-Comté , quoiqu'il n'eût aucun droit sur ces provinces , & qu'il n'ignorât pas qu'elles relevoient uniquement de l'Empire ; qu'il se fût mis en possession d'une partie de l'héritage du duc de Bourgogne , & que par une procédure inouïe & sans exemple , il cherchât à se maintenir dans ses usurpations en faisant le procès à un mort sur de prétendus crimes qu'on ne lui avoit jamais reprochés de son vivant. Il ajoutoit que Maximilien son fils & lui ne demandoient qu'à vivre en paix avec la France ; qu'ils avoient fait pour l'obtenir , des offres que l'on avoit jusqu'alors méprisées ; que puisque l'on préféreroit la guerre à la paix , il *pre-
noit Dieu & les hommes à témoin* que ni lui ni son fils n'avoient donné aucun motif d'en user ainsi à leur égard.

La réponse du roi porte , que mal à propos & sans raison , Frédéric lui reproche d'avoir donné le

premier , atteinte aux alliances qui subsistent entre les rois des Romains & les très-chrétiens rois de France , & d'avoir attaqué l'Empire. Il déclare que jamais il n'en eut la pensée , qu'il connoît & qu'il respecte les liens qui unissent ces deux puissances ; qu'il n'a point oublié que c'est un roi de France , qui le premier rétablit l'empire d'Occident , le transmet à ses enfans , des mains desquels il est passé à ceux qui l'ont possédé depuis , & qui le possèdent encore. Qu'après les services que les rois ses prédécesseurs ont rendus à l'Empire , il a peine à s'imaginer que le corps Germanique tourne contre lui des armes qui seroient mieux employées à la défense de la chrétienté attaquée de tous côtés par les infidèles ; qu'il est du devoir d'un sage & juste empereur de travailler à réunir tous les princes chrétiens pour la cause commune , & non de faire une querelle à ses voisins , & d'armer les uns contre les autres , des peuples faits pour vivre en bonne intelligence. Il ajoute qu'il s'étonne de la chaleur avec laquelle l'empereur défend & just-

ANN. 1478.

Ann. 1478. tifie un prince ; qui pendant tout le cours de sa vie n'a cessé de troubler la France & l'Empire , & que Frédéric lui-même a déclaré dans des lettres-patentes rebelle & criminel de lèse-majesté.

La guerre recommence dans les Pays-Bas.

Heuter. rer. Belgic.

Comines. Bècar.

Ni ces lettres ni ces procédures que l'on suivoit toujours au parlement ne pouvoient vuidier la querelle : Louis s'avança sur la frontière & résolut d'entamer la campagne par une entreprise éclatante. Il alla former le siège de Condé , ville moins considérable pour sa force , que par sa situation entre Tournai & Valenciennes. Sa garnison ne consistoit qu'en un corps de trois cens hommes , commandés par Mingnoval , capitaine de réputation. La place fut battue sans relâche par quatorze pièces de canon , & ne recevant point de secours , elle fut obligée de se rendre. Le roi non-seulement lui conserva ses privilèges , mais fit réparer ses murailles & y laissa une nombreuse garnison. Maximilien réveillé par le bruit de cette conquête , rassemble promptement les milices de Flandre & les troupes auxiliaires d'Allemagne qu'il avoit

avoit déjà reçues de l'empereur, & s'avance jusqu'à Valenciennes pour livrer bataille au roi. Louis qui ne vouloit point exposer au hazard d'une bataille les solides avantages que la politique lui procuroit, dispersa son armée dans les places fortes & se retira lui-même à Cambrai. Maximilien ne trouvant plus d'ennemis à combattre, détacha le capitaine Galiot avec huit mille hommes pour battre la campagne & attirer l'ennemi. Galiot s'avança jusques sous les murs du Quesnoi, où commandoit le comte de Dammartin, & mit le feu aux villages voisins : Dammartin sort avec une partie de sa garnison, fond sur les troupes de Galiot, les disperse & les poursuit avec chaleur jusqu'à l'entrée du camp de Maximilien. Celui-ci étonné de l'audace du général François, connoissant par cet essai l'infériorité de ses troupes, & n'osant plus hazarder aucune entreprise, envoya demander au roi une nouvelle trêve. Louis non-seulement l'accorda, mais il l'acheta volontairement à des conditions qu'un ennemi victorieux n'auroit osé lui pres-

 ANN. 1478.

 Nouvelle
trêve : restitu-
tion de plu-
sieurs places.
Ibid.

crir : il consentit à rendre toutes les conquêtes qu'il avoit faites dans le Hainaut & la Franche-Comté, à retirer ses troupes de Tournai, d'où elles portoient le ravage dans la Flandre; & enfin à évacuer Cambrai. Les François s'étoient emparés de cette place l'année précédente & y avoient mis garnison, le roi s'y étoit rendu lui-même, & pendant le séjour qu'il y fit, il gagna tellement le cœur des bourgeois par ses manières affables & populaires, qu'après son départ ils avoient tenu une assemblée générale & passé un acte national par lequel ils déclaroient qu'ayant appartenu jadis à la France & vécu sous la protection des rois très-chrétiens, qui les avoient toujours gouvernés avec justice & bonté; & qu'ayant eu au contraire beaucoup à souffrir depuis qu'ils vivoient sous la domination des empereurs dont ils avoient envain réclamé la protection, ils se remettoient librement sous la protection du roi très-chrétien & le supplioient de les recevoir & de les défendre, en conservant leurs privilèges & immunités. Louis devoit des égards à un peuple

fi reconnoissant : se croyant donc obligé pour satisfaire aux plaintes de l'empereur, de renoncer à la possession de Cambrai, il assembla les bourgeois dans la place publique, leur remit l'acte qu'ils avoient passé en sa faveur, les déclara libres & les pria pour le bien de la paix, de rétablir l'aigle impériale à la place des fleurs-de-lys : il en est de cer oiseau, leur dit-il, comme des hirondelles, il disparoît pendant l'hiver & ne manque pas de revenir au printemps. Au reste il déclara qu'il leur conserveroit sa protection & qu'il entendoit que dans toute cette guerre ils gardassent une exacte neutralité. Marafin, gouverneur de Cambrai, ne s'étoit pas comporté avec la même modération que son maître ; il avoit dépouillé les églises & emporté jusqu'aux reliquaires des saints : Louis qui en fut informé le condamna à une restitution, & donna lui-même douze cens écus de dédommagement aux églises. Cette conduite lui gagna tellement l'affection du clergé de Cambrai, que le chapitre ordonna que le nom de comarque seroit inscrit sur la liste

ANN. 1478.

Ann. 1478.

de ses bienfaiteurs. Marafin , malgré l'amende à laquelle il avoit été condamné , se trouva encore assez riche pour se faire fabriquer une grosse chaîne d'or. Briquebec , le voyant entrer avec ce nouvel ornement , s'avança d'un air respectueux , & en s'inclinant profondément , voulut baiser la chaîne : *Briquebec* , lui dit le roi , *adorez-la , mais n'y touchez pas , elle est sacrée.*

La ville de Tournai qui avoit été surprise par une intrigue d'Olivier le Daim & qui n'eût point consenti volontairement à recevoir une garnison Françoisse , fut extrêmement affligée de la perdre. Les bourgeois s'étoient considérablement enrichis avec la garnison , ils se virent à regret rendus à eux-mêmes.

Le Quesnoi se trouvoit du nombre des villes que le roi s'étoit obligé de rendre à Maximilien : Dammartin , qui commandoit dans cette place , écrivit au roi qu'il étoit le maître de la retirer de ses mains & d'en disposer ensuite comme il le jugeroit à propos ; mais que jamais il ne seroit dit que Dammartin eût rendu une place à l'ennemi.

Du Lude s'y transporta par ordre du roi ; donna une décharge authentique à Dammartin & remit ensuite la place entre les mains des députés de Maximilien. Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, étoit alors le modèle des guerriers. Pierre de Rohan, que sa naissance & ses qualités personnelles avoient déjà élevé au grade de maréchal de France, lui fit demander l'épée dont il se servoit dans les batailles : Dammartin eut peine à condescendre à la prière de son ami. *Je veux garder, lui écrivit-il, les statuts du défunt roi, à qui Dieu pardoint, qui ne vouloit point qu'on donnât à son ami chose qui piquât, Mais je l'envoie à Bajaumont qui vous la rendra.* » Dammartin écrivit à Bajaumont qu'il vendît pour six blancs l'épée à un pauvre, pour en faire dire une messe à Monsieur saint George ; qu'il l'a rachetât ensuite & qu'il la remît entre les mains du maréchal. »

Le public qui ne pouvoit deviner le motif qui avoit fait céder au roi une partie si considérable de ses conquêtes, murmuroit contre le der-

ANN. 1478.

nier traité & accusoit hautement le monarque de lâcheté ou d'inconséquence. Les gens du conseil eux-mêmes , à qui Louis cachoit ses desseins secrets , ne pouvoient expliquer une conduite si bizarre & en marquerent publiquement leur surprise. Cependant jamais Louis peut-être ne se conduisit avec plus de prudence , & ne donna plus adroitement le change à ses ennemis. Il étoit instruit que Maximilien , profitant de l'occasion que lui fournissoit l'assemblée d'une diète de l'Empire , avoit représenté vivement les conséquences des entreprises de Louis sur des provinces qui ne relevoient point de la couronne de France , & s'étoit concilié un grand nombre de partisans ; que l'empereur Frédéric avoit terminé tous ses différens avec Mathias , roi de Hongrie , lequel s'engageoit même à lui fournir dix mille hommes de troupes auxiliaires ; que ce même empereur avoit menacé les Suisses de les mettre au ban de l'Empire , s'ils continuoient à fournir des troupes à la France : enfin qu'il se formoit un ligue redoutable , dans

laquelle entreroient , non-seulement les princes de l'Empire , mais les Vénitiens , les rois d'Aragon & de Castille , & vraisemblablement le roi d'Angleterre lui-même. Il prit le parti de désarmer ces ennemis par une modération apparente , & en cédant volontairement des places que tôt ou tard il eût fallu rendre , parce qu'elles ne relevoient point de sa couronne. Cet air de justice & d'équité en faisant échouer la ligue d'Allemagne , ruinoit les espérances de Maximilien réduit à ses propres forces. Le motif qui porta le roi à évacuer Tournai , n'étoit ni moins sage ni moins réfléchi : cette ville à la vérité ne relevoit point de l'Empire & conséquemment le roi pouvoit y laisser une garnison ; mais comme cette garnison incommodoit les Flamands & les obligeoit , pour défendre leurs propres foyers , à se tenir étroitement unis avec Maximilien , le roi jugea sainement que dès qu'ils verroient le danger éloigné , & qu'ils n'auroient plus rien à craindre pour eux-mêmes , ils redeviendroient séditieux , & que loin de seconder leur prince , ils lui susci-

ANN. 1478.

Ann. 1478. teroient des affaires & se réjouiroient de ses disgraces. L'événement justifia ses vues.

Affaires de
Bourgogne;
prétendue
conspiration
du prince
d'Orange.
Comines.
Le Grand.

Avant que la treve fût publiée en Bourgogne, Chaumont d'Amboise gouverneur de cette province, étoit venu mettre le siège devant Baune qui l'année précédente s'étoit révoltée. Simon de Quingei, Guillaume de Vaudrai, & Cortebrune avoient rassemblé des troupes pour la secourir, & commencèrent par s'emparer de Verdun. Chaumont à cette nouvelle laisse un corps de troupes devant Baune, & vient avec le reste de son armée attaquer Verdun : il l'emporte & fait prisonniers Quingei & Cortebrune : de-là il marche à Seure où il surprend Vaudrai, & ramene ses troupes victorieuses devant Baune. Cette place n'espérant plus d'être secourue, accepta toutes les conditions que le général voulut lui imposer. Elle consentit à la perte de ses privilèges, & paya quarante mille écus d'amende pour les frais de la guerre : tous les vins furent saisis & confisqués.

Les rapides succès de Chaumont ruinoient les espérances du prince.

d'Orange; qui n'ayant plus d'autre moyen de se venger, forma, dit-on, Ann. 1478 le projet d'empoisonner le roi : voici ce qu'on lit à ce sujet. Jean Renoud, originaire de Saint-Chaumont en Lyonnais, & marié à Clermont en Auvergne, s'en alloit à Florence trouver Franciscain un des facteurs des Médicis, qu'il avoit long-tems servi à Lyon. Il fut arrêté sur la frontière & ramené à Saint-Claude où commandoit Erbains. Celui-ci le jugeant homme de résolution, l'adressa au prince d'Orange qui résidoit alors dans la ville d'Arbois : le prince l'examina, le questionna sur divers sujets, & finit par lui demander s'il ne seroit pas bien-aise de faire fortune sans aller si loin, & même de la faire beaucoup plus considérable qu'il ne pouvoit l'espérer, soit à Florence, soit par-tout ailleurs. Renoud répondit que pour se tirer de la misère, il n'y avoit rien qu'il ne fût prêt d'entreprendre & qu'il s'offroit volontiers à le servir envers & contre tous, même contre le roi. Tu es l'homme que je cherche, lui répondit le prince : & en même tems il se fit apporter

Ann. 1478.

un missel & un crucifix, & fit prononcer à Renoud les sermens les plus exécrables d'exécuter fidèlement tout ce qui lui seroit commandé : il lui dit ensuite que le roi, après avoir entendu la messe, ne manquoit point de baiser la terre & les deux coins de l'autel : il lui mit en main une fiole remplie de liqueur en lui recommandant de prendre bien garde d'y toucher, mais d'y tremper le bout d'une bougie & en faisant semblant de baiser lui-même l'autel de frotter de cette liqueur les endroits où le roi appliquoit ordinairement la bouche. Renoud reçut le poison, un sauf-conduit, une somme modique d'argent & de grandes promesses. Il étoit prêt à se mettre en route, lorsque Erbains arriva & représenta au prince qu'il ne falloit pas confier une entreprise de cette nature à un François né sujet du roi ; qu'il avoit un homme nommé Catherin dont il répondoit, mais qu'il falloit avant tout s'assurer de Renoud, & commencer par s'en défaire. D'après cette nouvelle résolution Renoud fut conduit à Salins & chargé de fers. Dans cette

situation déplorable & n'attendant plus que la mort, Renoud se voua à Notre-Dame du Pui & à saint Jacques en Galice, à l'instant ses chaînes tomberent : au moyen de deux lances & de quelques cordes il descendit de la tour où il étoit renfermé, s'enfuit d'abord à Lauzanne, & prit un long détour pour se rendre à Bourges où il trouva le seigneur du Bouchage auquel il fit cette étrange déposition. Quoiqu'elle portât tous les caracteres d'une fable imaginée par un misérable sans aveu qui vouloit se rendre important ou arracher quelque aumône, le roi à qui elle ne manqua pas d'être communiquée, la crut ou du moins feignit de la croire. Il adressa les lettres suivantes au parlement : *de par le roi, nos amés & feaux, le prince de Trente-Deniers nous a voulu faire empoisonner ; mais Dieu, Notre-Dame & monsieur saint Martin, nous en ont préservé & gardé comme vous verrez par le double des informations que nous vous envoyons, afin que vous les fassiez lire, la sale ouverte, devant tout le monde, & que chacun connoisse la grande trahison & mauvaiseté dudit*

ANN. 1478.

prince. Le parlement obéit ponctuellement aux ordres du roi.

ANN. 1478

Négocia-
tions avec
l'Angleterre.

Manuf. de
le Grand.

Le nom d'Edouard revient souvent sur la scène ; ce monarque paresseux & avide, connoissant l'avantage de sa position & la frayeur qu'il inspiroit au roi, multiplioit ses demandes. Le moindre prétexte, une lettre qu'il recevoit de Bourgogne, étoit un motif suffisant pour envoyer en France de nouveaux ambassadeurs que Louis ne congédioit qu'à force d'argent. La duchesse douairière de Bourgogne, sœur d'Edouard, étoit un des plus dangereux ennemi qu'eût alors le roi : elle agissoit sourdement auprès de la nation Angloise ; elle pressoit vivement son frere de venir la défendre & de la faire jouir de son douaire. Edouard sollicité de toutes parts, offroit sa médiation : c'étoit la chose du monde que Louis redoutoit le plus, & cependant il n'osoit la rejeter trop ouvertement, de peur d'aigrir le monarque Anglois. A chaque nouvelle demande il lui payoit un quartier de sa pension de cinquante mille écus, ou bien il lui envoyoit dix mille écus à compte sur la rançon.

de la reine Marguerite d'Anjou : quant aux plaintes de la duchesse douairiere de Bourgogne, le roi répondoit qu'il n'avoit jamais cherché qu'à l'obliger ; mais qu'il n'étoit pas juste qu'on abusât sans cesse du nom de cette princesse pour le frustrer de ses droits ; qu'on avoit malicieusement assigné le douaire de cette princesse sur des terres & des places reversibles à la couronne , & qui même y étoient déjà réunies avant que l'on se fût avisé de les céder à la duchesse douairiere : qu'il croyoit lui avoir donné une preuve bien forte de son attachement , en lui rendant le Quesnoi : qu'il étoit disposé à lui rendre de même les places qu'elle réclamoit en Bourgogne , pourvu qu'elle consentît à les tenir de sa main , & à lui en faire hommage : que si elle vouloit prendre le parti de se retirer en France , il promettoit d'ajouter à son douaire une pension considérable , & de la traiter avec tous les égards dûs à sa naissance & à son rang. L'affaire qui touchoit le plus Edouard , & sur laquelle le roi ne s'expliquoit point assez clairement à son gré , c'étoit

ANN. 1478: le mariage d'Elisabeth sa fille aînée avec le dauphin. Cette jeune princesse touchoit à l'âge nubile : Edouard demandoit que le mariage fût accompli , ou que si la santé du dauphin ne le permettoit pas , on payât à la princesse sa dot, ainsi qu'on en étoit convenu au traité de Picquigni. Louis répondit qu'il desiroit avec ardeur l'accomplissement de ce mariage , & qu'il étoit prêt à donner sur cet article toutes les sûretés que l'on voudroit exiger ; que par rapport à la dot il avoit fait agiter cette matiere dans son conseil , & qu'on y avoit décidé qu'à la vérité la dot devoit être stipulée dans le contrat de mariage , mais qu'elle ne commençoit à courir que du jour de la célébration des nûces ; que néanmoins on pourroit prendre quelque arrangement sur ce dernier article.

Avec l'Espagne.
Ibid.

Après s'être procuré quelque repos du côté de l'Allemagne & de l'Angleterre , le roi s'occupa des affaires d'Espagne. La treve qu'il avoit conclue avec les rois d'Aragon & de Castille , étoit près d'expirer. Les comtés de Roussillon & de Cerdai-

gne étoient , comme nous l'avons dit , l'origine de la querelle entre les couronnes de France & d'Aragon. Louis imagina un moyen de conciliation qui fait honneur à sa politique : il maria Anne fille d'Amédée duc de Savoie & d'Yolande de France , à Frédéric d'Aragon , prince de Tarente , second fils de Ferdinand d'Aragon roi de Naples , & il s'engagea en considération de ce mariage à céder à dom Frédéric la propriété des comtés de Roussillon & de Cerdaigne , si ce prince ou son pere pouvoient en obtenir l'agrément du roi d'Aragon , & au cas qu'on ne pût obtenir cet agrément , il s'obligea à lui donner en France une terre bâtie de douze mille livres de rentes , érigée en comté. Le roi Ferdinand de son côté promit de donner à son fils deux cens mille ducats pour acheter une autre terre en France. Cette espece d'abandon que le roi consentoit à faire de deux provinces qui lui avoient coûté tant de soins & de sang , en faveur d'un prince de la maison d'Aragon , paroît au premier coup d'œil singuliere & bizarre ; mais il devoit arriver

Ann. 1478. ou que dom Juan en consentant à cet arrangement perdrait toutes especes de prétentions & de droits sur ces comtés, au lieu que Louis qui se feroit réservé l'hommage, non-seulement ne perdroit rien, mais acquerrait au contraire un prince intéressé à défendre son héritage, & qui n'eût pu s'y maintenir que par les secours de celui qui le lui avoit si généreusement cédé; ou que dom Juan refuseroit son agrément, & alors le roi parviendrait aisément à le brouiller avec le roi de Naples son parent, & affoiblirait par cette division la maison d'Aragon. Ce qu'il avoit prévu ne manqua pas d'arriver: dom Juan, quelques instances que lui fissent le roi de Naples & dom Frédéric, répondit que personne n'avoit droit de disposer de ses comtés; qu'ils n'appartenoient qu'à lui, & que son honneur étoit engagé à les recouvrer. Louis connaissant l'opiniâtreté du vieillard, s'adressa à Ferdinand & Isabelle, rois de Castille, pour leur demander une nouvelle prorogation de la trêve entre les deux couronnes: il se servit pour cette négociation de

Mendoza, appelé le cardinal d'Espagne, auquel il avoit donné l'abbaye de Fécamp. Le cardinal remontra à ses maîtres que la possession tranquille de la couronne de Castille qu'on leur disputoit encore, étoit un objet plus intéressant pour eux que la jouissance du comté de Roussillon; que Louis étant le seul prince qui pût balancer la fortune entr'eux & le roi Alphonse de Portugal, ils avoient le plus grand intérêt dans les circonstances présentes à ménager son amitié. La trêve fut prorogée, & bientôt après on fit un arrangement définitif concernant les comtés de Roussillon & de Cerdagne: on convint que les princes de la maison d'Aragon ne pourroient redemander la jouissance de ces deux provinces qu'après avoir rendu au roi de France les deux cens cinquante mille écus qu'il avoit donnés pour prix de l'engagement, & que s'ils prenoient le parti de renoncer à leurs droits, le roi de France leur payeroit encore deux cens cinquante mille autres écus en cinq ans. A cette condition le roi promit de ne jamais assister Alphonse roi de

Ann. 1478. Portugal, ni la princesse Jeanne de Castille sa niece. Ferdinand & Isabelle s'interdirent de leur côté toute alliance avec Maximilien duc d'Autriche & Marie de Bourgogne. Dom Juan roi d'Aragon informé de ce traité, blâma la conduite de son fils & lui reprocha sa facilité : *vous connoissez bien peu le roi de France*, lui écrivit-il ; *dès qu'on entre en traité avec lui, il faut se tenir pour vaincu : le seul moyen de lui résister, c'est de lui faire face, & de ne jamais l'écouter.* Quelques mois après, ce monarque long-tems malheureux & toujours infatigable, mourut à Barcelone, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il ménageoit tellement ses sujets, & se soucioit si peu d'amasser des richesses, qu'on fut obligé de vendre une partie considérable de ses meubles pour payer les gages de ses domestiques & les frais de ses funérailles.

Conférences pour la paix entre la France & les Pays-Bas. Les précautions que prenoit Louis pour s'assurer de tous les princes qui auroient pu se déclarer en faveur de Maximilien, n'annonçoient pas de sa part des dispositions pour la paix. Cependant, comme en signant la dernière trêve, on étoit convenu

Manuf. de le Grand.

de nommer des plénipotentiaires pour travailler à ce grand ouvrage, il jeta les yeux sur saint Romain & Halleï, l'un procureur, l'autre avocat général au parlement de Paris. Ces deux magistrats, connus par la fermeté avec laquelle ils avoient toujours défendu les droits de la couronne, ne sachant encore quelles étoient les dispositions du roi, & jugeant par la cession volontaire qu'il avoit déjà faite en accordant la trêve, qu'il en pourroit bien faire de plus grandes encore pour obtenir la paix, se transporterent sur le champ au greffe du parlement, & déclarerent *que le roi les ayant nommés pour aviser à aucuns traités qu'on espéroit faire avec le duc d'Autriche à cause de mademoiselle de Bourgogne, ils parloient ce même jour ; mais que quelque accommodement qu'ils pussent faire, ils protestoient de nullité de tout ce qu'ils passeroient ou accorderoient contraire ou préjudiciable aux droits du roi.* Des ames aussi entieres sont plus propres à veiller au dépôt sacré des loix, qu'à déployer les ressorts d'une politique déliée & souvent artificieuse. Louis le comprit, révoqua

ANN. 1478.

leurs pouvoirs, & nomma en leur place Louis d'Amboise évêque d'Albi, Boufile comte de Castres, Jean Dupont, Jean Sarrat, Bernard de Lauret président au parlement, Pierre Gruel, président au parlement de Grenoble, & Antoine Boffelis célèbre professeur dans l'université de Valence. Il auroit fort désiré qu'on eût choisi la ville de Saint-Omer pour les conférences, car il espéroit qu'à l'aide du grand nombre d'étrangers qui s'y rendroient, ou par les intelligences qu'y pratiqueroient ses ministres, il parviendrait à s'emparer. Maximilien qui peut-être devina ce projet, ne voulut point ouvrir les portes de Saint-Omer : ainsi les conférences se tinrent à Boulogne & durèrent trois mois entiers. Les ministres de Maximilien & de Marie de Bourgogne demanderent que le roi se conformât au droit commun, & laissât à une fille unique l'héritage de son pere. Les ministres du roi alléguèrent la fameuse loi qui défend toute aliénation du domaine de la couronne, & qui y réunit au défaut d'hoirs mâles toutes les portions qui en ont.

été séparées ; la loi salique qui en excluant les filles du trône , est censée les exclure aussi de tous les fiefs qui demandent le service militaire ; la célèbre ordonnance du roi Jean qui déclare tous les apanages reversibles à la couronne , au défaut de garçons issus d'un légitime mariage : ils prétendoient que les ayeuls de Marie n'avoient pu posséder qu'à ce titre le duché de Bourgogne ; que le comté y étant annexé , devoir suivant une regle établie dans tous les tribunaux , suivre le sort du fief principal : ils soutenoient que toute pairie étoit reversible de droit à la couronne au défaut de garçons , & sur ce principe , ils demandoient l'Artois & la Flandre. Quant aux exemples qu'on leur alléguoit , pour prouver que des filles pouvoient posséder , & avoient réellement possédé ces deux pairies , ils répondoient que nos rois , pour des raisons particulières , n'avoient pas toujours voulu user de leurs droits à la rigueur ; mais que des exceptions à une regle , loin de la détruire , ne servent qu'à la confirmer. Par rapport aux villes de Lille ,

Ann. 1478.

Douai & Orchies, ajoutoient - ils ; on ne peut en disputer la propriété au roi , puisqu'elles n'ont été cédées au duc Philippe de Bourgogne par le roi Charles V , qu'avec la clause expresse de réversion , au défaut de garçons. Le comté de Boulogne n'a jamais appartenu légitimement aux ducs de Bourgogne , & le roi , après en avoir fait la conquête , vient de l'acheter de Bertrand de la Tour , qui en étoit le véritable propriétaire. Les ministres de Maximilien qui n'avoient point prévu ces difficultés confesserent leur embarras , & demanderent du tems pour y répondre. Après bien des débats , on se sépara sans rien conclure , & l'on se disposa de part & d'autre à la guerre. Avant que de raconter quels en furent les événemens , il est nécessaire de jeter les yeux sur l'Italie , & de parler d'une guerre odieuse dans son principe , atroce dans l'exécution , & qui auroit eu des suites funestes , si Louis par une conduite prudente & ferme , n'en eût promptement arrêté le cours.

Conjuration
des Pazzi à
Florence.

L'Italie étoit partagée en plusieurs souverainetés voisines , & consé-

quemment jalouses. La facilité qu'elles trouvoient réciproquement à se nuire , la difficulté de concilier des intérêts opposés , enfin les passions, les caprices mêmes des souverains ou des premiers magistrats nourrissoient la haine & le desir de la vengeance : la nation étoit féroce , sans être guerrière : on se vengeoit par des assassinats & des pillages : les armées se trouvoient - elles en présence , elles se sépatoient sans effusion de sang humain : la blessure ou la chute fortuite d'un cheval décidoit souvent de la perte d'une bataille ; on négocioit sans cesse ; mais comme on n'avoit encore aucun principe certain de politique , les traités n'étoient que des pièges tendus à la candeur & à la bonne foi. A la fin cependant il s'étoit établi une sorte de balance polirique en Italie. D'un côté étoient le pape & le roi de Naples, de l'autre les républiques de Florence , de Venise & le duc de Milan. Les puissances du second ordre s'attachoient à l'un des deux partis , & en changeoient quelquefois sans aucun motif apparent. L'égalité des forces , & bien plus encore la crainte commune du Turc

ANN. 1478.

Ibid.

*Machiavel ,
hist. Florent.*

*Histoire de
l'Egl. Gallic.*

Ann. 1478.

qui menaçoit l'Italie , contenoient depuis quelques années ces puissances rivales , lorsqu'une jalousie de famille & quelques ressentimens particuliers vinrent troubler cette harmonie naissante , & rallumer un feu mal éteint. La famille des Médicis avoit acquis par le commerce des richesses immenses , & par l'usage de ces richesses une autorité sans bornes dans la république de Florence. Les Pazzi & les Salviati honteux de se voir effacés par ces hommes nouveaux , conjurerent leur perte , & après avoir employé inutilement la ruse & l'artifice , ils résolurent de se porter aux dernières extrémités , & de perdre leur patrie , s'il étoit nécessaire , pourvu qu'ils parvinssent à se venger. La famille de Médicis ne consistoit alors qu'en deux freres , Laurent & Julien , & en une sœur mariée à Guillaume Pazzi : ce lien qui auroit dû confondre les intérêts des deux familles , n'avoit pu triompher d'une haine invétérée & d'une aveugle jalousie : mille circonstances nourrissoient de jour en jour ces dispositions fâcheuses : l'élection des magistrats ,

gistrats , la faveur populaire , une préférence , une acclamation. François Pazzi indigné du triomphe de ses rivaux , avoit quitté sa patrie , & avoit pris l'emploi de trésorier du pape. Il trouva dans le sacré palais un ennemi déclaré des Médicis : c'étoit le comte Jérôme de la Rovere neveu de Sixte IV , lequel les accusoit de s'être opposés à sa fortune , & de l'avoir traversé dans quelques-uns de ses projets. Pazzi charmé de rencontrer dans un homme puissant les mêmes dispositions où il étoit lui-même , n'oublia rien pour l'aigrir encore davantage & l'exciter à la vengeance. Après s'être assurés du secours du pape & du roi de Naples , ils convinrent que le seul moyen de délivrer leur patrie , & de venger leurs injures personnelles , consistoit à faire assassiner les deux frères. L'entreprise étoit difficile ; il falloit les poignarder tous les deux dans le même instant , & sous les yeux d'un peuple qui leur étoit entièrement dévoué. On jugea qu'il seroit plus sûr de les attirer à la campagne ; & voici l'expédient qu'on imagina. Le comte

 ANN. 1478.

ANN. 1478.

de la Rovere avoit un neveu de son nom , qui venoit d'être fait cardinal. On se persuada que s'il alloit passer quelque tems dans une maison de campagne , à un mille de Florence , les Médicis ne pourroient se dispenser de venir lui rendre visite ; que pendant un festin qu'il leur donneroit , des soldats déguisés en valets , les poignarderoient sans danger. On chargea de cette exécution Montesecco officier dans les troupes du pape. Les conjurés cachèrent sans doute cette partie de leurs desseins au saint pere : on doit présumer qu'ils ne lui parlèrent que de rendre la liberté à Florence , de la délivrer des Médicis , & qu'ils garderent le silence sur les abominables moyens dont ils comptoient se servir. Le jeune cardinal se rendit à la maison de campagne dont on étoit convenu ; mais la fortune sembla veiller dans cette occasion à la conservation des deux freres ; car quoiqu'ils n'allassent jamais l'un sans l'autre rendre des visites de cérémonie , il arriva que ce jour Julien ne put accompagner Laurent. Les conjurés désespérés de ce con-

tre-tems , & craignant qu'un projet auquel on avoit été obligé d'associer un grand nombre d'hommes de tous états , ne pût demeurer long-tems secret , en remirent l'exécution au dimanche suivant : le jeune cardinal dut officier pontificalement dans une église de Florence ; l'élévation de l'hostie fut le signal pour frapper. Montesecco qui avoit consenti à poignarder les Médicis dans un festin , rejetta avec horreur la proposition de les assassiner dans une église ; & pendant la célébration du plus auguste mystere qu'ayent les chrétiens , deux autres scélérats s'offrirent pour le remplacer ; l'un étoit Erienne Bagnoni prêtre , & l'autre Antoine Maffei. Ceux-ci furent chargés d'assassiner Laurent : François Pazzi & Bernard Bandini se chargerent de poignarder Julien , pendant que Salviari archevêque de Pise , & Jacques Poggio fils du célèbre écrivain de ce nom , suivis d'une troupe d'hommes déterminés se rendroient à la citadelle , & tâcheroient de s'en emparer. Le dimanche arriva : l'office divin étoit sur le point de commencer : Laurent de Mé-

 ANN. 1478

dicis avoit pris place à l'église entre ses deux assassins : Julien ne paroïsoit point encore : François Pazzi & Bernard Bandini vont eux-mêmes le chercher , lui font des plaisanteries sur sa paresse , le prennent sous les bras , comme pour hâter sa marche , mais en effet pour s'assurer s'il n'avoit point de cuirasse , & le conduisent au pied de l'autel. Aussitôt l'archevêque de Pise & Poggio sortent de l'église , & après avoir caché leurs satellites dans des maisons voisines , ils montent à la citadelle , & demandent à parler au gonfalonnier. Pettini qui les connoissoit , leur fait ouvrir la porte ; mais l'air embarrassé de l'archevêque , ses regards inquiets , quelques propos découverts & sans suite lui donnent des soupçons : il saisit Poggio par les cheveux , le renverse & le livre avec l'archevêque à ses sergens. Les choses se passèrent d'une façon plus tragique à l'église : au signal donné , Bandini enfonce le poignard dans le sein de Julien de Médicis , & l'abat à ses pieds ; François Pazzi continue à le frapper avec tant de fureur que d'un coup de poignard il

se perce la jambe : Laurent blessé légèrement au cou , échappe à ses deux assassins , & à l'aide de ses amis, court s'enfermer dans la sacristie. L'église en un instant est remplie de cris confus , de tumulte & d'horreur : on se précipite , & on ne sçait de quel côté fuir : en vain Bandini & François Pazzi veulent pénétrer jusqu'à la sacristie , ils sont arrêtés par la foule. Ce dernier affoibli par la blessure qu'il s'étoit faite à la jambe , & perdant tout son sang , est emporté dans sa maison , & étendu sur un lit. Jacques Pazzi son oncle monte à cheval , & se promène dans les rues , appelant le peuple à la liberté , on ne lui répond que par des injures : arrivé à la citadelle dont il croioit que l'archevêque de Pise s'étoit emparé , il se trouve assailli par une grêle de pierres ; il comprit qu'il n'avoit pas un moment à perdre & s'enfuit promptement. Cependant les principaux citoyens revenus de la première surprise , prennent les armes , vont retirer Laurent de la sacristie , & le ramènent en triomphe à sa maison. On fait main basse sur tous les conjurés : l'archevêque

 ANN. 1478.

de Pise prisonnier dans le château, est pendu à la fenêtre, revêtu de ses habits pontificaux : le jeune cardinal de la Rovere petit neveu du pape, couroit risque de la vie, si Laurent de Médicis & les magistrats n'eussent pris la sage précaution de lui donner des gardes qui, sous prétexte de s'assurer de sa personne, le déroberent à la fureur du peuple. Laurent espéra peut-être qu'un service de cette nature le réconcilieroit avec le pontife ; il se trompa : Sixte qui par toutes sortes de raisons auroit dû condamner hautement un si noir complot, se livra aux derniers emportemens contre le malheureux Médicis, à qui cependant il ne pouvoit rien reprocher, que de ne pas s'être laissé égorger. Il fulmina une bulle d'excommunication contre les Florentins, pour avoir mis à mort des prêtres & pendu un archevêque revêtu de ses habits sacerdotaux. Quelques jours après, le roi de Naples & lui firent entrer chacun une armée sur le territoire de la république, & publièrent un manifeste où ils déclaroient que dans la guerre qu'ils alloient entreprendre, ils n'a-

voient pour objet que d'obliger les Florentins à réparer l'affreux scandale qu'ils venoient de donner au monde chrétien, & à chasser de leur ville Laurent de Médicis. Le peuple de Florence, sans se laisser abattre par les menaces du pape & du roi de Naples, courut en foule au palais de Laurent, & lui offrit sa vie & ses biens : les magistrats assemblerent le clergé : on appella de la sentence du pape à un concile général, & l'on régla que, sans égard pour l'interdit que le pape avoit jetté sur toute la seigneurie, le service divin y seroit célébré à l'ordinaire. On députa ensuite vers les alliés, pour réclamer leurs secours en vertu des traités.

Depuis environ deux ans, Galeas duc de Milan avoit été assassiné dans une église : sa veuve qui gouvernoit alors le duché au nom de son fils encore enfant, ne songeoit qu'à maintenir son état en paix, & à ménager l'alliance de tous ses voisins : elle s'excusa sur sa foiblesse, elle représenta ce qu'elle avoit à craindre de la part de ses propres ennemis, & conseilla aux Florentins de se prêter aux circonstances, & de flé-

Ann. 1478.

chir la colere du pontife. Le sénat de Vénise n'osant se compromettre avec les deux plus grandes puissances de l'Italie, eut recours à un subterfuge ; il répondit que la guerre qui se faisoit , n'étant point contre la république de Florence , mais contre Laurent de Médicis , comme on pouvoit s'en convaincre par les manifestes du pape & du roi de Naples , les Vénitiens n'étoient point obligés de prendre connoissance de ces démêlés particuliers , puisqu'ils n'avoient jamais eu d'alliance avec les Médicis , mais bien avec la république de Florence. C'en étoit fait des malheureux Florentins , si le roi de France , auquel ils s'adresserent ensuite , les eût abandonnés. Louis , quand même il n'auroit pas eu d'autres affaires sur les bras , n'aimoit pas les expéditions lointaines : pour n'avoir rien à démêler avec les Italiens , il avoit à son avènement à la couronne , cédé au duc de Milan la propriété de Gênes & de Savonne , & ne s'étoit réservé que la foi & l'hommage sur ces deux places. Il ne put néanmoins apprendre ce qui se passoit à Florence , sans y prendre un vif intérêt, il se déclara hau-

tement le protecteur de cette république opprimée, & il ordonna sur le champ à Comines de passer en Italie & de procurer aux Florentins tous les secours qu'il pourroit imaginer. Comines se rendit d'abord à Milan, il reçut au nom du roi, de la duchesse douairière & du jeune duc son fils, l'hommage pour Gênes & Savonne, & mania si adroitement l'esprit de cette princesse qu'elle envoya trois cens hommes d'armes au secours des Florentins. ce secours tout foible qu'il étoit, sauva Florence : les Vénitiens excités par cet exemple & assurés que le roi de France épousoit les intérêts des Florentins, ne tarderent plus à se déclarer. Florence commença à respirer, mais la duchesse de Milan paya bien cher le service qu'elle venoit de rendre à ses alliés : le pape & le roi de Naples firent révolter Gênes & Savonne. Sixte ne borna pas-là sa vengeance, il envoya un grand nombre de missionnaires en Suisse qui prêcherent une sorte de croisade contre les hérétiques Florentins & leurs fauteurs, & promirent des indulgences à tous ceux

ANN. 1478.

 ANN. 1478.

qui leur feroient la guerre. Les Suisses, peuple crédule & guerrier, se répandirent dans le duché de Milan, & y portèrent la désolation.

Le roi informé de ces excès, assembla dans la ville d'Orléans un grand nombre d'évêques, d'abbés & de députés des chapitres : & d'après leurs délibérations il annonça qu'il alloit rétablir la pragmatique en France, & défendit dès ce moment qu'on portât aucun argent à Rome. Il déclara qu'il enverroit une ambassade au pape, pour demander la convocation d'un concile général, conformément aux decrets des conciles de Pise, de Constance & de Basle, & en attendant que ce concile pût s'assembler, il indiqua un concile national dans la ville de Lyon. La chaleur que le roi mettoit dans cette affaire, donna de l'inquiétude à la cour Romaine. Le cardinal de Pavie adressa au pape une longue lettre dans laquelle il lui marque » que si d'un » côté il est dangereux d'offenser un » roi très-puissant & qui a un grand » nombre d'alliés au-delà des monts ; » de l'autre il ne l'est pas moins de se » laisser épouvanter par ses menaces » & d'abandonner lâchement ce que

» l'on a entrepris , parce que cette
 » foiblesse seroit d'un pernicieux
 » exemple pour l'avenir. Qu'il faut
 » bien traiter les ambassadeurs , les
 » amuser le plus long - tems qu'il
 » sera possible , & lorsqu'on sera obli-
 » gé de leur répondre , paroître sur-
 » pris qu'un toi si sage , & dont les
 » prédécesseurs ont rendu de si grands
 » services à l'eglise Romaine , qui a
 » lui-même montré tant d'attache-
 » ment au saint siége , & qui en a
 » reçu tant de faveurs , ait pu ajou-
 » ter foi aux calomnies qu'on lui a
 » débitées contre le pere commun
 » des fidèles & n'ait pas fermé la
 » bouche à l'imposteur. Lorsqu'après
 » ce préambule , ajoute le cardinal ,
 » il sera question de justifier la con-
 » duite du saint siége ; on dira qu'il
 » n'a pu se dispenser d'user de rigueur
 » contre les Florentins qui ont fait
 » mourir inhumainement des ec-
 » clésiastiques & qui retiennent en-
 » core dans les prisons un cardinal.
 » Que sa sainteté toujours disposée à
 » pardonner , se seroit contentée du
 » moindre signe de repentir , mais
 » que loin de s'humilier , les Flo-
 » rentins se sont endurcis dans le

ANN. 1478.

» mal ; qu'aujourd'hui ils ont des
 » oreilles & n'entendent point , des
 » yeux & ne voient point ; que les
 » Vénitiens & les Milanois, leurs al-
 » liés, leur ont conseillé de chercher
 » les moyens d'appaiser le saint pere ;
 » que les Florentins ont méprisé cet
 » avis & sont tombés dans le crime
 » d'hérésie. Qu'on est étonné que le
 » roi très - chrétien communique
 » avec eux & leur accorde sa protec-
 » tion ; que néanmoins sa sainteté
 » aura égard aux prieres d'un si grand
 » roi , mais que dans une affaire de
 » cette importance , elle ne veut rien
 » décider sans prendre auparavant
 » l'avis des cardinaux. On priera les
 » ambassadeurs de se retirer dans
 » quelque maison de campagne où
 » l'on aura soin de les faire avertir
 » dès qu'il y aura un nombre suffi-
 » sant de cardinaux assemblés : si les
 » ambassadeurs se plaignent de ces
 » délais , on se plaindra de leur im-
 » patience , on leur représentera que
 » le roi leur maître , ne donne pas
 » toujours audience aux légats aussi-
 » tôt qu'ils la demandent. » Le pape
 goûta les conseils du cardinal de
 Pavie , & résolut de s'y conformer :
 mais avant que de recevoir l'ambas-

fade qu'il attendoit de la part du roi, il apprit que ce prince avoit déjà envoyé des députés à l'empereur, au duc de Baviere & à plusieurs autres princes, pour leur faire sentir la nécessité de s'opposer de concert aux entreprises de la cour Romaine & de convoquer un concile général. Sixte dépêcha sur le champ des nonces vers les mêmes princes & n'oublia rien pour justifier sa conduite & mettre l'empereur dans ses intérêts. Il lui représenta le danger auquel les Florentins & leurs alliés exposoient la chrétienté dans un tems où le Turc menaçoit d'envahir l'Italie : il se plaignoit du roi de France, qui pour appuyer ces rebelles, demandoit un concile & prétendoit qu'il s'assemblât dans son royaume. Le pape finit par prier l'empereur de vouloir bien remontrer au roi & aux autres princes ligüés le tort qu'ils se font à eux-mêmes ; en préférant aux intérêts de Dieu & de son église ceux d'un marchand qui par ses intrigues a toujours empêché les princes de se réunir contre l'ennemi commun du nom chrétien. Dans d'autres inf-

instructions le pape déclara qu'il étoit disposé à convoquer un concile général, pourvu que les rois consentissent à y rendre compte de leur conduite & des entreprises qu'ils font journellement sur les droits & les libertés de l'église.

ANNA. 1479.

Malgré cette fermeté apparente, Sixte n'étoit pas sans inquiétude : il envoya en qualité de son légat en France Urbain de Fiesque, évêque de Fréjus, pour assurer le roi qu'il remettoit les intérêts de l'église entre ses mains, en lui recommandant l'honneur du saint siège. Ce compliment conçu en termes vagues, ne satisfaisant pas encore Louis : le légat ajouta que le pape le choisissoit pour arbitre dans le différent que sa sainteté avoit avec les Florentins. A l'instant, pour pacifier l'Italie, le roi fit partir Gui d'Atpajon, vicomte de Lautrec, Antoine de Morlhon, seigneur de Castelmartin, premier président du parlement de Toulouse ; Jean de Voisins, vicomte d'Ambres ; Pierre de Caraman, baron de Leonac ; Antoine de Tornieres, juge ordinaire de la sénéchaussée de Carcassonne ; Jean

de Morlhon , avocat au parlement de Toulouse ; Jean Barbier , professeur en droit , & Jean de Campains , notaire & secrétaire du roi. ANN. 1479.

Ces ambassadeurs se rendirent d'abord à Milan. Le président Morlhon portant la parole dit que le roi son maître qui aimoit tendrement sa sœur & son neveu , desiroit d'être informé de l'état de leurs affaires , leur promettoit sa protection & se feroit toujours un devoir de défendre leurs droits avec le même zèle qu'il défendrait ceux du dauphin son fils ; qu'il voyoit avec douleur les divisions qui déchiroient l'Italie dans un tems où les Turcs menaçoient d'y faire une invasion ; qu'il avoit dessein d'y rétablir la paix ; que déjà les puissances belligérentes l'avoient élu pour arbitre ; que pour ce qui regardoit les villes de Gênes & de Savonne , il en faisoit son affaire particuliere & qu'il sauroit les faire rentrer dans le devoir. Les ambassadeurs laisserent leur discours par écrit , & quatre jours après ils reçurent la réponse suivante : » Il est bien digne d'un grand » roi de vouloir donner la paix au

» monde, de protéger ses parens, ses
 ANN. 1479. » alliés, & de travailler à réunir tous
 » les princes contre l'ennemi com-
 » mun de la religion : que pouvoit-
 » il entreprendre de plus glorieux &
 » de plus convenable au titre de très-
 » chrétien qu'il a hérité de ses an-
 » cêtres ? Pour ce qui nous touche
 » en particulier, quoiqu'il nous ait
 » honoré, dans tous les tems de sa
 » puissante protection, nous n'a-
 » vons pu entendre qu'avec des
 » transports de joie les nouvelles as-
 » surances que vous nous donnez
 » qu'elle ne nous manquera jamais.
 » Le roi, avez-vous dit, s'emploiera
 » pour notre défense, comme il fe-
 » roit pour celle du dauphin son fils :
 » avec un tel protecteur, un tel pere
 » nous ne craignons plus ni la mali-
 » ce ni les forces de nos ennemis.
 » Graces soient rendues à jamais à
 » sa majesté très-chrétienne qui con-
 » noît la justice de notre cause, &
 » qui s'en déclare le vengeur. Vous
 » nous demandez en quel état sont
 » nos affaires ? Vous le voyez par
 » vous-même : comme nous traitons
 » nos sujets avec douceur, ils nous
 » respectent, ils nous aiment & nous

serions heureux si Sixte & Ferdi-
mand étoient moins vindicatifs &
moins ambitieux. Mais dans le
tems que nous ne songions qu'à
assister nos voisins & nos alliés,
ils ont fait révolter Gênes & Sa-
vonne, que nous tenions de la libé-
ralité du roi très-chrétien. Le Pon-
tife ne borne pas encore là sa ven-
geance : il envoie ses nonces en
Suisse, ils promettent le paradis à
ces peuples grossiers s'ils nous font
la guerre. Nous sommes alliés des
Florentins, & dès-lors nous som-
mes coupables devant Dieu & de-
vant les hommes : le ciel nous est
fermé, & il est ouvert à ceux qui, à
la face des autels & pendant le plus
redoutable de nos mystères, massa-
crent impitoyablement des hommes
sans défense ! Vous allez à Florence,
à Rome : vous y trouverez les dé-
purés de tous les princes, & vous
concerterez avec eux les moyens
d'assurer la tranquillité de l'Italie.
Nous n'avons point commencé la
guerre, nous sommes prêts à ac-
cepter la paix dès qu'on nous la
proposera à des conditions justes
& honnêtes.

Ann. 1479.

ANN. 1479. De Milan , les ambassadeurs se rendirent à Florence , & notifient aux principaux magistrats le dessein qu'avoit formé le roi de pacifier l'Italie : ils ajoutèrent que ce prince désiroit la convocation d'un concile général dans la ville de Lyon , pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique ; que déjà il avoit fait signifier aux prélats François qui étoient à Rome , de se rendre au plutôt dans leurs diocèses sous peine de saisie de leur temporel. Le Prieur de la Liberté, le Gonfalonnier, représentant la seigneurie , prièrent les ambassadeurs de leur donner par écrit ce qu'ils venoient de dire , & quatre jours après ils firent à ce discours une réponse remplie d'actions de grâces & de bénédictions. » Ce » que le roi très-chrétien , dirent-ils , fait pour nous , surpasse nos » espérances : il s'intéresse à nos » maux , il y applique le remède , il » daigne nous accorder sa protection : » avec un tel allié qu'avons-nous à » craindre ? Qui osera désormais » nous attaquer ? & vous , anges du » roi qui allez à Rome , continuez » votre voyage , & que les anges du

» ciel vous accompagnent. Faites
 » connoître au pape combien est
 » horrible l'attentat commis dans
 » nos temples & sur nos autels; fai-
 » tes-lui sentir l'énormité de son
 » crime. L'isle de Cypre est mena-
 » cée par les Turcs, personne
 » ne songe à la défendre : dans le
 » trouble où nous sommes, chacun
 » tremble pour soi. Nous désirons la
 » paix, nous ne demandons que no-
 » tre sûreté : que le pape cesse de
 » nous attaquer, & nous cesserons
 » d'armer & de nous plaindre.

ANN 1479.

Lorsque les ambassadeurs appro-
 cherent de Rome, on délibéra dans
 le sacré collège sur la réception
 qu'on devoit leur faire. Quelques-
 uns furent d'avis qu'il falloit suppri-
 mer tous les honneurs qui mar-
 quoient de la distinction ; les autres
 rejetterent cette proposition & firent
 sentir qu'une pareille conduite ai-
 griroit le roi & le rendroit plus dif-
 ficile sur les conditions d'une paix
 devenue nécessaire. Le pape suivit
 cet avis & ne retrancha rien au cé-
 rémonial accoutumé. Après leur en-
 trée ils rendirent visite au cardinal
 de saint Pierre aux Liens, avec le-

ANN. 1479.

quel ils avoient ordre de se concerter. Ce cardinal protesta qu'il étoit prêt à servir le roi, mais qu'il ne pouvoit leur cacher, qu'avant leur arrivée on avoit répandu dans Rome des instructions qui n'étoient ni bien-séantes ni honnêtes : c'étoit probablement un piège pour obtenir communication des véritables : les ambassadeurs les lui montrèrent; il en parut content & ne manqua pas d'en rendre compte au pape : le lendemain il les conduisit à l'audience. Le président Morlhon dit simplement qu'ils venoient de la part du roi pour rendre au saint pere l'obéissance filiale : il présenta ses lettres de créance & demanda pour le lendemain une audience publique qui lui fut accordée. Averti que le saint pere étoit irrité au dernier point contre Laurent de Médicis & les Florentins, il eut l'attention de retrancher de son discours tout ce qui les regardoit directement : il se contenta de dire que le roi son maître, informé que le turc, vainqueur de tous ses ennemis se disposoit à tourner ses armes contre les chrétiens, désiroit ardemment de terminer les divisions qui déchi-

roient l'Italie ; que marchant sur les traces de ses glorieux ancêtres , animé du même zèle pour la religion , il croyoit qu'il étoit de son devoir de travailler au rétablissement de la paix entre les puissances chrétiennes , afin de les réunir contre l'ennemi commun ; que si les souverains pontifes étoient obligés par leur état de conserver le dépôt de la saine doctrine , les rois de France étoient établis pour défendre l'église contre tous ses ennemis. Ici Morlhon rappella dans le plus grand détail ce que nos rois ont fait pour la propagation de la foi , pour la défense & l'honneur du saint siège : puis il ajouta que Louis , digne héritier de ces héros chrétiens , n'avoit ni moins de zèle ni moins de puissance ; que son dessein étant de rétablir la paix en Italie , il avoit accepté la médiation qui lui avoit été déferée par tous les princes & par le souverain pontife lui-même , comme l'en avoit assuré l'évêque de Fréjus : qu'après tout ce seroit un spectacle bien étonnant , si le vicaire d'un Dieu qui étoit venu apporter la paix , allumoit lui-même le flam-

ANN. 1479. beau de la guerre, & si entraîné par l'ambition ou l'animosité de quelques particuliers, il devenoit le premier auteur de la ruine du nom chrétien. Morlhon s'adressa ensuite aux cardinaux, & les supplia de se joindre au roi son maître pour fléchir la colere du souverain pontife & procurer la paix à l'Italie.

Quelques jours après, les ambassadeurs demanderent une audience particuliere, & comme ils soupçonnoient que le roi de Naples traversoit leur négociation, ils dirent au pape que le roi qui s'intéressoit à sa gloire, voyoit avec douleur ses liaisons avec Ferdinand; que l'on étoit bien informé en France que ce prince avoit reçu une ambassade de la part du turc; qu'après cette démarche aucun chrétien & à plus forte raison le souverain pontife ne pouvoit en sûreté de conscience & sans scandaliser les fidèles, entretenir avec lui aucun commerce.

Sixte répondit qu'il aimoit le roi & qu'il ne cesseroit jamais de lui en donner des preuves; que Ferdinand ne lui avoit pas caché qu'il eût reçu une ambassade du turc; que même

Il lui en avoit communiqué l'objet ; que cette ambassade n'annonçoit rien qui dût effrayer ni causer du scandale ; que par rapport à Laurent de Médicis & aux Florentins on avoit peine à se persuader que le roi très-chrétien , zélé pour la religion , approuvât la conduite de ces factieux qui avoient pendu un archevêque , supplicié des ecclésiastiques en habits sacerdotaux. Sixte ajoutoit que par égard pour la personne du roi , il consentoit à écouter des propositions de paix , pourvu toutefois que l'honneur du saint siège ne s'y trouvât pas compromis.

ANN. 1479.

C'est l'intention du roi , repartit Morlhon ; on peut s'en reposer sur sa religion. Mais si l'on prétendoit , sous prétexte de sauver l'honneur du saint siège , détruire les Florentins , appuyer la révolte de Gênes & de Savonne , faire perdre au roi ou à ses parens les droits légitimes qu'ils ont sur ces places : alors le monarque se croiroit dispensé d'user de ménagemens & sauroit faire respecter sa puissance & son autorité.

Les ambassadeurs voyant qu'ils avançaient peu avec le pape , tâche-

Ann. 1479. rent de s'appuyer du suffrage des cardinaux : ils les virent souvent en particulier, mais ils ne trouverent dans la plupart que crainte & foiblesse. Sixte pour les effrayer encore davantage fit venir en présence des ambassadeurs & du sacré collège Urbain de Fiesque, évêque de Fréjus, & lui demanda s'il l'avoit chargé de dire au roi qu'il le prenoit pour arbitre de la guerre d'Italie ? Fiesque répondit que connoissant le desir que sa sainteté avoit de terminer la guerre, il avoit cru devoir hasarder cette offre, & convint qu'il avoit passé ses pouvoirs. Sixte le priva de son office de référendaire & lui défendit pour jamais l'entrée du palais.

La qualité d'arbitre offensoit surtout le superbe pontife, qui ne vouloit point reconnoître de supérieurs. En vain les ambassadeurs lui représenterent qu'il y avoit deux sortes d'arbitres ; les uns qui, par leur propre autorité, décident souverainement les affaires soumises à leur juridiction ; les autres, que les parties belligérentes choisissent librement, & qui n'ont d'autorité que celle

celle qu'on veut bien leur confier :
 que le roi ne demandoit que cette
 dernière qualité ; mais que si le nom
 d'arbitre , en quelque sens qu'on le
 prit , pouvoit déplaire , le roi s'en
 abstiendrait volontiers , pourvu que
 le saint pere accordât la paix aux
 conditions suivantes : » Que Laurent
 » de Médicis & la seigneurie de
 » Florence demanderoient pardon
 » pour avoir supplicié un archevê-
 » que & des prêtres , sans les avoir
 » fait dégrader auparavant ; qu'ils
 » ôteroient du palais tous les tableaux
 » & toutes les peintures qui représen-
 » toient ces exécutions ; qu'ils fe-
 » roient célébrer tous les ans un
 » service pour le repos des ames de
 » ceux qui avoient été exécutés ;
 » qu'ils promettroient & jureroient
 » d'être toujours fideles enfans de
 » l'église , & de ne rien faire ni
 » entreprendre contre les libertés ,
 » franchises & immunités ecclésiast-
 » tiques , ni contre les droits du
 » saint siège : que le souverain pon-
 » tife de son côté , le roi Ferdinand ,
 » le comte Jérôme & tous leurs alliés
 » jureroient qu'il y auroit à l'ave-
 » nir bonne , sûre & solide paix en-

ANN. 1479.

„ tr'eux , d'une part ; la ligue d'Ita-
 „ lie , les Florentins & le magnifi-
 „ que Laurent de Médicis , d'autre
 „ part : qu'on rendroit à ces derniers
 „ toutes les places qui leur avoient
 „ été enlevées depuis le commen-
 „ cement de la guerre , & que tous
 „ ensemble fourniroient un certain
 „ nombre de troupes contre le Turc ;
 „ que si , dans le cours de cette
 „ guerre , il s'étoit passé quelque
 „ chose contre les canons , sa sainteté
 „ étoit priée de considérer que les
 „ Florentins n'avoient fait que se
 „ défendre , & que suivant les règles
 „ du droit , on doit imputer tout le
 „ mal à l'agresseur.

Le pape rejetta avec dédain ces conditions : il reprocha même aux ambassadeurs de passer leurs ordres. Ceux-ci poussés à bout produisirent leurs instructions , & déclarèrent que puisque les voies de la douceur étoient insuffisantes , le roi étoit résolu de rétablir dans ses états la pragmatique , & d'assembler un concile général en France , où les rois d'Espagne , de Portugal , d'Angleterre , d'Ecosse , les ducs de Savoie & de Milan , les républiques

de Venise & de Florence enverroient
leurs députez. Ils sommerent le pape
de convoquer lui-même ce concile,
& ils lui déclarerent qu'en cas de re-
fus, l'on se passeroit de son con-
sentement. Sixte fit publier un long
mémoire pour servir de réponse à
cette déclaration. » Si le roi, y étoit-
» il dit, eût voulu entendre les rai-
» sons de sa sainteté, comme il a
» entendu celles de Laurent de Mé-
» dicis, il auroit pu se dispenser
» d'envoyer des ambassadeurs à Ro-
» me; car il devoit naturellement
» présumer que le souverain pon-
» tife n'avoit rien fait sans de pro-
» fondes réflexions. Le successeur de
» Charlemagne auroit bien dû imiter
» la religion de ce prince, si res-
» pectueux envers le saint siège & si
» soumis à ses décrets. On ne con-
» çoit pas, ajoutoit le mémoire, ce
» que signifie le ton que l'on prend
» aujourd'hui avec le saint siège :
» *Saint pere, révoquez vos censures,*
» *mettez bas les armes, sinon on va*
» *faire telle ou telle chose contre vous.*
» Quelle est donc cette maniere de
» procéder, & sur quel fondement
» prétend-on obliger un pape à ré-

» tracter , sans connoissance de cause ,
 ANN. 1479. » ce qu'il a fait après une mûre dé-
 » libération ?

» Sur la menace d'un concile gé-
 » néral , on observoit que si l'on
 » pouvoit , dans les circonstances
 » actuelles , tenir un concile , rien
 » ne seroit plus avantageux au saint
 » siège , puisque dans cette assem-
 » blée le pape préside & les évêques
 » opinent : car , ajoutoit-on , de quoi
 » s'agiroit-il dans ce concile ? de
 » savoir si les Florentins ont pu ,
 » sans le concours de l'autorité ecclé-
 » siastique , faire mourir l'archevê-
 » que de Pise leur ennemi : voilà
 » le crime que sa sainteté veut pu-
 » nir , & une infinité d'évêques lui
 » ont écrit de toutes les parties du
 » monde pour demander vengeance
 » d'un si énorme attentat.

» On attaquoit ensuite les pré-
 » tentions du roi touchant la con-
 » vocation d'un concile général , &
 » on établissoit pour premier prin-
 » cipe que le pape seul avoit le droit
 » d'assembler l'église universelle ;
 » que seul il devoit juger de la né-
 » cessité de cette assemblée & y pro-
 » poser les matières qui devoient y

» être traitées ; qu'il seroit peut-être
 » de l'intérêt de bien des princes
 » que cette assemblée n'eût jamais
 » lieu , de peur qu'on ne les obli-
 » géât à rendre compte de leurs usur-
 » pations sur le temporel de l'é-
 » glise.

ANN. 1479.

» Quant au rétablissement de la
 » pragmatique , on formoit ce rai-
 » sonnement : ou la pragmatique
 » étoit juste , sainte & raisonnable ,
 » & en ce cas pourquoi le roi a-t-il
 » pris le parti de l'abolir ? ou elle
 » étoit injuste & abusive , & en ce
 » cas comment ose-t-on proposer de
 » la rétablir ?

Malgré la fermeté de cette ré-
 ponse , le pape n'étoit pas sans in-
 quiétude. L'assemblée de l'église gal-
 licane se tint à Lyon : on statua
 » que les conciles généraux tenoient
 » immédiatement leur pouvoir de
 » Dieu ; que le pape étoit soumis à
 » leurs décisions , & devoit se con-
 » former à ce qu'ils auroient déter-
 » miné , principalement en ce qui
 » regarde la foi , l'extirpation des
 » schismes , la réformation de l'é-
 » glise dans son chef & dans ses
 » membres ; & que , si le souverain

 ANN. 1479.

» pontife avoit péché dans quelqu'un
 » de ces cas , il étoit clair que ,
 » nonobstant toute opposition , il
 » devoit subir le jugement des con-
 » ciles généraux : que la voie d'ap-
 » pel des sentences du pape étoit
 » ouverte à tous les chrétiens. » En
 conséquence Michel de Villechartre ,
 comme procureur & au nom du roi ,
 de tous les princes, archevêques, évê-
 ques, abbés, de l'université de Paris
 & des autres universités du royau-
 me , des chapitres & généralement
 tout le clergé de l'église de France,
 forma son appel.

Sixte , occupé des moyens de se
 précautionner contre la convocation
 d'un concile général , pria les am-
 bassadeurs de l'empereur & du duc
 Maximilien de se trouver à l'au-
 dience. L'archevêque de Strigonie ,
 prenant la parole , dit que l'empereur,
 son maître , ayant appris qu'il
 y avoit des gens qui blâmoient la
 conduite du saint pere & des cardinaux,
 & qui parloient d'assembler
 un concile , l'avoit chargé de déclara-
 rer qu'il ne trouvoit rien dans la
 conduite du saint pere qui ne lui
 parût juste & raisonnable , & qu'il

ne voyoit pas la nécessité du concile qu'on proposoit. L'ambassadeur de Maximilien parla ensuite ; mais comme aux titres qu'il donnoit à son maître, il mêla celui de *duc de Bourgogne*, Morlhon prit la parole, & dit que Maximilien n'étoit duc de Bourgogne ni de fait ni de droit, puisqu'au roi seul appartenoit ce titre : il ajouta que bien que tous les princes fussent obligés de défendre le saint siège & la religion chrétienne, le roi son maître s'y croyoit plus intéressé que personne ; que les titres de *très-chrétien & fils aîné de l'église*, qu'il avoit hérités de ses ancêtres, lui rappelloient ses devoirs & ses droits : qu'il ne songeoit à convoquer un concile qu'au cas que le pape persistât à rejeter tous les moyens de conciliation ; qu'alors véritablement il seroit contraint d'en venir à cette extrémité, & que si l'empereur & Maximilien refusoient d'y participer, on se passeroit de leur suffrage.

Pendant le cours de ces négociations, on étoit convenu d'une suspension d'armes. La guerre recommença avec fureur : on vint se plain-

ANN. 1479.

dre au pape que ses troupes brûloient les moissons & enlevoient les laboureurs : *c'est le seul moyen*, répondit l'impitoyable Sixte, *de mettre les Florentins à la raison*. Il dicta ensuite des conditions de paix ; mais elles étoient si dures & si choquantes, que Morlhon, perdant patience, lui déclara que si, avant huit jours, il ne révoquoit les censures portées contre les Florentins & ne mettoit bas les armes, lui & ses confreres se retireroient. *Avant huit jours !* répondit le pontife étonné ; *le terme est court : quand on a condamné un homme, on est encore quinze jours sans l'exécuter*. Morlhon, dès le soir même, vouloit lui signifier son appel au futur concile & sortir de Rome : les députés de la ligue le prièrent d'attendre que les huit jours fussent écoulés. Avant l'expiration du terme, Sixte accorda une nouvelle suspension d'armes & leva les censures : mais pour mortifier à son tour Morlhon & ses collègues, il consentit à recevoir l'ambassade que lui envoyoit la ville de Gênes. En vain Morlhon représenta que les Gênois étant sujets du roi, ne pou-

voient ni envoyer d'ambassadeurs ,
ni rendre obéissance à sa sainteté ;
qu'en recevant ces ambassadeurs ,
c'étoit reconnoître les Génois révol-
tés pour libres & indépendans. Sixte
se contenta de répondre qu'il re-
cevoit l'obéissance de Gênes pour
le spirituel & non pour le temporel ,
& que les François auroient la li-
berté de faire leurs protestations.

Les ambassadeurs Génois furent
introduits avec beaucoup d'appa-
reil dans la salle du consistoire , &
présenterent leur lettre de créance
signée de Jean-Baptiste Campofre-
gose , *par la grace de Dieu duc de*
Gênes. Ils remercièrent le pape de
ce que , par son secours & celui du
roi de Naples , ils avoient recouvré
la liberté. Morlhon se leva à l'ins-
tant ; mais Sixte lui imposant silen-
ce , reçut l'obéissance de Campofre-
gose comme duc de Gênes , en fit
dresser l'acte , puis dit à Morlhon
qu'il pouvoit parler. Celui-ci com-
mença par protester contre tout ce
qui venoit de se passer , & déclara
que ni dans cet acte , ni dans au-
cun autre semblable , il ne préten-
doit reconnoître la juridiction du

 ANN. 1479.

pape , qu'il n'étoit point permis à *Messere Baptiste* , c'est ainsi qu'il désigna Campofregose , de prendre la qualité de duc par la grace de Dieu , ni de prêter obéissance au pape : que , sans s'écarter du respect qu'il devoit au souverain pontife , il osoit lui dire qu'il avoit eu tort de l'interrompre , plus grand tort encore d'avoir reçu l'obéissance des sujets du roi révoltés , & qu'il ne pouvoit réparer ces torts , qu'en déclarant nul l'acte qu'il venoit de faire délivrer aux Génois. Ceux-ci s'étant avisés de dire qu'ils ne reconnoissoient point les ambassadeurs François , quelque respect qu'ils eussent d'eux pour le roi : ce respect ne suffit pas , repartit Morlhon , je vous somme de déclarer si vous vous reconnoissez pour ses sujets. Ils garderent le silence. Le pape , prenant la parole , dit qu'il ne prétendoit pas devenir seigneur temporel de Gênes , & qu'en recevant l'obéissance de cette ville , il n'avoit aucune intention de préjudicier aux droits du roi ni d'aucun autre. Morlhon fit dresser acte de cette réponse & de tout ce qui venoit de se passer.

La fermeté des ambassadeurs François avoit déjà ébranlé le pontife ; il ne cherchoit qu'à gagner du tems & à sauver les apparences. Cependant les ambassadeurs d'Angleterre arrivèrent à Rome & se joignirent à ceux de France. Sixte, vivement pressé, fut enfin obligé de déclarer qu'il prenoit les deux rois pour arbitres. Malgré cette déclaration, la paix auroit eu de la peine à se rétablir, si Laurent de Médicis n'eût pris sur le champ une résolution qui ne pouvoit tomber que dans une grande ame. Persuadé que s'il venoit à bout de se réconcilier avec Ferdinand, il n'auroit plus rien à craindre de la part du souverain pontife, il fit équiper un vaisseau, & sans rien communiquer à personne de son dessein, il s'embarqua & alla descendre dans le port de Naples. Un spectacle si peu attendu attire tous les regards ; la nouvelle s'en répand dans la ville ; le peuple s'empresse autour de Laurent ; fait retentir l'air d'acclamations, & le conduit en triomphe au palais. Ferdinand, désarmé par un procédé si grand, lui tend les bras, l'écoute avec admiration &

ANN. 1479.

lui jure une éternelle amitié. Sixte , informé de ce qui venoit de se passer , se réconcilia avec les Florentins , s'efforça de plaire au roi de France , mais ne pardonna jamais à Ferdinand. Les intérêts des souverains de l'Italie changèrent : mais comme la France ne s'y trouva plus mêlée , nous finirons ici ce long récit pour reprendre la suite des démêlés entre Louis & Maximilien.

Louis , attentif à ménager l'alliance du roi d'Angleterre , lui fit proposer de proroger la trêve qui subsistoit entre les deux couronnes pour cent ans après leur mort , pendant lesquels les rois de France payeroient aux rois d'Angleterre les cinquante mille écus stipulés au traité de Picquigni. Cette proposition flattoit la paresse naturelle d'Edouard ; elle mettoit sa réputation à l'abri des reproches que pouvoit lui faire la nation , aussi n'eut-il garde de la rejeter. Cependant ce nouveau traité souffroit encore bien des difficultés , comme nous le dirons dans la suite. Louis , qui prévint que désormais il n'auroit plus affaire qu'à Maximilien , exécuta le projet qu'il

avoit formé quelques années auparavant de casser plusieurs compagnies d'ordonnance , dont les capitaines avoient eu le malheur de lui déplaire. Ces compagnies étoient celles de Dammartin , de Briquebec , de Craon , de Moui , d'Oriole , de Ruffec de Balzac , de Guerin le Groing , de Robinet du Quesnoi , de Buffet & d'Etienné de Poysieu , dit le Poulailler. Le lecteur est surpris sans doute de trouver le nom du comte de Dammartin à la tête des malheureux : les premières dépositions du duc de Nemours , quoique vagues & démenties par Nemours lui-même , à l'article de la mort , avoient fait sur l'esprit défiant de Louis , une impression que ni les services du grand maître , ni sa conduite passée n'avoient pu détruire. Louis cependant rougit lui-même de sa foiblesse , & sembla se reprocher son injustice : il écrivit à Dammartin , qu'ayant égard à son grand âge & à ses services , il avoit résolu , pour soulager sa vieillesse , de le délivrer des fatigues de la guerre ; qu'il n'ignoroit pas qu'il n'avoit aucun officier aussi brave , ni en qui

Ann. 1479.

Disgrace de
Dammartin.
Cabinet sasy-
rique.
Manusc. de
le Grand.

ANN. 1479. il pût mieux placer sa confiance , & qu'il auroit toujours recours à lui dans les grandes occasions : qu'en conséquence il lui conservoit son office de grand - maître & ses pensions. *Je n'oublierai jamais , ajoutoit-il , les grands services que vous m'avez faits pour quelque homme qui en veuille parler ; & Adieu.*

Quelque préparé que fût le grand-maître à la disgrâce , comme il paroît par les lettres qu'il écrivoit quelque tems auparavant au maréchal de Gié , dans lesquelles il se plaint *de n'être plus au nombre des gens de bien pour le présent* , il ne put , sans une extrême douleur , apprendre qu'on lui avoit ôté sa compagnie : il écrivit au roi , pour lui remettre sous les yeux les droits qu'il avoit à ses bontés. *Mon pere , lui écrivit-il , a fini ses jours à la bataille d'Azincourt ; mon frere Etienne à Crevant ; mon dernier frere en Guienne ; & de moi , sire , depuis que j'ai pu monter à cheval , j'ai servi le roi votre pere , & vous le mieux que j'ai pu & non pas si bien que j'en ai eu & en ai le vouloir en la maniere cependant , qu'à la merci Dieu , vous n'y avez eu*

perte ni dommage , & ne vous ai point fait de faute. Toutefois , ajouta-t-il , puisqu'ainsi est cela , & tout est à vous , votre bon plaisir en soit fait. Louis fut content de la soumission du grand-maître , & ne l'inquiéta point sur ses gages qui montoient à vingt mille livres.

Ann. 1479

Les autres capitaines furent traités avec plus de rigueur. Ruffec de Balzac neveu de Dammartin , & qui avoit été comme lui impliqué dans les dépositions du duc de Nemours , fut poursuivi criminellement : le roi en recommandant cette affaire au chancelier , écrivit de sa propre main au bas de la lettre : *prenez garde que vous y fassiez si bonne justice , que je n'aie cause d'être mal content , car c'est à vous à faire justice.* Soit que le courroux du roi se fût apaisé , soit que l'on ne pût fournir de preuves contre Balzac , il fut élargi. Moui arrêté aussi sur des soupçons , fut déchargé d'accusation. Oriole & son lieutenant convaincus d'avoir entretenu des intelligences avec Maximilien , eurent la tête tranchée : leurs corps mis en quartiers , furent attachés aux portes des

_____ villes d'Aire , de Bethune & d'Ar-
ANN. 1479. ras.

La guerre re-
 commence.

Conquête de
 la Franche-
 Comté.

Comines.
 Chron. scand.

Manusc. de
 le Grand.

Louis qui avoit résolu de faire cette année un dernier effort pour se rendre maître de la Franche-Comté, employa l'argent qu'il épargnoit par la suppression de ces dix compagnies d'ordonnance, à sou- doyer des Suisses. Maximilien qui ne dévina pas son projet, voulut profiter de cette sécurité apparente de son ennemi pour réparer ses pertes du côté des Pays-Bas ; il mit sur pied une armée plus nombreuse que celles qu'il avoit eues jusqu'alors : outre les secours qu'il tiroit d'Allemagne, les Liégeois, ainsi que Louis l'avoit prévu, lui fournirent des renforts considérables. Lorsqu'il fut content de ses préparatifs, il surprit Cambrai, que les François avoient évacué l'année précédente : la garnison nombreuse qu'il mit dans cette ville, courut impunément sur les terres de France, ravagea les campagnes, & prit plusieurs châteaux sur les confins de la Picardie.

La trêve duroit encore : Louis attentif à observer les moindres for-

malités , lorsqu'il s'agissoit de donner des torts à ses ennemis , envoya un héraut à Maximilien & à Marie de Bourgogne , pour leur demander des dédommagemens & des réparations : & comme il n'attendoit pas une réponse satisfaisante , il donna ordre à Chaumont d'Amboise de pénétrer dans la Franche-Comté. Ce général fortifié par l'arrivée d'un corps nombreux de Suisses , pénétre jusqu'à Dole , surprend les milices bourgeoises de cette ville , les taille en pièces , & après s'être rendu maître de quelques châteaux dans le voisinage , il se met en devoir d'emporter la place d'assaut. Les historiens de la province assurent que les François vivement repoussés à toutes les attaques , auroient été forcés de lever le siège , si la garnison presque toute composée d'étrangers , n'eût trahi l'ardeur des bourgeois & livré la ville aux assiégeans. Ils racontent que dans une sortie pratiquée à dessein , les François s'introduisirent dans la ville sans être connus , pénétrèrent jusques dans la place des arènes , & commencèrent à crier

Ann. 1479. *ville gagnée* ; que maîtres des portes , & déjà répandus dans tous les quartiers , ils firent main basse sans miséricorde sur les bourgeois , qui périrent presque tous les armes à la main. On mit le feu à la ville qui fut réduite en cendres. Les titres des familles & les registres publics périrent dans cet incendie.

Les autres villes de la province intimidées par cet exemple , & n'ayant aucun secours à espérer , ne songerent plus à se défendre. Auxonne capitula , & obtint des conditions avantageuses. Besançon ville libre & impériale , députa Henri de Neuchatel chanoine de la cathédrale , & Jean Jouffroi chevalier , seigneur de Gonsans , pour offrir au roi de le reconnoître pour son protecteur en qualité de comte de la province , & aux mêmes conditions qu'elle avoit stipulées avec les derniers ducs de Bourgogne. Salins , Arbois , Poligni , Vesoul , Luxeuil ouvrirent leurs portes au vainqueur. On reproche aux François d'avoir pillé ou gâté les archives publiques , dépôts sacrés au milieu même des horreurs de la guerre.

Louis , voulant visiter sa nouvelle conquête , vint à Dijon , entra dans l'église de saint Benigne , & s'approchant de l'autel , il jura sur les saints évangiles de garder les franchises , libertés , immunités , droits & privilèges accordés par les ducs de Bourgogne aux maire , échevins & bourgeois de Dijon : il déclara que tous les successeurs à l'avenir seroient tenus de faire le même serment dans la même église. Les habitans de leur côté jurèrent de lui être loyaux , fideles & obéissans , de garder sa personne envers & contre tous.

Ann. 1479.

Tandis que Chaumont soumettoit la Franche-Comté , les François essuyèrent quelques revers dans les Pays-Bas. Le prince de Chimai , le sanglier d'Ardenne , le veau de Buzanton , le maréchal de Bourgogne , Autel Dufai , Etroen amassèrent jusqu'à dix mille hommes , & vinrent assiéger Virton , place forte dans le Luxembourg , alors occupée par une garnison Françoisise qui mettoit tout le pays à contribution. La place fut battue avec tant de furie que la garnison craignant qu'elle ne fût emportée d'assaut , capitula & obtint la

Bataille de
Guinegatte.
Ibid.

 ANN. 1479.

permission de sortir *un bâton blanc à la main*. D'un autre côté Maximilien vint avec une armée de vingt-sept mille combattans assiéger Terouanne. Aussi-tôt le maréchal Desquerdès & le maréchal de Gié marchèrent de ce côté : Maximilien à leur approche leva le siège & s'avança dans le dessein de leur livrer bataille : les deux armées se rencontrèrent au village de Guinegatte : l'armée Française étoit moins nombreuse , mais beaucoup mieux disciplinée. Après avoir rangé ses troupes en bataille , Desquerdès fit avancer ses gendarmes qui tombant sur la cavalerie Allemande , la culbutèrent & la mirent en déroute : la victoire étoit assurée ; si Desquerdès , dans cet instant décisif , se fût contenté de détacher un corps de cavalerie à la poursuite des fuyards , & eût attaqué avec le reste l'infanterie ennemie , qui lui prètoit le flanc ; mais emporté par son ardeur , ou , comme il est plus vraisemblable , ne pouvant contenir une troupe de guerriers beaucoup plus occupés du soin de faire des prisonniers , dont la rançon pouvoit les enrichir , que du gain de la ba-

taille , il s'abandonna lui - même à la poursuite de la cavalerie ennemie , sans songer au péril où il exposoit le reste de son armée. Les francs archers François , voyant la cavalerie ennemie entièrement dissipée ; crurent la bataille gagnée , se jetterent de leur côté sur les bagages , & ne songerent qu'au butin. Le comte de Romont qui commandoit l'infanterie ennemie , profitant du désordre où étoit l'armée Françoise , attaqua l'infanterie , & la mit en déroute : ensuite il tomba sur les francs archers qui furent presque tous taillés en pièces. La cavalerie qui , au retour de la poursuite , apprit le malheur arrivé au reste de l'armée , n'osa hazarder un nouveau combat. Maximilien resta maître du champ de bataille , mais il payoit ce stérile honneur par une perte réelle : sa cavalerie composée de la noblesse la plus distinguée , venoit d'être totalement défaite : les François n'avoient perdu que deux officiers de nom , Wast de Montpedon & Blosset le Beauvoisien , au lieu que du côté de Maximilien , on comptoit au nombre des morts

ANN. 1479. le grand bailli de Bruges , le souverain de Flandres , le fils de Corneille bâtard de Bourgogne , Antoine d'Halluin , Louis des Cornets , Marudes , Abrafieres , Cormon , Charles de Salins , Jean de Mole-roncourt. Les comtes de Joigni & de Romont furent blessés. Ligne , Olivier de Croi , Michel de Condé , Fresne , le grand Poulain Allemand , Antoine de Berlette , Grandinet , Lamand de Bruxelles , Charles de la Marche , Jean de la Gruthuse , Sébastien du Tilloi , Quesnoi , Wismaï , & environ neuf cens autres restèrent prisonniers. Louis apprenant la défaite de son armée , s'imagina que tout étoit perdu. Lorsqu'il fut exactement informé de l'état des affaires , il se rassura , & écrivit une lettre circulaire à toutes les bonnes villes du royaume , pour les informer que les ennemis avoient été véritablement battus , puisque la perte la plus considérable étoit de leur côté. Comme l'envie démesurée de faire des prisonniers avoit enlevé aux François une victoire assurée , Louis , voulant punir l'avarice de ses offi-

ciers, & empêcher qu'à l'avenir un pareil malheur n'arrivât encore , ordonna à Bloffet de Saint - Pierre grand sénéchal , d'ôter tous les prisonniers aux particuliers , & de les mettre en commun , afin qu'ils fussent également partagés entre les officiers & les gendarmes. Le plus grand nombre avoit été conduit à Terouane , où commandoit Saint-André lieutenant de la compagnie du duc de Bourbon. Saint - André & les autres officiers ne manqueraient pas de s'opposer à l'exécution du nouveau règlement. Louis écrivit à Saint-Pierre la lettre suivante : *M. le grand sénéchal , je vous prie que remontriés à M. de Saint-André que je veux être servi à mon profit , & non pas à l'avarice , tant que la guerre dure ; & s'il ne veut faire par beau , faites-lui faire par force , & empoignez ses prisonniers , & les mettez au butin comme les autres , & de ceux que vous verrez qui me pourront nuire, je vous prie qu'ils ne soient point délivrés , & que vous y trouviez bon expédient ; que les capitaines les achètent sur le butin dont ils auront bon marché , & qu'ils s'obligent à moi de ne les point*

ANN. 1479

délivrer d'un long-tems que vous aviserez , & qu'ils les envoient en leurs hôtels , & en prenez les obligations & memoires.

Mr. le grand sénéchal , je suis bien esbahi que les capitaines & M. de Saint-André ni autres ne trouvent bon l'ordonnance que je fais , que tout soit au butin ; car , par ce moyen , ils auront tous ces prisonniers les plus gros pour un rien qui vaille : c'est ce que je demande , afin qu'ils tuent une autrefois tout , & qu'ils ne prennent plus prisonniers , ni chevaux , ni bagage : & jamais nous ne perdrons bataille.

Mr. le grand sénéchal , mon ami , parlez à tous les capitaines à part , & faites que la chose vienne , ainsi que je la demande : & incontinent que vous m'aurez fait ce service , avertissez-m'en pour me faire grand plaisir. Mr. le grand sénéchal , je vous tiens pour mon procureur là où vous êtes , & aussi je serai le vôtre là où je serai Je vous prie , dites à Mr. de Saint-André qu'il ne vous fasse point du floquet ni du retif ; car c'est la premiere désobéissance que j'aie jamais eue de capitaine : s'il fait semblant de désobéir , mettez-lui vous-même la main sur

sur la tête , & lui ôtez par force les prisonniers , & je vous jure que je lui ôterai bientôt la tête de dessus les épaules ; mais je crois que le traître ne débèira pas , car il n'a le pouvoir.

ANN. 1479.

Le chagrin qu'avoit pu causer au roi la déroute de Guinegatte , fut bientôt dissipé par la nouvelle qu'il reçut peu de tems après. L'amiral Coulon attaqua une flotte Hollandoise & Flamande , composée de quatre-vingt bâtimens, qui revenoient partie de la mer Baltique , & partie de la pêche du harenc : il s'en rendit maître , & la conduisit dans les ports de Normandie.

Maximilien , considérablement affoibli par la victoire ruineuse qu'il avoit remportée à Guinegatte , n'osant plus poursuivre ses projets sur la ville de Terouenne , se contenta d'assiéger Malaunoi château peu considérable , qui n'avoit pour toute garnison que cent soixante Gascons commandés par Raimond d'Ossaigne , appelé le cadet Raimonnet. Cette foible garnison arrêta trois jours l'armée ennemie , & lui causa des pertes considérables. Raimond , après s'être battu comme un lion ,

Ann. 1479.

voyant la plupart de ses braves compagnons morts ou affoiblis par des blessures, voulut se faire jour l'épée à la main; il fut repoussé: alors il offrit de se rendre, à condition qu'on le traiteroit comme prisonnier de guerre: au mépris de cette capitulation, Maximilien ordonna qu'il fût pendu.

Louis, vivement touché du sort d'un si brave officier, se fit amener ses enfans, & promit de leur tenir lieu de pere: ensuite il songea à se venger de la cruauté de Maximilien par une cruauté beaucoup plus grande encore. Il ordonna à Tristan l'Hermitte son grand prévôt de choisir cinquante prisonniers des plus considérables, & de les conduire au lieu où Raimonnet avoit été exécuté: là on en pendit sept; dix furent pendus devant Douai, dix devant Saint-Omer, dix devant Lille, & dix devant Arras: au nombre de ces victimes expiatoires, se trouva un fils du roi de Pologne, que l'ardeur de la jeunesse & le desir de la gloire avoient attiré sous les drapeaux de Maximilien: il étoit près de subir cette triste destinée, lorsqu'

qu'un courier arriva de la part du roi, & lui sauva la vie. Après ces funestes exécutions, les troupes du roi entrèrent dans le comté de Guines, prirent dix-sept châteaux ou villages fortifiés, & brûlerent tout ce qu'elles ne purent pas emporter : la saison étoit déjà avancée ; l'on convint d'une suspension d'armes pour sept mois.

Ann. 1472.

Divers réglemens.

Comines.

Manusc. de le Grand.

La maniere dont Louis employoit le tems que lui laissoient la guerre & les négociations, fait regretter qu'il n'ait pas toujours vécu en paix. Choqué de la multiplicité, de la bisarrerie & de la contrariété des coutumes, suivant lesquelles se gouvernoient les différentes provinces de la monarchie : considérant que ces coutumes qui pour la plupart n'étoient point encore rédigées, étoient une source intarissable de procès, de chicanes & de vexations ; qu'un magistrat préposé à l'administration de la justice, quelque laborieux & quelque intègre qu'on le supposât, ne pouvoit pendant la durée de la vie humaine, parvenir à s'instruire à fond de toutes ces coutumes, suivant lesquelles cepen-

ANN. 1479.

dant il devoit prononcer ses jugemens ; que les particuliers qui acquéroient des terres ou des héritages en différentes provinces , ignoroient à quel titre & sous quelles conditions ils les possédoient , & se trouvoient exposés à devenir la proie d'un avide praticien : il forma le dessein de remédier à tous ces abus , en substituant à ces coutumes locales , obscures , & souvent inintelligibles , un code de loix claires , précises & uniformes pour tous les sujets de la monarchie , en quelque province qu'ils fussent nés , & qu'ils possédassent des héritages. Il écrivit en divers endroits pour ordonner de recueillir toutes les coutumes de France : il voulut même qu'on joignît à cette compilation les coutumes des étrangers , afin que l'on pût en emprunter celles qui se trouveroient le plus conformes aux premiers principes de l'équité naturelle. Ce projet qui ne pouvoit être rempli qu'après plusieurs années de travail , ne fut point exécuté du vivant du roi , & fut oublié après sa mort. Il en fut de même du projet suivant.

Louïs qui favorisoit le commerce ~~trouv~~
 trut qu'un des moyens les plus ANN. 1479.
 propres à en faciliter les opérations ,
 feroit d'établir le même poids & la
 même mesure dans toute l'étendue
 du royaume. La variété , comme
 on fait , est encore plus grande sur
 ce point que sur les coutumes ;
 chaque seigneur , chaque hameau à
 ses mesures particulieres. Louis ne
 pouvoit donc établir ce règlement ,
 sans éprouver bien des contradic-
 tions de la part des grands vassaux
 qui se plioient difficilement au joug
 de l'autorité souveraine : aujourd'hui
 même que toute la puissance réside
 en la main du roi ; que des besoins
 réciproques & un commerce réglé
 lient entr'elles toutes les parties de
 la monarchie , cet utile règlement
 souffriroit encore des difficultés.

Le premier objet de Louis , celui
 qu'il ne perdit jamais de vue pen-
 dant tout son règne , fut la ruine du
 gouvernement féodal : il lui porta ,
 pour ainsi dire , le dernier coup par
 le règlement qu'il établit cette an-
 née sur le guer & la garde des châ-
 teaux. Pour découvrir l'origine de
 ce droit , il faut remonter aux com-

mencemens de la troisième race.

ANN. 1479. Lorsque les premiers successeurs de Hugues Capet entreprirent de rétablir les droits de la couronne avilis & presque oubliés, ils eurent pour premiers ennemis leurs propres barons, qui presque toujours divisés entr'eux, ne manquoient jamais de se réunir, lorsqu'il s'agissoit de s'opposer aux progrès de l'autorité royale. Etablis dans le centre des possessions de nos rois, ils étoient à portée d'éclairer leurs desseins, & de faire échouer toutes leurs entreprises. Semblables à l'hydre de la fable, ils ne pouvoient être domptés par la force : une tête abattue en reproduisoit sept autres. Les victoires les plus décisives remportées sur eux ne servoient qu'à étendre & à perpétuer la guerre. Dans cet embarras, nos rois eurent recours à un expédient qui leur réussit au-delà de leurs espérances : ce fut d'affranchir, moyennant quelques légères redevances, les habitans des villes de leurs domaines, de leur permettre de s'armer & de défendre leur liberté contre tous ceux qui en-

treprendroient de les opprimer. On donna à ces hommes libres le nom de bourgeois , & on appella *commune* l'association qu'ils formerent entr'eux , & l'obligation qu'ils s'imposèrent de se donner mutuellement du secours : nos rois auteurs de cette liberté prirent les communes sous leur protection. On fait ordinairement honneur à Louis le gros d'un si sage établissement : je le crois un peu antérieur au regne de ce prince ; mais s'il ne fut pas le premier instituteur des communes , il en devint au moins le plus zélé protecteur , & ce titre suffit pour lui assurer un rang parmi les bienfaiteurs de l'humanité. La sûreté , l'abondance & l'heureuse liberté qu'on vit régner dans les villes qui jouissoient du droit des communes , furent remarquées par les villes voisines : elles desirerent ardemment de se procurer les mêmes avantages. Celles qui ayant des évêques ou autres ecclésiastiques pour seigneurs étoient moins assujetties & moins dépendantes , firent usage du peu de liberté qui leur restoit , pour tenter tous les moyens de se procurer le

ANN. 8479.

ANN. 1479

droit de communes : elles implorèrent la protection de nos rois , & rarement elles essuyèrent des refus. Le monarque étoit trop intéressé lui-même à seconder leurs desirs : comme le droit de communes ne s'établissoit que par un contrat entre les bourgeois & leur seigneur , le roi qu'on éliroit garant du traité devenoit l'arbitre de tous les différends qui pouvoient survenir entr'eux : il acquéroit encore un nouveau droit non moins précieux , celui d'établir dans toutes ces villes , des juges royaux , qui personnellement intéressés à étendre les prérogatives de la couronne , empiétoient journellement sur la juridiction des seigneurs , & accoutumoient le peuple à recourir au souverain dans toutes les occasions. Ces nouveautés déplurent aux seigneurs , ils voulurent s'y opposer , mais il étoit trop tard : toutes les villes un peu considérables demandèrent à haute voix le droit de communes ; la plupart l'achetèrent à prix d'argent. C'étoit le tems des croisades ; le besoin que les seigneurs avoient d'argent pour ces longs & dispendieux voyages les

rendirent moins difficiles sur les conditions. Les villes qui ne purent l'obtenir à ce titre , se révolterent , & appellèrent le roi à leurs secours , & finirent par dicter les conditions de leur accommodement. En moins d'un siècle les principales villes du royaume jouirent du droit de communes , & eurent des officiers municipaux. Les campagnes gémissaient encore sous le joug d'une multitude de tyrans ; mais elles ne tarderent pas à se ressentir du bienfait de la liberté. Les officiers municipaux , qui sentoient les avantages d'une nombreuse population , reçurent au nombre de leurs bourgeois tous ceux qui voulurent s'établir dans leur ville. Dans la suite il ne fut pas même nécessaire d'habiter dans une ville pour en être réputé bourgeois , on déclara qu'il suffisoit d'y avoir une maison & de s'y rendre aux quatre grandes fêtes de l'année. Enfin nos rois affranchirent les villages & les hameaux de leur domaine. Dès cet instant les terres des seigneurs auroient été abandonnées , s'ils n'eussent pris le parti de suivre eux-mêmes cet exemple : ils

ANN. 1479.

marquerent de certaines limites autour de leurs châteaux, où tous ceux qui viendroient s'établir jouiroient du bénéfice de la liberté : ils renoncèrent à leur égard aux taxes arbitraires, stipulèrent des redevances fixes & invariables au-delà desquelles ils ne pourroient rien demander : mais ils établirent pour première condition que ceux qui jouiroient du nouveau bénéfice de la liberté, feroient à tout de rôle le guet & la garde dans le château autour duquel ils étoient établis ; qu'ils s'y réfugioient avec leur famille à l'approche de l'ennemi ; & qu'ils contribueroient de tout leur pouvoir à le défendre. Cette condition n'avoit rien en elle-même d'injuste ni de tyrannique : c'étoit la même qui avoit été imposée aux bourgeois des villes municipales. Elle étoit nécessaire & indispensable, tant que les seigneurs jouirent du droit de se faire la guerre entr'eux, & de venger leurs injures particulières. Lorsque nos rois furent devenus assez puissans pour défendre à leurs sujets les guerres particulières, ils ne purent abolir le droit de guet & de

garde que les seigneurs avoient établi dans leurs châteaux. Les sanglantes guerres avec les Anglois, les ravages des nombreuses compagnies de brigands qui désolèrent successivement & à plusieurs reprises toutes les provinces du royaume, imposèrent long-tems la nécessité aux particuliers de se défendre par leurs propres forces, & les intéressèrent à la conservation des seuls asiles où ils pussent mettre en sûreté leur vie & leurs biens.

Après l'expulsion des Anglois, & lorsque le royaume fut devenu tranquille, la précaution de faire garder des châteaux que personne n'avoit le pouvoir ni le dessein d'attaquer, étoit devenue entièrement inutile. Cependant comme elle retraçoit aux seigneurs une image de leur ancienne indépendance, ils y étoient extrêmement attachés : sous prétexte du droit de guet & de garde, ils molestoient impunément leurs vassaux : le laboureur, le marchand, l'artisan se voyoient sans cesse arrachés à l'exercice de leur profession pour faire les fonctions de soldats dans le sein de la paix : ceux que

Ann. 1479. des maladies , des affaires particulières empêchoient de remplir exactement ce devoir , étoient impitoyablement traînés dans les prisons & obligés de payer des amendes arbitraires. Charles VII toujours obligé de ménager les grands , n'osa retrancher ces abus invétérés , & qui avoient acquis force de loi. Louis à son avènement au trône , ayant soulevé tous les seigneurs contre lui , ne songea pendant bien des années qu'à réparer les malheurs d'une démarche imprudente & précipitée ; mais lorsqu'après de longs travaux il eut triomphé de ses plus redoutables ennemis , il ne ménagea plus les abus. Il ne supprima pas entièrement le droit de guet & de garde , ç'eût été une injustice ; mais il ordonna que tous ceux qui étoient sujets à ce droit en seroient exemts en payant à leur seigneur cinq sols par an , somme si modique , même dans ce tems , qu'elle ne pouvoit déranger la fortune d'aucun particulier. Il n'excepta de cette loi générale que les châteaux qui étant situés sur les frontières du royaume pouvoient servir d'asile aux villages circonvoisins.

Il porta ensuite ses vues sur le militaire. Les seules troupes qu'eût alors la France consistoient en des compagnies d'ordonnance établies par le roi Charles VII, & en francs archers fournis & entretenus par les paroisses. Lorsque le besoin l'exigeoit, le roi convoquoit le ban & l'arrière-ban de ses provinces, & mandoit les milices bourgeoises. Les francs archers ne formoient des compagnies qu'en tems de guerre; pendant la paix on les renvoyoit dans les villages qui les avoient fournis : mais quelque soin qu'on apportât à veiller sur leur conduite, ils commettoient sur la route un grand nombre de vols & de brigandages : ils étoient d'ailleurs mal disciplinés, plus propres à piller qu'à combattre. Louis forma donc le projet de les supprimer : on évalua la dépense que chaque paroisse étoit obligée de faire pour l'entretien d'un franc archer, & le roi employa ce produit à soudoyer un corps de six mille Suisses : il voulut que cette infanterie auxiliaire jointe à une partie des compagnies d'ordonnance for-

Ann. 1479.

ANN. 1479.

mât un corps d'armée toujours subsistant , & prêt à se porter où le besoin l'exigeroit. Pour mieux discipliner cette nouvelle armée , il fit faire , à la maniere des anciens Romains , un camp retranché où les troupes seroient journellement occupées à faire les évolutions militaires , & assujetties aux mêmes exercices que si elles eussent été en présence de l'ennemi.

Il n'y auroit rien à blâmer dans ce règlement , si Louis , au lieu de composer la meilleure partie de son infanterie de troupes étrangères , ne l'eût formée que d'une milice nationale. Les gascons, par exemple , avoient déjà montré qu'ils n'avoient besoin que d'une autre armure & d'une discipline plus exacte pour devenir la meilleure infanterie de l'Europe ; mais Louis qui craignoit que les Suisses en se joignant à Maximilien , ne lui fissent perdre la Franche-Comté , jugea que le seul moyen de les empêcher de se déclarer contre lui , étoit de leur donner de l'emploi dans son royaume , & que les particuliers qu'il tiroit de cette contrée par l'appas d'une sol-

de considérable , étoient autant d'orages qui lui répondoient de la fiv- ANN. 1475
délité de la nation.

Le projet de ce camp de paix avoit été suggéré au roi par le maréchal Desquerdes qui , malgré la perte de la bataille de Guinegatte jouissoit toujours de la plus haute faveur. Le roi lui avoit fourni en différens tems des sommes considérables pour faciliter la reddition des places de l'Artois. Desquerdes avoit sans doute employé ces sommes à leur destination , mais il n'en avoit point encore rendu compte : le roi qui malgré son extrême économie , se trouvoit souvent dans le besoin , lui demanda un jour compte de tout l'argent qu'il lui avoit donné à différentes reprises. Le maréchal promit d'y songer & donna effectivement un mémoire fort détaillé. Ce mémoire n'étoit pas exact puisque la dépense excédoit de beaucoup la recette. Louis fit venir le maréchal & se mit à discuter avec lui les différens articles de ce mémoire. Desquerdes , que cet examen trop scrupuleux embarrassoit , se leva brusquement & dit : *Sire , avec*

Ann. 1479. *cet argent j'ai conquis les villes d'Ar-
ras , de Hedin , de Boulogne , ren-
dez-moi mes villes , & je vous rendrai
votre argent. Par là paque Dieu, maré-
chal, répondit le roi, il vaut mieux lais-
ser le moustier (le moulin) où il est.
Il ne lui parla plus de cette affaire
& continua de lui confier le com-
mandement de son armée.*

Négociations
avec l'Angle-
terre.

Ibid.

Jamais le roi n'avoit fait de si
grands préparatifs de guerre : on
fondoit des canons ; on fabriquoit
des cuirasses & des lances ; on rem-
plissoit les magasins de poudre & de
toutes sortes de munitions. Louis pa-
roissoit ne respirer que la guerre ,
cependant il souhaitoit alors très-
sincèrement la paix : mais il jugeoit
que le meilleur moyen d'y parve-
nir , étoit de se mettre en état de
n'avoir rien à craindre , & d'inspi-
rer de la frayeur à ses ennemis. Tous
ces soins d'autant plus pénibles qu'il
ne dédaignoit pas d'entrer dans les
moindres détails , ne lui faisoient
pas perdre de vue le tissu délié de
ses négociations avec les étrangers ,
sur-tout avec le roi d'Angleterre : il
achevoit le paiement de la rançon
de la reine Marguerite , & déjà

Edouard formoit de nouvelles demandes pour la dot d'Elisabeth sa fille aînée , promise au dauphin. Le roi n'avoit aucun dessein d'accomplir ce mariage , mais il lui importoit de tromper Edouard : il fit donc passer en Anglerterre Guyot du Chennai son maître d'hôtel , & Louis Garnier maître des requêtes & maire de Poitiers, sous prétexte de régler avec les ministres Anglois , la dot ou plutôt la pension qu'il devoit payer à la jeune princesse , jusqu'à ce que le dauphin fût en âge de l'épouser , mais avec ordre d'offrir toujours beaucoup moins qu'on ne leur demanderoit , de donner des espérances & de ne rien conclure. Dans le tems qu'il entretenoit Edouard par de fausses promesses , il cherchoit secrètement à lui susciter des affaires si sérieuses dans son isle , qu'elles l'empêchassent de se mêler de ce qui se passoit chez ses voisins. Il s'adressa secrètement au roi d'Ecosse , c'étoit Jacques III , prince foible & gouverné par d'indignes favoris : il ne fut pas difficile à Louis de corrompre ces ames vénales & d'engager ce monarque inconsidéré

Ann. 1479. dans une guerre qui faillit à lui coûter le sceptre & la vie. Quelque mystérieuse qu'eût été la conduite de Louis, elle parvint à la connoissance d'Edouard : il ouvrit enfin les yeux sur le compte du monarque François ; il ne désespéra cependant pas encore de l'obliger à tenir ses engagemens : quelque chose qui pût arriver, il crut que pour l'amener à ce qu'il exigeoit de lui, il ne falloit qu'user de dissimulation, & attendre le moment où il pourroit faire éclater son juste ressentiment.

En faisant prendre les armes au roi d'Ecosse, Louis n'avoit pu prévoir que ce monarque se trouveroit bientôt abandonné par ses sujets & réduit à implorer la clémence de son ennemi. L'espérance qu'il avoit fondée sur ce nouvel allié, l'engagea lui-même dans une démarche imprudente & précipitée : car tandis qu'il se flattoit d'avoir donné de l'occupation au roi d'Angleterre, il inquiéta le duc de Bretagne & voulut le forcer de sortir de l'exakte neutralité où il se tenoit renfermé. Il lui envôya donc des députés pour

lui remontrer, que par un article du dernier traité, il avoit promis de rompre tout commerce avec les puissances qui attaqueroient la France, soit par terre soit par mer, de s'opposer de tout son pouvoir à leurs entreprises & de contribuer à défendre les droits de la couronne; que Maximilien & Marie de Bourgogne, faisoient une guerre opiniâtre & injuste à la France; que jusqu'à ce jour ils n'avoient point rendu au roi l'hommage qu'ils lui devoient pour les comtés de Flandres & d'Artois, & qu'au mépris des loix ils en percevoient les revenus: qu'en conséquence le duc de Bretagne, comme vassal de la couronne, & en vertu de ses derniers engagements, ne pouvoit se dispenser de leur déclarer la guerre & de joindre ses forces à celles du roi.

Le duc de Bretagne, ne pouvoit nier qu'il n'eût pris les engagements qu'on lui rappelloit, lorsqu'après la mort du dernier duc de Bourgogne, il avoit crainé de se trouver seul exposé au ressentiment du roi: mais il soutenoit que la guerre que le roi faisoit à Maximilien & à Marie de

Ann. 1479.

Bourgogne, étoit une guerre offensive; que la France n'étoit menacée par aucun ennemi étranger, & que la qualité de vassal de la couronne ne l'autorisoit point à empêcher un prince vassal comme lui de défendre ses droits. Louis n'espérant point de gagner par la douceur le duc de Bretagne, essaya de l'intimider, & sous prétexte que les officiers du duc avoient arrêté un criminel sur les terres de France, il fit saisir par ses officiers les places de Chantoceaux & d'Ingrande: quelque tems après il acheta de Jean de Brosse & de Nicole de Penthièvre, tous les droits qu'ils avoient sur la Bretagne. Nicole étoit arrière petite fille, & légitime héritière de cette célèbre Jeanne la boiteuse, qui avoit disputé si long tems & avec tant de valeur le duché à Jean de Montfort. Des droits si bien fondés, quoiqu'oubliés depuis bien des années pouvoient revivre entre les mains d'un prince habile, en état de les appuyer. L'inquiétude du duc, au sujet de cette acquisition, loin de le déterminer à se rapprocher du roi, ne servit au contraire, qu'à lui faire

Le roi achete
les droits de
la maison de
Penthièvre
sur la Bre-
tagne.

Dom Lobineau, hist. de
Bretagne.

Manus. de
le Grand.

renouer avec Maximilien & Marie les anciens traités qui avoient long-
 tems subsisté entre la Bourgogne & la Bretagne. Edouard se rendit le médiateur & le garant de cette confédération à laquelle il promit de se joindre lui-même, lorsqu'il en seroit tems : son dessein n'étoit encore que de forcer Louis à remplir ses engagemens par rapport au mariage du dauphin avec la princesse Elisabeth.

Il refuse la souveraineté de Gènes.

Les Génois, qui pendant les derniers troubles d'Italie avoient secoué le joug du duc de Milan à qui la France les avoit cédés, envoyèrent au roi un ambassadeur pour le supplier de les prendre sous sa protection : ils offroient de se soumettre à lui, mais à condition qu'il ne les assujettiroit à aucune autre puissance. Ce fut apparemment dans cette occasion que Louis, qui connoissoit l'inconstance & la légèreté des Génois fit à leurs ambassadeurs cette réponse si connue : *les Génois se donnent à moi & moi je les donne au diable.*

Négociation au sujet du duché de Gueldres. *Manus. de le Grand.*

Le roi étoit alors occupé d'une négociation bien plus importante. Adolfe, duc de Gueldres, ce fils

Aug. 1479. dénaturé dont nous avons tracé l'odieuse histoire, avoit laissé en mourant un fils & une fille héritiers naturels de ses états : Charles dernier duc de Bourgogne, s'étoit emparé de leur héritage, mais loin d'attenter à leur vie, il les avoit amenés à Gand où il les fit élever d'une manière convenable à leur naissance ; ils étoient devenus grands, & l'on n'étoit pas disposé à leur rendre leur bien. Louis crut qu'en paroissant épouser les intérêts de ces malheureux orphelins, il pourroit occasionner une révolution sur les bords du Rhin & occuper de ce côté les forces de Maximilien : il écrivit donc un grand nombre de lettres à la duchesse douairière de Gueldres, à l'évêque de Munster, aux principales villes de Gueldres & de Zutphen pour les exhorter à s'unir avec lui dans une cause si juste, & les engagea sans peine à envoyer des députés dans la ville de Metz, pour conférer avec ceux qu'il y enverroit de son côté. On tint des conférences, on signa un traité de ligue offensive & défensive. Mais soit que les alliés se défiasent des promesses de Louis, soit

qu'ils craignissent l'empereur, ils ne se mirent point en devoir de remplir leurs engagements.

ANN. 1479.

Pendant que Louis s'efforçoit de susciter de toutes parts des ennemis à Maximilien & à Marie, il voyoit avec dépit qu'un prince de son sang refusât de prendre part à cette guerre : ce prince étoit Jean duc de Bourbon, oncle maternel de l'héritière de Bourgogne. Les dispositions du monarque à l'égard du duc de Bourbon, enhardirent ces ames viles, dont la cour d'un roi déshant est toujours pleine, à dénoncer ce prince, persuadés que s'ils parvenoient à le perdre, ils profiteroient de sa dépouille.

Procès criminel intenté aux officiers du duc de Bourbon.
Ibid.

Doyac, homme de bas lieu, mais parvenu à la faveur par de criminelles intrigues, fut son délateur : il présenta contre lui un long & sanglant mémoire que Louis lut avidement, & qu'il fit remettre entre les mains du chancelier. On y accusoit le duc d'entretenir un corps nombreux d'archers & de gens de guerre, que ses officiers employoient à vexer le peuple ; de fortifier ses places sans en avoir obtenu la per-

ANX. 1477. mission : d'altérer la monnoie , de faire grace aux criminels , d'empêcher qu'on appellât de sa justice à celle du roi , & d'avoir fait mourir pendant la nuit ceux qui avoient eu recours à la voie d'appel ; d'avoir exclu des états de la province , les députés des villes qui lui appartenoient , sous prétexte qu'ils étoient attachés au roi & de les avoir fait remplacer par ses propres officiers , par ceux du cardinal de Bourbon ou du comte de Montpensier. Toutes ces accusations parurent si graves au parlement de Paris , qu'il donna plusieurs commissions pour informer sur les lieux. Jean Avin , conseiller de la cour , & Doyac lui-même furent du nombre de ces commissaires : on obligea quelques particuliers de jurer qu'ils n'avoient ni n'auroient aucun commerce avec la maison de Bourbon. Le public regarda le duc comme un homme perdu , ses amis même lui conseilloyent de prendre la fuite , mais il fut inébranlable & déconcerta ses ennemis par une conduite également fermè & prudente. N'osant l'attaquer directement , parce qu'ils connois-
soient

soient le crédit qu'il avoit dans la nation, ses ennemis imaginèrent un moyen plus réfléchi & plus sûr de le perdre. Ils firent ajourner son chancelier & son procureur-général pour rendre compte de leur conduite. Il devoit arriver nécessairement où que le duc prendroit la défense de ses officiers, ou qu'il les désavoueroit : s'il prenoit leur défense & qu'ils fussent convaincus de malversation, le crime retomboit sur lui & on ne manqueroit pas alors de le mettre en cause : si au contraire il les désavouoit, on les effraieroit par la peur des supplices, on leur offriroit leur grace & on tireroit d'eux tous les éclaircissemens dont on avoit besoin pour intenter un procès criminel au duc. Celui-ci fit partir ses officiers & ne balança point à les avouer. Cette généreuse fermeté acheva de lui gagner les suffrages du public : on se rappella les services qu'il avoit rendus à l'état sous le règne précédent, la gloire dont il s'étoit couvert à la bataille de Formigni. Après une longue suite de procédures ses officiers furent élargis & déchargés d'accusation. La justice sembloit exi-

Ann. 1479.

~~Ann. 1479.~~ ger qu'on punit le délateur, il fut récompensé : Louis donna à cet homme vil le gouvernement d'Auvergne, & pour mortifier encore davantage le duc de Bourbon, il ordonna que l'on tiendrait l'année suivante les *grands jours* de la province. Ces grands jours étoient un reste de ces assemblées solennelles fort usitées sous la seconde race de nos rois, & dont l'objet étoit de veiller au maintien de la police, & de juger les causes d'appel. Des *envoyés du roi* (*missi dominici*) convoquoient tous les ordres de la province, s'informoient des abus, recevoient les plaintes des particuliers, & condamnoient les juges qui avoient prévariqué, à réformer leurs sentences & à payer une amende proportionnée à la nature du délit. Tant que le gouvernement féodal avoit subsisté dans toute son étendue, la tenue des grands jours avoit été regardée comme une partie essentielle de l'administration : c'étoit presque le seul lien par lequel les provinces éloignées fussent encore attachées au monarque. Depuis que l'autorité royale s'étoit affermie & que

*Grands-jours
d'Auvergne.
Ibid.*

Les rois avoient répandu un grand nombre de baillis & d'autres juges royaux dans presque toutes les villes ; qu'ils avoient créé des parlemens sédentaires où tout particulier avoit le droit d'appeller , les grands jours étoient devenus presque inutiles : on ne les tenoit plus que fort rarement. Ceux que Louis indiqua pour l'année suivante dans la province d'Auvergne , ne tendoient qu'à mortifier le duc de Bourbon qui avoit une grande partie de ses possessions en Auvergne , & à illustrer le triomphe de son délateur. Doyac , en qualité de gouverneur de la province , devoit s'y montrer avec éclat , mais la magnificence de cet appareil ne servit qu'à rendre plus accablante la honte dont il fut couvert : écrasé du poids de l'exécution publique , il sollicita un arrêt pour réparation des injures qu'on lui avoit fait essuyer , & le misérable l'obtint.

Pendant le cours de ces odieuses procédures contre le duc de Bourbon , Louis s'occupoit utilement d'un objet plus intéressant. Le roi René , son oncle maternel , touchoit au terme de sa carrière. Ce prince ,

Ann. 1479.

Ann. 1480.

Précautions de Louis par rapport à la succession à la Provence & à l'Anjou. Gauffredi , *hist. de Prov.*

Ann. 1480. comme nous l'avons dit , possédoit les duchés d'Anjou & de Bar , & le comté de Provence : il avoit été long-tems maître de la Lorraine , mais il s'en étoit démis en faveur de Jean son fils aîné qui l'avoit laissée en mourant à son fils Nicolas : après la mort de Nicolas , petit-fils du roi René , les Lorrains avoient déferé la souveraineté de leur pays à Yolande , sa fille aînée , alors veuve du comte de Lorraine-Vaudemont , laquelle s'en étoit aussi tôt démise en faveur de René son fils , Marguerite d'Anjou , sœur d'Yolande , & veuve de Henri IV , roi d'Angleterre , que Louis avoit tirée de prison & qui par reconnoissance lui avoit cédé tous ses droits tant du côté paternel que maternel , se trouvoit alors sans partage. Il paroît que le roi René , d'ailleurs humain & bienfaisant , n'aimoit pas ses filles , puisqu'immédiatement après la mort du duc Nicolas son petit-fils , il étoit entré en négociation avec Charles , dernier duc de Bourgogne pour le mettre en possession de ses états , Louis avoit rompu ce traité , & dans l'entrevue qu'il eut à Lyon avec son

*Manuscrit de
le Grand.*

oncle, on avoit réglé que René, par son testament, laisseroit le comté de Provence à Charles du Maine, fils de son frere, & que le roi réuniroit à la couronne le duché d'Anjou, comme un apanage donné à un fils de France, & qui par conséquent ne pouvoit passer dans une branche collatérale. Ce traité convenoit d'autant mieux à Louis, que Charles du Maine étoit d'une santé foible, qu'il n'avoit point d'enfans, & qu'après sa mort le roi, comme son plus proche parent, hériteroit de la Provence : il ordonna donc au comte du Maine de se rendre auprès de son oncle, & de l'entretenir dans ces favorables dispositions : il s'attacha par des bienfaits signalés ceux qui avoient le plus de crédit sur l'esprit du vieillard. Ces précautions ne furent pas inutiles. Lorsqu'après avoir triomphé du terrible Charles, le jeune duc de Lorraine vint se montrer à la cour du vieux roi René, il attira tous les regards & éclipsa le comte du Maine. Le vieillard enchanté des qualités aimables du jeune prince, & flatté de trouver dans son petit fils, un héros, prit la ré-

ANN. 1480.

solution de changer ses dispositions testamentaires & de l'instituer son héritier dans le comté de Provence. Envain les pensionnaires du roi de France lui représenterent que ce feroit allumer une guerre civile ; que Louis ne permettroit jamais que cette riche province , possédée depuis saint Louis par des princes du sang , tombât dans des mains étrangères : ces raisons touchèrent foiblement le vieillard. Ils en imaginèrent une autre qui fit plus d'impression sur son esprit : ils lui dirent que les Provençaux , ses fideles sujets , qui le regardoient moins comme leur souverain , que comme leur pere , accoutumés à la domination des princes d'Anjou , & fiers de la gloire de cette maison , n'apprendroient qu'avec la plus sensible douleur qu'on leur destinât pour maître un prince Lorrain , tandis qu'il restoit encore un héritier du nom d'Anjou. René qui aimoit son nom , proposa à son petit-fils de quitter le nom & les armes de Lorraine , pour prendre le nom & les armes pleines d'Anjou. Le jeune prince considérant que ce changement ne lui donneroit jamais

aucun droit sur le duché d'Anjou, & craignant d'ailleurs de faire une forte d'affront à ses yeux, & de méconter les premiers sujets, offrit seulement d'écarter son écuyer. René offensé de cette résistance, laissa subsister son testament. Mais il étoit à craindre, ou que le vieillard ne se désistât de sa demande, ou que le jeune prince, mieux conseillé, n'achetât par une légère complaisance une riche province & des droits bien fondés sur plusieurs royaumes. Louis informé de ce qui se passoit à la cour de Provence, crut devoir rompre le cours de ces négociations en donnant une si forte inquiétude au jeune duc de Lorraine, par rapport à son propre duché, qu'il lui fit abandonner ses vues sur la Provence. Sous prétexte de la guerre qu'il continuoît toujours contre Maximilien, il demanda instamment au roi René qu'il lui cédât pour six ans la ville & le duché de Bar, moyennant une pension de six mille livres : il acquit du même prince la ville de Châtel sur Moselle, pour la somme de soixante mille francs, dont dix mille seulement furent

ANN. 1480.

payés sur le champ. Le contrat d'engagement du duché de Bar souffrit quelques difficultés : Louis auroit désiré que ce traité eût été conçu en termes vagues & qu'on n'y eût fait aucune mention expresse de l'obligation de le rendre au bout de six ans ; mais les commissaires du roi René, insistant toujours sur cette clause essentielle, & ne pouvant être ni séduits, ni intimidés, le roi manda à ses députés, que puisqu'ils ne pouvoient les gagner, ils tâchassent du moins d'insérer dans l'acte *quelque bon mot dont il pût se servir dans la suite*. Dès qu'il se vit maître de Bar-le-duc & de Châtel-sur Moselle, & qu'il tint pour ainsi dire entre ses mains ces deux clefs de la Lorraine, il prit le parti d'envoyer à Nanci Michel de Pons son procureur-général, pour demander à la comtesse de Vaudemont & à son fils la moitié de la Lorraine, au nom de la reine Marguerite, qui lui avoit cédé tous ses droits : il demandoit la jouissance de l'autre moitié, comme créancier de plusieurs sommes considérables qu'il avoit avancées aux derniers ducs de

Lorraine , & particulièrement au jeune Nicolas. La duchesse douairière , surprise d'une demande si extraordinaire , répondit d'abord avec fierté que le roi pouvoit prendre le parti qui lui conviendrait : ensuite ayant pensé plus sérieusement au danger où elle alloit être exposée , elle chargea Jean de Wisse , bailli de Nanci , d'aller faire une sorte d'excuse au procureur-général & de lui dire qu'elle le prioit de ne pas s'arrêter à sa première réponse ; qu'elle feroit assembler son conseil , & qu'elle l'informerait de la résolution qu'on y auroit prise. Le lendemain Wisse revint , & dit que la duchesse aimoit & honoroit la reine Marguerite comme sa bonne sœur ; que si cette princesse vouloit venir en Lorraine , elle y feroit traitée selon sa condition & son rang ; que dès que le duc son fils seroit de retour de son voyage de Provence , ils offriroient de concert à sa sœur des propositions si justes & si raisonnables qu'elle ne pourroit les rejeter.

Le roi René ne vit point la fin de ce grand procès , il mourut à Aix ,

Mort du roi René d'Anjou.

Ann. 1480.

âgé de soixante-onze ans , & quelques mois. Dans les premières années de sa vie il avoit donné des preuves distinguées de courage & de valeur , mais il fut constamment malheureux , ainsi que tous les princes de sa maison. A peine se vit-il en possession du duché de Lorraine qu'il fut fait prisonnier dans une bataille & renfermé long-tems dans les prisons du duc de Bourgogne : élu roi de Naples pendant qu'il languissoit dans les fers , & obligé de racheter sa liberté à des conditions très-onéreuses , il fût mal secondé par la France dans la guerre qu'il entreprit pour régner , & contraint de quitter l'Italie pour éviter les horreurs d'une seconde prison. Quelque tems après , la fortune sembla l'appeller au trône d'Aragon sur lequel il avoit des droits , les Catalans l'élurent pour leur souverain : mais cette faveur apparente du sort lui coûta des larmes encore plus amères que celles qu'avoient pu lui faire verser ses propres malheurs : son fils aîné qui s'étoit rendu dans cette province pour appuyer les droits de son pere , s'y couvrit de gloire , mais il

y trouva la mort : enfin il perdit Nicolas son petit-fils, qu'il aimoit avec tendresse. René chercha un remède à tant de malheurs dans le commerce des muses & dans la pratique des vertus. Parmi un assez grand nombre d'ouvrages manuscrits de ce roi poëte, on cite *la conquête de la douce merci & le mortification de vaine plaisance*. Il aimoit aussi la peinture, & même il y excelloit : plusieurs églises de Provence sont encore ornées de ses tableaux. L'amour des beaux arts ne le détourna jamais de l'exercice de ses devoirs. Le fond de son caractère étoit la bienfaisance, l'humanité : on dit que toutes les fois que le vent de nord souffloit pendant quelques jours de suite sur la Provence, il publioit un édit pour diminuer les impôts. Ses sujets qui le chérissoient comme leur pere, lui déférerent de son vivant le titre de *bon*, premier attribut que les mortels reconnoissent aient donné à l'Être suprême. La nouvelle de sa mort répandit la consternation dans la ville d'Aix : les artisans fermerent leurs boutiques, accoururent au palais, voulurent voir

Ann. 1480.

encore une fois leur souverain , leur pere , & lui prenant respectueusement les mains , ils les couvroient de baisers & les arrosoient de larmes. On lui préparoit un superbe mausolée , lorsqu'on apprit qu'il avoit choisi le lieu de sa sépulture dans l'église de saint Maurice d'Angers : ce fut pour la première fois que les Provençaux crurent avoir à se plaindre de lui , & pour la première fois ils crurent devoir lui désobéir. Mais son corps fut enlevé furtivement & transporté dans la ville d'Angers , où la mémoire de ce bon roi n'étoit pas moins honorée qu'en Provence. René , par son testament , légua la Provence à Charles du Maine , son neveu , le duché de Bar à Yolande , sa fille aînée , qui possédoit déjà la Lorraine , & ne donna à la reine Marguerite sa seconde fille , que mille écus une fois payés , & deux mille livres de rentes viagères sur le Barrois : il traita beaucoup plus favorablement Jeanne de Laval , qu'il avoit épousée en secondes nocces & dont il n'avoit point eu d'enfans , il lui légua des revenus considérables en Provence , en Anjou

& en Barrois : il donna le marquisat de Pont-à-Mousson, les terres de Ann. 1450. saint Remi & de saint Cannar à Jean son fils naturel. Il fit de grands biens à plusieurs églises qu'il avoit réparées & enrichies de son vivant. Louis fut content de ces dispositions relativement à la Provence, mais il se plaignit que contre tout droit & toute raison Marguerite se trouvât deshéritée. Cette reine infortunée qui ne subsistoit que des bienfaits de Louis & qui ne cherchoit qu'à finir en paix le reste de ses jours, lui fit une nouvelle donation ou un nouveau transport de tous ses droits présents ou à venir. En conséquence Louis, non-seulement garda le duché de Bar qu'il tenoit par engagement, mais pour déconcerter le jeune René & sa mere, & les empêcher de former aucune entreprise sur la Provence : il renouvella avec plus de chaleur que jamais ses prétentions sur la Lorraine, il soutint qu'on ne pouvoit refuser la moitié de cette province à la reine Marguerite ; que même cette princesse étoit autorisée à la demander toute entiere, parce qu'Yolande, par son

Ann. 1480. contrat de mariage avec le comte de Vaudemont, avoit renoncé à toute succession paternelle & maternelle, moyennant la dot qu'elle avoit reçue ; au lieu que Marguerite n'avoit fait aucun acte qui pût préjudicier à ses droits. Il ajoutoit aux droits qu'il tenoit de Marguerite les prétentions qu'il pouvoit former de son propre chef : il montrait qu'il étoit créancier de plus d'un million d'écus des ducs Jean & Nicolas & du roi René lui-même : indépendamment de tous ces droits, il redemandoit la ville d'Epinal, cédée au duc Jean, par le traité de Conflans. Il fit rassembler tous les papiers & tous les titres qui constatoient ses prétentions, & lorsqu'il crut les avoir suffisamment éclaircies, il nomma l'archevêque de Bordeaux, Philippe Pot, comte de saint Pol ; Pierre Franberge, maître des requêtes ; Philippe Baudot & Jean Henrier conseillers au parlement pour aller les notifier au conseil de Lorraine.

Le jeune René qui vivoit en paix avec ses voisins, étoit alors à Venise & commandoit les armées de la république : l'ambassadeur de cette

puissance, alliée de la France, chargé de recommander au roi les intérêts de ce prince, s'acquitta de sa commission avec beaucoup de chaleur & de zèle. Louis donna par écrit les raisons qu'il avoit de se plaindre du duc de Lorraine : il fit voir d'abord qu'il l'avoit soutenu, protégé dans tous les tems, & particulièrement contre le duc de Bourgogne ; que loin de lui en marquer de la reconnoissance, René avoit constamment favorisé Maximilien ; que René cependant ne devoit pas ignorer qu'il étoit né son sujet, que ce qui lui faisoit le plus d'honneur, étoit de descendre de la maison de France par sa mere ; que presque tous ses états relevoient de la couronne : il ajouta que la Lorraine n'étoit point un fief masculin, puis que René n'en jouissoit que du chef de sa mere ; qu'entre filles il n'y avoit point de droit d'aînesse, & que par conséquent Marguerite devoit partager également avec Yolande : enfin il demandoit le remboursement ou un équivalent des sommes considérables qu'il avoit prêtées aux derniers ducs de Lorraine. Ces longs

ANN. 1480. démêlés eurent le succès que Louis s'en promettoit. Les états de Provence s'assemblerent, & pour ne pas s'exposer aux malheurs d'une guerre civile, ils élurent, conformément au testament du bon roi René, Charles du Maine son neveu, pour comte souverain de Provence. Louis réunit dès ce moment le duché d'Anjou à la couronne, conserva la chambre des comptes qui étoit établie dans la ville d'Angers; garda le duché de Bar & continua ses procédures contre le duc de Lorraine.

Nous avons rapporté de suite toutes ces affaires civiles & contentieuses pour n'être point obligés d'interrompre trop souvent le cours de notre récit. Reprenons le fil des négociations.

Négocia-
tions avec les
Suisses.

Manusc. de
le Grand.

Louis qui comptoit peut-être un peu trop sur l'alliance des Suisses, apprit avec surprise qu'au mépris de leurs derniers engagements, ils prêtoient l'oreille aux propositions de l'archiduc Maximilien; qu'ils offroient même de se déclarer ouvertement en sa faveur, s'il vouloit leur promettre les mêmes pensions que leur faisoit le roi, & leur

confirmer la possession des terres qu'ils avoient autrefois enlevées à son oncle Sigismond , & que ce prince leur avoit déjà cédées. Louis qui ne croyoit pas qu'il lui fût possible de conserver la Franche-Comté sans l'alliance des Suisses , leur envoya en qualité de ministres plénipotentiaires Vergi , Vaudrai & Bussi-Lamer, qui négocierent avec assez de succès ; car moyennant environ cent mille livres qu'ils distribuerent aux personnes les plus accréditées , ils parvinrent à contenir les Suisses , & à resserrer les anciennes alliances. Cet incident apprit à Louis ce qu'il devoit attendre d'une nation qui mettoit , pour ainsi dire , son amitié à l'encan. Il se précautionna contre leurs mauvais desseins , en faisant fortifier Auxonne , Poligni & Fancogni : ensuite il tourna ses vues du côté de l'Angleterre.

Ann. 1480.

Nous avons déjà dit que pour retenir Edouard dans la neutralité , il lui avoit proposé la prorogation de la treve qui subsistoit entre les deux couronnes , pour cent années après la mort des deux rois , pendant lesquelles les rois de France

Avec l'Angleterre.
Ibid.
Rap. de Thoyras.

Ann. 1480

continuoient de payer aux monarques Anglois la pension annuelle de cinquante mille écus stipulée dans le traité de Pequigni ; qu'Edouard avoit goûté la proposition ; mais que le traité souffroit encore de grandes difficultés. Louis ne vouloit point que Maximilien ni le duc de Bretagne y fussent compris ; Edouard au contraire insistoit sur cette condition. Depuis qu'il soupçonnoit Louis de lui avoir suscité la guerre d'Ecosse , il s'étoit rapproché de ces deux princes , & sans rompre ouvertement avec la France , il avoit épousé leurs intérêts : il demandoit de plus qu'on lui donnât des sûretés pour l'accomplissement du mariage d'Elisabeth sa fille aînée avec le dauphin , & que l'on commençât à payer la dot de cette princesse. Louis fit partir pour l'Angleterre l'évêque d'Elne son ministre le plus accrédité à la cour d'Edouard , le baron de Castelnau & Thibaut Baillet maître des requêtes ; il leur donna des instructions détaillées sur les objets de leur négociation , & remplies de raisonnemens plus subtils que solides. En

voici quelques-uns. Les ambassadeurs représenteront à Edouard que le traité qu'on lui propose n'étant qu'une prorogation de la trêve conclue à Pequigni ne doit apporter aucun changement aux obligations que les deux monarques s'imposeraient alors ; qu'il étoit vrai que dans ce premier traité Edouard avoit exigé que le duc de Bourgogne pût accéder à la trêve , pourvu qu'il déclarât avant trois mois qu'il vouloit y être compris : mais que Charles avoit rejeté avec mépris cette proposition , & avoit mieux aimé conclure un traité particulier avec le roi ; & qu'ainsi Charles n'ayant point été compris au nombre de ceux qui avoient accédé à la trêve , ceux qui le représentoient & qui se disoient subrogés à ses droits , n'avoient aucune raison de prétendre à y être admis. Louis formoit encore ce raisonnement : quand même le duc de Bourgogne auroit été compris dans la trêve , Maximilien ne pourroit en retirer aucun avantage , puisqu'il n'est ni ne peut être appelé duc de Bourgogne , & que ce titre n'appartient plus qu'au

Ann. 1480.

roi : admettre qu'une condition stipulée en faveur du duc de Bourgogne puisse s'appliquer à Maximilien , ce seroit lui donner des droits qu'il n'a pas , & annuler les loix fondamentales de la monarchie. Enfin il tiroit d'un article fondamental de la premiere trêve un raisonnement qui lui paroissoit sans réplique : cet article portoit que l'un des deux rois ne pourroit sous quel prétexte que ce fût , assister ni recevoir sous sa protection les sujets rebelles de l'autre. Louis qui avoit représenté à Edouard que la premiere cause de leur querelle étoit la protection que Warwick avoit trouvée en France, avoit pris de là occasion d'insérer dans le traité cette clause conçue en termes généraux, à laquelle Edouard, qui sans doute ne sentit pas toute l'application qu'on pouvoit en faire, n'avoit rien trouvé à reprendre. D'après cette clause , Louis formoit ce raisonnement : le roi d'Angleterre s'est interdit formellement la liberté de protéger les sujets rebelles de France , ainsi que le roi de France s'est interdit la liberté de protéger ceux d'Angleterre ; c'est le point fon-

damental de leur traité & la base de tous leurs engagemens : si donc Maximilien & le duc de Bretagne sont sujets du roi de France , Édouard ne peut ni ne doit les protéger ni appuyer leur révolte : or on ne peut nier que Maximilien comme comte de Flandres , & François comme duc de Bretagne ne soient sujets du roi , puisque non-seulement ils lui prêtent serment de fidélité & lui rendent hommage ; mais que de plus leurs états sont du ressort du parlement de Paris.

ANN. 1480

A ces instructions générales , le roi en joignit de particulières sur chacun des points qu'on devoit discuter : il chargea l'évêque d'Elne d'assurer Édouard que si les François venoient à s'emparer de quelque pays où fussent situées les terres assignées pour douaire à la duchesse de Bourgogne sa sœur , non-seulement on lui en conserveroit la jouissance , mais qu'on l'indemniserait de ses pertes : que de même si l'on prenoit quelque ville où les marchands Anglois eussent des effets , on leur rendroit exactement tout ce qui leur appartiendrait ; qu'on

se chargeroit même de faire acquit-
Ann. 1483. ter leurs créances.

Le roi recommandoit sur toutes choses à ses ambassadeurs de bien prendre garde à la manière dont ils dresseroient l'obligation des cinquante mille écus que la France devoit payer chaque année à l'Angleterre : il vouloit que l'obligation fût relative à la treve , afin qu'au cas que la guerre vînt à s'allumer entre les deux nations , la dette fût dès ce moment éteinte : il leur délivra même pour plus de sûreté un modèle de l'obligation. Enfin il écrivit de sa main une lettre à Edouard , pour l'assurer qu'il ne desiroit rien avec tant d'ardeur que d'entretenir avec lui une éternelle alliance , & d'en resserrer les nœuds par le mariage du dauphin avec la princesse Elisabeth ; & comme il savoit combien l'argent comptant avoit de pouvoir à la cour d'Angleterre , il ne manqua pas pour appuyer sa négociation de faire toucher à Edouard vingt-cinq mille écus pour six mois de sa pension : il ajouta suivant l'usage d'autres sommes pour le lord Hastings grand chambellan, pour Ho-

ward & les autres ministres ou favoris du roi d'Angleterre.

ANN. 1480.

Toutes ces dépenses jointes à celles que le roi avoit déjà faites pour retenir les Suisses dans son alliance, épuiserent les fonds destinés à la subsistance des troupes. Il fut obligé d'assembler les états de Normandie, de Querci, de Perigord, & autres provinces pour trouver les moyens de faire subsister ses nombreuses armées. Il fut résolu que la Normandie fourniroit cette année des vivres à l'armée de Picardie : que la Champagne feroit subsister celle de Luxembourg, & que les provinces d'au-delà la Loire entretiendroient les troupes qui étoient en Bourgogne.

La campagne s'ouvrit tard, & finit de bonne heure : tandis que le maréchal Desquerdes à la tête de la principale armée tenoit en échec toutes les forces de Maximilien du côté de l'Artois & de la Flandre, Chaumont d'Amboise avec une autre armée pénétra dans le Luxembourg, emporta Virton, & vint assiéger Yvoi : la place promit de se rendre, si elle n'étoit pas secourue avant

Conquêtes
dans le
Luxem-
bourg.

Ann. 1480.

un certain jour : le terme expiré elle ouvrit ses portes , & reçut garnison Françoisé. Le reste de la campagne se passa en escarmouches. Galiot à la tête d'un détachement traversa tout le Luxembourg , entra dans le comté de Namur , & en ramena un riche butin. Jacques Galiot étoit un de ces chefs de compagnies Italiennes qui n'avoient point proprement de patrie , & qui vendoient leurs services à tous les princes qui vouloient les acheter : il étoit passé avec le comte de Campobasse au service de Charles dernier duc de Bourgogne ; mais loin d'imiter la perfidie du comte , il avoit constamment donné des preuyes de fidélité & de courage : fait prisonnier de guerre à la bataille de Nanci où Charles perdit la vie , il s'étoit racheté , & avoit continué de servir l'héritière de Bourgogne dans un tems où ses plus proches parens n'avoient pas honte de l'abandonner. Il avoit été fait gouverneur de Valenciennes : dans ce poste il avoit eu occasion de se mesurer avec Dammartin ; & quoiqu'il eût été battu , il mérita l'estime de son vainqueur qui parvint

Vint à l'attirer au service de France : ainsi Galiot ravageoit cette année avec fureur les mêmes contrées que deux ans auparavant il avoit défendues. Comme la guerre étoit purement défensive du côté de Maximilien , & que les meurtres & le pillage se commettoient sur ses terres , il envoya demander une trêve de sept mois : Louis qui ne savoit pas quel parti prendroit Edouard , ne fit aucune difficulté de l'accorder.

ANN. 1480.

L'évêque d'Elne & les autres ambassadeurs François ne trouverent pas à la cour d'Angleterre , toute la faveur qu'ils y avoient attendue. Edouard commençoit à se repentir d'avoir laissé abattre la puissante maison de Bourgogne , & songeoit sérieusement aux moyens de la relever. La seule chose qui l'arrêtoit encore étoit l'espérance de marier sa fille aînée au dauphin : mais c'étoit précisément le seul article sur lequel Louis ne donnoit que des espérances. Edouard se rendit donc de son côté extrêmement difficile sur les conditions qu'on lui proposoit. Quelques raisons que lui pussent

Suite de la négociation avec l'Angleterre.

Ibid.

Ann. 1480.

non-seulement il refusa de conclure aucun traité avec la France, si le duc de Bretagne & l'archiduc Maximilien n'y étoient compris; mais il exigea de plus que le roi promît; sous peine d'en courir les censures ecclésiastiques, d'en observer religieusement tous les points, tandis que lui Edouard se réservoir le pouvoir d'y déroger, lorsqu'il le jugeroit à propos. Ce traité si dur & si inégal fut signé par les ambassadeurs François, qui passerent en cela leurs pouvoirs.

Les ambassadeurs cités au parlement de Paris.

L'évêque d'Elne, à son retour d'Angleterre, fut cité au parlement par le procureur général pour y rendre compte de sa conduite. Charles de Martigni, c'est le nom de ce prélat, comparut, & dit qu'il avoit passé trois fois en Angleterre avec le caractère d'ambassadeur; que dans son premier voyage en 1475; il n'y avoit séjourné que deux mois; qu'ensuite s'étant retiré dans son diocèse, il avoit été mandé par le roi au mois de septembre 1476; & obligé de se rendre une seconde fois à la même cour, où il avoit passé deux ans & deux mois consécutifs;

que pendant ce long espace de tems ~~il avoit eu à combattre seul les mi-~~ Ann. 1489
nistres de l'empereur , les ambassa-
deurs d'Espagne & les députés de
l'archiduc d'Autriche , qui tous
avoient un parti puissant dans le
parlement d'Angleterre , & qui de-
mandoient avec instance qu'Edouard
s'unît aux Flamands & s'opposât aux
conquêtes du roi ; qu'il avoit été
cependant assez heureux pour em-
pêcher cette alliance , & que tant
qu'il étoit resté en Angleterre ,
Edouard n'avoit pris aucune résolu-
tion contraire aux intérêts de la Fran-
ce ; que les Flamands jaloux & dé-
sespérés de l'ascendant qu'il prenoit
sur l'esprit d'Edouard , avoient apos-
té un nommé Lancelot pour l'assas-
siner ; que pendant qu'il accompa-
gnoit le roi d'Angleterre dans un
de ses voyages d'Yorck , le peuple
s'étoit attroupé pour piller sa mai-
son ; qu'on ne parloit que de l'arrê-
ter , de le noyer , de le tuer ; que
tous les jours ses gens étoient insultés ; qu'un archer de la garde avoit
attaqué en plein jour Arnaud de
Villeneuve l'un de ses domestiques ,
& l'avoit laissé pour mort sur la

place, & que le roi d'Angleterre
 Aug. 1480. ayant fait arrêter l'assassin ; n'avoit
 osé le punir ; qu'il ne disconvenoit
 pas que dans la troisième ambassade
 il n'eût passé ses pouvoirs en per-
 mettant que l'on comprît dans la
 trêve le duc de Bretagne & l'archi-
 duc d'Autriche qui en devoient
 être exclus, mais qu'après avoir fait
 bien des représentations inutiles ,
 sachant d'un côté combien le roi de-
 siroit de renouveler cette trêve , &
 voyant d'un autre côté qu'Edouard
 étoit extrêmement prévenu contre
 la France , & que la faction des
 Flamans dominoit en Angleterre ;
 il avoit mieux aimé, en s'exposant
 à être déshonoré, donner au roi le
 temps de se précautionner contre ses
 ennemis , que de souffrir par trop
 de réserve qu'il se formât sous ses
 yeux une ligue qui pouvoit mettre
 l'état en danger.

Le parlement , après avoir en-
 tendu Charles de Martigni dans
 ses défenses , ne prononça point.
 Louis ne déshonora pas son minis-
 tre ; il se contenta de s'être mis en
 état de pouvoir le faire , lorsqu'il
 le jugeroit à propos. Quoiqu'il n'i-

ignora pas les dispositions présentes d'Edouard , il continua d'user de sa dissimulation ordinaire : il lui paya exactement sa pension de cinquante mille écus , & il reçut avec la plus grande distinction Jean Hovard & le docteur Langton qui venoient presser l'accomplissement du mariage d'Elisabeth avec le dauphin , ou plutôt le paiement de la pension à titre de dot qu'il falloit lui donner , tant qu'elle resteroit en Angleterre : ils demandoient 20000 écus par an : Louis offroit beaucoup moins , mais en faisant espérer qu'il pourroit donner quelque chose de plus. Comme il n'étoit question que de convenir de la somme , Edouard n'osoit prendre un parti définitif , & Louis gagnoit du tems. La duchesse douairiere de Bourgogne voyant que tous les ambassadeurs des Pays - Bas ne pouvoient ébranler son frere , passa elle-même en Angleterre pour traiter du mariage du jeune archiduc fils de Maximilien avec Anne la plus jeune des filles d'Edouard : elle alla jusqu'à lui proposer la même pension que lui faisoit la France , s'il

~~CHAPITRE~~
ANN. 1484

Ann. 1449.

vouloit aider l'archiduc à se rémettre en possession des provinces qu'on lui avoit enlevées , & travailler de son côté au recouvrement de la Normandie & de la Guienne. Toutes ces propositions étoient magnifiques , mais elles manquoient de l'appui que Louis donnoit aux siennes : loin de procurer à Edouard de l'argent comptant , elles l'eussent nécessairement entraîné dans une forte dépense. Il agréa cependant le mariage qu'on lui proposoit , & promit de se porter pour médiateur entre Louis & Maximilien.

Fin du Tome XVIII.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, les Tomes dix-sept & dix-huit de l'*Histoire de France*. Il y a longtemps que le mérite de cet Ouvrage n'est plus douteux. Le travail du nouveau Continuateur lui assurera de plus en plus les suffrages du public. Attaché au plan des deux Auteurs qui l'ont précédé dans la même carrière, il donne une juste étendue au récit des faits, il en développe les causes; fait connoître le caractère de ceux qui se trouvent y avoir eu part, & s'applique sur-tout à instruire ses Lecteurs de l'origine de nos loix, de nos coutumes & de nos usages, en se tenant toujours, pour le style, à la noble simplicité de la nature. Tel est le jugement que je crois devoir porter de la partie de ces deux volumes, qui appartient au nouveau Continuateur. A Paris, ce 13 Mars 1767.

D E P A S S E.

Errata du XVIII volume.

PAGE 16, lig. 10 & 11, coupoit & enlevoit, *lisez*
compoient & enlevaient.

PAGE 35, lig. 24, Salica, *lisez* Salces.

PAGE 47, ligne 6, Salica, *lisez* Salces.

PAGE 85, lig. 29, disent-ils, *lisez* dirent-ils.

PAGE 309, lig. 26, délivrerent, *lisez* délivra.

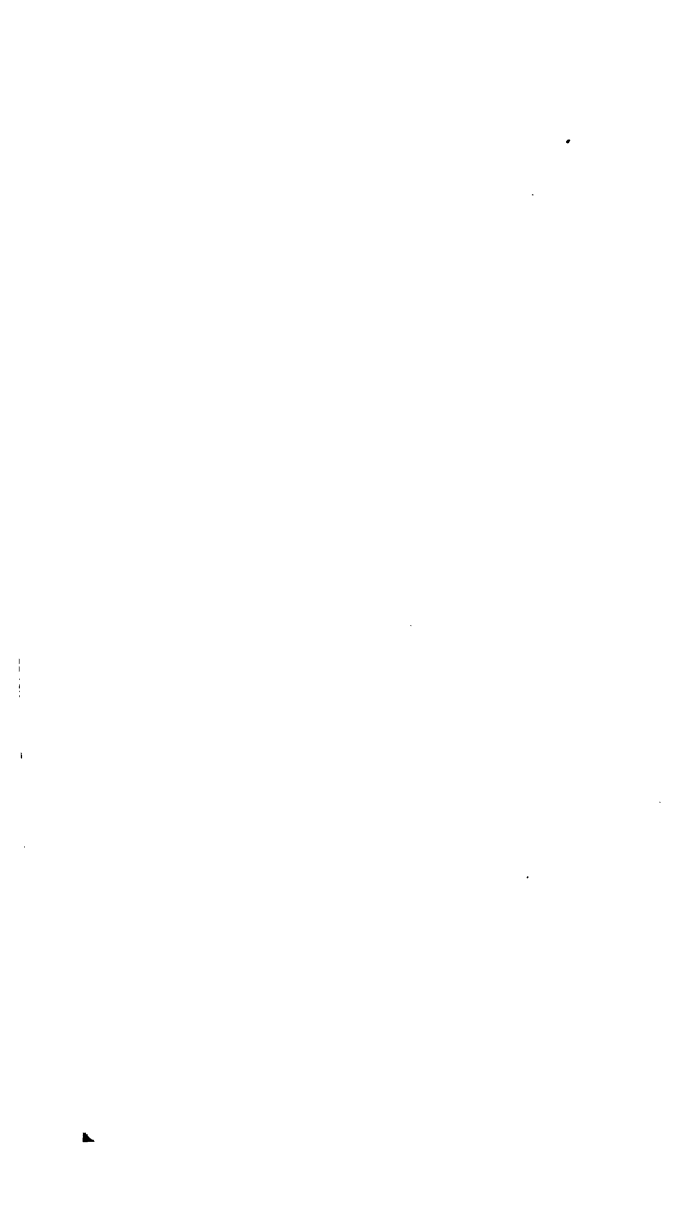
PAGE 354, lig. 21, provinces, *lisez* psinces.

ERRATA

Cc

De l'Imprimerie de P. AL. LE PRIEUR
Imprimeur du Roi.









NOV 28 1951

